
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

Voltaire, François Marie [illegible] dit de

OEUVRES

COMPLETES

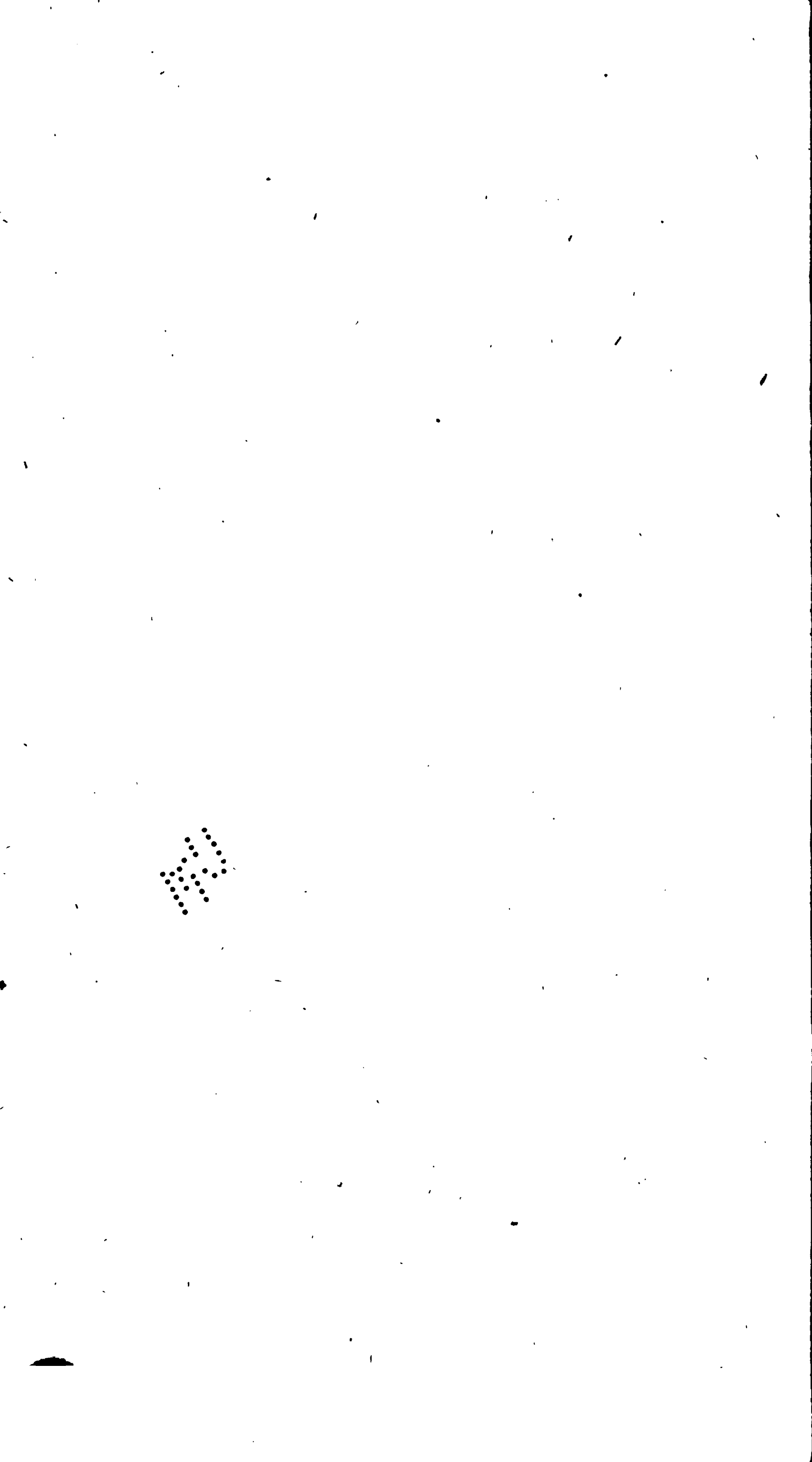
DE

VOLTAIRE.

TOME TRENTE-DEUXIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1784.



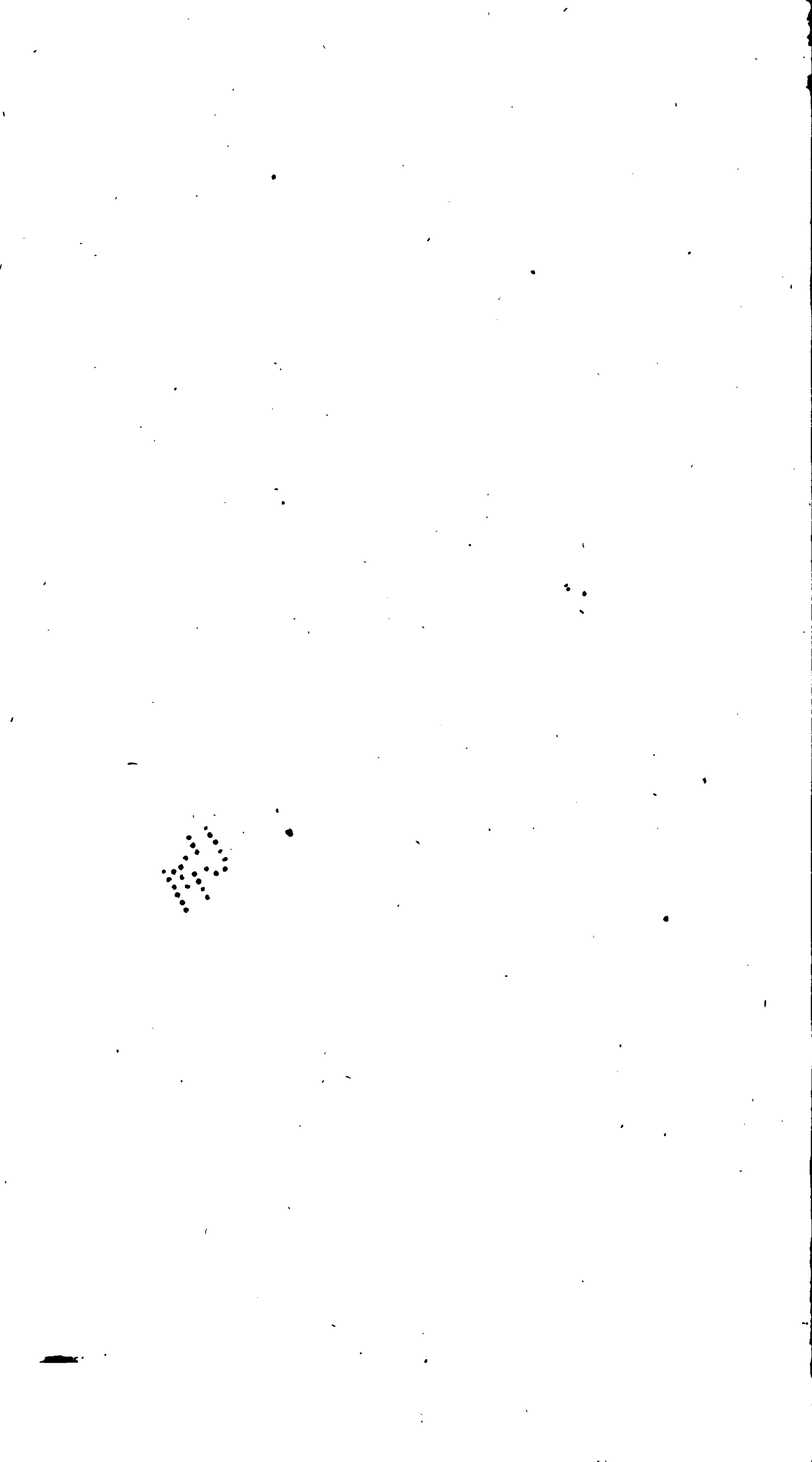
PHILOSOPHIE

GENERALE:

METAPHYSIQUE,

MORALE

ET THEOLOGIE.



AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS avons raſſemblé dans une ſeule partie les ouvrages de M. de *Voltaire* qui ont pour objet la métaphyſique, la morale & la religion.

Le premier, intitulé *Traité de métaphyſique*, n'a jamais été imprimé; il avait été compoſé pour Mme la marquiſe du *Châtelet* à qui M. de *Voltaire* l'offrit avec cet envoi :

L'auteur de la métaphyſique
Que l'on apporte à vos genoux,
Mérita d'être cuit dans la place publique,
Mais il ne brûla que pour vous.

Cet ouvrage eſt d'autant plus précieux, que n'ayant point été deſtiné à l'impreſſion; l'auteur a pu dire ſa penſée toute entière. Il renferme ſes véritables opinions; & non pas ſeulement celles de ſes opinions qu'il croyait pouvoir développer ſans ſe compromettre.

On y voit qu'il était fortement perſuadé de l'exiſtence d'un être ſuprême, & même de l'immortalité de l'ame; mais ſans ſe diſſimuler les difficultés qui s'élèvent contre ces deux

opinions, & qu'aucun philoſophe n'a encore complètement réſolues.

La métaphyſique eſt la ſeule partie de la philoſophie qui ait été cultivée en Europe dans les ſiècles d'ignorance, parce que ſa liaiſon avec les études théologiques ne permit pas de la négliger ; & l'on doit aux ſcolaſtiques la juſtice d'avouer que nous avons appris d'eux à employer dans la philoſophie des définitions préciſes, à ſuivre une marche régulière, à claſſer nos idées, & même à en faire l'analyſe quoique leur méthode pour cette analyſe ait été défectueuſe. Le ſage *Locke* nous enſeigna la véritable méthode ; mais à peine ſon ouvrage fut-il connu, que frappés des vérités utiles qu'il renferme, convaincus par lui des bornes étroites où la nature nous a reſſerrés, dégoûtés enfin pour jamais de tous les vains ſyſtèmes dont il leur avait montré le vide ou l'extravagance, la plupart des philoſophes crurent que *Locke* avait dit tout ce qu'on pouvait ſavoir ; qu'il n'y avait rien de plus à trouver en métaphyſique, & qu'il fallait ſe borner à l'entendre & à l'éclaircir.

Cette opinion devenue preſque générale nous paraît peu fondée. La métaphyſique n'eſt que l'application du raiſonnement aux faits

que l'obſervation nous fait découvrir en réfléchiſſant ſur nos ſenſations, nos idées, nos ſentimens; & perſonne ne peut ſuppoſer que tous ces faits aient été obſervés, analyſés, comparés entr'eux. Il ſerait même peu philophique de regarder comme invariables les bornes que *Locke* a données à l'eſprit humain. Il en eſt de la métaphyſique comme des autres ſciences, dont elle ne diffère que par ſon objet, & non par ſa certitude ou par ſa méthode. On peut dire de chacune: voilà ce à quoi, dans l'état actuel des lumières, l'eſprit humain peut eſpérer de parvenir; s'il creuſe plus avant, il court riſque de ſe perdre. Mais il ſerait téméraire de fixer la limite de ce qui ſera poſſible un jour.

La manière dont nos paſſions naiſſent, ſe développent, ſe changent en véritables habitudes, ſont exaltées par l'enthouſiaſme, abandonnent leur objet pour s'attacher à ce qui ne peut être conſidéré que comme un moyen; les effets de cette erreur qui n'eſt point ſeulement perſonnelle, mais qui embraſſe quelquefois des ſiècles & des nations entières:

La nature de l'évidence, de la probabilité, & les moyens d'en évaluer les différens degrés dans les différens genres de nos connaiſſances:

La véritable origine de nos idées morales ; le degré de précision dont elles sont susceptibles ; les vérités générales & indépendantes de l'opinion qui en résultent ; la méthode de tirer de ces vérités des conséquences qui embrassent toute l'étendue de la législation & de l'administration politique, sans presque rien laisser d'arbitraire à décider par des vues d'utilité particulière ou d'intérêt local & passager :

Les phénomènes de la mémoire & de la liaison des idées, sur lesquels il nous reste encore tant de choses à découvrir :

La différence qui sépare par des nuances infiniment petites, l'état de veille, celui de sommeil, le sommeil plus profond des rêves, la méditation même de l'état de veille ordinaire où l'ame est ouverte aux impressions des objets extérieurs ; les phénomènes que présentent ces différens états qu'il faut comparer avec ceux d'évanouissement, d'apoplexie, de mort apparente :

La manière de concilier la simplicité de l'ame, qui paraît prouvée par le sentiment du *moi*, avec cette foule de phénomènes qui semblent annoncer qu'elle est en quelque sorte une espèce de résultat de l'organisation, & surtout avec ces expériences sur les animaux, qui

montrent qu'un être coupé en deux, en trois, forme autant d'êtres vivans ſéparés, à chacun deſquels appartient, dès cet inſtant, un *moi* diſtinct du *moi* général, qui ſemblait appartenir à la réunion de toutes ces parties :

Les queſtions relatives à la liberté, à la nature de nos opérations, queſtions qu'une analyſe plus exacte de nos idées peut réſoudre en nous apprenant, non à tout expliquer, mais à bien nous entendre & à diſtinguer ce qu'il nous reſte à chercher ou ce qu'il faut ſe réſoudre à ignorer :

L'examen de la queſtion ſi importante de la perfectibilité indéfinie de l'eſprit humain, enviſagée non-ſeulement comme la ſuite de la perfection des méthodes, de l'étendue toujours croiſſante de la maſſe des vérités connues, mais comme une perfectibilité vraiment phyſique :

Les queſtions enfin qu'on peut ſe propoſer ſur la permanence des ames, ſur la fin qu'on croit apercevoir dans l'univers, l'examen de l'eſpèce de probabilité qu'on peut acquérir ſur ces queſtions dont la ſolution directe nous échappe ; & des moyens de parvenir à ce degré de probabilité, ou d'en approcher :

Tous ces objets & bien d'autres encore offrent aux métaphyſiciens de grandes recherches à

faire ; recherches qui ſeraient utiles, puiſqu'elles conduiraient toutes à mieux connaître l'eſprit ou le cœur humain, & les moyens de mieux diriger l'éducation, d'en étendre l'influence & les effets, de perfectionner & d'améliorer l'eſpèce humaine. Nous ſommes donc bien éloignés de l'opinion ſi commune qui fait regarder la métaphyſique comme une ſcience inutile, vaine, preſque dangereuſe pour les progrès de l'eſprit humain.

Aux écrits de M. de *Voltaire* ſur la métaphyſique, ſuccèdent les nombreux ouvrages dans leſquels il combat la religion chrétienne. Nous ne nous ſommes permis aucune réflexion ſur ce dernier objet.

Nous nous bornerons à obſerver que s'il y a quelque vérité bien prouvée en morale, c'eſt qu'aucune erreur générale & durable ne peut être utile à l'eſpèce humaine, & que ſi une erreur particulière ou paſſagère peut l'être à quelques individus, ce n'eſt point l'ordre naturel des choſes, mais les anciennes erreurs des hommes qu'il en faut accuſer.

Cette vérité, & l'opinion qui fait regarder l'eſpèce humaine comme ſuſceptible d'être perfectionnée, ſont la baſe néceſſaire de toute philoſophie. Si en effet les hommes ſont

deſtinés à des alternatives éternelles de lumieres & de ténèbres, de paix & de brigandage, de bon ſens & de folie, dès-lors l'homme de bien eſt réduit à s'abandonner à cet ordre néceſſaire, & ſes devoirs ſe borneront à reſter dans le point où il ſe trouve placé, en y feſant le moins de mal qu'il lui eſt poſſible. Si l'erreur eſt néceſſaire aux hommes, s'il faut les tromper pour qu'ils ne dégénèrent point en bêtes féroces, alors l'homme éclairé, qui a un eſprit juſte & un cœur droit, ſe mêlera-t-il à la troupe des impoſteurs? Non, ſans doute; il gémira d'être réduit à ne vivre que pour lui-même. Une vie tranquille, inactive, deviendra donc le partage de tous ceux à qui la nature aura donné des talens & des vertus, & elle-même aura rendu inutiles les plus beaux de ſes dons.

Mais ſi l'erreur ne peut être d'une utilité générale, tout homme a le droit, tout homme eſt même ſtrictement obligé de combattre ce qu'il regarde comme des erreurs. Ceux qui croient qu'un auteur ſe trompe en s'élevant contre les opinions générales, doivent le réfuter, mais en reſpectant ſes intentions & ſa perſonne; toute démarche pour empêcher certains ouvrages d'être lus & de ſe répandre, devient & un crime contre les droits de la raiſon humaine,

& un aveu ſecret du peu de confiance qu'on a dans les preuves des opinions qu'on profeſſe.

On trouvera dans les différens écrits théologiques de M. de *Voltaire* beaucoup de répétitions, & quelques contradictions apparentes.

Ces contradictions n'ont d'autre cauſe que la liberté plus ou moins grande avec laquelle il a cru devoir ſe permettre d'établir ſes opinions. Toutes les fois qu'un écrivain ne peut dire ſous ſon nom tout ce qu'il croit être la vérité, ſans s'expoſer à une perſécution injuſte, les ouvrages qu'il publie doivent être lus & jugés comme des ouvrages dramatiques. Ce n'eſt point l'auteur qui parle, mais le perſonnage ſous lequel il a voulu ſe cacher. L'obligation de dire la vérité aux hommes, de ne jamais les tromper, eſt toujours la même; mais chaque forme d'ouvrage eſt ſuſceptible d'une vérité différente. On peut être de bonne ou mauvaiſe foi dans un roman comme dans une hiſtoire, dans une tragédie comme dans un livre de morale; mais ce n'eſt point de la même manière.

Quant aux répétitions, tous ces ouvrages ont été publiés à part & ſucceſſivement; ils ſe répandaient difficilement & avec lenteur dans la capitale, dans les provinces, dans pluſieurs

Etats de l'Europe, où les opinions nouvelles étaient saisies aux portes des villes comme des marchandises prohibées, & où des hommes chargés de ce qu'ils appelaient *la police des livres*, s'étaient arrogé le droit de penser pour le reste de leurs concitoyens. Souvent ceux entre les mains de qui tombait par hasard un de ces ouvrages, n'avaient pu connaître les autres : il n'était donc point inutile d'y répéter les mêmes choses.

Quand il s'agit de combattre des opinions reçues, la vérité qu'on y oppose, si elles sont fausses, ne dissipe point l'erreur à l'instant où cette vérité se montre ; il faut la présenter souvent, & sous des faces différentes, si l'on veut l'établir ou la répandre. Un seul ouvrage suffit à la réputation d'un auteur, mais il en faut plusieurs pour consommer la révolution qu'on veut opérer dans les esprits. Or ce ne peut jamais être la vanité d'auteur, de philosophe, qui engage à combattre les croyances religieuses ; elles sont par leur nature ou divines ou absurdes ; il est impossible par conséquent à un homme sensé de mettre quelque amour-propre à ne les pas croire.

Le dernier des écrits contenus dans cette collection est intitulé, *Histoire véritable de l'établis-*

ſement du chriſtianiſme : il n'a jamais été publié ; une partie ſeulement était imprimée à la mort de l'auteur. Le reſte s'eſt trouvé dans ſes papiers écrits de ſa main ; l'on peut regarder cette hiſtoire comme ſon dernier ouvrage, & les maximes qui le terminent comme ſes derniers ſentimens & ſes derniers vœux pour le bonheur de l'humanité.

TRAITÉ
DE
METAPHYSIQUE.

INTRODUCTION.

Doutes ſur l'homme.

PEU de gens s'aviſent d'avoir une notion bien entendue de ce que c'eſt que l'homme. Les payſans d'une partie de l'Europe n'ont guère d'autre idée de notre eſpèce que celle d'un animal à deux pieds, ayant une peau biſe, articulant quelques paroles, cultivant la terre, payant, ſans ſavoir pourquoi, certains tributs à un autre animal qu'ils appellent *roi*, vendant leurs denrées le plus cher qu'ils peuvent, & s'aſſemblant certains jours de l'année pour chanter des prières dans une langue qu'ils n'entendent point.

Un roi regarde aſſez toute l'eſpèce humaine comme des êtres faits pour obéir à lui & à ſes ſemblables. Une jeune pariſienne, qui entre dans le monde, n'y voit que ce qui peut ſervir à ſa vanité; & l'idée confuſe qu'elle a du bonheur, & le fracas de tout ce qui l'entoure, empêchent ſon ame d'entendre la voix de tout le reſte de la nature. Un jeune turc, dans le ſilence du ſérail, regarde les hommes comme des êtres ſupérieurs, obligés par une certaine loi à coucher

tous les vendredis avec leurs esclaves ; & son imagination ne va pas beaucoup au-delà. Un prêtre distingue l'univers entier en ecclésiastiques & en laïques ; & il regarde sans difficulté la portion ecclésiastique comme la plus noble, & faite pour conduire l'autre &c. &c.

Si on croyait que les philosophes eussent des idées plus complètes de la nature humaine, on se tromperait beaucoup : car si vous en exceptez *Hobbes*, *Locke*, *Descartes*, *Bayle* & un très-petit nombre d'esprits sages, tous les autres se font une opinion particulière sur l'homme, aussi resserrée que celle du vulgaire, & seulement plus confuse. Demandez au P. *Mallebranche* ce que c'est que l'homme ; il vous répondra que c'est une substance faite à l'image de DIEU, fort gâtée depuis le péché originel, cependant plus unie à DIEU qu'à son corps, voyant tout en DIEU, pensant, sentant tout en DIEU.

Pascal regarde le monde entier comme un assemblage de méchans & de malheureux, créés pour être damnés, parmi lesquels cependant DIEU a choisi de toute éternité quelques ames, c'est-à-dire une sur cinq ou six millions pour être sauvée.

L'un dit : l'homme est une ame unie à un corps ; & quand le corps est mort, l'ame vit toute seule pour jamais.

L'autre assure que l'homme est un corps qui pense nécessairement ; & ni l'un ni l'autre ne prouvent ce qu'ils avancent. Je voudrais dans la recherche de l'homme me conduire comme je fais dans l'étude de l'astronomie : ma pensée se transporte quelquefois hors du globe de la terre, de dessus laquelle tous les mouvemens célestes paraîtraient irréguliers & confus.

Et après avoir obſervé le mouvement des planètes comme ſi j'étais dans le ſoleil, je compare les mouvemens apparens que je vois ſur la terre avec les mouvemens véritables que je verrais ſi j'étais dans le ſoleil. De même je vais tâcher, en étudiant l'homme, de me mettre d'abord hors de ſa ſphère & hors d'intérêt, & de me défaire de tous les préjugés d'éducation, de patrie, & ſurtout des préjugés de philoſophe.

Je ſuppoſe, par exemple, que né avec la faculté de penſer & de ſentir que j'ai préſentement, & n'ayant point la forme humaine, je deſcends du globe de Mars ou de Jupiter. Je peux porter une vue rapide ſur tous les ſiècles, tous les pays, & par conſéquent ſur toutes les ſottiſes de ce petit globe.

Cette ſuppoſition eſt auſſi aiſée à faire pour le moins, que celle que je fais quand je m'imagine être dans le ſoleil pour conſidérer de là les ſeize planètes qui roulent régulièrement dans l'eſpace autour de cet aſtre.

CHAPITRE PREMIER.

Des différentes espèces d'hommes.

DESCENDU sur ce petit amas de boue & n'ayant pas plus de notion de l'homme que l'homme en a des habitans de Mars ou de Jupiter, je débarque vers les côtes de l'Océan, dans le pays de la Cafrerie, & d'abord je me mets à chercher un *homme*. Je vois des singes, des éléphans, des nègres qui semblent tous avoir quelque lueur d'une raison imparfaite. Les uns & les autres ont un langage que je n'entends point, & toutes leurs actions paraissent se rapporter également à une certaine fin. Si je jugeais des choses par le premier effet qu'elles font sur moi, j'aurais du penchant à croire d'abord que de tous ces êtres, c'est l'éléphant qui est l'animal raisonnable; mais pour ne rien décider trop légérement, je prends des petits de ces différentes bêtes; j'examine un enfant nègre de six mois, un petit éléphant, un petit singe, un petit lion, un petit chien; je vois, à ne pouvoir douter, que ces jeunes animaux ont incomparablement plus de force & d'adresse, qu'ils ont plus d'idées, plus de passions, plus de mémoire que le petit nègre, qu'ils expriment bien plus sensiblement tous leurs désirs; mais au bout de quelques temps le petit nègre a tout autant d'idées qu'eux tous. Je m'aperçois même que ces animaux nègres ont entre eux un langage bien mieux articulé encore, & bien plus variable que celui des autres bêtes. J'ai eu le temps d'apprendre ce langage; & enfin à

force

force de confidérer le petit degré de fupériorité qu'ils ont à la longue fur les finges & fur les éléphans, j'ai hafardé de juger, qu'en effet c'eft-là *l'homme;* & je me fuis fait à moi-même cette définition :

L'homme eft un animal noir qui a de la laine fur la tête, marchant fur deux pattes, prefque auffi adroit qu'un finge, moins fort que les autres animaux de fa taille, ayant un peu plus d'idées qu'eux, & plus de facilité pour les exprimer; fujet d'ailleurs à toutes les mêmes néceffités, naiffant, vivant & mourant tout comme eux.

Après avoir paffé quelque temps parmi cette efpèce, je paffe dans les régions maritimes des Indes orientales. Je fuis furpris de ce que je vois : les éléphans, les lions, les finges, les perroquets n'y font pas tout-à-fait les mêmes que dans la Cafrerie, mais l'homme y paraît abfolument différent; ils font d'un beau jaune, n'ont point de laine, leur tête eft couverte de grands crins noirs. Ils paraiffent avoir fur toutes les chofes des idées contraires à celles des nègres. Je fuis donc forcé de changer ma définition & de ranger la nature humaine fous deux efpèces : la jaune avec des crins, & la noire avec de la laine.

Mais à Batavia, Goa & Suratte, qui font les rendez-vous de toutes les nations, je vois une grande multitude d'européens qui font blancs & qui n'ont ni crins ni laine, mais des cheveux blonds fort déliés avec de la barbe au menton. On m'y montre auffi beaucoup d'américains qui n'ont point de barbe; voilà ma définition & mes efpèces d'hommes bien augmentées.

Je rencontre à Goa une eſpèce encore plus ſingulière que toutes celles-ci ; c'eſt un homme vêtu d'une longue ſoutane noire, & qui ſe dit fait pour inſtruire les autres. Tous ces différens hommes, me dit-il, que vous voyez ſont tous nés d'un même père ; & de-là il me conte une longue hiſtoire. Mais ce que me dit cet animal, me paraît fort ſuſpect. Je m'informe ſi un nègre & une négreſſe à la laine noire & au nez épaté font quelquefois des enfans blancs, portant cheveux blonds, & ayant un nez aquilin & des yeux bleus ; ſi des nations ſans barbe ſont ſorties des peuples barbus, & ſi les blancs & les blanches n'ont jamais produit des peuples jaunes. On me répond que non, que les nègres tranſplantés, par exemple, en Allemagne ne font que des nègres, à moins que les Allemands ne ſe chargent de changer l'eſpèce, & ainſi du reſte. On m'ajoute que jamais homme un peu inſtruit n'a avancé que les eſpèces non-mélangées dégénéraſſent, & qu'il n'y a guère que l'abbé *Dubos* qui ait dit cette ſottiſe dans un livre intitulé : *Réflexions ſur la peinture & ſur la poëſie &c.*

Il me ſemble alors que je ſuis aſſez bien fondé à croire qu'il en eſt des hommes comme des arbres ; que les poiriers, les ſapins, les chênes & les abricotiers ne viennent point d'un même arbre, & que les blancs barbus, les nègres portant laine, les jaunes portant crins, & les hommes ſans barbe ne viennent pas du même homme. (1)

(1) Toutes ces différentes races d'hommes produiſent enſemble des individus capables de perpétuer, ce qu'on ne peut pas dire des arbres d'eſpèce différente ; mais y a-t-il eu un temps où il n'exiſtait qu'un ou deux individus de chaque eſpèce ? c'eſt ce que nous ignorons complètement.

CHAPITRE II.

S'il y a un Dieu.

NOUS avons à examiner ce que c'eſt que la faculté de penſer dans ces eſpèces d'hommes différentes; comment lui viennent ſes idées, s'il a une ame diſtincte du corps, ſi cette ame eſt éternelle, ſi elle eſt libre, ſi elle a des vertus & des vices &c. : mais la plupart de ces idées ont une dépendance de l'exiſtence ou de la non-exiſtence d'un Dieu. Il faut, je crois, commencer par ſonder l'abyme de ce grand principe. Dépouillons-nous ici plus que jamais de toute paſſion & de tout préjugé, & voyons de bonne foi ce que notre raiſon peut nous apprendre ſur cette queſtion : *Y a-t-il un Dieu : n'y en a-t-il pas?*

Je remarque d'abord qu'il y a des peuples qui n'ont aucune connaiſſance d'un Dieu créateur; ces peuples à la vérité ſont barbares, & en très-petit nombre : mais enfin ce ſont des hommes; & ſi la connaiſſance d'un Dieu était néceſſaire à la nature humaine, les ſauvages hottentots auraient une idée auſſi ſublime que nous d'un être ſuprême. Bien plus, il n'y a aucun enfant chez les peuples policés qui ait dans ſa tête la moindre idée d'un Dieu. On la leur imprime avec peine; ils prononcent le mot de *Dieu* ſouvent toute leur vie ſans y attacher aucune notion fixe; vous voyez d'ailleurs que les idées de Dieu diffèrent autant chez les hommes que leurs religions & leurs lois, ſur quoi je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion : eſt-il poſſible que la connaiſſance

d'un Dieu notre créateur, notre conſervateur, notre tout, ſoit moins néceſſaire à l'homme qu'un nez & cinq doigts; tous les hommes naiſſent avec un nez & cinq doigts, & aucun ne naît avec la connaiſſance de DIEU: que cela ſoit déplorable ou non, telle eſt certainement la condition humaine.

Voyons ſi nous acquérons avec le temps la connaiſſance d'un Dieu, de même que nous parvenons aux notions mathématiques & à quelques idées métaphyſiques. Que pouvons-nous mieux faire, dans une recherche ſi importante, que de peſer ce qu'on peut dire pour & contre, de nous décider pour ce qui nous paraîtra plus conforme à notre raiſon ?

Sommaire des raiſons en faveur de l'exiſtence de DIEU.

IL y a deux manières de parvenir à la notion d'un être qui préſide à l'univers. La plus naturelle & la plus parfaite pour les capacités communes, eſt de conſidérer non-ſeulement l'ordre qui eſt dans l'univers, mais la fin à laquelle chaque choſe paraît ſe rapporter. On a compoſé ſur cette ſeule idée beaucoup de gros livres, & tous ces gros livres enſemble ne contiennent rien de plus que cet argument-ci: Quand je vois une montre dont l'éguille marque les heures, je conclus qu'un être intelligent a arrangé les reſſorts de cette machine, afin que l'éguille marquât les heures. Ainſi, quand je vois les reſſorts du corps humain, je conclus qu'un être intelligent a arrangé ces organes pour être reçus & nourris neuf mois dans la matrice; que les yeux ſont donnés pour voir, les mains pour prendre &c. Mais de ce ſeul argument

je ne peux conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent & supérieur a préparé & façonné la matière avec habileté; mais je ne peux conclure de cela seul, que cet être ait fait la matière avec rien, & qu'il soit infini en tous sens. J'ai beau chercher dans mon esprit la connexion de ces idées: *Il est probable que je suis l'ouvrage d'un être plus puissant que moi, donc cet être existe de toute éternité, donc il a créé tout, donc il est infini &c.* je ne vois pas la chaîne qui mène droit à cette conclusion; je vois seulement qu'il y a quelque chose de plus puissant que moi, & rien de plus.

Le second argument est plus métaphysique, moins fait pour être saisi par les esprits grossiers, & conduit à des connaissances bien plus vastes: en voici le précis.

J'existe, donc quelque chose existe. Si quelque chose existe, quelque chose a donc existé de toute éternité; car ce qui est, ou est par lui-même, ou a reçu son être d'un autre. S'il est par lui-même, il est nécessairement, il a toujours été nécessairement, & c'est DIEU; s'il a reçu son être d'un autre, & ce second d'un troisième, celui dont ce dernier a reçu son *être*, doit nécessairement être DIEU. Car vous ne pouvez concevoir qu'un être donne l'être à un autre, s'il n'a le pouvoir de créer; de plus si vous dites qu'une chose reçoit, je ne dis pas la forme, mais son existence d'une autre chose, & celle-là d'une troisième, cette troisième d'une autre encore, & ainsi en remontant jusqu'à l'infini, vous dites une absurdité. Car tous ces êtres alors n'auront aucune cause de leur existence. Pris tous ensemble, ils n'ont aucune cause externe de leur existence; pris chacun en

particulier, ils n'en ont aucune interne : c'eſt-à-dire, pris tous enſemble, ils ne doivent leur exiſtence à rien ; pris chacun en particulier, aucun n'exiſte par ſoi-même ; donc aucun ne peut exiſter néceſſairement.

Je ſuis donc réduit à avouer qu'il y a un être qui exiſte néceſſairement par lui-même de toute éternité, & qui eſt l'origine de tous les autres êtres. De-là il ſuit eſſentiellement que cet être eſt infini en durée, en immenſité, en puiſſance ; car qui peut le borner ? Mais, me direz-vous, le monde matériel eſt préciſément cet être que nous cherchons. Examinons de bonne foi ſi la choſe eſt probable.

Si ce monde matériel eſt exiſtant par lui-même d'une néceſſité abſolue, c'eſt une contradiction dans les termes que de ſuppoſer que la moindre partie de cet univers puiſſe être autrement qu'elle eſt ; car ſi elle eſt en ce moment d'une néceſſité abſolue, ce mot ſeul exclut toute autre manière d'être : or, certainement cette table ſur laquelle j'écris, cette plume dont je me ſers n'ont pas toujours été ce qu'elles ſont ; ces penſées que je trace ſur le papier n'exiſtaient pas même il y a un moment, donc elles n'exiſtent pas néceſſairement. Or ſi chaque partie n'exiſte pas d'une néceſſité abſolue, il eſt donc impoſſible que le tout exiſte par lui-même. Je produis du mouvement, donc le mouvement n'exiſtait pas auparavant ; donc le mouvement n'eſt pas eſſentiel à la matière ; donc la matière le reçoit d'ailleurs, donc il y a un Dieu qui le lui donne. De même l'intelligence n'eſt pas eſſentielle à la matière ; car un rocher ou du froment ne penſent point. De qui donc les parties de la matière qui penſent & qui ſentent auront-elles reçu la

ſenſation & la penſée ? ce ne peut être d'elles-mêmes, puiſqu'elles ſentent malgré elles ; ce ne peut être de la matière en général, puiſque la penſée & la ſenſation ne ſont point de l'eſſence de la matière; elles ont donc reçu ces dons de la main d'un être ſuprême, intelligent, infini, & la cauſe originaire de tous les êtres.

Voilà en peu de mots les preuves de l'exiſtence d'un Dieu, & le précis de pluſieurs volumes ; précis que chaque lecteur peut étendre à ſon gré.

Voici avec autant de briéveté les objections qu'on peut faire à ce ſyſtème.

Difficultés ſur l'exiſtence de DIEU.

1°. SI DIEU n'eſt pas ce monde matériel, il l'a créé, (ou bien, ſi vous voulez, il a donné à quelque autre être le pouvoir de le créer, ce qui revient au même) mais en feſant ce monde, ou il l'a tiré du néant, ou il l'a tiré de ſon propre être divin. Il ne peut l'avoir tiré du néant qui n'eſt rien ; il ne peut l'avoir tiré de ſoi, puiſque ce monde en ce cas ſerait eſſentiellement partie de l'eſſence divine : donc je ne puis avoir d'idées de la création, donc je ne dois point admettre la création.

2°. DIEU aurait fait ce monde ou néceſſairement ou librement ; s'il l'a fait par néceſſité, il a dû toujours l'avoir fait ; car cette néceſſité eſt éternelle ; donc en ce cas le monde ſerait éternel & créé, ce qui implique contradiction. Si DIEU l'a fait librement par pur choix, ſans aucune raiſon antécédente, c'eſt encore une contradiction ; car c'eſt ſe contredire que de ſuppoſer l'être infiniment ſage feſant tout ſans aucune raiſon qui le détermine, & l'être infiniment puiſſant ayant

paſſé une éternité ſans faire le moindre uſage de ſa puiſſance.

3°. S'il paraît à la plupart des hommes qu'un être intelligent a imprimé le ſceau de la ſageſſe ſur toute la nature, & que chaque choſe ſemble être faite pour une certaine fin, il eſt encore plus vrai aux yeux des philoſophes que tout ſe fait dans la nature par les lois éternelles, indépendantes & immuables des mathématiques ; la conſtruction & la durée du corps humain ſont une ſuite de l'équilibre des liqueurs & de la force des léviers. Plus on fait de découvertes dans la ſtructure de l'univers, plus on le trouve arrangé, depuis les étoiles juſqu'au ciron, ſelon les lois mathématiques. Il eſt donc permis de croire que ces lois ayant opéré par leur nature, il en réſulte des effets néceſſaires que l'on prend pour les déterminations arbitraires d'un pouvoir intelligent. Par exemple, un champ produit de l'herbe, parce que telle eſt la nature de ſon terrain arroſé par la pluie, & non pas parce qu'il y a des chevaux qui ont beſoin de foin & d'avoine : ainſi du reſte.

4°. Si l'arrangement des parties de ce monde, & tout ce qui ſe paſſe parmi les êtres qui ont la vie ſentante & penſante, prouvait un créateur & un maître, il prouverait encore mieux un être barbare : car ſi l'on admet des cauſes finales, on ſera obligé de dire que DIEU infiniment ſage & infiniment bon a donné la vie à toutes les créatures pour être dévorées les unes par les autres. En effet, ſi l'on conſidère tous les animaux, on verra que chaque eſpèce a un inſtinct irréſiſtible qui le force à détruire une autre eſpèce. A l'égard des miſères de l'homme, il y a de quoi faire

des reproches à la Divinité pendant toute notre vie. On a beau nous dire que la ſageſſe & la bonté de DIEU ne ſont point faites comme la nôtre; cet argument ne ſera d'aucune force ſur l'eſprit de bien des gens, qui répondront qu'ils ne peuvent juger de la juſtice que par l'idée même qu'on ſuppoſe que DIEU leur en a donnée, que l'on ne peut meſurer qu'avec la meſure que l'on a, & qu'il eſt auſſi impoſſible que nous ne croyons pas très-barbare un être qui ſe conduirait comme un homme barbare, qu'il eſt impoſſible que nous ne penſions pas qu'un être quelconque a ſix pieds, quand nous l'avons meſuré avec une toiſe, & qu'il nous paraît avoir cette grandeur.

Si on nous réplique, ajouteront-ils, que notre meſure eſt fautive, on nous dira une choſe qui ſemble impliquer contradiction; car c'eſt DIEU lui-même qui nous aura donné cette fauſſe idée : donc DIEU ne nous aura faits que pour nous tromper. Or, c'eſt dire qu'un être qui ne peut avoir que des perfections, jette ſes créatures dans l'erreur, qui eſt à proprement parler la ſeule imperfection : c'eſt viſiblement ſe contredire; enfin les matérialiſtes finiront par dire : Nous avons moins d'abſurdités à dévorer dans le ſyſtème de l'athéiſme que dans celui du déiſme; car d'un côté il faut à la vérité que nous concevions éternel & infini ce monde que nous voyons; mais de l'autre il faut que nous imaginions un autre être infini & éternel, & que nous y ajoutions la création dont nous ne pouvons avoir d'idées. Il nous eſt donc plus facile, conclueront-ils, de ne pas croire un DIEU que de le croire.

Réponse à ces objections.

Les argumens contre la création se réduisent à montrer qu'il nous est impossible de la concevoir, c'est-à-dire d'en concevoir la manière, mais non pas qu'elle soit impossible en soi; car pour que la création fût impossible, il faudrait d'abord prouver qu'il est impossible qu'il y ait un Dieu; mais bien loin de prouver cette impossibilité, on est obligé de reconnaître qu'il est impossible qu'il n'existe pas. Cet argument qu'il faut qu'il y ait hors de nous un être infini, éternel, immense, tout-puissant, libre, intelligent, & les ténèbres qui accompagnent cette lumière, ne servent qu'à montrer que cette lumière existe; car de cela même qu'un être infini nous est démontré, il nous est démontré aussi qu'il doit être impossible à un être fini de le comprendre.

Il me semble qu'on ne peut faire que des sophismes & dire des absurdités quand on veut s'efforcer de nier la nécessité d'un être existant par lui-même, ou lorsqu'on veut soutenir que la matière est cet être. Mais lorsqu'il s'agit d'établir & de discuter les attributs de cet être dont l'existence est démontrée, c'est tout autre chose.

Les maîtres dans l'art de raisonner, les *Lockes*, les *Clarkes* nous disent : *Cet être est un être intelligent, car celui qui a tout produit doit avoir toutes les perfections qu'il a mises dans ce qu'il a produit, sans quoi l'effet serait plus parfait que la cause;* ou bien d'une autre manière: *Il y aurait dans l'effet une perfection qui n'aurait été produite par rien, ce qui est visiblement absurde*: Clarke 39, Locke.

Donc puiſqu'il y a des êtres intelligens, & que la matière n'a pu ſe donner la faculté de penſer, il faut que l'être exiſtant par lui-même, que DIEU *ſoit un être intelligent.* Mais ne pourrait-on pas rétorquer cet argument & dire: *Il faut que* DIEU *ſoit matière*, puiſqu'il y a des êtres matériels; car ſans cela la matière n'aura été produite par rien, & une cauſe aura produit un effet dont le principe n'était pas en elle. On a cru éluder cet argument en gliſſant le mot de perfection; M. *Clarke* ſemble l'avoir prévenu, mais il n'a pas oſé le mettre dans tout ſon jour; il ſe fait ſeulement cette objection: *On dira que* DIEU *a bien communiqué la diviſibilité & la figure à la matière, quoiqu'il ne ſoit ni figuré ni diviſible.* Et il fait à cette objection une réponſe très-ſolide & très-aiſée, c'eſt que la diviſibilité, la figure ſont des qualités négatives & des limitations; & que quoiqu'une cauſe ne puiſſe communiquer à ſon effet aucune perfection qu'elle n'a pas, l'effet peut cependant avoir, & doit néceſſairement avoir des limitations, des imperfections que la cauſe n'a pas. Mais qu'eût répondu M. *Clarke* à celui qui lui aurait dit: *La matière n'eſt point un être négatif, une limitation, une imperfection, c'eſt un être réel, poſitif, qui a ſes attributs tout comme l'eſprit; or, comment* DIEU *aura-t-il pu produire un être matériel, s'il n'eſt pas matériel.* Il faut donc ou que vous avouiez que la cauſe peut communiquer quelque choſe de poſitif qu'elle n'a pas, ou que la matière n'a point de cauſe de ſon exiſtence; ou enfin que vous ſouteniez que la matière eſt une pure négation & une limitation; ou bien ſi ces trois partis ſont abſurdes, il faut que vous avouiez que l'exiſtence des êtres intelligens ne prouve pas plus que l'être exiſtant par lui-même eſt

un être intelligent, que l'exiſtence des êtres matériels ne prouve que l'être par lui-même eſt matière ; car la choſe eſt abſolument ſemblable : on dira la même choſe du mouvement. A l'égard du mot de *perfection*, on en abuſe ici viſiblement; car qui oſera dire que la matière eſt une imperfection & la penſée une perfection? Je ne crois pas que perſonne oſe décider ainſi de l'eſſence des choſes. Et puis, que veut dire *perfection*? eſt-ce perfection par rapport à DIEU, ou par rapport à nous?

Je ſais que l'on peut dire que cette opinion ramenerait au ſpinoſiſme; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, & que mon raiſonnement, s'il eſt bon, ne peut devenir mauvais par les conſéquences qu'on en peut tirer. Mais de plus, rien ne ſerait plus faux que cette conſéquence; car cela prouverait ſeulement que notre intelligence ne reſſemble pas plus à l'intelligence de DIEU, que notre manière d'être étendu ne reſſemble à la manière dont DIEU remplit l'eſpace. DIEU n'eſt point dans le cas des cauſes que nous connaiſſons; il a pu créer l'eſprit & la matière, ſans être ni matière ni eſprit; ni l'un ni l'autre ne dérivent de lui, mais ſont créés par lui. Je ne connais pas le *Quomodo*, il eſt vrai : j'aime mieux m'arrêter que de m'égarer; ſon exiſtence m'eſt démontrée; mais pour ſes attributs & ſon eſſence, il m'eſt, je crois, démontré que je ne ſuis pas fait pour les comprendre.

Dire que DIEU n'a pu faire ce monde ni néceſſairement ni librement, n'eſt qu'un ſophiſme qui tombe de lui-même dès qu'on a prouvé qu'il y a un DIEU, & que le monde n'eſt pas DIEU; & cette objection

ſe réduit ſeulement à ceci : Je ne puis comprendre que DIEU ait créé l'univers plutôt dans un temps que dans un autre ; donc il ne l'a pu créer. C'eſt comme ſi l'on diſait : Je ne puis comprendre pourquoi un tel homme ou un tel cheval n'a pas exiſté mille ans auparavant, donc leur exiſtence eſt impoſſible. De plus, la volonté libre de DIEU eſt une raiſon ſuffiſante du temps dans lequel il a voulu créer le monde. Si DIEU exiſte, il eſt libre ; & il ne le ſerait pas s'il était toujours déterminé par une raiſon ſuffiſante, & ſi ſa volonté ne lui en ſervait pas. D'ailleurs cette raiſon ſuffiſante ſerait-elle dans lui ou hors de lui ? Si elle eſt hors de lui, il ne ſe détermine donc pas librement ; ſi elle eſt en lui, qu'eſt-ce autre choſe que ſa volonté ?

Les lois mathématiques ſont immuables, il eſt vrai ; mais il n'était pas néceſſaire que telles lois fuſſent préférées à d'autres. Il n'était pas néceſſaire que la terre fût placée où elle eſt ; aucune loi mathématique ne peut agir par elle-même, aucune n'agit ſans mouvement, le mouvement n'exiſte point par lui-même, donc il faut recourir à un premier moteur. J'avoue que les planètes, placées à telle diſtance du ſoleil, doivent parcourir leurs orbites ſelon les lois qu'elles obſervent, que même leur diſtance peut être réglée par la quantité de matière qu'elles renferment. Mais pourra-t-on dire qu'il était néceſſaire qu'il y eût une telle quantité de matière dans chaque planète, qu'il y eût un certain nombre d'étoiles, que ce nombre ne peut être augmenté ni diminué, que ſur la terre il eſt d'une néceſſité abſolue & inhérente dans la nature des choſes qu'il y eût un certain nombre d'êtres ? non, ſans doute, puiſque ce nombre change tous les jours : donc toute

la nature, depuis l'étoile la plus éloignée jusqu'à un brin d'herbe, doit être soumise à un premier moteur.

Quant à ce qu'on objecte qu'un pré n'est pas essentiellement fait pour des chevaux &c.; on ne peut conclure de-là qu'il n'y ait point de cause finale, mais seulement que nous ne connaissons pas toutes les causes finales. Il faut ici surtout raisonner de bonne foi & ne point chercher à se tromper soi-même: quand on voit une chose qui a toujours le même effet, qui n'a uniquement que cet effet, qui est composée d'une infinité d'organes, dans lesquels il y a une infinité de mouvemens qui tous concourent à la même production; il me semble qu'on ne peut, sans une secrète répugnance, nier une cause finale. Le germe de tous les végétaux, de tous les animaux est dans ce cas: ne faut-il pas être un peu hardi pour dire que tout cela ne se rapporte à aucune fin?

Je conviens qu'il n'y a point de démonstration proprement dite qui prouve que l'estomac est fait pour digérer, comme il n'y a point de démonstration qu'il fait jour; mais les matérialistes sont bien loin de pouvoir démontrer aussi que l'estomac n'est pas fait pour digérer; qu'on juge seulement avec équité, comme on juge des choses dans le cours ordinaire, quelle est l'opinion la plus probable.

A l'égard des reproches d'injustice & de cruauté qu'on fait à DIEU, je réponds d'abord que supposé qu'il y ait un mal moral, (ce qui me paraît une chimère) ce mal moral est tout aussi impossible à expliquer dans le système de la matière que dans celui d'un Dieu. Je réponds ensuite que nous n'avons d'autres idées de la justice que celles que nous nous sommes

formées de toute action utile à la société, & conformes aux lois établies par nous, pour le bien commun; or cette idée n'étant qu'une idée de relation d'homme à homme, elle ne peut avoir aucune analogie avec DIEU. Il est tout aussi absurde de dire de DIEU, en ce sens, que DIEU est juste ou injuste, que de dire DIEU est bleu ou quarré.

Il est donc insensé de reprocher à DIEU que les mouches soient mangées par les araignées, & que les hommes ne vivent que quatre-vingts ans, qu'ils abusent de leur liberté pour se détruire les uns les autres, qu'ils aient des maladies, des passions cruelles &c.: car nous n'avons certainement aucune idée que les hommes & les mouches dussent être éternels. Pour bien assurer qu'une chose est mal, il faut voir en même temps qu'on pourrait mieux faire. Nous ne pouvons certainement juger qu'une machine est imparfaite que par l'idée de la perfection qui lui manque: nous ne pouvons, par exemple, juger que les trois côtés d'un triangle sont inégaux, si nous n'avons l'idée d'un triangle équilatéral: nous ne pouvons dire qu'une montre est mauvaise si nous n'avons une idée distincte d'un certain nombre d'espaces égaux, que l'éguille de cette montre doit également parcourir. Mais qui aura une idée selon laquelle ce monde-ci déroge à la sagesse divine?

Dans l'opinion qu'il y a un DIEU, il se trouve des difficultés; mais dans l'opinion contraire il y a des absurdités: & c'est ce qu'il faut examiner avec application, en fesant un petit précis de ce qu'un matérialiste est obligé de croire.

Conséquences nécessaires de l'opinion des matérialistes.

IL faut qu'ils disent que le monde existe nécessairement & par lui-même, de sorte qu'il y aurait de la contradiction dans les termes, à dire qu'une partie de la matière pourrait n'exister pas, ou pourrait exister autrement qu'elle est : il faut qu'ils disent que le monde matériel a en soi essentiellement la pensée & le sentiment ; car il ne peut les acquérir, puisqu'en ce cas ils lui viendraient de rien ; il ne peut les avoir d'ailleurs puisqu'il est supposé être tout ce qui est. Il faut donc que cette pensée & ce sentiment lui soient inhérens, comme l'étendue, la divisibilité, la capacité du mouvement sont inhérentes à la matière ; & il faut avec cela confesser qu'il n'y a qu'un petit nombre de parties qui aient ce sentiment & cette pensée essentielle au total du monde ; que ces sentimens & ces pensées, quoiqu'inhérens dans la matière, périssent cependant à chaque instant ; ou bien il faudra avancer qu'il y a une ame du monde qui se répand dans les corps organisés ; & alors il faudra que cette ame soit autre chose que le monde. Ainsi de quelque côté qu'on se tourne, on ne trouve que des chimères qui se détruisent.

Les matérialistes doivent encore soutenir que le mouvement est essentiel à la matière. Ils sont par-là réduits à dire que le mouvement n'a jamais pu ni ne pourra jamais augmenter ni diminuer : ils seront forcés d'avancer que cent mille hommes qui marchent à la fois, & cent coups de canon que l'on tire, ne produisent aucun mouvement nouveau dans la nature. Il faudra encore qu'ils assurent qu'il n'y a aucune liberté,

liberté, & par-là qu'ils détruisent tous les liens de la société, & qu'ils croient une fatalité tout aussi difficile à comprendre que la liberté, mais qu'eux-mêmes démentent dans la pratique. Qu'un lecteur équitable, ayant mûrement pesé le pour & le contre de l'existence d'un Dieu créateur, voie à présent de quel côté est la vraisemblance.

Après nous être ainsi traînés de doute en doute, & de conclusion en conclusion, jusqu'à pouvoir regarder cette proposition *y a-t-il un Dieu* comme la chose la plus vraisemblable que les hommes puissent penser, & après avoir vu que la proposition contraire est une des plus absurdes, il semble naturel de rechercher quelle relation il y a entre DIEU & nous, de voir si DIEU a établi des lois pour les êtres pensans, comme il y a des lois mécaniques pour les êtres matériels; d'examiner s'il y a une morale, & ce qu'elle peut être; s'il y a une religion établie par DIEU même. Ces questions sont sans doute d'une importance à qui tout cède, & les recherches dans lesquelles nous amusons notre vie sont bien frivoles en comparaison: mais ces questions seront plus à leur place quand nous considérerons l'homme comme un animal sociable.

Examinons d'abord comment lui viennent ses idées, & comme il pense, avant de voir quel usage il fait, ou il doit faire de ses pensées.

CHAPITRE III.

Que toutes les idées viennent par les ſens.

QUICONQUE ſe rendra un compte fidelle de tout ce qui s'eſt paſſé dans ſon entendement avouera ſans peine que ſes ſens lui ont fourni toutes ſes idées. Mais des philoſophes, qui ont abuſé de leur raiſon, ont prétendu que nous avions des idées innées ; & ils ne l'ont aſſuré que ſur le même fondement qu'ils ont dit, que DIEU avait pris des cubes de matière, & les avait froiſſés l'un contre l'autre pour former ce monde viſible. Ils ont forgé des ſyſtèmes avec leſquels ils ſe flattaient de pouvoir haſarder quelque explication apparente des phénomènes de la nature. Cette manière de philoſopher eſt encore plus dangereuſe que le jargon mépriſable de l'école. Car ce jargon étant abſolument vide de ſens, il ne faut qu'un peu d'attention à un eſprit droit pour en apercevoir tout d'un coup le ridicule, & pour chercher ailleurs la vérité. Mais une hypothèſe ingénieuſe & hardie, qui a d'abord quelque lueur de vraiſemblance, intéreſſe l'orgueil humain à la croire. L'eſprit s'applaudit de ces principes ſubtils, & ſe ſert de toute ſa ſagacité pour les défendre. Il eſt clair qu'il ne faut jamais faire d'hypothèſe ; il ne faut point dire : Commençons par inventer des principes avec leſquels nous tâcherons de tout expliquer. Mais il faut dire : Feſons exactement l'analyſe des choſes, &

enfuite nous tâcherons de voir avec beaucoup de défiance fi elles fe rapportent avec quelques principes. Ceux qui ont fait le roman des idées innées, fe font flattés qu'ils rendraient raifon des idées de l'infini, de l'immenfité de DIEU, & de certaines notions métaphyfiques qu'ils fuppofaient être communes à tous les hommes. Mais fi avant de s'engager dans ce fyftème, ils avaient bien voulu faire réflexion que beaucoup d'hommes n'ont de leur vie la moindre teinture de ces notions, qu'aucun enfant ne les a que quand on les lui donne; & que lorfqu'enfin on les a acquifes, on n'a que des perceptions très-imparfaites, des idées purement négatives, ils auraient eu honte eux-mêmes de leur opinion. S'il y a quelque chofe de démontré hors des mathématiques, c'eft qu'il n'y a point d'idées innées dans l'homme; s'il y en avait, tous les hommes en naiffant auraient l'idée d'un Dieu, & auraient tous la même idée; ils auraient tous les mêmes notions métaphyfiques : ajoutez à cela l'abfurdité ridicule où l'on fe jette quand on foutient que DIEU nous donne dans le ventre de la mère des notions qu'il faut entièrement nous enfeigner dans notre jeuneffe.

Il eft donc indubitable que nos premières idées font nos fenfations. Petit à petit nous recevons des idées compofées de ce qui frappe nos organes, notre mémoire retient ces perceptions; nous les rangeons enfuite fous des idées générales; & de cette feule faculté que nous avons de compofer & d'arranger ainfi nos idées, réfultent toutes les vaftes connaiffances de l'homme.

Ceux qui objectent que les notions de l'infini en durée, en étendue, en nombre, ne peuvent venir

de nos ſens, n'ont qu'à rentrer un inſtant en eux-mêmes : premièrement, ils verront qu'ils n'ont aucune idée complète & même ſeulement poſitive de l'infini ; mais que ce n'eſt qu'en ajoutant les choſes matérielles les unes aux autres, qu'ils ſont parvenus à connaître qu'ils ne verront jamais la fin de leur compte, & cette impuiſſance, ils l'ont appelée *infini ;* ce qui eſt bien plutôt un aveu de l'ignorance humaine qu'une idée au-deſſus de nos ſens. Que ſi l'on objecte qu'il y a un infini réel en géométrie, je réponds que non : on prouve ſeulement que la matière ſera toujours diviſible ; on prouve que tous les cercles poſſibles paſſeront entre deux lignes ; on prouve qu'une infinité de ſurfaces n'a rien de commun avec une infinité de cubes : mais cela ne donne pas plus l'idée de l'infini, que cette propoſition *il y a un Dieu* ne nous donne une idée de ce que c'eſt que DIEU.

Mais ce n'eſt pas aſſez de nous être convaincus que nos idées nous viennent toutes par les ſens ; notre curioſité nous porte juſqu'à vouloir connaître comment elles nous viennent. C'eſt ici que tous les philoſophes ont fait de beaux romans ; il était aiſé de ſe les épargner en conſidérant avec bonne foi les bornes de la nature humaine. Quand nous ne pouvons nous aider du compas des mathématiques, ni du flambeau de l'expérience & de la phyſique, il eſt certain que nous ne pouvons faire un ſeul pas. Juſqu'à ce que nous ayons les yeux aſſez fins pour diſtinguer les parties conſtituantes de l'or d'avec les parties conſtituantes d'un grain de moutarde, il eſt bien ſûr que nous ne pourrons raiſonner ſur leurs eſſences. Et juſqu'à ce que l'homme ſoit d'une autre nature, & qu'il ait des

organes pour apercevoir ſa propre ſubſtance & l'eſſence de ſes idées, comme il a des organes pour ſentir, il eſt indubitable qu'il lui ſera impoſſible de les connaître. Demander comment nous penſons & comment nous ſentons, comment nos mouvemens obéiſſent à notre volonté, c'eſt demander le ſecret du Créateur; nos ſens ne nous fourniſſent pas plus de voies pour arriver à cette connaiſſance, qu'ils ne nous fourniſſent des ailes quand nous déſirons avoir la faculté de voler; & c'eſt ce qui prouve bien, à mon avis, que toutes nos idées nous viennent par les ſens; puiſque lorſque les ſens nous manquent, les idées nous manquent; auſſi, nous eſt-il impoſſible de ſavoir comment nous penſons, par la même raiſon qu'il nous eſt impoſſible d'avoir l'idée d'un ſixième ſens; c'eſt parce qu'il nous manque des organes qui enſeignent ces idées. Voilà pourquoi ceux qui ont eu la hardieſſe d'imaginer un ſyſtème ſur la nature de l'ame & de nos conceptions, ont été obligés de ſuppoſer l'opinion abſurde des idées innées, ſe flattant que parmi les prétendues idées métaphyſiques deſcendues du ciel dans notre eſprit, il s'en trouverait quelques-unes qui découvriraient ce ſecret impénétrable.

De tous les raiſonneurs hardis qui ſe ſont perdus dans la profondeur de ces recherches, le P. *Mallebranche* eſt celui qui a paru s'égarer de la façon la plus ſublime.

Voici à quoi ſe réduit ſon ſyſtème qui a fait tant de bruit :

Nos perceptions qui nous viennent à l'occaſion des objets ne peuvent être cauſées par ces objets mêmes, qui certainement n'ont pas en eux la puiſſance de

dònner un ſentiment; elles ne viennent pas de nous-mêmes, car nous ſommes à cet égard auſſi impuiſſans que ces objets; il faut donc que ce ſoit DIEU qui nous les donne. *Or* DIEU *eſt le lien des eſprits, & les eſprits ſubſiſtent en lui;* donc c'eſt en lui que nous avons nos idées & que nous voyons toutes choſes.

Or, je demande à tout homme qui n'a point d'enthouſiaſme dans la tête, quelle notion claire ce dernier raiſonnement nous donne?

Je demande ce que veut dire, DIEU *eſt le lien des eſprits?* & quand même ces mots, *ſentir & voir tout en* DIEU formeraient en nous une idée diſtincte, je demande ce que nous y gagnerions, & en quoi nous ſerions plus ſavans qu'auparavant?

Certainement pour réduire le ſyſtème du père *Mallebranche* à quelque choſe d'intelligible, on eſt obligé de recourir au ſpinoſiſme, d'imaginer que le total de l'univers eſt DIEU, que ce DIEU agit dans tous les êtres, ſent dans les bêtes, penſe dans les hommes, végète dans les arbres, eſt penſée & caillou, a toutes les parties de lui-même détruites à tout moment, & enfin toutes les abſurdités qui découlent néceſſairement de ce principe.

Les égaremens de tous ceux qui ont voulu approfondir ce qui eſt impénétrable pour nous, doivent nous apprendre à ne vouloir pas franchir les limites de notre nature. La vraie philoſophie eſt de ſavoir s'arrêter où il faut, & de ne jamais marcher qu'avec un guide ſûr.

Il reſte aſſez de terrain à parcourir ſans voyager dans les eſpaces imaginaires. Contentons-nous donc de ſavoir par l'expérience appuyée du raiſonnement,

ſeule ſource de nos connaiſſances, que nos ſens ſont les portes par leſquelles toutes les idées entrent dans notre entendement; & reſſouvenons-nous bien qu'il nous eſt abſolument impoſſible de connaître le ſecret de cette mécanique, parce que nous n'avons point d'inſtrumens proportionnés à ſes reſſorts.

CHAPITRE IV.

Qu'il y a en effet des objets extérieurs.

ON n'aurait point ſongé à traiter cette queſtion ſi les philoſophes n'avaient cherché à douter des choſes les plus claires, comme ils ſe ſont flattés de connaître les plus douteuſes.

Nos ſens nous font avoir des idées, diſent-ils; mais peut-être que notre entendement reçoit ces perceptions ſans qu'il y ait aucun objet au dehors. Nous ſavons que pendant le ſommeil nous voyons & nous ſentons des choſes qui n'exiſtent pas, peut-être notre vie eſt-elle un ſonge continuel, & la mort ſera le moment de notre réveil, ou la fin d'un ſonge auquel nul réveil ne ſuccédera.

Nos ſens nous trompent dans la veille même, la moindre altération dans nos organes nous fait voir quelquefois des objets & entendre des ſons dont la cauſe n'eſt que dans le dérangement de notre corps : il eſt donc très-poſſible qu'il nous arrive toujours ce qui nous arrive quelquefois.

Ils ajoutent que quand nous voyons un objet, nous apercevons une couleur, une figure, nous entendons des ſons, & il nous a plu de nommer tout cela *les modes de cet objet :* mais la ſubſtance de cet objet quelle eſt-elle ? C'eſt-là en effet que l'objet échappe à notre imagination ; ce que nous nommons ſi hardiment *la ſubſtance* n'eſt en effet que l'aſſemblage de ces modes. Dépouillez cet arbre de cette couleur, de cette configuration qui vous donnait l'idée d'un arbre, que lui reſtera-t-il ? Or, ce que j'ai appelé *modes*, ce n'eſt autre choſe que mes perceptions ; je puis bien dire, *j'ai idée de la couleur verte*, *& d'un corps tellement configuré ;* mais je n'ai aucune preuve que ce corps & cette couleur exiſtent : voilà ce que dit *Sextus Empiricus*, & à quoi il ne peut trouver de réponſe.

Accordons pour un moment à ces meſſieurs encore plus qu'ils ne demandent ; ils prétendent qu'on ne peut leur prouver qu'il y a des corps ; paſſons-leur qu'ils prouvent eux-mêmes qu'il n'y a point de corps. Que s'enſuivra-t-il de-là ? nous conduirons-nous autrement dans notre vie ? aurons-nous des idées différentes ſur rien ? Il faudra ſeulement changer un mot dans ſes diſcours. Lorſque, par exemple, on aura donné quelques batailles, il faudra dire que dix mille hommes ont paru être tués, qu'un tel officier ſemble avoir la jambe caſſée, & qu'un chirurgien paraîtra la lui couper. De même quand nous aurons faim, nous demanderons l'apparence d'un morceau de pain pour faire ſemblant de digérer.

Mais voici ce que l'on pourrait leur répondre plus ſérieuſement :

1°. Vous ne pouvez pas en rigueur comparer la

vie à l'état des ſonges, parce que vous ne ſongez jamais en dormant qu'aux choſes dont vous avez eu l'idée étant éveillés; vous êtes ſûrs que vos ſonges ne ſont autre choſe qu'une faible réminiſcence. Au contraire, pendant la veille, lorſque nous avons une ſenſation, nous ne pouvons jamais conclure que ce ſoit par réminiſcence. Si, par exemple, une pierre en tombant nous caſſe l'épaule, il paraît aſſez difficile que cela ſe faſſe par un effort de mémoire.

2°. Il eſt très-vrai que nos ſens ſont ſouvent trompés; mais qu'entend-on par-là? Nous n'avons qu'un ſens, à proprement parler, qui eſt celui du toucher; la vue, le ſon, l'odorat ne ſont que le tact des corps intermédiaires qui partent d'un corps éloigné. Je n'ai idée des étoiles que par l'attouchement; & comme cet attouchement de la lumière qui vient frapper mon œil de mille millions de lieues n'eſt point palpable, comme l'attouchement de mes mains, & qu'il dépend du milieu que ces corps ont traverſé, cet attouchement eſt ce qu'on nomme improprement *trompeur*, il ne me fait point voir les objets à leur véritable place; il ne me donne point d'idée de leur groſſeur; aucun même de ces attouchemens qui ne ſont point palpables ne me donne l'idée poſitive des corps. La première fois que je ſens une odeur ſans voir l'objet dont elle vient, mon eſprit ne trouve aucune relation entre un corps & cette odeur; mais l'attouchement, proprement dit, l'approche de mon corps à un autre, indépendamment de mes autres ſens, me donne l'idée de la matière; car lorſque je touche un rocher, je ſens bien que je ne puis me mettre à ſa place, & que par conſéquent il y a là quelque choſe d'étendu

& d'impénétrable. Ainsi suppose (car que ne suppose-t-on pas) qu'un homme eût tous les sens, hors celui du toucher proprement dit, cet homme pourrait fort bien douter de l'existence des objets extérieurs, & peut-être même serait-il long-temps sans en avoir d'idée; mais celui qui serait sourd & aveugle, & qui aurait le toucher, ne pourrait douter de l'existence des choses qui lui feraient éprouver de la dureté; & cela parce qu'il n'est point de l'essence de la matière qu'un corps soit coloré ou sonore, mais qu'il soit étendu & impénétrable. Mais que répondront les sceptiques outrés à ces deux questions-ci :

1°. S'il n'y a point d'objets extérieurs, & si mon imagination fait tout, pourquoi suis-je brûlé en touchant du feu, & ne suis-je point brûlé quand, dans un rêve, je crois toucher du feu ?

2°. Quand j'écris mes idées sur ce papier & qu'un autre homme vient me lire ce que j'écris, comment puis-je entendre les propres paroles que j'ai écrites & pensées, si cet autre homme ne me les lit pas effectivement ? comment puis-je même les retrouver si elles n'y sont pas ? Enfin quelque effort que je fasse pour douter, je suis plus convaincu de l'existence des corps que je ne le suis de plusieurs vérités géométriques. Ceci paraîtra étonnant, mais je n'y puis que faire ; j'ai beau manquer de démonstrations géométriques pour prouver que j'ai un père & une mère, & j'ai beau m'avoir démontré, c'est-à-dire n'avoir pu répondre à l'argument qui me prouve qu'une infinité de lignes courbes peuvent passer entre un cercle & sa tangente, je sens bien que si un être tout-puissant me venait dire de ces deux propositions, *il y a des*

corps, & une infinité de courbes paſſent entre le cercle & ſa tangente, il y a une propoſition qui eſt fauſſe, devinez laquelle? Je devinerais que c'eſt la dernière, car ſachant bien que j'ai ignoré long-temps cette propoſition, que j'ai eu beſoin d'une attention ſuivie pour en entendre la démonſtration, que j'ai cru y trouver des difficultés, qu'enfin les vérités géométriques n'ont de réalité que dans mon eſprit, je pourrais ſoupçonner que mon eſprit s'eſt trompé.

Quoi qu'il en ſoit, comme mon principal but eſt ici d'examiner l'homme ſociable, & que je ne puis être ſociable s'il n'y a une ſociété, & par conſéquent des objets hors de nous, les pyrrhoniens me permettront de commencer par croire fermement qu'il y a des corps, ſans quoi il faudrait que je refuſaſſe l'exiſtence à ces meſſieurs. (*)

CHAPITRE V.

Si l'homme a une ame, & ce que ce peut être.

NOUS ſommes certains que nous ſommes matière, que nous ſentons & que nous penſons; nous ſommes perſuadés de l'exiſtence d'un DIEU duquel nous ſommes l'ouvrage, par des raiſons contre leſquelles notre eſprit ne peut ſe révolter. Nous nous ſommes

(*) Voyez l'article *Exiſtence*, dans *l'Encyclopédie:* c'eſt le ſeul ouvrage où cette queſtion de l'exiſtence des corps ait été juſqu'ici bien traitée, & elle y eſt complètement réſolue.

prouvé à nous-mêmes que ce DIEU a créé ce qui exiſte. Nous nous ſommes convaincus qu'il nous eſt impoſſible, & qu'il doit nous être impoſſible de ſavoir comment il nous a donné l'être. Mais pouvons-nous ſavoir ce qui penſe en nous? quelle eſt cette faculté que DIEU nous a donnée? eſt-ce la matière qui ſent & qui penſe? eſt-ce une ſubſtance immatérielle? en un mot, qu'eſt-ce qu'une ame? C'eſt ici où il eſt néceſſaire plus que jamais de me remettre dans l'état d'un être penſant, deſcendu d'un autre globe, n'ayant aucun des préjugés de celui-ci, & poſſédant la même capacité que moi, n'étant point ce qu'on appelle homme, & jugeant de l'homme d'une manière déſintéreſſée.

Si j'étais un être ſupérieur à qui le Créateur eût révélé ſes ſecrets, je dirais bientôt en voyant l'homme ce que c'eſt que cet animal; je définirais ſon ame & toutes ſes facultés en connaiſſance de cauſe avec autant de hardieſſe que l'ont défini tant de philoſophes qui n'en ſavaient rien; mais avouant mon ignorance & eſſayant ma faible raiſon, je ne puis faire autre choſe que de me ſervir de la voie de l'analyſe, qui eſt le bâton que la nature a donné aux aveugles: j'examine tout partie à partie, & je vois enſuite ſi je puis juger du total. Je me ſuppoſe donc arrivé en Afrique & entouré de nègres, de hottentots & d'autres animaux. Je remarque d'abord que les organes de la vie ſont les mêmes chez eux tous, les opérations de leurs corps partent tous des mêmes principes de vie; ils ont tous à mes yeux mêmes déſirs, mêmes paſſions, mêmes beſoins; ils les expriment tous chacun dans leurs langues: la langue que j'entends la première eſt celle

des animaux, cela ne peut être autrement; les sons par lesquels ils s'expriment, ne semblent point arbitraires, ce sont des caractères vivans de leurs passions; ces signes portent l'empreinte de ce qu'ils expriment: le cri d'un chien qui demande à manger, joint à toutes ses attitudes, a une relation sensible à son objet; je la distingue incontinent des cris & des mouvemens par lesquels il flatte un autre animal, de ceux avec lesquels il chasse, & de ceux par lesquels il se plaint; je discerne encore si sa plainte exprime l'anxiété de la solitude, ou la douleur d'une blessure, ou les impatiences de l'amour. Ainsi avec un peu d'attention j'entends le langage de tous les animaux; ils n'ont aucun sentiment qu'ils n'expriment; peut-être n'en est-il pas de même de leurs idées: mais comme il paraît que la nature ne leur a donné que peu d'idées, il me semble aussi qu'il était naturel qu'ils eussent un langage borné, proportionné à leurs perceptions.

Que rencontré-je de différent dans les animaux nègres? que puis-je y voir, sinon quelques idées & quelques combinaisons de plus dans leur tête, exprimées par un langage différemment articulé? Plus j'examine tous ces êtres, plus je dois soupçonner que ce sont des espèces différentes d'un même genre; cette admirable faculté de retenir des idées leur est commune à tous; ils ont tous des songes & des images faibles pendant le sommeil des idées qu'ils ont reçues en veillant; leur faculté sentante & pensante croît avec leurs organes & s'affaiblit avec eux, périt avec eux; que l'on verse le sang d'un singe & d'un nègre, il y aura bientôt dans l'un & dans l'autre un degré d'épuisement qui les mettra hors d'état de me

reconnaître ; bientôt après, leurs ſens extérieurs n'agiſſent plus, & enfin ils meurent.

Je demande alors ce qui leur donnait la vie, la ſenſation, la penſée ; ce n'était pas leur propre ouvrage, ce n'était pas celui de la matière, comme je me le ſuis déjà prouvé : c'eſt donc DIEU qui avait donné à tous ces corps la puiſſance de ſentir & d'avoir des idées dans des degrés différens, proportionnés à leurs organes : voilà aſſurément ce que je ſoupçonnerai d'abord.

Enfin je vois des hommes qui me paraiſſent ſupérieurs à ces nègres, comme ces nègres le ſont aux ſinges, & comme les ſinges le ſont aux huîtres & aux autres animaux de cette eſpèce.

Des philoſophes me diſent : Ne vous y trompez pas, l'homme eſt entièrement différent des autres animaux ; il a une ame ſpirituelle & immortelle : car (remarquez bien ceci) ſi la penſée eſt un compoſé de la matière, elle doit être néceſſairement cela même dont elle eſt compoſée, elle doit être diviſible, capable de mouvement &c. ; or la penſée ne peut point ſe diviſer, donc elle n'eſt point un compoſé de la matière ; elle n'a point de parties, elle eſt ſimple, elle eſt immortelle, elle eſt l'ouvrage & l'image d'un DIEU. J'écoute ces maîtres, & je leurs réponds toujours avec défiance de moi-même, mais non avec confiance en eux : Si l'homme a une ame telle que vous l'aſſurez, je dois croire que ce chien & cette taupe en ont une toute pareille. Ils me jurent tous que non. Je leur demande quelle différence il y a donc entre ce chien & eux. Les uns me répondent, ce chien eſt une forme ſubſtantielle ; les autres me diſent, n'en croyez rien,

les formes ſubſtantielles ſont des chimères ; mais ce chien eſt une machine comme un tourne-broche, & rien de plus. Je demande encore aux inventeurs des formes ſubſtantielles ce qu'ils entendent par ce mot, & comme ils ne me répondent que du galimatias, je me retourne vers les inventeurs des tourne-broches, & je leur dis : Si ces bêtes ſont de pures machines, vous n'êtes certainement auprès d'elles que ce qu'une montre à répétition eſt en comparaiſon du tourne-broche dont vous parlez ; ou ſi vous avez l'honneur de poſſéder une ame ſpirituelle, les animaux en ont une auſſi, car ils ſont tout ce que vous êtes, ils ont les mêmes organes avec leſquels vous avez des ſenſations ; & ſi ces organes ne leur ſervent pas pour la même fin, DIEU en leur donnant ces organes aura fait un ouvrage inutile ; & DIEU, ſelon vous-mêmes, ne fait rien en vain. Choiſiſſez donc, ou d'attribuer une ame ſpirituelle à une puce, à un ver, à un ciron, ou d'être automate comme eux. Tout ce que ces meſſieurs peuvent me répondre, c'eſt qu'ils conjecturent que les reſſorts des animaux, qui paraiſſent les organes de leurs ſentimens, ſont néceſſaires à leur vie, & ne ſont chez eux que les reſſorts de la vie ; mais cette réponſe n'eſt qu'une ſuppoſition déraiſonnable.

Il eſt certain que pour vivre on n'a beſoin ni de nez, ni d'oreilles, ni d'yeux. Il y a des animaux qui n'ont point de ces ſens & qui vivent ; donc ces organes de ſentiment ne ſont donnés que pour le ſentiment ; donc les animaux ſentent comme nous ; donc ce ne peut être que par un excès de vanité ridicule que les hommes s'attribuent une ame d'une eſpèce différente de celle qui anime les brutes. Il eſt donc clair juſqu'à

préfent que ni les philofophes, ni moi ne favons ce que c'eft que cette ame : il m'eft feulement prouvé que c'eft quelque chofe de commun entre l'animal appelé *homme* & celui qu'on nomme *bête*. Voyons fi cette faculté commune à tous ces animaux eft matière ou non.

Il eft impoffible, me dit-on, que la matière penfe. Je ne vois pas cette impoffibilité. Si la penfée était un compofé de la matière, comme ils me le difent, j'avouerais que la penfée devrait être étendue & divifible; mais fi la penfée eft un attribut de DIEU, donné à la matière, je ne vois pas qu'il foit néceffaire que cet attribut foit étendu & divifible; car je vois que DIEU a communiqué d'autres propriétés à la matière lefquelles n'ont ni étendue, ni divifibilité; le mouvement, la gravitation, par exemple, qui agit fans corps intermédiaires, & qui agit en raifon directe de la maffe, & non des furfaces & en raifon doublée inverfe des diftances, eft une qualité réelle démontrée, & dont la caufe eft auffi cachée que celle de la penfée.

En un mot, je ne puis juger que d'après ce que je vois & felon ce qui me paraît le plus probable; je vois que dans toute la nature les mêmes effets fuppofent une même caufe. Ainfi je juge que la même caufe agit dans les bêtes & dans les hommes à proportion de leurs organes; & je crois que ce principe commun aux hommes & aux bêtes eft un attribut donné par DIEU à la matière. Car fi ce qu'on appelle *ame* était un être à part, de quelque nature que fût cet être, je devrais croire que la penfée eft fon effence, ou bien je n'aurais aucune idée de cette fubftance.

Auffi

Auſſi tous ceux qui ont admis une ame immatérielle, ont été obligés de dire que cette ame penſe toujours; mais j'en appelle à la conſcience de tous les hommes: penſent-ils ſans ceſſe? penſent-ils quand ils dorment d'un ſommeil plein & profond? les bêtes ont-elles à tous momens des idées? quelqu'un qui eſt évanoui a-t-il beaucoup d'idées dans cet état, qui eſt réellement une mort paſſagère? Si l'ame ne penſe pas toujours, il eſt donc abſurde de reconnaître en l'homme une ſubſtance dont l'eſſence eſt de penſer. Que pourrions-nous en conclure, ſinon que DIEU a organiſé les corps pour penſer comme pour manger & pour digérer. En m'informant de l'hiſtoire du genre-humain, j'apprends que les hommes ont eu long-temps la même opinion que moi ſur cet article. Je lis le plus ancien livre qui ſoit au monde, conſervé par un peuple qui ſe prétend le plus ancien peuple; ce livre me dit même que DIEU ſemble penſer comme moi; il m'apprend que DIEU a autrefois donné aux Juifs les lois les plus détaillées que jamais nation ait reçues; il daigne leur preſcrire juſqu'à la manière dont ils doivent aller à la garde-robe, & il ne leur dit pas un mot de leur ame; il ne leur parle que des peines & des récompenſes temporelles: cela prouve au moins que l'auteur de ce livre ne vivait pas dans une nation qui crût la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame.

On me dit bien que deux mille ans après, DIEU eſt venu apprendre aux hommes que leur ame eſt immortelle; mais moi qui ſuis d'une autre ſphère, je ne puis m'empêcher d'être étonné de cette diſparate que l'on met ſur le compte de DIEU. Il ſemble étrange à ma raiſon que DIEU ait fait croire aux

hommes le pour & le contre; mais si c'est un point de relation où ma raison ne voit goute, je me tais & j'adore en silence. Ce n'est pas à moi d'examiner ce qui a été révélé; je remarque seulement que ces livres révélés ne disent point que l'ame soit spirituelle; ils nous disent seulement qu'elle est immortelle. Je n'ai aucune peine à le croire; car il paraît aussi possible à DIEU de l'avoir formée (de quelque nature qu'elle soit) pour la conserver que pour la détruire; ce DIEU qui peut comme il lui plaît conserver ou anéantir le mouvement d'un corps, peut assurément faire durer à jamais la faculté de penser dans une partie de ce corps; s'il nous a dit en effet que cette partie est immortelle, il faut en être persuadé.

Mais de quoi cette ame est-elle faite? c'est ce que l'être suprême n'a pas jugé à propos d'apprendre aux hommes. N'ayant donc pour me conduire dans ces recherches que mes propres lumières, l'envie de connaître quelque chose & la sincérité de mon cœur, je cherche avec sincérité ce que ma raison me peut découvrir par elle-même; j'essaie ses forces, non pour la croire capable de porter tous ces poids immenses, mais pour la fortifier par cet exercice, & pour m'apprendre jusqu'où va son pouvoir. Ainsi, toujours prêt à céder dès que la révélation me présentera ses barrières, je continue mes réflexions & mes conjectures uniquement comme philosophe, jusqu'à ce que ma raison ne puisse plus avancer.

CHAPITRE VI.

Si ce qu'on appelle ame est immortelle.

CE n'est pas ici le lieu d'examiner si en effet DIEU a révélé l'immortalité de l'ame. Je me suppose toujours un philosophe d'un autre monde que celui-ci, & qui ne juge que par ma raison. Cette raison m'a appris que toutes les idées des hommes & des animaux leur viennent par les sens; & j'avoue que je ne peux m'empêcher de rire lorsqu'on me dit que les hommes auront encore des idées quand ils n'auront plus de sens. Lorsqu'un homme a perdu son nez, ce nez perdu n'est non plus une partie de lui-même que l'étoile polaire. Qu'il perde toutes ses parties & qu'il ne soit plus un homme, n'est-il pas un peu étrange alors de dire qu'il lui reste le résultat de tout ce qui a péri : j'aimerais autant dire qu'il boit & mange après sa mort, que de dire qu'il lui reste des idées après sa mort ; l'un n'est pas plus inconséquent que l'autre, & certainement il a fallu bien des siècles avant qu'on ait osé faire une si étonnante supposition. Je sais bien, encore une fois, que DIEU ayant attaché à une partie du cerveau la faculté d'avoir des idées, il peut conserver cette petite partie du cerveau avec sa faculté ; car de conserver cette faculté sans la partie, cela est aussi impossible que de conserver le rire d'un homme ou le chant d'un oiseau après la mort de l'oiseau & de l'homme. DIEU

peut auſſi avoir donné aux hommes & aux animaux une ame ſimple, immatérielle, & la conſerver indépendamment de leur corps. Cela lui eſt auſſi poſſible que de créer un million de mondes de plus qu'il n'en a créé de donner aux hommes deux nez & quatre mains, des ailes & des griffes : mais pour croire qu'il a fait en effet toutes ces choſes poſſibles, il me ſemble qu'il faut les voir.

Ne voyant donc point que l'entendement, la ſenſation de l'homme ſoit une choſe immortelle, qui me prouvera qu'elle l'eſt? Quoi, moi qui ne ſais point quelle eſt la nature de cette choſe, j'affirmerai qu'elle eſt éternelle? moi qui ſais que l'homme n'était pas hier, j'affirmerai qu'il y a dans cet homme une partie éternelle par ſa nature? & tandis que je refuſerai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, cette grive, je l'accorderai à l'homme par la raiſon que l'homme le déſire?

Il ſerait bien doux en effet de ſurvivre à ſoi-même, de conſerver éternellement la plus excellente partie de ſon être dans la deſtruction de l'autre, de vivre à jamais avec ſes amis &c. Cette chimère (à l'enviſager en ce ſeul ſens) ſerait conſolante dans des miſères réelles. Voilà peut-être pourquoi on inventa autrefois le ſyſtème de la métempſycoſe; mais ce ſyſtème a-t-il plus de vraiſemblance que les *Mille & une nuits*? & n'eſt-il pas un fruit de l'imagination vive & abſurde de la plupart des philoſophes orientaux? Mais je ſuppoſe, malgré toutes les vraiſemblances, que DIEU conſerve après la mort de l'homme ce qu'on appelle ſon *ame*, & qu'il abandonne l'ame de la brute au train de la deſtruction ordinaire de toutes choſes : je demande ce que l'homme

y gagnera ; je demande ce que l'eſprit de *Jacques* a de commun avec *Jacques* quand il eſt mort.

Ce qui conſtitue la perſonne de *Jacques*, ce qui fait que *Jacques* eſt ſoi-même, & le même qu'il était hier à ſes propres yeux, c'eſt qu'il ſe reſſouvient des idées qu'il avait hier, & que dans ſon entendement il unit ſon exiſtence d'hier à celle d'aujourd'hui ; car s'il avait entièrement perdu la mémoire, ſon exiſtence paſſée lui ſerait auſſi étrangère que celle d'un autre homme ; il ne ſerait pas plus le *Jacques* d'hier, la même perſonne, qu'il ſerait *Socrate* ou *Céſar*. Or je ſuppoſe que *Jacques* dans ſa dernière maladie a perdu abſolument la mémoire, & meurt par conſéquent ſans être ce même *Jacques* qui a vécu ; DIEU rendra-t-il à ſon ame cette mémoire qu'il a perdue ? créera-t-il de nouveau ces idées qui n'exiſtent plus ? en ce cas ne ſera-ce pas un homme tout nouveau, auſſi différent du premier qu'un Indien l'eſt d'un Européen ?

Mais on peut dire auſſi que *Jacques* ayant entièrement perdu la mémoire avant de mourir, ſon ame pourra la recouvrer de même qu'on la recouvre après l'évanouiſſement ou après un tranſport au cerveau ; car un homme qui a entièrement perdu la mémoire dans une grande maladie, ne ceſſe pas d'être le même homme lorſqu'il a recouvré la mémoire. Donc l'ame de *Jacques*, s'il en a une, & qu'elle ſoit immortelle par la volonté du Créateur, comme on le ſuppoſe, pourra recouvrer la mémoire après ſa mort, tout comme elle la recouvre après l'évanouiſſement pendant la vie : donc *Jacques* ſera le même homme.

Ces difficultés valent bien la peine d'être propoſées, & celui qui trouvera une manière ſûre de réſoudre

l'équation de cette inconnue, fera je penſe un habile homme.

Je n'avance pas davantage dans ces ténèbres, je m'arrête où la lumière de mon flambeau me manque : c'eſt aſſez pour moi que je voie juſqu'où je peux aller. Je n'aſſure point que j'aie des démonſtrations contre la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame ; mais toutes les vraiſemblances ſont contr'elles ; & il eſt également injuſte & déraiſonnable de vouloir une démonſtration dans une recherche qui n'eſt ſuſceptible que de conjectures.

Seulement il faut prévenir l'eſprit de ceux qui croiraient la mortalité de l'ame contraire au bien de la ſociété, & les faire ſouvenir que les anciens Juifs, dont ils admirent les lois, croyaient l'ame matérielle & mortelle, ſans compter de grandes ſectes de philoſophes qui valaient bien les Juifs & qui étaient de fort honnêtes gens.

CHAPITRE VII.

Si l'homme eſt libre.

PEUT-ETRE n'y a-t-il pas de queſtion plus ſimple que celle de la liberté ; mais il n'y en a point que les hommes aient plus embrouillée. Les difficultés dont les philoſophes ont hériſſé cette matière, & la témérité qu'on a toujours eue de vouloir arracher de DIEU ſon ſecret & de concilier ſa preſcience avec le libre arbitre, ſont cauſe que l'idée de la liberté s'eſt obſcurcie

à force de prétendre l'éclaircir. On s'eſt ſi bien accoutumé à ne plus prononcer ce mot *liberté*, ſans ſe reſſouvenir de toutes les difficultés qui marchent à ſa ſuite, qu'on ne s'entend preſque plus à préſent quand on demande ſi l'homme eſt libre.

Ce n'eſt plus ici le lieu de feindre un être doué de raiſon, lequel n'eſt point homme, & qui examine avec indifférence ce que c'eſt que l'homme; c'eſt ici au contraire qu'il faut que chaque homme rentre dans ſoi même, & qu'il ſe rende témoignage de ſon propre ſentiment.

Dépouillons d'abord la queſtion de toutes les chimères dont on a coutume de l'embarraſſer, & définiſſons ce que nous entendons par ce mot *liberté*. La liberté eſt uniquement le pouvoir d'agir. Si une pierre ſe mouvait par ſon choix, elle ſerait libre; les animaux & les hommes ont ce pouvoir; donc ils ſont libres. Je puis à toute force conteſter cette faculté aux animaux; je puis me figurer, ſi je veux abuſer de ma raiſon, que les bêtes, qui me reſſemblent en tout le reſte, diffèrent de moi en ce ſeul point. Je puis les concevoir comme des machines qui n'ont ni ſenſations, ni déſirs, ni volonté, quoiqu'elles en aient toutes les apparences. Je forgerai des ſyſtèmes, c'eſt-à-dire des erreurs, pour expliquer leur nature; mais enfin, quand il s'agira de m'interroger moi-même, il faudra bien que j'avoue que j'ai une volonté, & que j'ai en moi le pouvoir d'agir, de remuer mon corps, d'appliquer ma penſée à telle ou telle conſidération &c. Si quelqu'un vient me dire : Vous croyez avoir cette volonté, mais vous ne l'avez pas; vous avez un ſentiment qui vous trompe, comme vous croyez voir le ſoleil large de deux pieds,

quoiqu'il ſoit en groſſeur, par rapport à la terre, à peu près comme un million à l'unité.

Je répondrai à ce quelqu'un : Le cas eſt différent ; DIEU ne m'a point trompé en me feſant voir ce qui eſt éloigné de moi d'une groſſeur proportionnée à ſa diſtance ; telles ſont les lois mathématiques de l'optique, que je ne puis & ne dois apercevoir les objets qu'en raiſon directe de leur groſſeur & de leur éloignement ; & telle eſt la nature de mes organes que ſi ma vue pouvait apercevoir la grandeur réelle d'une étoile, je ne pourrais voir aucun objet ſur la terre. Il en eſt de même du ſens de l'ouïe & de celui de l'odorat. Je n'ai les ſenſations plus ou moins fortes, toutes choſes égales, que ſelon que les corps ſonores & odoriférans ſont plus ou moins loin de moi. Il n'y a en cela aucune erreur : mais ſi je n'avais point de volonté, croyant en avoir une, DIEU m'aurait créé exprès pour me tromper ; de même que s'il me feſait croire qu'il y a des corps hors de moi, quoiqu'il n'y en eût pas ; & il ne réſulterait rien de cette tromperie, ſinon une abſurdité dans la manière d'agir d'un être ſuprême infiniment ſage.

Et qu'on ne diſe pas qu'il eſt indigne d'un philoſophe de recourir ici à DIEU. Car premièrement ce Dieu étant prouvé, il eſt démontré que c'eſt lui qui eſt la cauſe de ma liberté en cas que je ſois libre ; & qu'il eſt l'auteur abſurde de mon erreur, ſi m'ayant fait un être purement patient, ſans volonté, il me fait accroire que je ſuis agent & que je ſuis libre.

Secondement s'il n'y avait point de Dieu, qui eſt-ce qui m'aurait jeté dans l'erreur ? qui m'aurait donné ce ſentiment de liberté en me mettant dans l'eſclavage ?

ferait-ce une matière qui d'elle-même ne peut avoir l'intelligence? Je ne puis être inftruit ni trompé par la matière, ni recevoir d'elle la faculté de vouloir, je ne puis avoir reçu de DIEU le fentiment de ma volonté fans en avoir une, donc j'ai réellement une volonté, donc je fuis un agent.

Vouloir & agir c'eft précifément la même chofe qu'être libre. DIEU lui-même ne peut être libre que dans ce fens: Il a voulu & il a agi felon fa volonté. Si on fuppofait fa volonté déterminée néceffairement, fi on difait : Il a été néceffité à vouloir ce qu'il a fait; on tomberait dans une auffi grande abfurdité que fi on difait : Il y a un Dieu, & il n'y a point de Dieu. Car fi DIEU était néceffité, il ne ferait plus agent, il ferait patient, & il ne ferait plus Dieu.

Il ne faut jamais perdre de vue ces vérités fondamentales enchaînées les unes aux autres. Il y a quelque chofe qui exifte, donc quelque être eft de toute éternité, donc cet être exifte par lui-même d'une néceffité abfolue, donc il eft infini, donc tous les autres êtres viennent de lui fans qu'on fache comment, donc il a pu leur communiquer la liberté comme il leur a communiqué le mouvement & la vie, donc il nous a donné cette liberté que nous fentons en nous, comme il nous a donné la vie que nous fentons en nous.

La liberté dans DIEU eft le pouvoir de penfer toujours tout ce qu'il veut, & d'opérer toujours tout ce qu'il veut.

La liberté donnée de DIEU à l'homme eft le pouvoir faible, limité & paffager de s'appliquer à quelques penfées, & d'opérer certains mouvemens.

La liberté des enfans qui ne réfléchiſſent point encore, & des eſpèces d'animaux qui ne réfléchiſſent jamais, conſiſte à vouloir & à opérer des mouvemens ſeulement. Sur quel fondement a-t-on pu imaginer qu'il n'y a point de liberté? Voici les cauſes de cette erreur : on a d'abord remarqué que nous avons ſouvent des paſſions violentes qui nous entraînent malgré nous. Un homme voudrait ne pas aimer une maîtreſſe infidelle, & ſes déſirs plus forts que la raiſon le ramènent vers elle ; on s'emporte à des actions violentes dans des mouvemens de colère qu'on ne peut maîtriſer ; on ſouhaite de mener une vie tranquille, & l'ambition nous rejette dans le tumulte des affaires.

Tant de chaînes viſibles dont nous ſommes accablés preſque toute notre vie, ont fait croire que nous ſommes liés de même dans tout le reſte ; & on a dit : L'homme eſt tantôt emporté avec une rapidité & des ſecouſſes violentes dont il ſent l'agitation ; tantôt il eſt mené par un mouvement paiſible dont il n'eſt pas plus le maître ; c'eſt un eſclave qui ne ſent pas toujours le poids & la flétriſſure de ſes fers, mais il eſt toujours eſclave.

Ce raiſonnement, qui n'eſt que la logique de la faibleſſe humaine, eſt tout ſemblable à celui-ci : Les hommes ſont malades quelquefois, donc ils n'ont jamais de ſanté.

Or qui ne voit l'impertinence de cette concluſion ; qui ne voit au contraire que de ſentir ſa maladie eſt une preuve indubitable qu'on a eu de la ſanté, & que ſentir ſon eſclavage & ſon impuiſſance, prouve invinciblement qu'on a eu de la puiſſance & de la liberté.

Lorſque vous aviez cette paſſion furieuſe, votre volonté n'était plus obéie par vos ſens : alors vous n'étiez pas plus libre que lorſqu'une paralyſie vous empêche de mouvoir ce bras que vous voulez remuer. Si un homme était toute ſa vie dominé par des paſſions violentes, ou par des images qui occupaſſent ſans ceſſe ſon cerveau, il lui manquerait cette partie de l'humanité qui conſiſte à pouvoir penſer quelquefois ce qu'on veut ; & c'eſt le cas où ſont pluſieurs fous qu'on renferme & même bien d'autres qu'on n'enferme pas.

Il eſt bien certain qu'il y a des hommes plus libres les uns que les autres, par la même raiſon que nous ne ſommes pas tous également éclairés, également robuſtes &c. La liberté eſt la ſanté de l'ame ; peu de gens ont cette ſanté entière & inaltérable. Notre liberté eſt faible & bornée, comme toutes nos autres facultés. Nous la fortifions en nous accoutumant à faire des réflexions, & cet exercice de l'ame la rend un peu plus vigoureuſe. Mais quelques efforts que nous faſſions, nous ne pourrons jamais parvenir à rendre notre raiſon ſouveraine de tous nos déſirs ; il y aura toujours dans notre ame comme dans notre corps des mouvemens involontaires. Nous ne ſommes ni libres, ni ſages, ni forts, ni ſains, ni ſpirituels que dans un très-petit degré. Si nous étions toujours libres, nous ſerions ce que DIEU eſt. Contentons-nous d'un partage convenable au rang que nous tenons dans la nature. Mais ne nous figurons pas que nous manquons des choſes mêmes dont nous ſentons la jouiſſance, & parce que nous n'avons pas ces attributs d'un Dieu, ne renonçons pas aux facultés d'un homme.

Au milieu d'un bal ou d'une converſation vive, ou dans les douleurs d'une maladie qui appeſantira ma tête, j'aurai beau vouloir chercher combien fait la trente-cinquième partie de quatre-vingt-quinze, tiers & demi, multipliés par vingt-cinq dix-neuvièmes & trois quarts ; je n'aurai pas la liberté de faire une combinaiſon pareille. Mais un peu de recueillement me rendra cette puiſſance que j'avais perdue dans le tumulte. Les ennemis les plus déterminés de la liberté ſont donc forcés d'avouer que nous avons une volonté qui eſt obéie quelquefois par nos ſens ; „ Mais cette „ volonté, diſent-ils, eſt néceſſairement déterminée „ comme une balance toujours emportée par le plus „ grand poids ; l'homme ne veut que ce qu'il juge le „ meilleur ; ſon entendement n'eſt pas le maître de ne „ pas juger bon ce qui lui paraît bon. L'entendement „ agit néceſſairement : la volonté eſt déterminée par „ l'entendement ; donc la volonté eſt déterminée par „ une volonté abſolue ; donc l'homme n'eſt pas libre. „

Cet argument qui eſt très-éblouiſſant, mais qui dans le fond n'eſt qu'un ſophiſme, a ſéduit beaucoup de monde parce que les hommes ne font preſque jamais qu'entrevoir ce qu'ils examinent.

Voici en quoi conſiſte le défaut de ce raiſonnement. L'homme ne peut certainement vouloir que les choſes dont l'idée lui eſt préſente. Il ne pourrait avoir envie d'aller à l'opéra, s'il n'avait l'idée de l'opéra ; & il ne ſouhaiterait point d'y aller & ne ſe déterminerait point à y aller, ſi ſon entendement ne lui repréſentait point ce ſpectacle comme une choſe agréable. Or c'eſt en cela même que conſiſte ſa liberté ; c'eſt dans le pouvoir de ſe déterminer ſoi-même à faire ce qui lui paraît

bon : vouloir ce qui ne lui ferait pas plaiſir, eſt une contradiction formelle & une impoſſibilité ; l'homme ſe détermine à ce qui lui ſemble le meilleur, & cela eſt inconteſtable ; mais le point de la queſtion eſt de ſavoir s'il a en ſoi cette force mouvante, ce pouvoir primitif de ſe déterminer ou non. Ceux qui diſent : *L'aſſentiment de l'eſprit eſt néceſſaire & détermine néceſſairement la volonté*, ſuppoſent que l'eſprit agit phyſiquement ſur la volonté. Ils diſent une abſurdité viſible ; car ils ſuppoſent qu'une penſée eſt un petit être réel qui agit réellement ſur un autre être nommé la volonté ; & ils ne font pas réflexion que ces mots *la volonté*, *l'entendement* &c. ne ſont que des idées abſtraites, inventées pour mettre de la clarté & de l'ordre dans nos diſcours, & qui ne ſignifient autre choſe ſinon l'homme *penſant* & l'homme *voulant*. L'*entendement* & la *volonté* n'exiſtent donc pas réellement comme des êtres différens, & il eſt impertinent de dire que l'un agit ſur l'autre.

S'ils ne ſuppoſent pas que l'eſprit agiſſe phyſiquement ſur la volonté, il faut qu'ils diſent, ou que l'homme eſt libre, ou que DIEU agit pour l'homme, détermine l'homme, & eſt éternellement occupé à tromper l'homme ; auquel cas ils avouent au moins que DIEU eſt libre. Si DIEU eſt libre, la liberté eſt donc poſſible, l'homme peut donc l'avoir. Ils n'ont donc aucune raiſon pour dire que l'homme ne l'eſt pas.

Ils ont beau dire, l'homme eſt déterminé par le plaiſir ; c'eſt confeſſer, ſans qu'ils y penſent, la liberté ; puiſque faire ce qui fait plaiſir c'eſt être libre.

DIEU, encore une fois, ne peut être libre que de cette façon. Il ne peut opérer que ſelon ſon plaiſir.

Tous les sophismes contre la liberté de l'homme attaquent également la liberté de DIEU.

Le dernier refuge des ennemis de la liberté est cet argument-ci :

„ DIEU sait certainement qu'une chose arrivera ; il „ n'est donc pas au pouvoir de l'homme de ne la pas „ faire. „

Premièrement remarquez que cet argument attaquerait encore cette liberté qu'on est obligé de reconnaître dans DIEU. On peut dire : DIEU sait ce qui arrivera ; il n'est pas en son pouvoir de ne pas faire ce qui arrivera. Que prouve donc ce raisonnement tant rebattu ? rien autre chose sinon que nous ne savons & ne pouvons savoir ce que c'est que la prescience de DIEU, & que tous ses attributs sont pour nous des abymes impénétrables.

Nous savons démonstrativement que si DIEU existe, DIEU est libre ; nous savons en même temps qu'il sait tout, mais cette prescience & cette omniscience sont aussi incompréhensibles pour nous que son immensité, sa durée infinie déjà passée, sa durée infinie à venir, la création, la conservation de l'univers, & tant d'autres choses que nous ne pouvons ni nier, ni connaître.

Cette dispute sur la prescience de DIEU n'a causé tant de querelles que parce qu'on est ignorant & présomptueux. Que coûtait-il de dire : Je ne sais point ce que sont les attributs de DIEU, & je ne suis point fait pour embrasser son essence ? mais c'est ce qu'un bachelier ou licencié se gardera bien d'avouer ; c'est ce qui les a rendus les plus absurdes des hommes, & fait d'une science sacrée un misérable charlatanisme.

CHAPITRE VIII.

De l'homme considéré comme un être sociable.

LE grand dessein de l'auteur de la nature semble être de conserver chaque individu un certain temps & de perpétuer son espèce. Tout animal est toujours entraîné par un instinct invincible à tout ce qui peut tendre à sa conservation, & il y a des momens où il est emporté par un instinct presque aussi fort à l'accouplement & à la propagation, sans que nous puissions jamais dire comment tout cela se fait.

Les animaux les plus sauvages & les plus solitaires sortent de leurs tanières quand l'amour les appelle, & se sentent liés pour quelques mois par des chaînes invisibles à des femelles & à des petits qui en naissent; après quoi ils oublient cette famille passagère & retournent à la férocité de leur solitude jusqu'à ce que l'aiguillon de l'amour les force de nouveau à en sortir. D'autres espèces sont formées par la nature pour vivre toujours ensemble, les unes dans une société réellement policée, comme les abeilles, les fourmis, les castors, & quelques espèces d'oiseaux; les autres sont seulement rassemblées par un instinct plus aveugle qui les unit sans objet & sans dessein apparent, comme les troupeaux sur la terre & les harengs dans la mer.

L'homme n'est pas certainement poussé par son instinct à former une société policée telle que les fourmis & les abeilles; mais à considérer ses besoins, ses passions

& sa raison, on voit bien qu'il n'a pas dû rester longtemps dans un état entièrement sauvage.

Il suffit pour que l'univers soit ce qu'il est aujourd'hui, qu'un homme ait été amoureux d'une femme. Le soin mutuel qu'ils auront eu l'un de l'autre, & leur amour naturel pour leurs enfans, aura bientôt éveillé leur industrie & donné naissance au commencement grossier des arts. Deux familles auront eu besoin l'une de l'autre sitôt qu'elles auront été formées, & de ces besoins seront nées de nouvelles commodités.

L'homme n'est pas comme les autres animaux qui n'ont que l'instinct de l'amour-propre & celui de l'accouplement; non-seulement il a cet amour-propre nécessaire pour sa conservation, mais il a aussi pour son espèce une bienveillance naturelle qui ne se remarque point dans les bêtes.

Qu'une chienne voie en passant un chien de la même mère déchiré en mille pièces & tout sanglant, elle en prendra un morceau sans concevoir la moindre pitié, & continuera son chemin; & cependant cette même chienne défendra son petit & mourra en combattant plutôt que de souffrir qu'on le lui enlève.

Au contraire, que l'homme le plus sauvage voie un joli enfant prêt d'être dévoré par quelque animal, il sentira malgré lui une inquiétude, une anxiété que la pitié fait naître, & un désir d'aller à son secours. Il est vrai que ce sentiment de pitié & de bienveillance est souvent étouffé par la fureur de l'amour-propre: aussi la nature sage ne devait pas nous donner plus d'amour pour les autres que pour nous-mêmes; c'est déjà beaucoup que nous ayons cette bienveillance qui nous dispose à l'union avec les hommes.

Mais

Mais cette bienveillance ſerait encore un faible ſecours pour nous faire vivre en ſociété : elle n'aurait jamais pu ſervir à fonder de grands empires & des villes floriſſantes, ſi nous n'avions pas eu de grandes paſſions.

Ces paſſions dont l'abus fait à la vérité tant de mal, ſont en effet la principale cauſe de l'ordre que nous voyons aujourd'hui ſur la terre. L'orgueil eſt ſurtout le principal inſtrument avec lequel on a bâti ce bel édifice de la ſociété. A peine les beſoins eurent raſſemblé quelques hommes que les plus adroits d'entr'eux s'aperçurent que tous ces hommes étaient nés avec un orgueil indomptable auſſi-bien qu'avec un penchant invincible pour le bien-être.

Il ne fut pas difficile de leur perſuader que s'ils feſaient pour le bien commun de la ſociété quelque choſe qui leur coûtait un peu de leur bien-être, leur orgueil en ſerait amplement dédommagé.

On diſtingua donc de bonne heure les hommes en deux claſſes ; la première des hommes divins qui ſacrifient leur amour-propre au bien public ; la ſeconde des miſérables qui n'aiment qu'eux-mêmes : tout le monde voulut & veut être encore de la première claſſe, quoique tout le monde ſoit dans le fond du cœur de la ſeconde ; & les hommes les plus lâches & les plus abandonnés à leurs propres déſirs crièrent plus haut que les autres qu'il fallait tout immoler au bien public. L'envie de commander qui eſt une des branches de l'orgueil, & qui ſe remarque auſſi viſiblement dans un pédant de collége & dans un bailli de village que dans un pape & dans un empereur, excita encore puiſſamment l'induſtrie humaine pour amener les hommes à

obéir à d'autres hommes, il fallut leur faire connaître clairement qu'on en ſavait plus qu'eux, & qu'on leur ſerait utile.

Il fallut ſurtout ſe ſervir de leur avarice pour acheter leur obéiſſance. On ne pouvait leur donner beaucoup ſans avoir beaucoup, & cette fureur d'acquérir les biens de la terre ajoutait tous les jours de nouveaux progrès à tous les arts.

Cette machine n'eût pas encore été loin ſans le ſecours de l'envie, paſſion très-naturelle que les hommes déguiſent toujours ſous le nom d'émulation. Cette envie réveilla la pareſſe & aiguiſa le génie de quiconque vit ſon voiſin puiſſant & heureux. Ainſi de proche en proche les paſſions ſeules réunirent les hommes & tirèrent du ſein de la terre tous les arts & tous les plaiſirs. C'eſt avec ce reſſort que Dieu appelé par *Platon*, l'éternel géomètre, & que j'appelle ici l'éternel machiniſte, a animé & embelli la nature : les paſſions ſont les roues qui font aller toutes ces machines.

Les raiſonneurs de nos jours qui veulent établir la chimère que l'homme était né ſans paſſions, & qu'il n'en a eu que pour avoir déſobéi à Dieu, auraient auſſi bien fait de dire que l'homme était d'abord une belle ſtatue que Dieu avait formée, & que cette ſtatue fut depuis animée par le diable.

L'amour-propre & toutes ſes branches ſont auſſi néceſſaires à l'homme que le ſang qui coule dans ſes veines ; & ceux qui veulent lui ôter ſes paſſions parce qu'elles ſont dangereuſes, reſſemblent à celui qui voudrait ôter à un homme tout ſon ſang, parce qu'il peut tomber en apoplexie.

Que dirons-nous de celui qui prétendait que les

vents ſont une invention du diable, parce qu'ils ſubmergent quelques vaiſſeaux, & qui ne ſongerait pas que c'eſt un bienfait de DIEU par lequel le commerce réunit tous les endroits de la terre que des mers immenſes diviſent? Il eſt donc très-clair que c'eſt à nos paſſions & à nos beſoins que nous devons cet ordre & ces inventions utiles dont nous avons enrichi l'univers; & il eſt très-vraiſemblable que DIEU ne nous a donné ces beſoins, ces paſſions qu'afin que notre induſtrie les tournât à notre avantage. Que ſi beaucoup d'hommes en ont abuſé, ce n'eſt pas à nous à nous plaindre d'un bienfait dont on a fait un mauvais uſage. DIEU a daigné mettre ſur la terre mille nourritures délicieuſes pour l'homme: la gourmandiſe de ceux qui ont tourné cette nourriture en poiſon mortel pour eux, ne peut ſervir de reproche contre la Providence.

CHAPITRE IX.

De la vertu & du vice.

POUR qu'une ſociété ſubſiſtât il fallait des lois, comme il faut des règles à chaque jeu. La plupart de ces lois ſemblent arbitraires; elles dépendent des intérêts, des paſſions & des opinions de ceux qui les ont inventées, & de la nature du climat où les hommes ſe ſont aſſemblés en ſociété. Dans un pays chaud où le vin rendrait furieux, on a jugé à propos de faire un crime d'en boire; en d'autres climats plus froids il y a de l'honneur à s'enivrer. Ici un homme doit ſe contenter d'une femme, là il lui eſt permis d'en avoir

autant qu'il peut en nourrir. Dans un autre pays les pères & les mères fupplient les étrangers de vouloir bien coucher avec leurs filles ; par-tout ailleurs une fille qui s'eft livrée à un homme eft déshonorée. A Sparte on encourageait l'adultère, à Athènes il était puni de mort. Chez les Romains les pères eurent droit de vie & de mort fur leurs enfans. En Normandie un père ne peut pas ôter feulement une obole de fon bien au fils le plus défobéiffant. Le nom de roi eft facré chez beaucoup de nations, & en abomination dans d'autres.

Mais tous ces peuples qui fe conduifent fi différemment, fe réuniffent tous en ce point qu'ils appellent *vertueux* ce qui eft conforme aux lois qu'ils ont établies, & *criminel* ce qui leur eft contraire. Ainfi un homme qui s'oppofera en Hollande au pouvoir arbitraire, fera un homme très-vertueux ; & celui qui voudra établir en France un gouvernement républicain fera condamné au dernier fupplice. Le même juif qui à Metz ferait envoyé aux galères s'il avait deux femmes, en aura quatre à Conftantinople & en fera plus eftimé des mufulmans.

La plupart des lois fe contrarient fi vifiblement qu'il importe affez peu par quelles lois un Etat fe gouverne ; mais ce qui importe beaucoup c'eft que les lois une fois établies foient exécutées. Ainfi il n'eft d'aucune conféquence qu'il y ait telles ou telles règles pour les jeux de dés & de cartes; mais on ne pourra jouer un feul moment fi l'on ne fuit pas à la rigueur ces règles arbitraires dont on fera convenu. (2)

(2) Nous croyons au contraire qu'il ne doit y avoir prefque rien d'arbitraire dans les lois. 1° La raifon fuffit pour nous faire connaître les droits des hommes, droits qui dérivent tous de cette maxime fimple, qu'entre deux êtres

La vertu & le vice, le bien & le mal moral est donc en tout pays ce qui est utile à la société ; & dans tous les lieux & dans tous les temps celui qui sacrifie le plus au public est celui qu'on appellera le plus vertueux. Il paraît donc que les bonnes actions ne sont autre chose que les actions dont nous retirons de l'avantage, & les crimes les actions qui nous sont contraires. La vertu est l'habitude de faire de ces choses qui plaisent aux hommes, & le vice l'habitude de faire des choses qui leur déplaisent.

Quoique ce qu'on appelle vertu dans un climat soit précisément ce qu'on appelle vice dans un autre; & que la plupart des règles du bien & du mal diffèrent comme les langages & les habillemens, cependant il me paraît certain qu'il y a des lois

sensibles égaux par la nature, il est contre l'ordre que l'un fasse son bonheur aux dépens de l'autre. 2°. La raison montre également qu'il est utile en général au bien des sociétés que les droits de chacun soient respectés, & que c'est en assurant ces droits d'une manière inviolable qu'on peut parvenir soit à procurer à l'espèce humaine tout le bonheur dont elle est susceptible, soit à la partager entre les individus avec la plus grande égalité possible. Qu'on examine ensuite les différentes lois, on verra que les unes tendent à maintenir ces droits, que les autres y donnent atteinte, que les unes sont conformes à l'intérêt général, que les autres y sont contraires. Elles sont donc ou justes ou injustes par elles-mêmes. Il ne suffit donc pas que la société soit réglée par des lois, il faut que ces lois soient justes. Il ne suffit pas que les individus se conforment aux lois établies, il faut que ces lois elles-mêmes se conforment à ce qu'exige le maintien du droit de chacun.

Dire qu'il est arbitraire de faire cette loi ou une loi contraire, ou de n'en pas faire du tout, c'est seulement avouer qu'on ignore si cette loi est conforme ou contraire à la justice. Un médecin peut dire : Il est indifférent de donner à ce malade de l'émétique ou de l'ipécacuanha ; mais cela signifie, il faut lui donner un vomitif, & j'ignore lequel des deux remèdes convient le mieux à son état. Dans la législation, comme dans la médecine, comme dans les travaux des arts physiques, il n'y a de l'arbitraire que parce que nous ignorons les conséquences de deux moyens qui dès-lors nous paraissent indifférens. L'arbitraire naît de notre ignorance & non de la nature des choses.

naturelles dont les hommes sont obligés de convenir par tout l'univers malgré qu'ils en aient. DIEU n'a pas dit à la vérité aux hommes, voici des lois que je vous donne de ma bouche par lesquelles je veux que vous vous gouverniez ; mais il a fait dans l'homme ce qu'il a fait dans beaucoup d'autres animaux. Il a donné aux abeilles un instinct puissant par lequel elles travaillent & se nourrissent ensemble ; & il a donné à l'homme certains sentimens dont il ne peut jamais se défaire, & qui sont les liens éternels & les premières lois de la société dans laquelle il a prévu que les hommes vivraient. La bienveillance pour notre espèce est née, par exemple, avec nous & agit toujours en nous, à moins qu'elle ne soit combattue par l'amour-propre qui doit toujours l'emporter sur elle. Ainsi un homme est toujours porté à assister un autre homme quand il ne lui en coûte rien. Le sauvage le plus barbare revenant du carnage, & dégouttant du sang des ennemis qu'il a mangés, s'attendrira à la vue des souffrances de son camarade & lui donnera tous les secours qui dépendront de lui.

L'adultère & l'amour des garçons seront permis chez beaucoup de nations : mais vous n'en trouverez aucune dans laquelle il soit permis de manquer à sa parole ; parce que la société peut bien subsister entre des adultères & des garçons qui s'aiment, mais non pas entre des gens qui se feraient gloire de se tromper les uns les autres.

Le larcin était en honneur à Sparte parce que tous les biens étaient communs ; mais dès que vous avez établi le *tien* & le *mien*, il vous sera alors

impoſſible de ne pas regarder le vol comme contraire à la ſociété, & par conſéquent comme injuſte.

Il eſt ſi vrai que le bien de la ſociété eſt la ſeule meſure du bien & du mal moral, que nous ſommes forcés de changer, ſelon le beſoin, toutes les idées que nous nous ſommes formées du juſte & de l'injuſte.

Nous avons de l'horreur pour un père qui couche avec ſa fille, & nous flétriſſons auſſi du nom d'inceſtueux le frère qui abuſe de ſa ſœur; mais dans une colonie naiſſante où il ne reſtera qu'un père avec un fils & deux filles, nous regarderons comme une très-bonne action le ſoin que prendra cette famille de ne pas laiſſer périr l'eſpèce.

Un frère qui tue ſon frère eſt un monſtre; mais un frère qui n'aurait eu d'autres moyens de ſauver ſa patrie que de ſacrifier ſon frère, ſerait un homme divin.

Nous aimons tous la vérité & nous en feſons une vertu, parce qu'il eſt de notre intérêt de n'être pas trompés. Nous avons attaché d'autant plus d'infamie au menſonge que de toutes les mauvaiſes actions, c'eſt la plus facile à cacher & celle qui coûte le moins à commettre; mais dans combien d'occaſions le menſonge ne devient-il pas une vertu héroïque? Quand il s'agit, par exemple, de ſauver un ami, celui qui en ce cas dirait la vérité ſerait couvert d'opprobre: & nous ne mettons guère de différence entre un homme qui calomnierait un innocent, & un frère qui pouvant conſerver la vie à ſon frère par un menſonge, aimerait mieux l'abandonner en diſant vrai. La mémoire de M. de *Thou*, qui eut le cou coupé pour n'avoir pas révélé la conſpiration de *Cinq-Mars*, eſt en bénédiction

chez les Français ; s'il n'avait point menti elle aurait été en horreur.

Mais, me dira-t-on, ce ne sera donc que par rapport à nous qu'il y aura du crime & de la vertu, du bien & du mal moral ; il n'y aura donc point de bien en soi & indépendant de l'homme ? Je demanderai à ceux qui font cette question s'il y a du froid & du chaud, du doux & de l'amer, de la bonne & de la mauvaise odeur, autrement que par rapport à nous ? N'est-il pas vrai qu'un homme qui prétendrait que la chaleur existe toute seule, serait un raisonneur très-ridicule ? Pourquoi donc celui qui prétend que le bien moral existe indépendamment de nous, raisonnerait-il mieux ? Notre bien & notre mal physique n'ont d'existence que par rapport à nous ; pourquoi notre bien & notre mal moral seraient-ils dans un autre cas ?

Les vues du Créateur, qui voulait que l'homme vécût en société, ne sont-elles pas suffisamment remplies ? S'il y avait quelque loi tombée du ciel, qui eût enseigné aux humains la volonté de DIEU bien clairement, alors le bien moral ne serait autre chose que la conformité à cette loi. Quand DIEU aura dit aux hommes : »Je veux qu'il y ait tant de royaumes sur » la terre, & pas une république. Je veux que les cadets » aient tout le bien des pères, & qu'on punisse de mort » quiconque mangera des dindons ou du cochon ; » alors ces lois deviendront certainement la règle immuable du bien & du mal. Mais comme DIEU n'a pas daigné, que je sache, se mêler ainsi de notre conduite, il faut nous en tenir aux présens qu'il nous a faits. Ces présens sont la raison, l'amour-propre,

la bienveillance pour notre eſpèce, les beſoins, les paſſions, tous moyens par leſquels nous avons établi la ſociété.

Bien des gens ſont prêts ici à me dire : Si je trouve mon bien-être à déranger votre ſociété, à tuer, à voler, à calomnier, je ne ſerai donc retenu par rien, & je pourrai m'abandonner ſans ſcrupule à toutes mes paſſions ? Je n'ai autre choſe à dire à ces gens-là, ſinon que probablement ils ſeront pendus, ainſi que je ferai tuer les loups qui voudront enlever mes moutons ; c'eſt préciſément pour eux que les lois ſont faites, comme les tuiles ont été inventées contre la grêle & contre la pluie.

A l'égard des princes qui ont la force en main & qui en abuſent pour déſoler le monde, qui envoient à la mort une partie des hommes & réduiſent l'autre à la miſère, c'eſt la faute des hommes s'ils ſouffrent ces ravages abominables, que ſouvent même ils honorent du nom de vertu ; ils n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes, aux mauvaiſes lois qu'ils ont faites, ou au peu de courage qui les empêche de faire exécuter de bonnes lois.

Tous ces princes qui ont fait tant de mal aux hommes, ſont les premiers à crier que DIEU a donné des règles du bien & du mal. Il n'y a aucun de ces fléaux de la terre qui ne faſſe des actes ſolemnels de religion ; & je ne vois pas qu'on gagne beaucoup à avoir de pareilles règles. C'eſt un malheur attaché à l'humanité que malgré toute l'envie que nous avons de nous conſerver, nous nous détruiſons mutuellement avec fureur & avec folie. Preſque tous les animaux ſe mangent les uns les autres, & dans l'eſpèce humaine

les mâles s'exterminent par la guerre. Il ſemble encore que DIEU ait prévu cette calamité en feſant naître parmi nous plus de mâles que de femelles : en effet les peuples qui ſemblent avoir ſongé de plus près aux intérêts de l'humanité, & qui tiennent des regiſtres exacts des naiſſances & des morts, ſe ſont aperçus que, l'un portant l'autre, il naît tous les ans un douzième de mâles plus que de femelles.

De tout ceci il ſera aiſé de voir qu'il eſt très-vraiſemblable que tous ces meurtres & ces brigandages ſont funeſtes à la ſociété ſans intéreſſer en rien la Divinité. DIEU a mis les hommes & les animaux ſur la terre, c'eſt à eux de s'y conduire de leur mieux. Malheur aux mouches qui tombent dans les filets de l'araignée ; malheur au taureau qui ſera attaqué par un lion, & aux moutons qui ſeront rencontrés par les loups. Mais ſi un mouton allait dire à un loup : Tu manque au bien moral, & DIEU te punira ; le loup lui répondrait : Je fais mon bien phyſique, & il y a apparence que DIEU ne ſe ſoucie pas trop que je te mange ou non. Tout ce que le mouton avait de mieux à faire, c'était de ne pas s'écarter du berger & du chien qui pouvait le défendre.

Plût au ciel qu'en effet un être ſuprême nous eût donné des lois, & nous eût propoſé des peines & des récompenſes ! qu'il nous eût dit : Ceci eſt vice en ſoi, ceci eſt vertu en ſoi. Mais nous ſommes ſi loin d'avoir des règles du bien & du mal, que de tous ceux qui ont oſé donner des lois aux hommes de la part de DIEU, il n'y en a pas un qui ait donné la dix-millième partie des règles dont nous avons beſoin dans la conduite de la vie.

Si quelqu'un infère de tout ceci qu'il n'y a plus qu'à s'abandonner fans réferve à toutes les fureurs de fes défirs effrénés, & que n'ayant en foi ni vertu ni vice, il peut tout faire impunément, il faut d'abord que cet homme voie s'il a une armée de cent mille foldats bien affectionnés à fon fervice; encore rifquera-t-il beaucoup en fe déclarant ainfi l'ennemi du genre-humain. Mais fi cet homme n'eft qu'un fimple particulier, pour peu qu'il ait de raifon il verra qu'il a choifi un très-mauvais parti, & qu'il fera puni infailliblement, foit par les châtimens fi fagement inventés par les hommes contre les ennemis de la fociété, foit par la feule crainte du châtiment, laquelle eft un fupplice affez cruel par elle-même. Il verra que la vie de ceux qui bravent les lois eft d'ordinaire la plus miférable. Il eft moralement impoffible qu'un méchant homme ne foit pas reconnu; & dès qu'il eft feulement foupçonné, il doit s'apercevoir qu'il eft l'objet du mépris & de l'horreur. Or, DIEU nous a fagement doués d'un orgueil qui ne peut jamais fouffrir que les autres hommes nous haïffent & nous méprifent; être méprifé de ceux avec qui l'on vit eft une chofe que perfonne n'a jamais pu & ne pourra jamais fupporter. C'eft peut-être le plus grand frein que la nature ait mis aux injuftices des hommes; c'eft par cette crainte mutuelle que DIEU a jugé à propos de les lier. Ainfi tout homme raifonnable conclura qu'il eft vifiblement de fon intérêt d'être honnête homme. La connaiffance qu'il aura du cœur humain & la perfuafion où il fera qu'il n'y a en foi ni vertu ni vice, ne l'empêchera jamais d'être bon citoyen & de remplir tous les devoirs de la vie. Auffi remarque-t-on que les philofophes

(qu'on baptiſe du nom d'incrédules & de libertins) ont été dans tous les temps les plus honnêtes gens du monde. Sans faire ici une liſte de tous les grands-hommes de l'antiquité, on ſait que *la Mothe le Vayer* précepteur du frère de *Louis XIII*, *Bayle*, *Locke*, *Spinoſa*, milord *Shafteſbury*, *Collins*, &c. étaient des hommes d'une vertu rigide; & ce n'eſt pas ſeulement la crainte du mépris des hommes qui a fait leurs vertus, c'était le goût de la vertu même. Un eſprit droit eſt honnête homme par la même raiſon que celui qui n'a point le goût dépravé préfère d'excellent vin de Nuitz à du vin de Brie, & des perdrix du Mans à de la chair de cheval. Une ſaine éducation perpétue ces ſentimens chez tous les hommes, & de-là eſt venu ce ſentiment univerſel qu'on appelle *honneur*, dont les plus corrompus ne peuvent ſe défaire, & qui eſt le pivot de la ſociété. Ceux qui auraient beſoin du ſecours de la religion pour être honnêtes gens feraient bien à plaindre, & il faudrait que ce fuſſent des monſtres de la ſociété, s'ils ne trouvaient pas en eux-mêmes les ſentimens néceſſaires à cette ſociété, & s'ils étaient obligés d'emprunter d'ailleurs ce qui doit ſe trouver dans notre nature.

LE
PHILOSOPHE
IGNORANT.

LE PHILOSOPHE IGNORANT.

PREMIERE QUESTION.

QUI es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu? que deviendras-tu? c'eſt une queſtion qu'on doit faire à tous les êtres de l'univers, mais à laquelle nul ne nous répond. Je demande aux plantes quelle vertu les fait croître, & comment le même terrain produit des fruits ſi divers? Ces êtres inſenſibles & muets, quoiqu'enrichis d'une faculté divine, me laiſſent à mon ignorance & à mes vaines conjectures.

J'interroge cette foule d'animaux différens, qui tous ont le mouvement & le communiquent, qui jouiſſent des mêmes ſenſations que moi, qui ont une meſure d'idées & de mémoire avec toutes les paſſions. Ils ſavent encore moins que moi ce qu'ils ſont, pourquoi ils ſont, & ce qu'ils deviennent.

Je ſoupçonne, j'ai même lieu de croire que les planètes, les ſoleils innombrables qui rempliſſent l'eſpace, ſont peuplés d'être ſenſibles & penſans; mais une barrière éternelle nous ſépare, & aucun de ces habitans des autres globes ne s'eſt communiqué à nous.

M. le prieur, dans le *Spectacle de la nature*, a dit à M. le chevalier, que les aſtres étaient faits pour la terre, & la terre, ainſi que les animaux, pour l'homme. Mais comme le petit globe de la terre roule avec les

autres planètes autour du ſoleil; comme les mouvemens réguliers & proportionnels des aſtres peuvent éternellement ſubſiſter ſans qu'il y ait des hommes; comme il y a ſur notre petite planète infiniment plus d'animaux que de mes ſemblables; j'ai penſé que M. le prieur avait un peu trop d'amour-propre en ſe flattant que tout avait été fait pour lui. J'ai vu que l'homme pendant ſa vie eſt dévoré par tous les animaux, s'il eſt ſans défenſe; & que tous le dévorent encore après ſa mort. Ainſi j'ai eu de la peine à concevoir que M. le prieur & M. le chevalier fuſſent les rois de la nature. Eſclave de tout ce qui m'environne, au lieu d'être roi, reſſerré dans un point, & entouré de l'immenſité, je commence par me chercher moi-même.

I I.

Notre faibleſſe.

JE ſuis un faible animal; je n'ai en naiſſant ni force ni connaiſſance, ni inſtinct; je ne peux même me traîner à la mamelle de ma mère, comme font tous les quadrupèdes; je n'acquiers quelques idées que comme j'acquiers un peu de force quand mes organes commencent à ſe développer. Cette force augmente en moi juſqu'au temps où ne pouvant plus s'accroître, elle diminue chaque jour. Ce pouvoir de concevoir des idées s'augmente de même juſqu'à ſon terme, & enſuite s'évanouit inſenſiblement par degrés.

Quelle eſt cette mécanique qui accroît de moment en moment les forces de mes membres juſqu'à la borne preſcrite?

prescrite? Je l'ignore; & ceux qui ont passé leur vie à chercher cette cause n'en savent pas plus que moi.

Quel est cet autre pouvoir qui fait entrer des images dans mon cerveau, qui les conserve dans ma mémoire? Ceux qui sont payés pour le savoir l'ont inutilement cherché; nous sommes tous dans la même ignorance des premiers principes où nous étions dans notre berceau.

III.

Comment puis-je penser?

Les livres faits depuis deux mille ans m'ont-ils appris quelque chose? Il nous vient quelquefois des envies de savoir comment nous pensons, quoiqu'il nous prenne rarement l'envie de savoir comment nous digérons, comment nous marchons. J'ai interrogé ma raison; je lui ai demandé ce qu'elle est: cette question l'a toujours confondue.

J'ai essayé de découvrir par elle si les mêmes ressorts qui me font digérer, qui me font marcher, sont ceux par lesquels j'ai des idées. Je n'ai jamais pu concevoir comment & pourquoi ces idées s'enfuyaient quand la faim fesait languir mon corps, & comment elles renaissaient quand j'avais mangé.

J'ai vu une si grande différence entre des pensées & la nourriture, sans laquelle je ne penserais point, que j'ai cru qu'il y avait en moi une substance qui raisonnait, & une autre substance qui digérait. Cependant, en cherchant toujours à me prouver que nous sommes deux, j'ai senti grossièrement que je suis un

ſeul ; & cette contradiction m'a toujours fait une extrême peine.

J'ai demandé à quelques-uns de mes ſemblables, qui cultivent la terre notre mère commune avec beaucoup d'induſtrie, s'ils ſentaient qu'ils étaient deux, s'ils avaient découvert par leur philoſophie qu'ils poſſédaient en eux une ſubſtance immortelle, & cependant formée de rien, exiſtante ſans étendue, agiſſant ſur leurs nerfs ſans y toucher, envoyée expreſſément dans le ventre de leur mère ſix ſemaines après leur conception ; ils ont cru que je voulais rire, & ont continué à labourer leurs champs ſans me répondre.

I V.

M'eſt-il néceſſaire de ſavoir ?

VOYANT donc qu'un nombre prodigieux d'hommes n'avait pas ſeulement la moindre idée des difficultés qui m'inquiètent, & ne ſe doutait pas de ce qu'on dit dans les écoles, de l'être en général, de la matière, de l'eſprit &c., voyant même qu'ils ſe moquaient ſouvent de ce que je voulais le ſavoir, j'ai ſoupçonné qu'il n'était point du tout néceſſaire que nous le ſuſſions. J'ai penſé que la nature a donné à chaque être la portion qui lui convient ; & j'ai cru que les choſes auxquelles nous ne pouvions atteindre ne ſont pas notre partage. Mais malgré ce déſeſpoir, je ne laiſſe pas de déſirer d'être inſtruit, & ma curioſité trompée eſt toujours inſatiable.

V.

Ariſtote, Deſcartes & Gaſſendi.

Aristote commence par dire que l'incrédulité eſt la ſource de la ſageſſe; *Deſcartes* a délayé cette penſée, & tous deux m'ont appris à ne rien croire de ce qu'ils me diſent. Ce *Deſcartes* ſurtout, après avoir fait ſemblant de douter, parle d'un ton ſi affirmatif de ce qu'il n'entend point; il eſt ſi ſûr de ſon fait quand il ſe trompe groſſièrement en phyſique; il a bâti un monde ſi imaginaire; ſes tourbillons & ſes trois élémens ſont d'un ſi prodigieux ridicule, que je dois me défier de tout ce qu'il me dit ſur l'ame, après qu'il m'a tant trompé ſur les corps. Qu'on faſſe ſon éloge, à la bonne heure, pourvu qu'on ne faſſe pas celui de ſes romans philoſophiques, mépriſés aujourd'hui pour jamais dans toute l'Europe.

Il croit, ou il feint de croire que nous naiſſons avec des penſées métaphyſiques. J'aimerais autant dire qu'*Homère* naquit avec l'Iliade dans la tête. Il eſt bien vrai qu'*Homère* en naiſſant avait un cerveau tellement conſtruit, qu'ayant enſuite acquis des idées poëtiques, tantôt belles, tantôt incohérentes, tantôt exagérées, il en compoſa enfin l'Iliade. Nous apportons en naiſſant le germe de tout ce qui ſe développe en nous; mais nous n'avons pas réellement plus d'idées innées que *Raphaël* & *Michel-Ange* n'apportèrent en naiſſant de pinceaux & de couleurs.

Deſcartes, pour tâcher d'accorder les parties éparſes de ſes chimères, ſuppoſa que l'homme penſe toujours;

j'aimerais autant imaginer que les oiseaux ne cessent jamais de voler ni les chiens de courir, parce que ceux-ci ont la faculté de courir & ceux-là de voler.

Pour peu que l'on consulte son expérience & celle du genre-humain, on est bien convaincu du contraire. Il n'y a personne d'assez fou pour croire fermement qu'il ait pensé toute sa vie, le jour & la nuit sans interruption, depuis qu'il était fœtus jusqu'à sa dernière maladie. La ressource de ceux qui ont voulu défendre ce roman a été de dire qu'on pensait toujours, mais qu'on ne s'en apercevait pas. Il vaudrait autant dire qu'on boit, qu'on mange & qu'on court à cheval sans le savoir. Si vous ne vous apercevez pas que vous avez des idées, comment pouvez-vous affirmer que vous en avez? *Gassendi* se moqua comme il le devait de ce système extravagant. Savez-vous ce qui en arriva? on prit *Gassendi* & *Descartes* pour des athées, parce qu'ils raisonnaient.

VI.

Les bêtes.

De ce que les hommes étaient supposés avoir continuellement des idées, des perceptions, des conceptions, il suivait naturellement que les bêtes en avaient toujours aussi; car il est incontestable qu'un chien de chasse a l'idée de son maître auquel il obéit, & du gibier qu'il lui rapporte. Il est évident qu'il a de la mémoire & qu'il combine quelques idées. Ainsi donc, si la pensée de l'homme était aussi l'essence de son ame, la pensée du chien était aussi l'essence de

la ſienne, & ſi l'homme avait toujours des idées, il fallait bien que les animaux en euſſent toujours. Pour trancher cette difficulté, le fabricateur des tourbillons & de la matière cannelée oſa dire que les bêtes étaient de pures machines, qui cherchaient à manger ſans avoir appétit, qui avaient toujours les organes du ſentiment pour n'éprouver jamais la moindre ſenſation, qui criaient ſans douleur, qui témoignaient leur plaiſir ſans joie, qui poſſédaient un cerveau pour n'y pas recevoir l'idée la plus légère, & qui étaient ainſi une contradiction perpétuelle de la nature.

Ce ſyſtème était auſſi ridicule que l'autre; mais au lieu d'en faire voir l'extravagance on le traita d'impie; on prétendit que ce ſyſtème répugnait à l'écriture ſainte, qui dit dans la Genèſe, *que* DIEU *a fait un pacte avec les animaux, & qu'il leur redemandera le ſang des hommes qu'ils auront mordus & mangés;* ce qui ſuppoſe manifeſtement dans les bêtes l'intelligence, la connaiſſance du bien & du mal.

VII.

L'expérience.

NE mêlons jamais l'écriture ſainte dans nos diſputes philoſophiques; ce ſont des choſes trop hétérogènes, & qui n'ont aucun rapport. Il ne s'agit ici que d'examiner ce que nous pouvons ſavoir par nous-mêmes, & cela ſe réduit à bien peu de choſe. Il faut avoir renoncé au ſens commun pour ne pas convenir que nous ne ſavons rien au monde que par l'expérience;

& certainement ſi nous ne parvenons que par l'expérience, & par une ſuite de tâtonnemens & de longues réflexions, à nous donner quelques idées faibles & légères du corps, de l'eſpace, du temps, de l'infini, de DIEU même, ce n'eſt pas la peine que l'auteur de la nature mette ces idées dans la cervelle de tous les fœtus, afin qu'il n'y ait enſuite qu'un très-petit nombre d'hommes qui en faſſent uſage.

Nous ſommes tous ſur les objets de notre ſcience, comme les amans ignorans *Daphnis* & *Chloé*, dont *Longus* nous a dépeint les amours & les vaines tentatives. Il leur fallut beaucoup de temps pour deviner comment ils pouvaient ſatisfaire leurs déſirs, parce que l'expérience leur manquait. La même choſe arriva à l'empereur *Léopold* & au fils de *Louis XIV*, il fallut les inſtruire. S'ils avaient eu des idées innées, il eſt à croire que la nature ne leur eût pas refuſé la principale & la ſeule néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine.

VIII.

Subſtance.

NE pouvant avoir aucune notion que par expérience, il eſt impoſſible que nous puiſſions jamais ſavoir ce que c'eſt que la matière. Nous touchons, nous voyons les propriétés de cette ſubſtance; mais ce mot même *ſubſtance, ce qui eſt deſſous*, nous avertit aſſez que ce deſſous nous ſera inconnu à jamais: quelque choſe que nous découvrions de ſes apparences, il reſtera toujours ce deſſous à découvrir. Par la même raiſon

nous ne ſaurons jamais par nous-mêmes ce que c'eſt qu'eſprit. C'eſt un mot qui originairement ſignifie *ſouffle*, & dont nous nous ſommes ſervis pour tâcher d'exprimer vaguement & groſſièrement ce qui nous donne des penſées. Mais quand même, par un prodige qui n'eſt pas à ſuppoſer, nous aurions quelque légère idée de la ſubſtance de cet eſprit, nous ne ſerions pas plus avancés; nous ne pourrions jamais deviner comment cette ſubſtance reçoit des ſentimens & des penſées. Nous ſavons bien que nous avons un peu d'intelligence, mais comment l'avons-nous ? c'eſt le ſecret de la nature, elle ne l'a dit à nul mortel.

IX.

Bornes étroites.

NOTRE intelligence eſt très-bornée, ainſi que la force de notre corps. Il y a des hommes beaucoup plus robuſtes que les autres ; il y a auſſi des *Hercules* en fait de penſées : mais au fond cette ſupériorité eſt fort peu de choſe. L'un ſoulévera dix fois plus de matière que moi, l'autre pourra faire de tête & ſans papier une diviſion de quinze chiffres, tandis que je ne pourrai en diviſer que trois ou quatre avec une extrême peine ; c'eſt à quoi ſe réduira cette force tant vantée : mais elle trouvera bien vîte ſa borne ; & c'eſt pourquoi dans les jeux de combinaiſon, nul homme, après s'y être formé par toute ſon application & par un long uſage, ne parvient jamais, quelque effort qu'il faſſe, au-delà du degré qu'il a pu atteindre; il a frappé à la borne de ſon intelligence. Il faut même

abſolument que cela ſoit ainſi ; ſans quoi nous irions de degré en degré juſqu'à l'infini.

X.

Découvertes impoſſibles.

DANS ce cercle étroit où nous ſommes renfermés, voyons donc ce que nous ſommes condamnés à ignorer, & ce que nous pouvons un peu connaître. Nous avons déjà vu qu'aucun premier reſſort, aucun premier principe ne peut être ſaiſi par nous.

Pourquoi mon bras obéit-il à ma volonté ? nous ſommes ſi accoutumés à ce phénomène incompréhenſible, que très-peu y font attention ; & quand nous voulons rechercher la cauſe d'un effet ſi commun, nous trouvons qu'il y a réellement l'infini entre notre volonté & l'obéiſſance de notre membre, c'eſt-à-dire qu'il n'y a nulle proportion de l'un à l'autre, nulle raiſon, nulle apparence de cauſe ; & nous ſentons que nous y penſerions une éternité ſans pouvoir imaginer la moindre lueur de vraiſemblance.

X I.

Déſeſpoir fondé.

AINSI arrêtés dès le premier pas, & nous repliant vainement ſur nous-mêmes, nous ſommes effrayés de nous chercher toujours, & de ne nous trouver jamais. Nul de nos ſens n'eſt explicable.

Nous ſavons bien à peu près, avec le ſecours des triangles, qu'il y a environ trente millions de nos grandes lieues géométriques de la terre au ſoleil; mais qu'eſt-ce que le ſoleil? & pourquoi tourne-t-il ſur ſon axe? & pourquoi en un ſens plutôt qu'en un autre? & pourquoi Saturne & nous tournons-nous autour de cet aſtre plutôt d'occident en orient que d'orient en occident? non-ſeulement nous ne ſatisferons jamais à cette queſtion, mais nous n'entreverrons jamais la moindre poſſibilité d'en imaginer ſeulement une cauſe phyſique. Pourquoi? c'eſt que le nœud de cette difficulté eſt dans le premier principe des choſes.

Il en eſt de ce qui agit au-dedans de nous, comme de ce qui agit dans les eſpaces immenſes de la nature. Il y a dans l'arrangement des aſtres, & dans la conformation d'un ciron & de l'homme, un premier principe dont l'accès doit néceſſairement nous être interdit. Car ſi nous pouvions connaître notre premier reſſort, nous en ſerions les maîtres, nous ſerions des dieux. Eclairciſſons cette idée, & voyons ſi elle eſt vraie.

Suppoſons que nous trouvions en effet la cauſe de nos ſenſations, de nos penſées, de nos mouvemens, comme nous avons ſeulement découvert dans les aſtres la raiſon des éclipſes & des différentes phaſes de la lune & de Vénus, il eſt clair que nous prédirions alors nos ſenſations, nos penſées & nos déſirs réſultans de ces ſenſations, comme nous prédiſons les phaſes & les éclipſes. Connaiſſant donc ce qui devrait ſe paſſer demain dans notre intérieur, nous verrions clairement, par le jeu de cette machine, de quelle manière ou agréable ou funeſte nous devrions être

affectés. Nous avons une volonté qui dirige, ainſi qu'on en convient, nos mouvemens intérieurs en pluſieurs circonſtances. Par exemple, je me ſens diſpoſé à la colère, ma réflexion & ma volonté en répriment les accès naiſſans. Je verrais, ſi je connaiſſais mes premiers principes, toutes les affections auxquelles je ſuis diſpoſé pour demain, toute la ſuite des idées qui m'attendent; je pourrais avoir ſur cette ſuite d'idées & de ſentimens la même puiſſance que j'exerce quelquefois ſur les ſentimens & ſur les penſées actuelles, que je détourne & que je réprime. Je me trouverais préciſément dans le cas de tout homme qui peut retarder & accélérer à ſon gré le mouvement d'une horloge, celui d'un vaiſſeau, celui de toute machine connue.

Dans cette ſuppoſition, étant le maître des idées qui me ſont deſtinées demain, je le ſerais pour le jour ſuivant, je le ſerais pour le reſte de ma vie; je pourrais donc être toujours tout-puiſſant ſur moi-même, je ſerais le dieu de moi-même. (1) Je ſens aſſez que cet état eſt incompatible avec ma nature; il eſt donc

(1) Ce raiſonnement nous paraît ſujet à pluſieurs difficultés. 1°. Ce pouvoir, ſi l'homme venait à l'acquérir, changerait en quelque ſorte ſa nature; mais ce n'eſt pas une raiſon pour être ſûr qu'il ne peut l'acquérir. 2°. On pourrait connaître la cauſe de toutes nos ſenſations, de tous nos ſentimens, & cependant n'avoir point le pouvoir, ſoit de détourner les impreſſions des objets extérieurs, ſoit d'empêcher les effets qui peuvent réſulter d'une diſtraction, d'un mauvais calcul. 3°. Il y a un grand nombre de degrés entre notre ignorance actuelle & cette connaiſſance parfaite de notre nature; l'eſprit humain pourrait parcourir les différens degrés de cette échelle ſans jamais parvenir au dernier; mais chaque degré ajouterait à nos connaiſſances réelles, & ces connaiſſances pourraient être utiles. Il en ſerait de la métaphyſique comme des mathématiques, dont jamais nous n'épuiſerons aucune partie, même en y feſant dans chaque ſiècle un grand nombre de découvertes utiles.

impoſſible que je puiſſe rien connaître du premier principe qui me fait penſer & agir.

XII.

Faibleſſe des hommes.

Ce qui eſt impoſſible à ma nature ſi faible, ſi bornée, & qui eſt d'une durée ſi courte, eſt-il impoſſible dans d'autres globes, dans d'autres eſpèces d'êtres? Y a-t-il des intelligences ſupérieures, maîtreſſes de toutes leurs idées, qui penſent & qui ſentent tout ce qu'elles veulent? Je n'en ſais rien; je ne connais que ma faibleſſe, je n'ai aucune notion de la force des autres.

XIII.

Suis-je libre?

Ne ſortons point encore du cercle de notre exiſtence; continuons à nous examiner nous-mêmes autant que nous le pouvons. Je me ſouviens qu'un jour, avant que j'euſſe fait toutes les queſtions précédentes, un raiſonneur voulut me faire raiſonner. Il me demanda ſi j'étais libre; je lui répondis que je n'étais point en priſon, que j'avais la clef de ma chambre, que j'étais parfaitement libre. Ce n'eſt pas cela que je vous demande, me répondit-il; croyez-vous que votre volonté ait la liberté de vouloir ou de ne vouloir pas vous jeter par la fenêtre? penſez-vous avec l'ange de l'école que le libre arbitre ſoit une puiſſance appétitive, & que le libre arbitre ſe perde par le péché? Je regardai

mon homme fixement, pour tâcher de lire dans ses yeux s'il n'avait pas l'esprit égaré ; & je lui répondis que je n'entendais rien à son galimatias.

Cependant cette question sur la liberté de l'homme m'intéressa vivement ; je lus des scolastiques, je fus comme eux dans les ténèbres ; je lus *Locke*, & j'aperçus des traits de lumière ; je lus le traité de *Collins* qui me parut *Locke* perfectionné ; & je n'ai jamais rien lu depuis qui m'ait donné un nouveau degré de connaissance. Voici ce que ma faible raison a conçu, aidée de ces deux grands-hommes, les seuls, à mon avis, qui se soient entendus eux-mêmes en écrivant sur cette matière, & les seuls qui se soient fait entendre aux autres.

Il n'y a rien sans cause. Un effet sans cause n'est qu'une parole absurde. Toutes les fois que je veux, ce ne peut être qu'en vertu de mon jugement bon ou mauvais ; ce jugement est nécessaire, donc ma volonté l'est aussi. En effet, il serait bien singulier que toute la nature, tous les astres obéissent à des lois éternelles, & qu'il y eût un petit animal haut de cinq pieds, qui au mépris de ces lois pût agir toujours comme il lui plairait au seul gré de son caprice. Il agirait au hasard ; & on sait que le hasard n'est rien. Nous avons inventé ce mot pour exprimer l'effet connu de toute cause inconnue.

Mes idées entrent nécessairement dans mon cerveau ; comment ma volonté, qui en dépend, serait-elle à la fois nécessitée & absolument libre ? Je sens en mille occasions que cette volonté ne peut rien ; ainsi quand la maladie m'accable, quand la passion me transporte, quand mon jugement ne peut atteindre aux objets

qu'on me présente &c. je dois donc penser que les lois de la nature étant toujours les mêmes, ma volonté n'est pas plus libre dans les choses qui me paraissent les plus indifférentes que dans celles où je me sens soumis à une force invincible.

Etre véritablement libre, c'est pouvoir. Quand je peux faire ce que je veux, voilà ma liberté ; mais je veux nécessairement ce que je veux ; autrement je voudrais sans raison, sans cause, ce qui est impossible. Ma liberté consiste à marcher quand je veux marcher & que je n'ai point la goutte.

Ma liberté consiste à ne point faire une mauvaise action quand mon esprit se la représente nécessairement mauvaise ; à subjuguer une passion quand mon esprit m'en fait sentir le danger, & que l'horreur de cette action combat puissamment mon désir. Nous pouvons réprimer nos passions, comme je l'ai déjà annoncé nombre IV, mais alors nous ne sommes pas plus libres en réprimant nos désirs qu'en nous laissant entraîner à nos penchans ; car dans l'un & l'autre cas, nous suivons irrésistiblement notre dernière idée ; & cette dernière idée est nécessaire ; donc je fais nécessairement ce qu'elle me dicte. Il est étrange que les hommes ne soient pas contens de cette mesure de liberté, c'est-à-dire du pouvoir qu'ils ont reçu de la nature de faire en plusieurs cas ce qu'ils veulent ; les astres ne l'ont pas ; nous la possédons, & notre orgueil nous fait croire quelquefois que nous en possédons encore plus. Nous nous figurons que nous avons le don incompréhensible & absurde de vouloir sans autre raison, sans autre motif que celui de vouloir. Voyez le nombre XXIX.

Non, je ne puis pardonner au docteur *Clarke* d'avoir combattu avec mauvaiſe foi ces vérités dont il ſentait la force, & qui ſemblaient s'accommoder mal avec ſes ſyſtèmes. Non, il n'eſt pas permis à un philoſophe tel que lui d'avoir attaqué *Collins* en ſophiſte, & d'avoir détourné l'état de la queſtion en reprochant à *Collins* d'appeler l'homme *un agent néceſſaire*. Agent ou patient, qu'importe ? agent quand il ſe meut volontairement, patient quand il reçoit des idées. Qu'eſt-ce que le nom fait à la choſe ? L'homme eſt en tout un être dépendant, comme la nature entière eſt dépendante, & il ne peut être excepté des autres êtres.

Le prédicateur, dans *Samuel Clarke*, a étouffé le philoſophe ; il diſtingue la néceſſité phyſique & la néceſſité morale. Et qu'eſt-ce qu'une néceſſité morale ? Il vous paraît vraiſemblable qu'une reine d'Angleterre qu'on couronne, & que l'on ſacre dans une égliſe, ne ſe dépouillera pas de ſes habits royaux pour s'étendre toute nue ſur l'autel, quoiqu'on raconte une pareille aventure d'une reine de Congo. Vous appelez cela *une néceſſité morale* dans une reine de nos climats ; mais c'eſt au fond une néceſſité phyſique, éternelle, liée à la conſtitution des choſes. Il eſt auſſi ſûr que cette reine ne fera pas cette folie, qu'il eſt ſûr qu'elle mourra un jour. La néceſſité morale n'eſt qu'un mot ; tout ce qui ſe fait eſt abſolument néceſſaire. Il n'y a point de milieu entre la néceſſité & le haſard : & vous ſavez qu'il n'y a point de haſard ; donc tout ce qui arrive eſt néceſſaire.

Pour embarraſſer la choſe davantage, on a imaginé de diſtinguer encore entre néceſſité & contrainte ; mais au fond la contrainte eſt-elle autre choſe qu'une

néceſſité dont on s'aperçoit ? & la néceſſité n'eſt-elle pas une contrainte dont on ne s'aperçoit point ? *Archimède* eſt également néceſſité à reſter dans ſa chambre quand on l'y enferme, & quand il eſt ſi fortement occupé d'un problème qu'il ne reçoit pas l'idée de ſortir.

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

L'ignorant qui penſe ainſi n'a pas toujours penſé de même, mais il eſt enfin contraint de ſe rendre.

XIV.

Tout eſt-il éternel ?

ASSERVI à des lois éternelles comme tous les globes qui rempliſſent l'eſpace, comme les élémens, les animaux, les plantes, je jette des regards étonnés ſur tout ce qui m'environne, je cherche quel eſt mon auteur & celui de cette machine immenſe dont je ſuis à peine une roue imperceptible.

Je ne ſuis pas venu de rien : car la ſubſtance de mon père & de ma mère, qui m'a porté neuf mois dans ſa matrice, eſt quelque choſe. Il m'eſt évident que le germe qui m'a produit n'a pu être produit de rien ; car comment le néant produirait-il l'exiſtence ? je me ſens ſubjugué par cette maxime de toute l'antiquité : *Rien ne vient du néant, rien ne peut retourner au néant.* Cet axiome porte en lui une force ſi terrible qu'il enchaîne tout mon entendement ſans que je puiſſe me débattre contre lui. Aucun philoſophe ne s'en eſt écarté, aucun légiſlateur, quel qu'il ſoit, ne l'a conteſté.

Le *Cahut* des Phéniciens, le *Chaos* des Grecs, le *Tohu bohu* des Chaldéens & des Hébreux, tout nous atteste qu'on a toujours cru l'éternité de la matière. Ma raison, trompée par cette idée si ancienne & si générale, me dit: Il faut bien que la matière soit éternelle, puisqu'elle existe; si elle était hier, elle était auparavant. Je n'aperçois aucune vraisemblance qu'elle ait commencé à être, aucune cause pour laquelle elle n'ait pas été, aucune cause pour laquelle elle ait reçu l'existence dans un temps plutôt que dans un autre. Je cède donc à cette conviction, soit fondée, soit erronée; & je me range du parti du monde entier, jusqu'à ce qu'ayant avancé dans mes recherches je trouve une lumière supérieure au jugement de tous les hommes, qui me force à me rétracter malgré moi.

Mais si, comme tant de philosophes de l'antiquité l'ont pensé, l'être éternel a toujours agi, que deviendront le *Cahut* & l'*Ereb* des Phéniciens, le *Tohu bohu* des Chaldéens, le *Chaos* d'*Hésiode*? il restera dans les fables. Le *Chaos* est impossible aux yeux de la raison; car il est impossible que l'intelligence étant éternelle, il y ait jamais eu quelque chose d'opposé aux lois de l'intelligence; or le *Chaos* est précisément l'opposé de toutes les lois de la nature. Entrez dans la caverne la plus horrible des Alpes, sous ces débris de rochers, de glace, de sable, d'eaux, de cristaux, de minéraux informes, tout y obéit à la gravitation & aux lois de l'hydrostatique. Le *Chaos* n'a jamais été que dans nos têtes, & n'a servi qu'à faire composer de beaux vers à *Hésiode* & à *Ovide*.

Si notre sainte écriture a dit que le *Chaos* existait, si le *Tohu bohu* a été adopté par elle, nous le croyons

sans

ſans doute, & avec la foi la plus vive. Nous ne parlons ici que ſuivant les lueurs trompeuſes de notre raiſon. Nous nous ſommes bornés, comme nous l'avons dit, à voir ce que nous pouvons ſoupçonner par nous-mêmes. Nous ſommes des enfans qui eſſayons de faire quelques pas ſans liſières : nous marchons, nous tombons, & la foi nous relève.

X V.

Intelligence.

MAIS en apercevant l'ordre, l'artifice prodigieux, les lois mécaniques & géométriques qui règnent dans l'univers, les moyens, les fins innombrables de toutes choſes, je ſuis ſaiſi d'admiration & de reſpect. Je juge incontinent que ſi les ouvrages des hommes, les miens même me forcent à reconnaître en nous une intelligence, je dois en reconnaître une bien ſupérieurement agiſſante dans la multitude de tant d'ouvrages. J'admets cette intelligence ſuprême ſans craindre que jamais on puiſſe me faire changer d'opinion. Rien n'ébranle en moi cet axiome : *Tout ouvrage démontre un ouvrier*. (2)

(2) La preuve de l'exiſtence de DIEU, tirée de l'obſervation des phénomènes de l'univers, dont l'ordre & les lois conſtantes ſemblent indiquer une unité de deſſein, & par conſéquent une cauſe unique & intelligente, eſt la ſeule à laquelle M. de *Voltaire* ſe ſoit arrêté, & la ſeule qui puiſſe être admiſe par un philoſophe libre des préjugés & du galimatias des écoles. L'ouvrage intitulé, *Du principe d'action*, contient une expoſition de cette preuve à la fois plus frappante & plus ſimple que celles qui ont été données par des philoſophes qu'on a crus profonds, parce qu'ils étaient obſcurs, & éloquens, parce qu'ils étaient exagérateurs. On pourrait demander maintenant quelle eſt pour nous, par l'état actuel de nos connaiſſances ſur les lois de l'univers, la probabilité que ces lois forment un ſyſtème un & régulier ; & enſuite la probabilité que ce ſyſtème régulier eſt l'effet d'une volonté intelligente ? Cette queſtion eſt plus difficile qu'elle ne paraît au premier coup-d'œil.

XVI.

Eternité.

CETTE intelligence eſt-elle éternelle? ſans doute; car ſoit que j'aie admis ou rejeté l'éternité de la matière, je ne peux rejeter l'exiſtence éternelle de ſon artiſan ſuprême; & il eſt évident que s'il exiſte aujourd'hui, il a exiſté toujours.

XVII.

Incompréhenſibilité.

JE n'ai fait encore que deux ou trois pas dans cette vaſte carrière; je veux ſavoir ſi cette intelligence divine eſt quelque choſe d'abſolument diſtinct de l'univers, à peu près comme le ſculpteur eſt diſtingué de la ſtatue; ou ſi cette ame du monde eſt unie au monde, & le pénètre, à peu près encore, comme ce que j'appelle *mon ame* eſt unie à moi, & ſelon cette idée de l'antiquité ſi bien exprimée dans *Virgile* :

Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Et dans *Lucain* :

Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.

Je me vois arrêté tout à coup dans ma vaine curioſité. Miſérable mortel, ſi je ne puis ſonder ma propre intelligence, ſi je ne puis ſavoir ce qui m'anime, comment connaîtrai-je l'intelligence ineffable qui préſide viſiblement à la matière entière? Il y en a une, tout me le démontre; mais où eſt la bouſſole qui me conduira vers ſa demeure éternelle & ignorée?

XVIII.

Infini.

CETTE intelligence eſt-elle infinie en puiſſance & en immenſité, comme elle eſt inconteſtablement infinie en durée ? je n'en puis rien ſavoir par moi-même. Elle exiſte, donc elle a toujours exiſté, cela eſt clair. Mais quelle idée puis-je avoir d'une puiſſance infinie ? Comment puis-je concevoir un infini actuellement exiſtant ? Comment puis-je imaginer que l'intelligence ſuprême eſt dans le vide ? Il n'en eſt pas de l'infini en étendue comme de l'infini en durée. Une durée infinie s'eſt écoulée au moment que je parle, cela eſt ſûr ; je ne peux rien ajouter à cette durée paſſée, mais je peux toujours ajouter à l'eſpace que je conçois, comme je peux ajouter aux nombres que je conçois. L'infini en nombres & en étendue eſt hors de la ſphère de mon entendement. Quelque choſe qu'on me diſe, rien ne m'éclaire dans cet abyme. Je ſens heureuſement que mes difficultés & mon ignorance ne peuvent préjudicier à la morale ; on aura beau ne pas concevoir ni l'immenſité de l'eſpace remplie, ni la puiſſance infinie qui a tout fait, & qui cependant peut encore faire ; cela ne ſervira qu'à prouver de plus en plus la faibleſſe de notre entendement ; & cette faibleſſe ne nous rendra que plus ſoumis à l'être éternel dont nous ſommes l'ouvrage.

XIX.

Ma dépendance.

NOUS sommes son ouvrage. Voilà une vérité intéressante pour nous; car de savoir par la philosophie en quel temps il fit l'homme, ce qu'il fesait auparavant, s'il est dans la matière, s'il est dans le vide, s'il est dans un point, s'il agit toujours ou non, s'il agit par-tout, s'il agit hors de lui ou dans lui, ce sont des recherches qui redoublent en moi le sentiment de mon ignorance profonde.

Je vois même qu'à peine il y a eu une douzaine d'hommes en Europe qui aient écrit sur ces choses abstraites avec un peu de méthode; & quand je supposerais qu'ils ont parlé d'une manière intelligible, qu'en résulterait-il? Nous avons déjà reconnu, *quest. IV*, que les choses que si peu de personnes peuvent se flatter d'entendre, sont inutiles au reste du genre-humain. (3) Nous sommes certainement l'ouvrage

(3) Cette opinion est-elle bien certaine? l'expérience n'a-t-elle point prouvé que des vérités très-difficiles à entendre peuvent être utiles? Les tables de la lune, celles des satellites des Jupiter guident nos vaisseaux sur les mers, sauvent la vie des matelots, & elles sont formées d'après des théories qui ne sont connues que d'un petit nombre de savans. D'ailleurs dans les sciences qui tiennent à la morale, à la politique, les mêmes connaissances, qui d'abord sont le partage de quelques philosophes, ne peuvent-elles point être mises à la portée de tous les hommes qui ont reçu quelque éducation, qui ont cultivé leur esprit, & devenir par-là d'une utilité générale, puisque ce sont ces mêmes hommes qui gouvernent le peuple & qui influent sur les opinions? Cette maxime est une de ces opinions où nous entraîne l'idée très-naturelle, mais peut-être très-fausse, que notre bien-être a été un des motifs de l'ordre qui règne dans le système général des êtres. Il ne faut pas confondre ces causes finales dont nous nous fesons l'objet avec les causes finales plus étendues, que l'observation des phénomènes peut nous faire soupçonner & nous indiquer avec plus ou moins de probabilité. Les premières appartiennent à la rhétorique, les autres à la philosophie. M. de *Voltaire* a souvent combattu cette même manière de raisonner.

de DIEU, c'est-là ce qu'il m'est utile de savoir ; aussi la preuve en est-elle palpable. Tout est moyen & fin dans mon corps, tout est ressort, poulie, force mouvante, machine hydraulique, équilibre de liqueurs, laboratoire de chimie. Il est donc arrangé par une intelligence, *quest.* XV. Ce n'est pas l'intelligence de mes parens à qui je dois cet arrangement, car assurément ils ne savaient ce qu'ils fesaient quand ils m'ont mis au monde ; ils n'étaient que les aveugles instrumens de cet éternel fabricateur qui anime le ver de terre, & qui fait tourner le soleil sur son axe.

XX.

Eternité encore.

NÉ d'un germe venu d'un autre germe, y a-t-il eu une succession continuelle, un développement sans fin de ces germes, & toute la nature a-t-elle toujours existé par une suite nécessaire de cet être suprême qui existait de lui-même ? Si je n'en croyais que mon faible entendement, je dirais : Il me paraît que la nature a toujours été animée. Je ne puis concevoir que la cause qui agit continuellement & visiblement sur elle, pouvant agir dans tous les temps, n'ait pas agi toujours. Une éternité d'oisiveté dans l'être agissant & nécessaire, me semble incompatible. Je suis porté à croire que le monde est toujours émané de cette cause primitive & nécessaire, comme la lumière émane du soleil. Par quel enchaînement d'idées me vois-je toujours entraîné à croire éternelles les œuvres de l'être éternel ? Ma conception, toute pusillanime qu'elle est,

a la force d'atteindre à l'être nécessaire existant par lui-même, & n'a pas la force de concevoir le néant. L'existence d'un seul atome me semble prouver l'éternité de l'existence; mais rien ne me prouve le néant. Quoi! il y aurait eu le *rien* dans l'espace où est aujourd'hui quelque chose? Cela me paraît incompréhensible. Je ne puis admettre ce *rien*, à moins que la révélation ne vienne fixer mes idées qui s'emportent au-delà des temps.

Je sais bien qu'une succession infinie d'êtres qui n'auraient point d'origine, est aussi absurde; *Samuël Clarke* le démontre assez; (4) mais il n'entreprend pas seulement d'affirmer que DIEU n'ait pas tenu cette chaîne de toute éternité; il n'ose pas dire qu'il ait été si long-temps impossible à l'être éternellement actif de déployer son action. Il est évident qu'il l'a pu; & s'il l'a pu, qui sera assez hardi pour me dire qu'il ne l'a pas fait? La révélation seule, encore une fois, peut m'apprendre le contraire: mais nous n'en sommes pas encore à cette révélation qui écrase toute philosophie, à cette lumière devant qui toute lumière s'évanouit.

(4) Il ne peut être question ici que d'une impossibilité métaphysique. Or, pourquoi cette suite de phénomènes qui se succèdent indéfiniment suivant une certaine loi, & qui, à partir de chaque instant, forment une chaîne indéfinie dans le passé comme dans l'avenir, serait-elle impossible à concevoir? N'avons-nous pas l'idée claire d'un corps se mouvant dans une courbe infinie, d'une série de termes, s'étendant indéfiniment dans les deux sens à quelque terme qu'on la prenne? Cette succession indéfinie de phénomènes ne peut donc effrayer un homme familiarisé avec les idées mathématiques.

XXI.

Ma dépendance encore.

CET être éternel, cette cause universelle, me donne mes idées ; car ce ne sont pas les objets qui me les donnent. Une matière brute ne peut envoyer des pensées dans ma tête ; mes pensées ne viennent pas de moi, car elles arrivent malgré moi, & souvent s'enfuient de même. On sait assez qu'il n'y a nulle ressemblance, nul rapport entre les objets & nos idées & nos sensations. Certes il y avait quelque chose de sublime dans ce *Mallebranche*, qui osait prétendre que nous voyons tout dans DIEU même : mais n'y avait-il rien de sublime dans les stoïciens, qui pensaient que c'est DIEU qui agit en nous, & que nous possédons un rayon de sa substance ? Entre le rêve de *Mallebranche* & le rêve des stoïciens, où est la réalité ? Je retombe, *quest. II*, dans l'ignorance, qui est l'apanage de la nature, & j'adore DIEU par qui je pense, sans savoir comment je pense.

XXII.

Nouvelle question.

CONVAINCU par mon peu de raison qu'il y a un être nécessaire, éternel, intelligent, de qui je reçois mes idées, sans pouvoir deviner ni le comment, ni le pourquoi, je demande ce que c'est que cet être ? s'il a la forme des espèces intelligentes & agissantes

ſupérieures à la mienne dans d'autres globes? J'ai déjà dit que je n'en ſavais rien, *queſt. I.* Néanmoins je ne puis affirmer que cela ſoit impoſſible ; car j'aperçois des planètes très-ſupérieures à la mienne en étendue, entourées de plus de ſatellites que la terre. Il n'eſt point du tout contre la vraiſemblance qu'elles ſoient peuplées d'intelligences très-ſupérieures à moi, & de corps plus robuſtes, plus agiles & plus durables. Mais leur exiſtence n'ayant nul rapport à la mienne, je laiſſe aux poëtes de l'antiquité le ſoin de faire deſcendre *Vénus* de ſon prétendu troiſième ciel, & *Mars* du cinquième ; je ne dois rechercher que l'action de l'être néceſſaire ſur moi-même.

XXIII.

Un ſeul artiſan ſuprême.

UNE grande partie des hommes voyant le mal phyſique & le mal moral répandus ſur ce globe, imagina deux êtres puiſſans, dont l'un produiſait tout le bien, & l'autre tout le mal. S'ils exiſtaient, ils ſeraient néceſſaires ; ils ſeraient éternels, indépendans, ils occuperaient tout l'eſpace ; ils exiſteraient donc dans le même lieu ; ils ſe pénétreraient donc l'un l'autre, cela eſt abſurde. L'idée de ces deux puiſſances ennemies ne peut tirer ſon origine que des exemples qui nous frappent ſur la terre ; nous y voyons des hommes doux & des hommes féroces, des animaux utiles & des animaux nuiſibles, de bons maîtres & des tyrans. On imagina ainſi deux pouvoirs contraires qui préſidaient à la nature ; ce n'eſt qu'un roman aſiatique. Il

y a dans toute la nature une unité de dessein manifeste; les lois du mouvement & de la pesanteur sont invariables; il est impossible que deux artisans suprêmes, entièrement contraires l'un à l'autre, aient suivi les mêmes lois. Cela seul, à mon avis, renverse le système manichéen, & l'on n'a pas besoin de gros volumes pour le combattre.

Il est donc une puissance unique, éternelle, à qui tout est lié, de qui tout dépend, mais dont la nature m'est incompréhensible. *St Thomas* nous dit *que* DIEU *est un pur acte, une forme, qui n'a ni genre ni prédicat, qu'il est la nature & le suppôt, qu'il existe essentiellement, participativement & nuncupativement.* Lorsque les dominicains furent les maîtres de l'inquisition, ils auraient fait brûler un homme qui aurait nié ces belles choses; je ne les aurais pas niées, mais je ne les aurais pas entendues.

On me dit que DIEU est simple; j'avoue humblement que je n'entends pas la valeur de ce mot davantage. Il est vrai que je ne lui attribuerai pas des parties grossières que je puisse séparer; mais je ne puis concevoir que le principe & le maître de tout ce qui est dans l'étendue ne soit pas dans l'étendue. La simplicité, rigoureusement parlant, me paraît trop semblable au non-être. L'extrême faiblesse de mon intelligence n'a point d'instrument assez fin pour saisir cette simplicité. Le point mathématique est simple, me dira-t-on; mais le point mathématique n'existe pas réellement.

On dit encore qu'une idée est simple, mais je n'entends pas cela davantage. Je vois un cheval, j'en ai l'idée, mais je n'ai vu en lui qu'un assemblage de choses. Je vois une couleur, j'ai l'idée de couleur;

mais cette couleur eſt étendue. Je prononce les noms abſtraits de *couleur en général*, de *vice*, de *vertu*, de *vérité en général*; mais c'eſt que j'ai eu connaiſſance de choſes colorées, de choſes qui m'ont paru vertueuſes ou vicieuſes, vraies ou fauſſes: j'exprime tout cela par un mot; mais je n'ai point de connaiſſance claire de la ſimplicité; je ne ſais pas plus ce que c'eſt, que je ne ſais ce que c'eſt qu'un infini en nombres actuellement exiſtant.

Déjà convaincu que, ne connaiſſant pas ce que je ſuis, je ne puis connaître ce qu'eſt mon auteur, mon ignorance m'accable à chaque inſtant, & je me conſole en réfléchiſſant ſans ceſſe qu'il n'importe pas que je ſache ſi mon maître eſt ou non dans l'étendue, pourvu que je ne faſſe rien contre la conſcience qu'il m'a donnée. De tous les ſyſtèmes que les hommes ont inventés ſur la Divinité, quel ſera donc celui que j'embraſſerai? aucun, ſinon celui de l'adorer.

XXIV.

Spinoſa.

Après m'être plongé avec *Thalès* dans l'eau dont il feſait ſon premier principe, après m'être rouſſi auprès du feu d'*Empédocle*, après avoir couru dans le vide en ligne droite avec les atomes d'*Epicure*, ſupputé des nombres avec *Pythagore*, & avoir entendu ſa muſique; après avoir rendu mes devoirs aux androgynes de *Platon*, & ayant paſſé par toutes les régions de la métaphyſique & de la folie, j'ai voulu enfin connaître le ſyſtème de *Spinoſa*.

Il n'eſt pas abſolument nouveau ; il eſt imité de quelques anciens philoſophes grecs, & même de quelques juifs ; mais *Spinoſa* a fait ce qu'aucun philoſophe grec, encore moins aucun juif, n'a fait ; il a employé une méthode géométrique impoſante, pour ſe rendre un compte net de ſes idées : voyons s'il ne s'eſt pas égaré méthodiquement avec le fil qui le conduit.

Il établit d'abord une vérité inconteſtable & lumineuſe : Il y a quelque choſe, donc il exiſte éternellement un être néceſſaire. Ce principe eſt ſi vrai que le profond *Samuel Clarke* s'en eſt ſervi pour prouver l'exiſtence de DIEU.

Cet être doit ſe trouver par-tout où eſt l'exiſtence ; car qui le bornerait ?

Cet être néceſſaire eſt donc tout ce qui exiſte ; il n'y a donc réellement qu'une ſeule ſubſtance dans l'univers.

Cette ſubſtance n'en peut créer une autre ; car puiſqu'elle remplit tout, où mettre une ſubſtance nouvelle, & comment créer quelque choſe du néant ? comment créer l'étendue ſans la placer dans l'étendue même, laquelle exiſte néceſſairement ?

Il y a dans le monde la penſée & la matière ; la ſubſtance néceſſaire que nous appelons DIEU eſt donc la penſée & la matière. Toute penſée & toute matière eſt donc compriſe dans l'immenſité de DIEU : il ne peut y avoir rien hors de lui ; il ne peut agir que dans lui ; il comprend tout, il eſt tout.

Ainſi tout ce que nous appelons *ſubſtances différentes* n'eſt en effet que l'univerſalité des différens attributs de l'être ſuprême, qui penſe dans le cerveau des

hommes, éclaire dans la lumière, ſe meut ſur les vents, éclate dans le tonnerre, parcourt l'eſpace dans tous les aſtres, & vit dans toute la nature.

Il n'eſt point comme un vil roi de la terre, confiné dans ſon palais, ſéparé de ſes ſujets; il eſt intimement uni à eux; ils ſont des parties néceſſaires de lui-même; s'il en était diſtingué il ne ſerait plus l'être néceſſaire, il ne ſerait plus univerſel, il ne remplirait point tous les lieux, il ſerait un être à part comme un autre.

Quoique toutes les modalités changeantes dans l'univers ſoient l'effet de ſes attributs, cependant, ſelon *Spinoſa*, il n'a point de parties; car, dit-il, l'infini n'en a point de proprement dites; s'il en avait, on pourrait en ajouter d'autres, & alors il ne ſerait plus infini. Enfin *Spinoſa* prononce qu'il faut aimer ce Dieu néceſſaire, infini, éternel; & voici ſes propres paroles, *pag.* 45 *de l'édition de* 1731:

„ A l'égard de l'amour de DIEU, loin que cette „ idée le puiſſe affaiblir, j'eſtime qu'aucune autre „ n'eſt plus propre à l'augmenter; puiſqu'elle me fait „ connaître que DIEU eſt intime à mon être, qu'il „ me donne l'exiſtence & toutes mes propriétés, mais „ qu'il me les donne libéralement, ſans reproche, „ ſans intérêt, ſans m'aſſujettir à autre choſe qu'à ma „ propre nature. Elle bannit la crainte, l'inquiétude, „ la défiance, & tous les défauts d'un amour vulgaire „ ou intéreſſé. Elle me fait ſentir que c'eſt un bien „ que je ne puis perdre, & que je poſſède d'autant „ mieux que je le connais & que je l'aime. „

Ces idées ſéduiſirent beaucoup de lecteurs; il y en eut même qui, ayant d'abord écrit contre lui, ſe rangèrent à ſon opinion.

On reprocha au ſavant *Bayle* d'avoir attaqué durement *Spinoſa* ſans l'entendre. Durement, j'en conviens; injuſtement, je ne le crois pas. Il ſerait étrange que *Bayle* ne l'eût pas entendu. Il découvrit aiſément l'endroit faible de ce château enchanté; il vit qu'en effet *Spinoſa* compoſe ſon dieu de parties, quoiqu'il ſoit réduit à s'en dédire, effrayé de ſon propre ſyſtème. *Bayle* vit combien il eſt inſenſé de faire DIEU aſtre & citrouille, penſée & fumier, battant & battu. Il vit que cette fable eſt fort au-deſſous de celle de *Prothée*. Peut-être *Bayle* devait-il s'en tenir au mot de *modalités* & non pas de *parties*, puiſque c'eſt ce mot de *modalités* que *Spinoſa* emploie toujours. Mais il eſt également impertinent, ſi je ne me trompe, que l'excrément d'un animal ſoit une modalité ou une partie de l'être ſuprême.

Il ne combattit point, il eſt vrai, les raiſons par leſquelles *Spinoſa* ſoutient l'impoſſibilité de la création: mais c'eſt que la création proprement dite eſt un objet de foi & non pas de philoſophie; c'eſt que cette opinion n'eſt nullement particulière à *Spinoſa*; c'eſt que toute l'antiquité avait penſé comme lui. Il n'attaque que l'idée abſurde d'un Dieu ſimple, compoſé de parties, d'un Dieu qui ſe mange & qui ſe digère lui-même, qui aime & qui hait la même choſe en même temps &c. *Spinoſa* ſe ſert toujours du mot dieu, *Bayle* le prend par ſes propres paroles.

Mais au fond *Spinoſa* ne reconnaît point de Dieu; il n'a probablement employé cette expreſſion, il n'a dit qu'il faut ſervir & aimer DIEU que pour ne point effaroucher le genre-humain. Il paraît athée dans toute la force de ce terme; il n'eſt point athée comme

Epicure, qui reconnaiſſait des dieux inutiles & oiſifs; il ne l'eſt point comme la plupart des Grecs & des Romains, qui ſe moquaient des dieux du vulgaire; il l'eſt parce qu'il ne reconnaît nulle providence, parce qu'il n'admet que l'éternité, l'immenſité & la néceſſité des choſes; il l'eſt comme *Straton*, comme *Diagoras;* il ne doute pas comme *Pyrrhon*, il affirme; & qu'affirme-t-il? qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, qu'il ne peut y en avoir deux, que cette ſubſtance eſt étendue & penſante, & c'eſt ce que n'ont jamais dit les philoſophes grecs & aſiatiques qui ont admis une ame univerſelle.

Il ne parle en aucun endroit de ſon livre des deſſeins marqués qui ſe manifeſtent dans tous les êtres. Il n'examine point ſi les yeux ſont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les pieds pour marcher, les ailes pour voler; il ne conſidère ni les lois du mouvement dans les animaux & dans les plantes, ni leur ſtructure adaptée à ces lois, ni la profonde mathématique qui gouverne le cours des aſtres: il craint d'apercevoir que tout ce qui exiſte atteſte une providence divine; il ne remonte point des effets à leur cauſe, mais ſe mettant tout d'un coup à la tête de l'origine des choſes, il bâtit ſon roman comme *Deſcartes* a conſtruit le ſien, ſur une ſuppoſition. Il ſuppoſait le plein avec *Deſcartes*, quoiqu'il ſoit démontré en rigueur que tout mouvement eſt impoſſible dans le plein. C'eſt-là principalement ce qui lui fit regarder l'univers comme une ſeule ſubſtance. Il a été la dupe de ſon eſprit géométrique. Comment *Spinoſa*, ne pouvant douter que l'intelligence & la matière exiſtent, n'a-t-il pas examiné au moins ſi la Providence n'a

pas tout arrangé ? comment n'a-t-il pas jeté un coup d'œil ſur ces reſſorts, ſur ces moyens dont chacun a ſon but, & recherché s'ils prouvent un artiſan ſuprême? Il fallait qu'il fût ou un phyſicien bien ignorant, ou un ſophiſte gonflé d'un orgueil bien ſtupide, pour ne pas reconnaître une Providence toutes les fois qu'il reſpirait & qu'il ſentait ſon cœur battre; car cette reſpiration & ce mouvement du cœur ſont des effets d'une machine ſi induſtrieuſement compliquée, arrangée avec un art ſi puiſſant, dépendante de tant de reſſorts concourant tous au même but, qu'il eſt impoſſible de l'imiter, & impoſſible à un homme de bon ſens de ne la pas admirer.

Les ſpinoſiſtes modernes répondent : Ne vous effarouchez pas des conſéquences que vous nous imputez; nous trouvons comme vous une ſuite d'effets admirables dans les corps organiſés & dans toute la nature. La cauſe éternelle eſt dans l'intelligence éternelle que nous admettons, & qui avec la matière conſtitue l'univerſalité des choſes qui eſt Dieu. Il n'y a qu'une ſeule ſubſtance qui agit par la même modalité de ſa penſée ſur ſa modalité de la matière, & qui conſtitue ainſi l'univers qui ne fait qu'un tout inſéparable.

On replique à cette réponſe : Comment pouvez-vous nous prouver que la penſée qui fait mouvoir les aſtres, qui anime l'homme, qui fait tout, ſoit une modalité, & que les déjections d'un crapaud & d'un ver ſoient une autre modalité de ce même être ſouverain ? Oſeriez-vous dire qu'un ſi étrange principe vous eſt démontré ? ne couvrez-vous pas votre ignorance par des mots que vous n'entendez point? *Bayle* a très-bien démêlé les ſophiſmes de votre maître

dans les détours & dans les obscurités du style prétendu géométrique, & réellement très-confus de ce maître. Je vous renvoie à lui; des philosophes ne doivent pas récuser *Bayle*.

Quoi qu'il en soit, je remarquerai de *Spinosa* qu'il se trompait de très-bonne foi. Il me semble qu'il n'écartait de son système les idées qui pouvaient lui nuire, que parce qu'il était trop plein des siennes; il suivait sa route sans regarder rien de ce qui pouvait la traverser, & c'est ce qui nous arrive trop souvent. Il y a plus, il renversait tous les principes de la morale, en étant lui-même d'une vertu rigide; sobre, jusqu'à ne boire qu'une pinte de vin en un mois; désintéressé, jusqu'à remettre aux héritiers de l'infortuné *Jean de With* une pension de deux cents florins que lui fesait ce grand-homme; généreux, jusqu'à donner son bien; toujours patient dans ses maux & dans sa pauvreté, toujours uniforme dans sa conduite.

Bayle qui l'a si maltraité avait à peu près le même caractère. L'un & l'autre ont cherché la vérité toute leur vie par des routes différentes. *Spinosa* fait un système spécieux en quelques points, & bien erroné dans le fond. *Bayle* a combattu tous les systèmes: qu'est-il arrivé des écrits de l'un & de l'autre? Ils ont occupé l'oisiveté de quelques lecteurs; c'est à quoi tous les écrits se réduisent; & depuis *Thalès* jusqu'aux professeurs de nos universités, & jusqu'aux plus chimériques raisonneurs, & jusqu'à leurs plagiaires, aucun philosophe n'a influé seulement sur les mœurs de la rue où il demeurait. Pourquoi? parce que les hommes se conduisent par la coutume & non par

la

la métaphyſique. Un ſeul homme éloquent, habile & accrédité pourra beaucoup ſur les hommes; cent philoſophes n'y pourront rien s'ils ne ſont que philoſophes.

XXV.

Abſurdités.

VOILA bien des voyages dans des terres inconnues; ce n'eſt rien encore. Je me trouve comme un homme qui, ayant erré ſur l'Océan, & apercevant les îles Maldives dont la mer Indienne eſt ſemée, veut les viſiter toutes. Mon grand voyage ne m'a rien valu; voyons ſi je ferai quelque gain dans l'obſervation de ces petites îles, qui ne ſemblent ſervir qu'à embarraſſer la route.

Il y a une centaine de cours de philoſophie où l'on m'explique des choſes dont perſonne ne peut avoir la moindre notion. Celui-ci veut me faire comprendre la Trinité par la phyſique; il me dit qu'elle reſſemble aux trois dimenſions de la matière. Je le laiſſe dire, & je paſſe vîte. Celui-là prétend me faire toucher au doigt la tranſſubſtantiation, en me montrant, par les lois du mouvement, comment un accident peut exiſter ſans ſujet, & comment un même corps peut être en deux endroits à la fois. Je me bouche les oreilles, & je paſſe plus vîte encore.

Paſcal, *Blaiſe Paſcal* lui-même, l'auteur des *Lettres provinciales*, profère ces paroles: *Croyez-vous qu'il ſoit impoſſible que* DIEU *ſoit infini & ſans parties? Je veux donc vous faire voir une choſe indiviſible & infinie; c'eſt un*

point, se mouvant par-tout d'une vîtesse infinie, car il est en tous lieux tout entier dans chaque endroit.

Un point mathématique qui se meut! juste ciel! un point qui n'existe que dans la tête du géomètre, qui est par-tout & en même temps, & qui a une vîtesse infinie, comme si la vîtesse infinie actuelle pouvait exister! Chaque mot est une folie, & c'est un grand-homme qui a dit ces folies!

Votre ame est simple, incorporelle, intangible, me dit cet autre; & comme aucun corps ne peut la toucher, je vais vous prouver par la physique d'*Albert le grand* qu'elle sera brûlée physiquement si vous n'êtes pas de mon avis; & voici comme je vous le prouve *à priori*, en fortifiant *Albert* par les syllogismes d'*Abeli*. Je lui réponds que je n'entends pas son *à priori*; que je trouve son compliment très-dur; que la révélation, dont il ne s'agit pas entre nous, peut seule m'apprendre une chose si incompréhensible; que je lui permets de n'être pas de mon avis, sans lui faire aucune menace; & je m'éloigne de lui, de peur qu'il ne me joue un mauvais tour; car cet homme me paraît bien méchant.

Une foule de sophistes de tout pays & de toutes sectes m'accable d'argumens inintelligibles sur la nature des choses, sur la mienne, sur mon état passé, présent & futur. Si on leur parle de manger & de boire, de vêtement, de logement, des denrées nécessaires, de l'argent avec lequel on se les procure, tous s'entendent à merveilles; s'il y a quelques pistoles à gagner, chacun d'eux s'empresse, personne ne se trompe d'un denier; & quand il s'agit de tout notre être ils n'ont pas une idée nette; le sens commun les abandonne. De-là je

reviens à ma première conclusion (*question IV*) que ce qui ne peut être d'un usage universel, ce qui n'est pas à la portée du commun des hommes, ce qui n'est pas entendu par ceux qui ont le plus exercé leur faculté de penser, n'est pas nécessaire au genre-humain.

XXVI.

Du meilleur des mondes.

En courant de tous côtés pour m'instruire, je rencontrai des disciples de *Platon*. Venez avec nous, me dit l'un d'eux; vous êtes dans le meilleur des mondes; nous avons bien surpassé notre maître. Il n'y avait de son temps que cinq mondes possibles, parce qu'il n'y a que cinq corps réguliers; mais actuellement qu'il y a une infinité d'univers possibles, Dieu a choisi le meilleur; venez, & vous vous en trouverez bien. Je leur répondis humblement: Les mondes que Dieu pouvait créer étaient ou meilleurs, ou parfaitement égaux, ou pires; il ne pouvait prendre le pire: ceux qui étaient égaux, supposé qu'il y en eût, ne valaient pas la préférence; ils étaient entièrement les mêmes: on n'a pu choisir entr'eux: prendre l'un c'est prendre l'autre. Il était donc impossible qu'il ne prît pas le meilleur. Mais comment les autres étaient-ils possibles, quand il était impossible qu'ils existassent?

Ils me firent de très-belles distinctions, assurant toujours sans s'entendre que ce monde-ci est le meilleur de tous les mondes réellement impossibles. Mais me sentant alors tourmenté de la pierre, & souffrant des

douleurs insupportables, les citoyens du meilleur des mondes me conduisirent à l'hôpital voisin. Chemin fesant, deux de ces bienheureux habitans furent enlevés par des créatures leurs semblables : on les chargea de fers, l'un pour quelques dettes, l'autre sur un simple soupçon. Je ne sais pas si je fus conduit dans le meilleur des hôpitaux possibles; mais je fus entassé avec deux ou trois mille misérables qui souffraient comme moi. Il y avait là plusieurs défenseurs de la patrie, qui m'apprirent qu'ils avaient été trépanés & disséqués vivans, qu'on leur avait coupé des bras, des jambes, & que plusieurs milliers de leurs généreux compatriotes avaient été massacrés dans l'une des trente batailles données dans la dernière guerre, qui est environ la cent-millième guerre depuis que nous connaissons des guerres. On voyait aussi dans cette maison environ mille personnes des deux sexes qui ressemblaient à des spectres hideux, & qu'on frottait d'un certain métal, parce qu'ils avaient suivi la loi de la nature, & parce que la nature avait, je ne sais comment, pris la précaution d'empoisonner en eux la source de la vie. Je remerciai mes deux conducteurs.

Quand on m'eut plongé un fer bien tranchant dans la vessie, & qu'on eut tiré quelques pierres de cette carrière; quand je fus guéri, & qu'il ne me resta plus que quelques incommodités douloureuses pour le reste de mes jours, je fis mes représentations à mes guides; je pris la liberté de leur dire qu'il y avait du bon dans ce monde, puisqu'on m'avait tiré quatre cailloux du sein de mes entrailles déchirées; mais que j'aurais encore mieux aimé que les vessies eussent été des lanternes, que non pas qu'elles fussent des carrières.

Je leur parlai des calamités & des crimes innombrables qui couvrent cet excellent monde. Le plus intrépide d'entr'eux, qui était un allemand, mon compatriote, m'apprit que tout cela n'eſt qu'une bagatelle.

Ce fut, dit-il, une grande faveur du ciel envers le genre-humain, que *Tarquin* violât *Lucrèce*, & que *Lucrèce* ſe poignardât, parce qu'on chaſſa les tyrans, & que le viol, le ſuicide & la guerre établirent une république qui fit le bonheur des peuples conquis. J'eus peine à convenir de ce bonheur. Je ne conçus pas d'abord quelle était la félicité des Gaulois & des Eſpagnols, dont on dit que *Céſar* fit périr trois millions. Les dévaſtations & les rapines me parurent auſſi quelque choſe de déſagréable; mais le défenſeur de l'optimiſme n'en démordit point; il me diſait toujours comme le géolier de dom *Carlos: Paix, paix, c'eſt pour votre bien.* Enfin, étant pouſſé à bout, il me dit qu'il ne fallait pas prendre garde à ce globule de la terre, où tout va de travers; mais que dans l'étoile de Sirius, dans Orion, dans l'œil du Taureau, & ailleurs, tout eſt parfait. Allons-y donc, lui dis-je.

Un petit théologien me tira alors par le bras; il me confia que ces gens-là étaient des rêveurs, qu'il n'était point du tout néceſſaire qu'il y eût du mal ſur la terre, qu'elle avait été formée exprès pour qu'il n'y eût jamais que du bien; & pour vous le prouver, ſachez, me dit-il, que les choſes ſe paſſèrent ainſi autrefois pendant dix ou douze jours. Hélas! lui répondis-je, c'eſt bien dommage, mon révérend père, que cela n'ait pas continué.

XXVII.

Des monades &c.

Le même allemand ſe reſſaiſit alors de moi; il m'endoctrina, m'apprit clairement ce que c'eſt que mon ame. Tout eſt compoſé de monades dans la nature; votre ame eſt une monade; & comme elle a des rapports avec toutes les autres monades du monde, elle a néceſſairement des idées de tout ce qui s'y paſſe; ces idées ſont confuſes, ce qui eſt très-utile; & votre monade, ainſi que la mienne, eſt un miroir concentré de cet univers.

Mais ne croyez pas que vous agiſſiez en conſéquence de vos penſées. Il y a une harmonie préétablie entre la monade de votre ame & toutes les monades de votre corps, de façon que quand votre ame a une idée, votre corps a une action, ſans que l'une ſoit la ſuite de l'autre. Ce ſont deux pendules qui vont enſemble; ou, ſi vous voulez, cela reſſemble à un homme qui prêche tandis qu'un autre fait les geſtes. Vous concevez aiſément qu'il faut que cela ſoit ainſi dans le meilleur des mondes. Car.... (5)

(5) Ce qu'on appelle le ſyſtème des monades eſt à pluſieurs égards la manière la plus ſimple de concevoir une grande partie des phénomènes que nous préſente l'obſervation des êtres ſenſibles & intelligens. En ſuppoſant en effet à tous les êtres une égale capacité d'avoir des idées, en feſant dépendre toute la différence entr'eux de leurs rapports avec les autres objets, on conçoit très-bien comment il peut ſe produire à chaque inſtant un grand nombre d'êtres nouveaux, ayant la conſcience diſtincte du *moi*, comment ce ſentiment peut ceſſer d'exiſter ſans que rien ſoit anéanti, ſe réveiller après avoir été ſuſpendu pendant des intervalles plus ou moins longs, &c. &c.

XXVIII.

Des formes plaſtiques.

COMME je ne comprenais rien du tout à ces admirables idées, un anglais nommé *Cudworth* s'aperçut de mon ignorance, à mes yeux fixes, à mon embarras, à ma tête baiſſée. Ces idées, me dit-il, vous ſemblent profondes, parce qu'elles ſont creuſes. Je vais vous apprendre nettement comment la nature agit. Premièrement, il y a la nature en général, enſuite il y a des natures plaſtiques qui forment tous les animaux & toutes les plantes, vous entendez bien? —Pas un mot, Monſieur. — Continuons donc.

Une nature plaſtique n'eſt pas une faculté du corps, c'eſt une ſubſtance immatérielle qui agit ſans ſavoir ce qu'elle fait, qui eſt entièrement aveugle, qui ne ſent ni ne raiſonne, ni ne végète; mais la tulipe a ſa forme plaſtique qui la fait végéter; le chien a ſa forme plaſtique qui le fait aller à la chaſſe; & l'homme a la ſienne qui le fait raiſonner. Ces formes ſont les agens immédiats de la Divinité: il n'y a point de miniſtres plus fidelles au monde, car elles donnent tout, & ne retiennent rien pour elles. Vous voyez bien que ce ſont-là les vrais principes des choſes, & que les natures plaſtiques valent bien l'harmonie préétablie & les monades, qui ſont les miroirs concentrés de l'univers. Je lui avouai que l'un valait bien l'autre.

XXIX.

De Locke.

APRÈS tant de courſes malheureuſes, fatigué, harraſſé, honteux d'avoir cherché tant de vérités, & d'avoir trouvé tant de chimères, je ſuis revenu à *Locke*, comme l'enfant prodigue qui retourne chez ſon père; je me ſuis rejeté entre les bras d'un homme modeſte, qui ne feint jamais de ſavoir ce qu'il ne ſait pas, qui, à la vérité, ne poſſède pas des richeſſes immenſes, mais dont les fonds ſont bien aſſurés, & qui jouit du bien le plus ſolide ſans aucune oſtentation. Il me confirme dans l'opinion que j'ai toujours eue, que rien n'entre dans notre entendement que par nos ſens.

Qu'il n'y a point de notions innées.

Que nous ne pouvons avoir l'idée ni d'un eſpace infini, ni d'un nombre infini.

Que je ne penſe pas toujours, & que par conſéquent la penſée n'eſt pas l'eſſence, mais l'action de mon entendement. (6)

Que je ſuis libre quand je peux faire ce que je veux.

Que cette liberté ne peut conſiſter dans ma volonté.

(6) Il n'eſt pas prouvé que nous ne ſentions rien dans le ſommeil le plus profond; il eſt même très-vraiſemblable que nous avons alors des ſenſations trop faibles à la vérité pour exciter l'attention, ou reſter dans la mémoire, trop mal ordonnées pour former un ſyſtème ſuivi, ou qui puiſſe ſe raccorder à celui des idées que nous avons dans l'état de veille. Autrement il faudrait dire que l'attention nous fait ſentir ou ne pas ſentir les impreſſions que nous recevons des objets, ce qui ſerait peut-être encore plus difficile à concevoir.

puiſque lorſque je demeure volontairement dans ma chambre, dont la porte eſt fermée, & dont je n'ai pas la clef, je n'ai pas la liberté d'en ſortir; puiſque je ſouffre quand je veux ne pas ſouffrir; puiſque très-ſouvent je ne peux rappeler mes idées quand je veux les rappeler.

Qu'il eſt donc abſurde au fond de dire, *la volonté eſt libre*, puiſqu'il eſt abſurde de dire, *je veux vouloir cette choſe;* car c'eſt préciſément comme ſi on diſait, *je déſire de la déſirer, je crains de la craindre :* qu'enfin la volonté n'eſt pas plus libre qu'elle n'eſt bleue ou quarrée. (*Voyez la queſt. XIII.*)

Que je ne puis vouloir qu'en conſéquence des idées reçues dans mon cerveau; que je ſuis néceſſité à me déterminer en conſéquence de ces idées, puiſque ſans cela je me déterminerais ſans raiſon, & qu'il y aurait un effet ſans cauſe.

Que je ne puis avoir une idée poſitive de l'infini, puiſque je ſuis très-fini.

Que je ne puis connaître aucune ſubſtance, parce que je ne puis avoir d'idée que de leurs qualités, & que mille qualités d'une choſe ne peuvent me faire connaître la nature intime de cette choſe, qui peut avoir cent mille autres qualités ignorées.

Que je ne ſuis la même perſonne qu'autant que j'ai de la mémoire, & le ſentiment de ma mémoire; car n'ayant pas la moindre partie du corps qui m'appartenait dans mon enfance, & n'ayant pas le moindre ſouvenir des idées qui m'ont affecté à cet âge, il eſt clair que je ne ſuis pas plus ce même enfant que je ne ſuis *Confucius* ou *Zoroaſtre*. Je ſuis réputé la même perſonne par ceux qui m'ont vu croître, & qui ont

toujours demeuré avec moi ; mais je n'ai en aucune façon la même exiſtence ; je ne ſuis plus l'ancien moi-même ; je ſuis une nouvelle identité : & de-là quelles ſingulières conſéquences !

Qu'enfin, conformément à la profonde ignorance dont je me ſuis convaincu ſur les principes des choſes, il eſt impoſſible que je puiſſe connaître quelles ſont les ſubſtances auxquelles DIEU daigne accorder le don de ſentir & de penſer. En effet, y a-t-il des ſubſtances dont l'eſſence ſoit de penſer, qui penſent toujours, & qui penſent par elles-mêmes ? En ce cas, ces ſubſtances, quelles qu'elles ſoient, ſont des dieux ; car elles n'ont nul beſoin de l'être éternel & formateur, puiſqu'elles ont leurs eſſences ſans lui, puiſqu'elles penſent ſans lui.

Secondement, ſi l'être éternel a fait le don de ſentir & de penſer à des êtres, il leur a donné ce qui ne leur appartenait pas eſſentiellement ; il a donc pu donner cette faculté à tout être quel qu'il ſoit.

Troiſièmement, nous ne connaiſſons aucun être à fond ; donc il eſt impoſſible que nous ſachions ſi un être eſt incapable ou non de recevoir le ſentiment & la penſée. Les mots de *matière* & d'*eſprit* ne ſont que des mots ; nous n'avons nulle notion complète de ces deux choſes ; donc au fond il y a autant de témérité à dire qu'un corps organiſé par DIEU même ne peut recevoir la penſée de DIEU même, qu'il ſerait ridicule de dire que l'eſprit ne peut penſer.

Quatrièmement, je ſuppoſe qu'il y ait des ſubſtances purement ſpirituelles qui n'aient jamais eu l'idée de la matière & du mouvement, ſeront-elles bien reçues à nier que la matière & le mouvement puiſſent exiſter ?

Je ſuppoſe que la ſavante congrégation qui condamna *Galilée* comme impie & comme abſurde, pour avoir démontré le mouvement de la terre autour du ſoleil, eût eu quelque connaiſſance des idées du chancelier *Bacon*, qui propoſait d'examiner ſi l'attraction eſt donnée à la matière; je ſuppoſe que le rapporteur de ce tribunal eût remontré à ces graves perſonnages; qu'il y avait des gens aſſez fous en Angleterre pour ſoupçonner que DIEU pouvait donner à toute la matière, depuis Saturne juſqu'à notre petit tas de boue, une tendance vers un centre, une attraction, une gravitation, laquelle ſerait abſolument indépendante de toute impulſion; puiſque l'impulſion donnée par un fluide en mouvement agit en raiſon des ſurfaces, & que cette gravitation agit en raiſon des ſolides. Ne voyez-vous pas ces juges de la raiſon humaine, & de DIEU même, dicter auſſitôt leurs arrêts, anathématiſer cette gravitation que *Newton* a démontrée depuis; prononcer que cela eſt impoſſible à DIEU, & déclarer que la gravitation vers un centre eſt un blaſphème? Je ſuis coupable, ce me ſemble, de la même témérité, quand j'oſe aſſurer que DIEU ne peut faire ſentir & penſer un être organiſé quelconque.

Cinquièmement, je ne puis douter que DIEU n'ait accordé des ſenſations, de la mémoire, & par conſéquent des idées, à la matière organiſée dans les animaux. (7) Pourquoi donc nierai-je qu'il puiſſe

(7) Les mêmes preuves qui établiraient l'immatérialité de l'ame humaine ſerviraient à prouver avec la même force l'immatérialité de l'ame des animaux. Auſſi cette raiſon ne peut être apportée que contre les philoſophes qui croient que l'ame humaine & celle des animaux ſont d'une nature eſſentiellement différente. (Voyez ci-après l'ouvrage intitulé *Du principe d'action*, §. X.)

faire le même présent à d'autres animaux ? On l'a déjà dit; la difficulté consiste moins à savoir si la matière organisée peut penser, qu'à savoir comment un être, quel qu'il soit, pense.

La pensée est quelque chose de divin; oui sans doute; & c'est pour cela que je ne saurai jamais ce que c'est que l'être pensant. Le principe du mouvement est divin; & je ne saurai jamais la cause de ce mouvement dont tous mes membres exécutent les lois.

L'enfant d'*Aristote*, étant en nourrice, attirait dans sa bouche le teton qu'il suçait, en formant précisément avec sa langue qu'il retirait, une machine pneumatique, en pompant l'air, en formant du vide; tandis que son père ne savait rien de tout cela, & disait au hasard, que la nature abhorre le vide.

L'enfant d'*Hippocrate*, à l'âge de quatre ans, prouvait la circulation du sang en passant son doigt sur sa main; & *Hippocrate* ne savait pas que le sang circulât.

Nous sommes ces enfans, tous tant que nous sommes; nous opérons des choses admirables, & aucun des philosophes ne sait comment elles s'opèrent.

Sixièmement, voilà les raisons ou plutôt les doutes que me fournit ma faculté intellectuelle sur l'assertion modeste de *Locke*. Je ne dis point, encore une fois, que c'est la matière qui pense en nous; je dis avec lui qu'il ne nous appartient pas de prononcer qu'il soit impossible à DIEU de faire penser la matière, qu'il est absurde de le prononcer, & que ce n'est pas à des vers de terre à borner la puissance de l'être suprême.

Septièmement, j'ajoute que cette question est absolument étrangère à la morale; parce que, soit que la matière puisse penser ou non, quiconque pense doit

être juſte; parce que l'atome à qui DIEU aura donné la penſée peut mériter ou démériter, être puni ou récompenſé, & durer éternellement; auſſi-bien que l'être inconnu appelé autrefois *ſouffle* & aujourd'hui *eſprit*, dont nous avons encore moins de notion que d'un atome.

Je ſais bien que ceux qui ont cru que l'être nommé *ſouffle* pouvait ſeul être ſuſceptible de ſentir & de penſer, ont perſécuté ceux qui ont pris le parti du ſage *Locke*, & qui n'ont pas oſé borner la puiſſance de DIEU à n'animer que ce ſouffle. Mais quand l'univers entier croyait que l'ame était un corps léger, un ſouffle, une ſubſtance de feu, aurait-on bien fait de perſécuter ceux qui ſont venus nous apprendre que l'ame eſt immatérielle? Tous les pères de l'Egliſe qui ont cru l'ame un corps délié, auraient-ils eu raiſon de perſécuter les autres pères qui ont apporté aux hommes l'idée de l'immatérialité parfaite? Non, ſans doute; car le perſécuteur eſt abominable. Donc ceux qui admettent l'immatérialité parfaite ſans la comprendre, ont dû tolérer ceux qui la rejetaient parce qu'ils ne la comprenaient pas. Ceux qui ont refuſé à DIEU le pouvoir d'animer l'être inconnu appelé *matière*, ont dû tolérer auſſi ceux qui n'ont pas oſé dépouiller DIEU de ce pouvoir; car il eſt bien mal-honnête de ſe haïr pour des ſyllogiſmes.

XXX.

Qu'ai-je appris jusqu'à présent?

J'AI donc compté avec *Locke* & avec moi-même, & je me suis trouvé possesseur de quatre ou cinq vérités, dégagé d'une centaine d'erreurs, & chargé d'une immense quantité de doutes. Je me suis dit ensuite à moi-même : Ce peu de vérités que j'ai acquises par ma raison sera entre mes mains un bien stérile si je n'y puis trouver quelque principe de morale. Il est beau à un aussi chétif animal que l'homme, de s'être élevé à la connaissance du maître de la nature; mais cela ne me servira pas plus que la science de l'algèbre, si je n'en tire quelque règle pour la conduite de ma vie.

XXXI.

Y a-t-il une morale?

PLUS j'ai vu des hommes différens par le climat, les mœurs, le langage, les lois, le culte, & par la mesure de leur intelligence, & plus j'ai remarqué qu'ils ont tous le même fonds de morale; ils ont tous une notion grossière du juste & de l'injuste, sans savoir un mot de théologie; ils ont tous acquis cette même notion dans l'âge où la raison se déploie, comme ils ont tous acquis naturellement l'art de soulever des fardeaux avec des bâtons, & de passer un ruisseau sur un morceau de bois, sans avoir appris les mathématiques.

Il m'a donc paru que cette idée du juſte & de l'injuſte leur était néceſſaire, puiſque tous s'accordaient en ce point dès qu'ils pouvaient agir & raiſonner. L'intelligence ſuprême qui nous a formés a donc voulu qu'il y eût de la juſtice ſur la terre, pour que nous puſſions y vivre un certain temps. Il me ſemble que n'ayant ni inſtinct pour nous nourrir comme les animaux, ni armes naturelles comme eux, & végétant pluſieurs années dans l'imbécillité d'une enfance expoſée à tous les dangers, le peu qui ſerait reſté d'hommes échappés aux dents des bêtes féroces, à la faim, à la miſère, ſe ſeraient occupés à ſe diſputer quelque nourriture & quelques peaux de bêtes, & qu'ils ſe ſeraient bientôt détruits comme les enfans du dragon de *Cadmus*, ſitôt qu'ils auraient pu ſe ſervir de quelque arme. Du moins il n'y aurait eu aucune ſociété, ſi les hommes n'avaient conçu l'idée de quelque juſtice, qui eſt le lien de toute ſociété.

Comment l'Egyptien qui élevait des pyramides & des obéliſques, & le Scythe errant qui ne connaiſſait pas même les cabanes, auraient-ils eu les mêmes notions fondamentales du juſte & de l'injuſte, ſi DIEU n'avait donné de tout temps à l'un & à l'autre cette raiſon qui, en ſe développant, leur fait apercevoir les mêmes principes néceſſaires, ainſi qu'il leur a donné des organes, qui, lorſqu'ils ont atteint le degré de leur énergie, perpétuent néceſſairement & de la même façon la race du Scythe & de l'Egyptien? Je vois une horde barbare, ignorante, ſuperſtitieuſe, un peuple ſanguinaire & uſurier, qui n'avait pas même de terme dans ſon jargon pour ſignifier la géométrie & l'aſtronomie; cependant ce peuple a les mêmes lois

fondamentales que le ſage Chaldéen qui a connu les routes des aſtres, & que le Phénicien plus ſavant encore, qui s'eſt ſervi de la connaiſſance des aſtres pour aller fonder des colonies aux bornes de l'hémiſphère où l'Océan ſe confond avec la Méditerranée. Tous ces peuples aſſurent qu'il faut reſpecter ſon père & ſa mère, que le parjure, la calomnie, l'homicide ſont abominables. Ils tirent donc tous les mêmes conſéquences du même principe de leur raiſon développée.

XXXII.

Utilité réelle. Notion de la juſtice.

LA notion de quelque choſe de juſte me ſemble ſi naturelle, ſi univerſellement acquiſe par tous les hommes, qu'elle eſt indépendante de toute loi, de tout pacte, de toute religion. Que je redemande à un turc, à un guèbre, à un malabare, l'argent que je lui ai prêté pour ſe nourrir & pour ſe vêtir, il ne lui tombera jamais dans la tête de me répondre : Attendez que je ſache ſi *Mahomet*, *Zoroaſtre* ou *Brama* ordonnent que je vous rende votre argent. Il conviendra qu'il eſt juſte qu'il me paye; & s'il n'en fait rien, c'eſt que ſa pauvreté ou ſon avarice l'emporteront ſur la juſtice qu'il reconnaît.

Je mets en fait qu'il n'y a aucun peuple chez lequel il ſoit juſte, beau, convenable, honnête de refuſer la nourriture à ſon père & à ſa mère quand on peut leur en donner; que nulle peuplade n'a jamais pu regarder la

calomnie

calomnie comme une bonne action, non pas même une compagnie de bigots fanatiques.

L'idée de juſtice me paraît tellement une vérité du premier ordre, à laquelle tout l'univers donne ſon aſſentiment, que les plus grands crimes qui affligent la ſociété humaine ſont tous commis ſous un faux prétexte de juſtice. Le plus grand des crimes, du moins le plus deſtructif, & par conſéquent le plus oppoſé au but de la nature, eſt la guerre; mais il n'y a aucun aggreſſeur qui ne colore ce forfait du prétexte de la juſtice.

Les déprédateurs romains feſaient déclarer toutes leurs invaſions juſtes par des prêtres nommés *Féciales*. Tout brigand qui ſe trouve à la tête d'une armée commence ſes fureurs par un manifeſte, & implore le DIEU des armées.

Les petits voleurs eux-mêmes, quand ils ſont aſſociés, ſe gardent bien de dire: Allons voler, allons arracher à la veuve & à l'orphelin leur nourriture; ils diſent: Soyons juſtes, allons reprendre notre bien des mains des riches qui s'en ſont emparés. Ils ont entr'eux un dictionnaire qu'on a même imprimé dès le ſeizième ſiècle; & dans ce vocabulaire qu'ils appellent *argot*, les mots de *vol*, *larcin*, *rapine* ne ſe trouvent point; ils ſe ſervent de termes qui répondent à *gagner*, *reprendre*.

Le mot d'*injuſtice* ne ſe prononce jamais dans un conſeil d'Etat, où l'on propoſe le meurtre le plus injuſte; les conſpirateurs, même les plus ſanguinaires, n'ont jamais dit: Commettons un crime. Ils ont tous dit: Vengeons la patrie des crimes du tyran; puniſſons ce qui nous paraît une injuſtice. En un mot, flatteurs

lâches, ministres barbares, conspirateurs odieux, voleurs plongés dans l'iniquité, tous rendent hommage, malgré eux, à la vertu même qu'ils foulent aux pieds.

J'ai toujours été étonné que chez les Français, qui sont éclairés & polis, on ait souffert sur le théâtre ces maximes aussi affreuses que fausses, qui se trouvent dans la première scène de Pompée, & qui sont beaucoup plus outrées que celles de *Lucain* dont elles sont imitées.

La justice & le droit sont de vaines idées.
Le droit des rois consiste à ne rien épargner.

Et on met ces abominables paroles dans la bouche de *Photin*, ministre du jeune *Ptolomée*. Mais c'est précisément parce qu'il est ministre qu'il devait dire tout le contraire ; il devait représenter la mort de *Pompée* comme un malheur nécessaire & juste.

Je crois donc que les idées du juste & de l'injuste sont aussi claires, aussi universelles que les idées de santé & de maladie, de vérité & de fausseté, de convenance & de disconvenance. Les limites du juste & de l'injuste sont très-difficiles à poser ; comme l'état mitoyen entre la santé & la maladie, entre ce qui est convenance & la disconvenance des choses, entre le faux & le vrai, est difficile à marquer. Ce sont des nuances qui se mêlent, mais les couleurs tranchantes frappent tous les yeux. Par exemple, tous les hommes avouent qu'on doit rendre ce qu'on nous a prêté : mais si je sais certainement que celui à qui je dois deux millions s'en servira pour asservir ma patrie, dois-je lui rendre cette arme funeste ? Voilà où les

sentimens se partagent : mais en général je dois observer mon serment quand il n'en résulte aucun mal ; c'est de quoi personne n'a jamais douté. (8)

XXXIII.

Consentement universel est-il preuve de vérité ?

On peut m'objecter que le consentement des hommes de tous les temps & de tous les pays n'est pas une preuve de la vérité. Tous les peuples ont cru à la magie, aux sortiléges, aux démoniaques, aux apparitions, aux influences des astres, à cent autres sottises pareilles : ne pourrait-il pas en être ainsi du juste & de l'injuste ?

Il me semble que non. Premièrement, il est faux que tous les hommes aient cru à ces chimères. Elles étaient à la vérité l'aliment de l'imbécillité du vulgaire, & il y a le vulgaire des grands & le vulgaire du peuple ;

(8) L'idée de la justice, du droit se forme nécessairement de la même manière dans tous les êtres sensibles capables des combinaisons nécessaires pour acquérir ces idées. Elles seront donc uniformes. Ensuite il peut arriver que certains êtres raisonnent mal d'après ces idées, les altèrent en y mêlant des idées accessoires &c. comme ces mêmes êtres peuvent se tromper sur d'autres objets ; mais puisque tout être raisonnant juste sera conduit aux mêmes idées en morale comme en géométrie, il n'en est pas moins vrai que ces idées ne sont point arbitraires, mais certaines & invariables. Elles sont en effet la suite nécessaire des propriétés des êtres sensibles & capables de raisonner ; elle dérivent de leur nature ; en sorte qu'il suffit de supposer l'existence de ces êtres pour que les propositions fondées sur ces notions soient vraies ; comme il suffit de supposer l'existence d'un cercle pour établir la vérité des propositions qui en développent les différentes propriétés. Ainsi la réalité des propositions morales, leur vérité, relativement à l'état des êtres réels, des hommes, dépend uniquement de cette vérité de fait : Les hommes sont des êtres sensibles & intelligens.

mais une multitude de sages s'en est toujours moquée; ce grand nombre de sages, au contraire, a toujours admis le juste & l'injuste, tout autant, & même encore plus que le peuple.

La croyance aux sorciers, aux démoniaques &c. est bien éloignée d'être nécessaire au genre-humain; la croyance à la justice est d'une nécessité absolue; donc elle est un développement de la raison donnée de DIEU; & l'idée des sorciers & des possédés &c. est au contraire un pervertissement de cette même raison.

XXXIV.

Contre Locke.

*L*OCKE qui m'instruit, & qui m'apprend à me défier de moi-même, ne se trompe-t-il pas quelquefois comme moi-même? Il veut prouver la fausseté des idées innées; mais n'ajoute-t-il pas une bien mauvaise raison à de fort bonnes? Il avoue qu'il n'est pas juste de faire bouillir son prochain dans une chaudière, & de le manger. Il dit que cependant il y a eu des nations d'anthropophages, & que ces êtres pensans n'auraient pas mangé des hommes s'ils avaient eu les idées du juste & de l'injuste, que je suppose nécessaires à l'espèce humaine. (*Voyez la quest. XXXVI.*)

Sans entrer ici dans la question s'il y a eu en effet des nations d'anthropophages, (9) sans examiner les

(9) Voyez la note (2), *Essai sur les mœurs & l'esprit des nations*, tome III, page 318.

relations du voyageur *Dampierre*, qui a parcouru toute l'Amérique, & qui n'y en a jamais vû, mais qui au contraire a été reçu chez tous les ſauvages avec la plus grande humanité; voici ce que je réponds :

Des vainqueurs ont mangé leurs eſclaves pris à la guerre; ils ont crû faire une action très-juſte; ils ont cru avoir ſur eux droit de vie & de mort; & comme ils avaient peu de bons mets pour leur table, ils ont cru qu'il leur était permis de ſe nourrir du fruit de leur victoire. Ils ont été en cela plus juſtes que les triomphateurs romains, qui feſaient étrangler ſans aucun fruit les princes eſclaves qu'ils avaient enchaînés à leur char de triomphe. Les Romains & les ſauvages avaient une très-fauſſe idée de la juſtice, je l'avoue; mais enfin les uns & les autres croyaient agir juſtement; & cela eſt ſi vrai que les mêmes ſauvages, quand ils avaient admis leurs captifs dans leur ſociété, les regardaient comme leurs enfans; & que ces mêmes anciens Romains ont donné mille exemples de juſtice admirables.

XXXV.

Contre Locke.

JE conviens avec le ſage *Locke* qu'il n'y a point de notion innée, point de principe de pratique inné; c'eſt une vérité ſi conſtante qu'il eſt évident que les enfans auraient tous une notion claire de DIEU, s'ils étaient nés avec cette idée, & que tous les hommes s'accorderaient dans cette même notion, accord que l'on n'a jamais vu. Il n'eſt pas moins évident que nous

ne naissons point avec des principes développés de morale, puisqu'on ne voit pas comment une nation entière pourrait rejeter un principe de morale qui serait gravé dans le cœur de chaque individu de cette nation.

Je suppose que nous soyons tous nés avec le principe moral bien développé, qu'il ne faut persécuter personne pour sa manière de penser; comment des peuples entiers auraient-ils été persécuteurs ? Je suppose que chaque homme porte en soi la loi évidente qui ordonne qu'on soit fidelle à son serment; comment tous ces hommes, réunis en corps, auront-ils statué qu'il ne faut pas garder sa parole à des hérétiques? Je répète encore qu'au lieu de ces idées innées chimériques, DIEU nous a donné une raison qui se fortifie avec l'âge, & qui nous apprend à tous, quand nous sommes attentifs, sans passion, sans préjugé, qu'il y a un Dieu, & qu'il faut être juste; mais je ne puis accorder à *Locke* les conséquences qu'il en tire. Il semble trop approcher du systême de *Hobbes*, dont il est pourtant très-éloigné.

Voici ses paroles, au premier livre de l'Entendement humain: *Considérez une ville prise d'assaut, & voyez s'il paraît dans le cœur des soldats animés au carnage & au butin quelque égard pour la vertu, quelque principe de morale, quelques remords de toutes les injustices qu'ils commettent.* Non, ils n'ont point de remords, & pourquoi? c'est qu'ils croient agir justement. Aucun d'eux n'a supposé injuste la cause du prince pour lequel il va combattre: ils hasardent leur vie pour cette cause: ils tiennent le marché qu'ils ont fait: ils pouvaient être tués à l'assaut, donc ils croient être en droit de

tuer : ils pouvaient être dépouillés, donc ils pensent qu'ils peuvent dépouiller. Ajoutez qu'ils sont dans l'enivrement de la fureur qui ne raisonne pas ; & pour vous prouver qu'ils n'ont point rejeté l'idée du juste & de l'honnête, proposez à ces mêmes soldats beaucoup plus d'argent que le pillage de la ville ne peut leur en procurer, de plus belles filles que celles qu'ils ont violées, pourvu seulement qu'au lieu d'égorger dans leur fureur trois ou quatre mille ennemis qui sont encore résistance, & qui peuvent les tuer, ils aillent égorger leur roi, son chancelier, ses secrétaires d'Etat & son grand-aumônier ; vous ne trouverez pas un de ces soldats qui ne rejette vos offres avec horreur. Vous ne leur proposez cependant que six meurtres au lieu de quatre mille, & vous leur présentez une récompense très-forte. Pourquoi vous refusent-ils ? c'est qu'ils croient juste de tuer quatre mille ennemis, & que le meurtre de leur souverain, auquel ils ont fait serment, leur paraît abominable.

Locke continue ; & pour mieux prouver qu'aucune règle de pratique n'est innée, il parle des Mingréliens, qui se font un jeu, dit-il, d'enterrer leurs enfans tout vifs ; & des Caraïbes qui châtrent les leurs pour les mieux engraisser, afin de les manger.

On a déjà remarqué ailleurs que ce grand-homme a été trop crédule en rapportant ces fables : *Lambert*, qui seul impute aux Mingréliens d'enterrer leurs enfans tout vifs pour leur plaisir, n'est pas un auteur assez accrédité.

Chardin, voyageur qui passe pour si véridique, & qui a été rançonné en Mingrélie, parlerait de cette horrible coutume si elle existait ; & ce ne serait pas

aſſez qu'il le dît pour qu'on le crût ; il faudrait que vingt voyageurs de nations & de religions différentes s'accordaſſent à confirmer un fait ſi étrange, pour qu'on en eût une certitude hiſtorique.

Il en eſt de même des femmes des îles Antilles, qui châtraient leurs enfans pour les manger ; cela n'eſt pas dans la nature d'une mère.

Le cœur humain n'eſt point ainſi fait ; châtrer des enfans eſt une opération très-délicate, très-dangereuſe, qui, loin de les engraiſſer, les amaigrit au moins une année entière, & qui ſouvent les tue. Ce rafinement n'a jamais été en uſage que chez des grands qui, pervertis par l'excès du luxe & par la jalouſie, ont imaginé d'avoir des eunuques pour ſervir leurs femmes & leurs concubines. Il n'a été adopté en Italie, & à la chapelle du pape, que pour avoir des muſiciens dont la voix fût plus belle que celle des femmes. Mais dans les îles Antilles il n'eſt guère à préſumer que des ſauvages aient inventé le rafinement de châtrer les petits garçons pour en faire un bon plat ; & puis qu'auraient-ils fait de leurs petites filles ?

Locke allègue encore des ſaints de la religion mahométane qui s'accouplent dévotement avec leurs âneſſes, pour n'être point tentés de commettre la moindre fornication avec les femmes du pays. Il faut mettre ces contes avec celui du perroquet qui eut une ſi belle converſation en langue braſilienne avec le prince *Maurice*, converſation que *Locke* a la ſimplicité de rapporter, ſans ſe douter que l'interprête du prince avait pu ſe moquer de lui. C'eſt ainſi que l'auteur de l'*Eſprit des lois* s'amuſe à citer de prétendues lois de Tunquin, de Bantam, de Bornéo, de Formoſe, ſur

la foi de quelques voyageurs, ou menteurs, ou mal inſtruits. *Locke* & lui ſont deux grands-hommes en qui cette ſimplicité ne me ſemble pas excuſable.

XXXVI.

Nature par-tout la même.

En abandonnant *Locke* en ce point, je dis avec le grand *Newton* : *Natura eſt ſemper ſibi conſona*, la nature eſt toujours ſemblable à elle-même. La loi de la gravitation qui agit ſur un aſtre agit ſur tous les aſtres, ſur toute la matière ; ainſi la loi fondamentale de la morale agit également ſur toutes les nations bien connues. Il y a mille différences dans les interprétations de cette loi, en mille circonſtances ; mais le fond ſubſiſte toujours le même, & ce fond eſt l'idée du juſte & de l'injuſte. On commet prodigieuſement d'injuſtices dans les fureurs de ſes paſſions, comme on perd ſa raiſon dans l'ivreſſe : mais quand l'ivreſſe eſt paſſée, la raiſon revient ; & c'eſt, à mon avis, l'unique cauſe qui fait ſubſiſter la ſociété humaine, cauſe ſubordonnée au beſoin que nous avons les uns des autres.

Comment donc avons-nous acquis l'idée de la juſtice ? comme nous avons acquis celle de la prudence, de la vérité, de la convenance, par le ſentiment & par la raiſon. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions pas très-imprudente l'action d'un homme qui ſe jetterait dans le feu pour ſe faire admirer, & qui eſpèrerait d'en réchapper. Il eſt impoſſible que nous ne trouvions pas très-injuſte l'action d'un homme qui en tue un

autre dans sa colère. La société n'est fondée que sur ces notions qu'on n'arrachera jamais de notre cœur, & c'est pourquoi toute société subsiste, à quelque superstition bizarre & horrible qu'elle se soit asservie.

Quel est l'âge où nous connaissons le juste & l'injuste? l'âge où nous connaissons que deux & deux font quatre.

XXXVII.

De Hobbes.

PROFOND & bizarre philosophe, bon citoyen, esprit hardi, ennemi de *Descartes*, toi qui t'es trompé comme lui, toi dont les erreurs en physique sont grandes & pardonnables parce que tu étais venu avant *Newton*, toi qui as dit des vérités qui ne compensent pas tes erreurs, toi qui le premier fis voir quelle est la chimère des idées innées, toi qui fus le précurseur de *Locke* en plusieurs choses, mais qui le fus aussi de *Spinosa*; c'est en vain que tu étonnes tes lecteurs en réussissant presque à leur prouver qu'il n'y a aucunes lois dans le monde que des lois de convention; qu'il n'y a de juste & d'injuste que ce qu'on est convenu d'appeler tel dans un pays. Si tu t'étais trouvé seul avec *Cromwell* dans une île déserte, & que *Cromwell* eût voulu te tuer pour avoir pris le parti de ton roi dans l'île d'Angleterre, cet attentat ne t'aurait-il pas paru aussi injuste dans ta nouvelle île, qu'il te l'aurait paru dans ta patrie?

Tu dis que dans la loi de nature, *tous ayant droit à tout, chacun a droit sur la vie de son semblable.* Ne confonds-tu pas la puissance avec le droit? Penses-tu qu'en

effet le pouvoir donne le droit, & qu'un fils robuste n'ait rien à se reprocher pour avoir assassiné son père languissant & décrépit ? Quiconque étudie la morale doit commencer à réfuter ton livre dans son cœur, mais ton propre cœur te réfutait encore davantage; car tu fus vertueux ainsi que *Spinosa*, & il ne te manqua, comme à lui, que d'enseigner les vrais principes de la vertu que tu pratiquais & que tu recommandais aux autres.

XXXVIII.

Morale universelle.

La morale me paraît tellement universelle, tellement calculée par l'être universel qui nous a formés, tellement destinée à servir de contre-poids à nos passions funestes, & à soulager les peines inévitables de cette courte vie, que depuis *Zoroastre* jusqu'au lord *Shaftesbury*, je vois tous les philosophes enseigner la même morale, quoiqu'ils aient tous des idées différentes sur les principes des choses. Nous avons vu que *Hobbes*, *Spinosa* & *Bayle* lui-même, qui ont ou nié les premiers principes, ou qui en ont douté, ont cependant recommandé fortement la justice & toutes les vertus.

Chaque nation eut des rites religieux particuliers, & très-souvent d'absurdes & de révoltantes opinions en métaphysique, en théologie : mais s'agit-il de savoir s'il faut être juste ? tout l'univers est d'accord, comme nous l'avons dit à la *question XXXVI*, & comme on ne peut trop le répéter.

XXXIX.

De Zoroastre.

JE n'examine point en quel temps vivait *Zoroastre*, à qui les Perses donnèrent neuf mille ans d'antiquité, ainsi que *Platon* aux anciens Athéniens. Je vois seulement que ses préceptes de morale se sont conservés jusqu'à nos jours : ils sont traduits de l'ancienne langue des mages dans la langue vulgaire des Guèbres, & il paraît bien aux allégories puériles, aux observances ridicules, aux idées fantastiques dont ce recueil est rempli, que la religion de *Zoroastre* est de l'antiquité la plus haute. C'est là qu'on trouve le nom de *jardin* pour exprimer la récompense des justes : on y voit le mauvais principe sous le nom de *Satan* que les Juifs adoptèrent aussi. On y trouve le monde formé en six saisons ou en six temps. Il est ordonné de réciter un *Abunavar* & un *Ashim vuhu* pour ceux qui éternuent.

Mais enfin, dans ce recueil de cent portes ou préceptes tirés du livre du Zend, & où l'on rapporte même les propres paroles de l'ancien *Zoroastre*, quels devoirs moraux sont prescrits?

Celui d'aimer, de secourir son père & sa mère; de faire l'aumône aux pauvres, de ne jamais manquer à sa parole, de s'abstenir, quand on est dans le doute si l'action qu'on va faire est juste ou non. (*porte* 30)

Je m'arrête à ce précepte, parce que nul législateur n'a jamais pu aller au-delà ; & je me confirme dans l'idée que plus *Zoroastre* établit de superstitions ridicules en fait de culte, plus la pureté de sa morale fait voir

qu'il n'était pas en lui de la corrompre ; que plus il s'abandonnait à l'erreur dans ses dogmes, plus il lui était impossible d'errer en enseignant la vertu.

X L.

Des brachmanes.

Il est vraisemblable que les brames ou brachmanes existaient long-temps avant que les Chinois eussent leurs cinq kings ; & ce qui fonde cette extrême probabilité, c'est qu'à la Chine les antiquités les plus recherchées sont indiennes, & que dans l'Inde il n'y a point d'antiquités chinoises.

Ces anciens brames étaient sans doute d'aussi mauvais métaphysiciens, d'aussi ridicules théologiens que les Chaldéens & les Perses, & toutes les nations qui sont à l'occident de la Chine. Mais quelle sublimité dans la morale ! Selon eux la vie n'était qu'une mort de quelques années, après laquelle on vivrait avec la Divinité. Ils ne se bornaient pas à être justes envers les autres, mais ils étaient rigoureux envers eux-mêmes ; le silence, l'abstinence, la contemplation, le renoncement à tous les plaisirs étaient leurs principaux devoirs. Aussi tous les sages des autres nations allaient chez eux apprendre ce qu'on appelait *la sagesse*.

X L I.

De Confucius.

Les Chinois n'eurent aucune superstition, aucun charlatanisme à se reprocher comme les autres peuples,

Le gouvernement chinois montrait aux hommes, il y a fort au-delà de quatre mille ans, & leur montre encore qu'on peut les régir sans les tromper; que ce n'est pas par le mensonge qu'on sert le DIEU de vérité; que la superstition est non-seulement inutile, mais nuisible à la religion. Jamais l'adoration de DIEU ne fut si pure & si sainte qu'à la Chine, (*à la révélation près.*) Je ne parle pas des sectes du peuple, je parle de la religion du prince, de celle de tous les tribunaux & de tout ce qui n'est pas populace. Quelle est la religion de tous les honnêtes gens à la Chine, depuis tant de siècles? la voici: *Adorez le ciel, & soyez justes.* Aucun empereur n'en a eu d'autre.

On place souvent le grand *Confutzée*, que nous nommons *Confucius*, parmi les anciens législateurs, parmi les fondateurs de religions, c'est une grande inadvertance. *Confutzée* est très-moderne; il ne vivait que six cents cinquante ans avant notre ère. Jamais il n'institua aucun culte, aucun rite; jamais il ne se dit ni inspiré ni prophète; il ne fit que rassembler en un corps les anciennes lois de la morale.

Il invite les hommes à pardonner les injures, & à ne se souvenir que des bienfaits.

A veiller sans cesse sur soi-même, à corriger aujourd'hui les fautes d'hier.

A réprimer ses passions, & à cultiver l'amitié; à donner sans faste, & à ne recevoir que l'extrême nécessaire sans bassesse.

Il ne dit point qu'il ne faut pas faire à autrui ce que nous ne voulons pas qu'on fasse à nous-mêmes; ce n'est que défendre le mal: il fait plus, il recommande le bien: *Traite autrui comme tu veux qu'on te traite.*

mistake

Il enseigne non-seulement la modestie, mais encore l'humilité : il recommande toutes les vertus.

XLII.

Des philosophes grecs, & d'abord de Pythagore.

TOUS les philosophes grecs ont dit des sottises en physique & en métaphysique. Tous sont excellens dans la morale; tous égalent *Zoroastre*, *Confutzée* & les brachmanes. Lisez seulement les vers dorés de *Pythagore*, c'est le précis de sa doctrine; il n'importe de quelle main ils soient. Dites-moi si une seule vertu y est oubliée.

XLIII.

De Zaleucus.

RÉUNISSEZ tous vos lieux-communs, prédicateurs grecs, italiens, espagnols, allemands, français &c.; qu'on distille toutes vos déclamations, en tirera-t-on un extrait qui soit plus pur que l'exorde des lois de *Zaleucus*?

Maîtrisez votre ame, purifiez-la, écartez toute pensée criminelle. Croyez que DIEU *ne peut être bien servi par les pervers; croyez qu'il ne ressemble pas aux faibles mortels que les louanges & les présens séduisent : la vertu seule peut lui plaire.*

Voilà le précis de toute morale & de toute religion.

XLIV.

D'Epicure.

DES pédans de collége, des petits-maîtres de séminaire ont cru, sur quelques plaisanteries d'*Horace* & de *Pétrone*, qu'*Epicure* avait enseigné la volupté par les préceptes & par l'exemple. *Epicure* fut toute sa vie un philosophe sage, tempérant & juste. Dès l'âge de douze à treize ans il fut sage ; car lorsque le grammairien qui l'instruisait lui récita ce vers d'*Hésiode :*

Le chaos fut produit le premier de tous les êtres :

Hé! qui le produisit, dit *Epicure*, puisqu'il était le premier? Je n'en sais rien, dit le grammairien; il n'y a que les philosophes qui le sachent. Je vais donc m'instruire chez eux, repartit l'enfant; & depuis ce temps, jusqu'à l'âge de soixante & douze ans, il cultiva la philosophie. Son testament, que *Diogène de Laërce* nous a conservé tout entier, découvre une ame tranquille & juste; il affranchit les esclaves qu'il croit avoir mérité cette grâce : il recommande à ses exécuteurs testamentaires de donner la liberté à ceux qui s'en rendront dignes. Point d'ostentation, point d'injuste préférence; c'est la dernière volonté d'un homme qui n'en a jamais eu que de raisonnables. Seul de tous les philosophes, il eut pour amis tous ses disciples, & sa secte fut la seule où l'on sût aimer, & qui ne se partagea point en plusieurs autres.

Il paraît, après avoir examiné sa doctrine & ce qu'on a écrit pour & contre lui, que tout se réduit à la

dispute

dispute entre *Mallebranche* & *Arnauld*. *Mallebranche* avouait que le plaisir rend heureux, *Arnauld* le niait; c'était une dispute de mots, comme tant d'autres disputes où la philosophie & la théologie apportent leur incertitude, chacune de son côté.

X L V.

Des stoïciens.

Si les épicuriens rendirent la nature humaine aimable, les stoïciens la rendirent presque divine. Résignation à l'être des êtres, ou plutôt élévation de l'ame jusqu'à cet être; mépris du plaisir, mépris même de la douleur, mépris de la vie & de la mort, inflexibilité dans la justice, tel était le caractère des vrais stoïciens; & tout ce qu'on a pu dire contr'eux, c'est qu'ils décourageaient le reste des hommes.

Socrate, qui n'était pas de leur secte, fit voir qu'on pouvait pousser la vertu aussi loin qu'eux, sans être d'aucun parti; & la mort de ce martyr de la Divinité est l'éternel opprobre d'Athènes, quoiqu'elle s'en soit repentie.

Le stoïcien *Caton* est d'un autre côté l'éternel honneur de Rome. *Epictète* dans l'esclavage est peut-être supérieur à *Caton*, en ce qu'il est toujours content de sa misère. Je suis, dit-il, dans la place où la Providence a voulu que je fusse: m'en plaindre, c'est l'offenser.

Dirai-je que l'empereur *Antonin* est encore au-dessus d'*Epictète*, parce qu'il triompha de plus de séductions,

& qu'il était bien plus difficile à un empereur de ne se pas corrompre, qu'à un pauvre de ne pas murmurer? Lisez les pensées de l'un & de l'autre, l'empereur & l'esclave vous paraîtront également grands.

Oserai-je parler ici de l'empereur *Julien* ? Il erra sur le dogme, mais certes il n'erra pas sur la morale. En un mot, nul philosophe dans l'antiquité qui n'ait voulu rendre les hommes meilleurs.

Il y a eu des gens parmi nous qui ont dit que toutes les vertus de ces grands-hommes n'étaient que des péchés illustres. Puisse la terre être couverte de tels coupables !

X L V I.

Philosophie est vertu.

IL y eut des sophistes qui furent aux philosophes ce que les singes sont aux hommes. *Lucien* se moqua d'eux; on les méprisa : ils furent à peu près ce qu'ont été les moines mendians dans les universités. Mais n'oublions jamais que tous les philosophes ont donné de grands exemples de vertu, & que les sophistes, & même les moines, ont tous respecté la vertu dans leurs écrits.

XLVII.

D'Esope.

Je placerai *Esope* parmi ces grands-hommes, & même à la tête de ces grands-hommes, soit qu'il ait été le *Pilpay* des Indiens, ou l'ancien précurseur de *Pilpay*, ou le *Lokman* des Perses, ou le *Akkim* des Arabes, ou le *Hacam* des Phéniciens, il n'importe; je vois que ses fables ont été en vogue chez toutes les nations orientales, & que l'origine s'en perd dans une antiquité dont on ne peut sonder l'abyme. A quoi tendent ces fables aussi profondes qu'ingénues, ces apologues qui semblent visiblement écrits dans un temps où l'on ne doutait pas que les bêtes n'eussent un langage? Elles ont enseigné presque tout notre hémisphère. Ce ne sont point des recueils de sentences fastidieuses qui lassent plus qu'elles n'éclairent; c'est la vérité elle-même avec le charme de la fable. Tout ce qu'on a pu faire, c'est d'y ajouter des embellissemens dans nos langues modernes. Cette ancienne sagesse est simple & nue dans le premier auteur. Les grâces naïves dont on l'a ornée en France n'en ont point caché le fond respectable. Que nous apprennent toutes ces fables? qu'il faut être juste.

XLVIII.

De la paix née de la philosophie.

PUISQUE tous les philosophes avaient des dogmes différens, il eſt clair que le dogme & la vertu ſont d'une nature entièrement hétérogène. Qu'ils cruſſent ou non que *Thétis* était la déeſſe de la mer, qu'ils fuſſent perſuadés ou non de la guerre des géans & de l'âge d'or, de la boîte de *Pandore* & de la mort du ſerpent *Python* &c, ces doctrines n'avaient rien de commun avec la morale. C'eſt une choſe admirable dans l'antiquité que la théogonie n'ait jamais troublé la paix des nations.

XLIX.

Autres queſtions.

AH! ſi nous pouvions imiter l'antiquité! ſi nous feſions enfin à l'égard des diſputes théologiques ce que nous avons fait au bout de dix-ſept ſiècles dans les belles-lettres!

Nous ſommes revenus au goût de la ſaine antiquité, après avoir été plongés dans la barbarie de nos écoles. Jamais les Romains ne furent aſſez abſurdes pour imaginer qu'on pût perſécuter un homme parce qu'il croyait le vide ou le plein, parce qu'il prétendait que les accidens ne peuvent pas ſubſiſter ſans ſujet, parce qu'il expliquait en un ſens un paſſage d'un auteur, qu'un autre entendait dans un ſens contraire.

Nous avons recours tous les jours à la juriſprudence

des Romains ; & quand nous manquons de lois, (ce qui nous arrive si souvent) nous allons consulter le code & le digeste. Pourquoi ne pas imiter nos maîtres dans leur sage tolérance?

Qu'importe à l'Etat qu'on soit du sentiment des réaux ou des nominaux, qu'on tienne pour *Scot* ou pour *Thomas*, pour *Œcolampade* ou pour *Mélanchton*, qu'on soit du parti d'un évêque d'Ypre qu'on n'a point lu, ou d'un moine espagnol qu'on a moins lu encore? N'est-il pas clair que tout cela doit être aussi indifférent au véritable intérêt d'une nation, que de traduire bien ou mal un passage de *Lycophron* ou d'*Hésiode*?

L.

Autres questions.

JE sais que les hommes sont quelquefois malades du cerveau. Nous avons eu un musicien qui est mort fou, parce que sa musique n'avait pas paru assez bonne. Des gens ont cru avoir un nez de verre; mais s'il y en avait d'assez attaqués pour penser, par exemple, qu'ils ont toujours raison, y aurait-il assez d'ellébore pour une si étrange maladie?

Et si ces malades, pour soutenir qu'ils ont toujours raison, menaçaient du dernier supplice quiconque pense qu'ils peuvent avoir tort, s'ils établissaient des espions pour découvrir les réfractaires, s'ils décidaient qu'un père sur le témoignage de son fils, une mère sur celui de sa fille, doit périr dans les flammes &c., ne faudrait-il pas lier ces gens-là, & les traiter comme ceux qui sont attaqués de la rage?

L I.

Ignorance.

Vous me demandez à quoi bon tout ce fermon fi l'homme n'eft pas libre ? D'abord je ne vous ai point dit que l'homme n'eft pas libre; je vous ai dit que fa liberté confifte dans fon pouvoir d'agir, & non pas dans le pouvoir chimérique de *vouloir vouloir*. Enfuite je vous dirai que tout étant lié dans la nature, la providence éternelle me prédeftinait à écrire ces rêveries, & prédeftinait cinq ou fix lecteurs à en faire leur profit, & cinq à fix autres à les dédaigner & à les laiffer dans la foule immenfe des écrits inutiles.

Si vous me dites que je ne vous ai rien appris, fouvenez-vous que je me fuis annoncé comme un ignorant.

L I I.

Autres ignorances.

Je fuis fi ignorant que je ne fais pas même les faits anciens dont on me berce ; je crains toujours de me tromper de fept à huit cents années au moins, quand je recherche en quel temps ont vécu ces antiques héros qu'on dit avoir exercé les premiers le vol & le brigandage dans une grande étendue de pays; & ces premiers fages qui adorèrent des étoiles ou des poiffons, ou des ferpens, ou des morts, ou des êtres fantaftiques.

Quel eft celui qui le premier imagina les fix

Gahambars, & le pont de *Tshinavar*, & le *Dardâroth*, & le lac de *Karon?* en quel temps vivaient le premier *Bacchus*, le premier *Hercule*, le premier *Orphée?*

Toute l'antiquité est si ténébreuse jusqu'à *Thucydide* & *Xénophon*, que je suis réduit à ne savoir presque pas un mot de ce qui s'est passé sur le globe que j'habite, avant le court espace d'environ trente siècles; & dans ces trente siècles encore, que d'obscurités! que d'incertitudes! que de fables!

L I I I.

Plus grande ignorance.

MON ignorance me pèse bien davantage, quand je vois que ni moi, ni mes compatriotes, nous ne savons absolument rien de notre patrie. Ma mère m'a dit que j'étais né sur les bords du Rhin, je le veux croire. J'ai demandé à mon ami le savant *Apédeutès*, natif de Courlande, s'il avait connaissance des anciens peuples du Nord ses voisins, & de son malheureux petit pays? il m'a répondu qu'il n'en avait pas plus de notion que les poissons de la mer Baltique.

Pour moi, tout ce que je sais de mon pays, c'est que *César* dit, il y a environ dix-huit cents ans, que nous étions des brigands, qui étions dans l'usage de sacrifier des hommes à je ne sais quels dieux pour obtenir d'eux quelque bonne proie, & que nous n'allions jamais en course qu'accompagnés de vieilles sorcières qui fesaient ces beaux sacrifices.

Tacite, un siècle après, dit quelques mots de nous,

ſans nous avoir jamais vus : il nous regarde comme les plus honnêtes gens du monde en comparaiſon des Romains; car il aſſure que quand nous n'avions perſonne à voler, nous paſſions les jours & les nuits à nous enivrer de mauvaiſe bière dans nos cabanes.

Depuis ce temps de notre âge d'or, c'eſt un vide immenſe juſqu'à l'hiſtoire de *Charlemagne*. Quand je ſuis arrivé à ces temps connus, je vois dans Goldſtad une charte de *Charlemagne* datée d'Aix-la-Chapelle, dans laquelle ce ſavant empereur parle ainſi :

Vous ſavez que chaſſant un jour auprès de cette ville, je trouvai les thermes & le palais que Granus, frère de Néron & d'Agrippa avait autrefois bâtis.

Ce *Granus* & cet *Agrippa*, frère de *Néron*, me font voir que *Charlemagne* était auſſi ignorant que moi; & cela ſoulage.

LIV.

Ignorance ridicule.

L'HISTOIRE de l'Egliſe de mon pays reſſemble à celle de *Granus* frère de *Néron* & d'*Agrippa*, & eſt bien plus merveilleuſe. Ce ſont de petits garçons reſſuſcités, des dragons pris avec une étole comme des lapins avec un lacet; des hoſties qui ſaignent d'un coup de couteau qu'un juif leur donne; des ſaints qui courent après leurs têtes quand on les leur a coupées. Une des légendes, des plus avérées dans notre hiſtoire eccléſiaſtique d'Allemagne, eſt celle du bienheureux *Pierre de Luxembourg*, qui dans les deux années 1388 & 89 après ſa mort, fit deux mille quatre cents miracles;

& les années suivantes, trois mille de compte fait, parmi lesquels on ne nomme pourtant que quarante-deux morts ressuscités.

Je m'informe si les autres Etats de l'Europe ont des histoires ecclésiastiques aussi merveilleuses & aussi authentiques? Je trouve par-tout la même sagesse & la même certitude.

L V.

Pis qu'ignorance.

J'AI vu ensuite pour quelles sottises inintelligibles les hommes s'étaient chargés les uns les autres d'imprécations, s'étaient détestés, persécutés, égorgés, pendus, roués & brûlés; & j'ai dit: S'il y avait eu un sage dans ces abominables temps, il aurait donc fallu que ce sage vécût & mourût dans les déserts.

L V I.

Commencement de la raison.

JE vois qu'aujourd'hui, dans ce siècle qui est l'aurore de la raison, quelques têtes de cette hydre du fanatisme renaissent encore. Il paraît que leur poison est moins mortel, & leurs gueules moins dévorantes. Le sang n'a point coulé pour la grâce versatile, comme il coula si long-temps pour les indulgences plénières qu'on vendait au marché; mais le monstre subsiste encore; quiconque recherchera la vérité risquera d'être persécuté. Faut-il rester oisif dans les ténèbres? ou faut-il

allumer un flambeau auquel l'envie & la calomnie rallumeront leurs torches ? Pour moi, je crois que la vérité ne doit pas plus se cacher devant ces monstres, que l'on ne doit s'abstenir de prendre de la nourriture dans la crainte d'être empoisonné.

Fin du philosophe ignorant.

IL FAUT PRENDRE UN PARTI,

OU

LE PRINCIPE D'ACTION.

DIATRIBE.

CE n'eſt pas entre la Ruſſie & la Turquie qu'il s'agit de prendre un parti; car ces deux Etats feront la paix tôt ou tard ſans que je m'en mêle.

Il ne s'agit pas de ſe déclarer pour une faction anglaiſe contre une autre faction; car bientôt elles auront diſparu pour faire place à d'autres.

Je ne cherche point à faire un choix entre les chrétiens grecs, les arméniens, les eutichiens, les jacobites, les chrétiens appelés papiſtes, les luthériens, les calviniſtes, les anglicans, les primitifs appelés quakers, les anabaptiſtes, les janſéniſtes, les moliniſtes, les ſociniens, les piétiſtes, & tant d'autres *iſtes*. Je veux vivre honnêtement avec tous ces meſſieurs quand j'en rencontrerai, ſans jamais diſputer avec eux; parce qu'il n'y en a pas un ſeul qui, lorſqu'il aura un écu à partager avec moi, ne ſache parfaitement ſon compte, & qui conſente à perdre une obole pour le ſalut de mon ame ou de la ſienne.

Je ne prendrai point parti entre les anciens parlemens de France & les nouveaux, parce que dans peu d'années il n'en ſera plus queſtion.

Ni entre les anciens & les modernes, parce que ce procès eſt interminable.

Ni entre les janséniſtes & les moliniſtes, parce qu'ils ne ſont plus, & que voilà, DIEU merci, cinq ou ſix mille volumes devenus auſſi inutiles que les œuvres de *St Ephrem*.

Ni entre les opéra bouffons français & les italiens; parce que c'eſt une affaire de fantaiſie.

Il ne s'agit ici que d'une petite bagatelle, de ſavoir s'il y a un Dieu; & c'eſt ce que je vais examiner très-ſérieuſement & de très-bonne foi, car cela m'intéreſſe, & vous auſſi.

I.

Du principe d'action.

TOUT eſt en mouvement, tout agit, & tout réagit dans la nature.

Notre ſoleil tourne ſur lui-même avec une rapidité qui nous étonne; & les autres ſoleils tournent de même, tandis qu'une foule innombrable de planètes roule autour d'eux dans leurs orbites, & que le ſang circule plus de vingt fois par heure dans les plus vils de nos animaux.

Une paille que le vent emporte tend par ſa nature vers le centre de la terre, comme la terre gravite vers le ſoleil, & le ſoleil vers elle. La mer doit aux mêmes lois ſon flux & ſon reflux éternel. C'eſt par ces mêmes lois que des vapeurs qui forment notre athmoſphère s'échappent continuellement de la terre, & retombent en roſée, en pluie, en grêle, en neiges, en tonnerres.

Tout eſt action, la mort même eſt agiſſante. Les cadavres ſe décompoſent, ſe métamorphoſent en végétaux, nourriſſent les vivans qui à leur tour en nourriſſent d'autres. Quel eſt le principe de cette action univerſelle ?

Il faut que le principe ſoit unique. Une uniformité conſtante dans les lois qui dirigent la marche des corps céleſtes, dans les mouvemens de notre globe, dans chaque eſpèce, dans chaque genre d'animal, de végétal, de minéral, indique un ſeul moteur. S'il y en avait deux, ils ſeraient ou divers, ou contraires, ou ſemblables. Si divers, rien ne ſe correſpondrait ; ſi contraires, tout ſe détruirait ; ſi ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un ; c'eſt un double emploi.

Je me confirme dans cette idée qu'il ne peut exiſter qu'un ſeul principe, un ſeul moteur, dès que je fais attention aux lois conſtantes & uniformes de la nature entière.

La même gravitation pénètre dans tous les globes, & les fait tendre les uns vers les autres en raiſon directe, non de leurs ſurfaces, ce qui pourrait être l'effet de l'impulſion d'un fluide, mais en raiſon de leurs maſſes.

Le quarré de la révolution de toute planète eſt comme le cube de ſa diſtance au ſoleil. (& cela prouve en paſſant ce que *Platon* avait deviné, je ne ſais comment, que le monde eſt l'ouvrage de l'éternel géomètre.)

Les rayons de lumière ont leurs réflexions & leurs réfractions dans toute l'étendue de l'univers. Toutes

les vérités mathématiques doivent être les mêmes dans l'étoile Sirius & dans notre petite loge.

Si je porte ma vue ici-bas sur le règne animal, tous les quadrupèdes, & les bipèdes qui n'ont point d'ailes, perpétuent leur espèce par la même copulation, toutes les femelles sont vivipares.

Tous les oiseaux femelles pondent des œufs.

Dans toute espèce chaque genre peuple & se nourrit uniformément.

Chaque genre de végétal a le même fond de propriétés.

Certe le chêne & le noisettier ne se sont pas entendus pour naître & croître de la même façon, de même que Mars & Saturne n'ont pas été d'intelligence pour observer les mêmes lois. Il y a donc une intelligence unique, universelle & puissante, qui agit toujours par des lois invariables.

Personne ne doute qu'une sphère armillaire, des paysages, des animaux dessinés, des anatomies en cire colorée, ne soient des ouvrages d'artistes habiles. Se pourrait-il que les copies fussent d'une intelligence, & que les originaux n'en fussent pas? Cette seule idée me paraît la plus forte démonstration; & je ne conçois pas comment on peut la combattre.

I I.

Du principe d'action nécessaire & éternel.

Ce moteur unique est très-puissant, puisqu'il dirige une machine si vaste & si compliquée. Il est très-intelligent, puisque le moindre des ressorts de cette

machine ne peut être égalé par nous qui sommes intelligens.

Il est un être nécessaire, puisque sans lui la machine n'existerait pas.

Il est éternel, car il ne peut être produit du néant, qui n'étant rien ne peut rien produire; & dès qu'il existe quelque chose, il est démontré que quelque chose est de toute éternité. Cette vérité sublime est devenue triviale. Tel a été de nos jours l'élancement de l'esprit humain, malgré les efforts que nos maîtres d'ignorance ont fait pendant tant de siècles pour nous abrutir.

III.

Quel est ce principe ?

Je ne puis me démontrer l'existence du principe d'action, du premier moteur, de l'être suprême, par la synthèse, comme le docteur *Clarke*. Si cette méthode pouvait appartenir à l'homme, *Clarke* était digne peut-être de l'employer; mais l'analyse me paraît plus faite pour nos faibles conceptions. Ce n'est qu'en remontant le fleuve de l'éternité que je puis essayer de parvenir à sa source.

Ayant donc connu par le mouvement qu'il y a un moteur; m'étant prouvé par l'action qu'il y a un principe d'action, je cherche ce que c'est que ce principe universel; & la première chose que j'entrevois avec une secrète douleur, mais avec une résignation entière, c'est qu'étant une partie imperceptible du grand tout,

étant, comme dit *Timée*, un point entre deux éternités, il me sera impossible de comprendre ce grand tout & son maître, qui m'engloutissent de toutes parts.

Cependant, je me rassure un peu en voyant qu'il m'a été donné de mesurer la distance des astres, de connaître le cours & les lois qui les retiennent dans leurs orbites. Je me dis : Peut-être parviendrai-je en me servant de bonne foi de ma raison, jusqu'à trouver quelque lueur de vraisemblance qui m'éclairera dans la profonde nuit de la nature. Et si ce petit crépuscule que je cherche ne peut m'apparaître, je me consolerai en sentant que mon ignorance est invincible; que des connaissances qui me sont interdites me sont très-surement inutiles, & que le grand être ne me punira pas d'avoir voulu le connaître & de n'avoir pu y parvenir.

I V.

Où est le premier principe? Est-il infini?

Je ne vois point le premier principe moteur & intelligent d'un animal appelé homme, lorsqu'il me démontre une proposition de géométrie, ou lorsqu'il soulève un fardeau. Cependant, je juge invinciblement qu'il y en a un dans lui, tout subalterne qu'il est. Je ne puis découvrir si ce premier principe est dans son cœur, ou dans sa tête, ou dans son sang, ou dans tout son corps. De même, j'ai deviné un premier principe de la nature, j'ai vu qu'il est impossible qu'il ne soit pas éternel. Mais où est-il?

S'il

S'il anime toute exiſtence, il eſt donc dans toute exiſtence : cela me paraît indubitable Il eſt dans tout ce qui eſt, comme le mouvement eſt dans tout le corps d'un animal, ſi on peut ſe ſervir de cette miſérable comparaiſon.

Mais, s'il eſt dans ce qui exiſte, peut-il être dans ce qui n'exiſte pas ? L'univers eſt-il infini ? on me le dit, mais qui me le prouvera ? Je le conçois éternel, parce qu'il ne peut avoir été formé du néant, parce que ce grand principe, *rien ne vient de rien*, eſt auſſi vrai que deux & deux font quatre ; parce qu'il y a, comme nous avons vu ailleurs, une contradiction abſurde à dire, l'être agiſſant a paſſé une éternité ſans agir; l'être formateur a été éternel ſans rien former; l'être néceſſaire a été pendant une éternité l'être inutile.

Mais je ne vois aucune raiſon pourquoi cet être néceſſaire ſerait infini. Sa nature me paraît d'être partout où il y a exiſtence ; mais pourquoi, & comment une exiſtence infinie ? *Newton* a démontré le vide qu'on n'avait fait que ſuppoſer juſqu'à lui. S'il y a du vide dans la nature, le vide peut donc être hors de la nature. Quelle néceſſité que les êtres s'étendent à l'infini? que ſerait-ce que l'infini en étendue? Il ne peut exiſter non plus qu'en nombre. Point de nombre, point d'extenſion à laquelle je ne puiſſe ajouter. Il me ſemble qu'en cela le ſentiment de *Cudworth* doit l'emporter ſur celui de *Clarke*.

DIEU eſt préſent par-tout, dit *Clarke*. Oui, ſans doute ; mais par-tout où il y a quelque choſe, & non pas où il n'y a rien. Etre préſent à rien me paraît une contradiction dans les termes, une abſurdité. Je ſuis

forcé d'admettre une éternité, mais je ne ſuis pas forcé d'admettre un infini actuel.

Enfin, que m'importe que l'eſpace ſoit un être réel ou une ſimple appréhenſion de mon entendement? Que m'importe que l'être néceſſaire, intelligent, puiſſant, éternel, formateur de tout être, ſoit dans cet eſpace imaginaire ou n'y ſoit pas? en ſuis-je moins ſon ouvrage? en ſuis-je moins dépendant de lui? en eſt-il moins mon maître? Je vois ce maître du monde par les yeux de mon intelligence, mais je ne le vois point au-delà du monde.

On diſpute encore ſi l'eſpace infini eſt un être réel ou non. Je ne veux point aſſeoir mon jugement ſur un fondement auſſi équivoque, ſur une querelle digne des ſcolaſtiques; je ne veux point établir le trône de DIEU dans les eſpaces imaginaires.

S'il eſt permis, encore une fois, de comparer les petites choſes qui nous paraiſſent grandes, à ce qui eſt ſi grand en effet, imaginons un alguazil de Madrid qui veut perſuader à un caſtillan ſon voiſin que le roi d'Eſpagne eſt le maître de la mer qui eſt au nord de la Californie, & que quiconque en doute eſt criminel de lèſe-majeſté. Le caſtillan lui répond: Je ne ſais pas ſeulement s'il y a une mer au-delà de la Californie. Peu m'importe qu'il y en ait une, pourvu que j'aie de quoi vivre à Madrid. Je n'ai pas beſoin qu'on découvre cette mer pour être fidelle au roi mon maître ſur les bords du Manſanarès. Qu'il y ait, ou non des vaiſſeaux au-delà de la baie d'Hudſon, il n'en a pas moins le pouvoir de me commander ici; je ſens ma dépendance de lui dans Madrid, parce que je ſais qu'il eſt le maître de Madrid.

Ainſi notre dépendance du grand être ne vient point de ce qu'il eſt préſent hors du monde, mais de ce qu'il eſt préſent dans le monde. Je demande ſeulement pardon au maître de la nature de l'avoir comparé à un chétif homme pour me mieux faire entendre.

V.

Que tous les ouvrages de l'être éternel ſont éternels.

Le principe de la nature étant néceſſaire & éternel, & ſon eſſence étant d'agir, il a donc agi toujours. Car, encore une fois, s'il n'avait pas été toujours le Dieu agiſſant, il aurait été toujours le Dieu indolent, le Dieu d'*Epicure*, le Dieu qui n'eſt bon à rien. Cette vérité me paraît démontrée en toute rigueur.

Le monde ſon ouvrage, ſous quelque forme qu'il paraiſſe, eſt donc éternel comme lui, de même que la lumière eſt auſſi ancienne que le ſoleil, le mouvement auſſi ancien que la matière, les alimens auſſi anciens que les animaux ; ſans quoi le ſoleil, la matière, les animaux auraient été non-ſeulement des êtres inutiles, mais des êtres de contradiction, des chimères.

Que pourrait-on imaginer en effet de plus contradictoire qu'un être eſſentiellement agiſſant qui n'aurait pas agi pendant une éternité ; un être formateur qui n'aurait rien formé, & qui n'aurait formé quelques globes que depuis très-peu d'années, ſans qu'il parût la moindre raiſon de les avoir formés plutôt en un temps qu'en un autre ? Le principe intelligent ne peut rien faire ſans raiſon ; rien ne peut exiſter ſans une

raiſon antécédente & néceſſaire. Cette raiſon antécédente & néceſſaire a été éternellement; donc l'univers eſt éternel.

Nous ne parlons ici que philoſophiquement; il ne nous appartient pas ſeulement de regarder en face ceux qui parlent par révélation.

V I.

Que l'être éternel, premier principe, a tout arrangé volontairement.

IL eſt clair que cette ſuprême intelligence néceſſaire, agiſſante, a une volonté, & qu'elle a tout arrangé parce qu'elle l'a voulu. Car comment agir & former tout ſans vouloir le former? ce ſerait être une pure machine, & cette machine ſuppoſerait un autre premier principe, un autre moteur. Il en faudrait toujours revenir à un premier être intelligent, quel qu'il ſoit. Nous voulons, nous agiſſons, nous formons des machines quand nous le voulons; donc le grand *Demiourgos* très-puiſſant a tout fait parce qu'il l'a voulu.

Spinoſa lui-même reconnaît dans la nature une puiſſance intelligente néceſſaire. Mais une intelligence deſtituée de volonté ſerait une choſe abſurde, parce que cette intelligence ne ſervirait à rien, elle n'opérerait rien, puiſqu'elle ne voudrait rien opérer. Le grand être néceſſaire a donc voulu tout ce qu'il a opéré.

J'ai dit tout-à-l'heure qu'il a tout fait néceſſairement, parce que ſi ſes ouvrages n'étaient pas néceſſaires,

ils feraient inutiles. Mais cette néceſſité lui ôterait-elle ſa volonté? non, ſans doute; je veux néceſſairement être heureux; je n'en veux pas moins ce bonheur; au contraire je le veux avec d'autant plus de force que je le veux invinciblement.

Cette néceſſité lui ôte-t-elle ſa liberté? point du tout. La liberté ne peut être que le pouvoir d'agir. L'être ſuprême étant très-puiſſant eſt donc le plus libre des êtres.

Voilà donc le grand artiſan des choſes reconnu néceſſaire, éternel, intelligent, puiſſant, voulant & libre.

VII.

Que tous les êtres, ſans aucune exception, ſont ſoumis aux lois éternelles.

QUELS ſont les effets de ce pouvoir éternel réſidant eſſentiellement dans la nature? Je n'en vois que de deux eſpèces, les inſenſibles & les ſenſibles.

Cette terre, ces mers, ces planètes, ces ſoleils paraiſſent des êtres admirables, mais brutes, deſtitués de toute ſenſibilité. Un colimaçon qui veut, qui a quelques perceptions & qui fait l'amour, paraît en cela jouir d'un avantage ſupérieur à tout l'éclat des ſoleils qui illuminent l'eſpace.

Mais tous ces êtres ſont également ſoumis aux lois éternelles & invariables.

Ni le ſoleil, ni le colimaçon, ni l'huître, ni le chien, ni le ſinge, ni l'homme, n'ont pu ſe donner

rien de ce qu'ils possèdent, il est évident qu'ils ont tout reçu.

L'homme & le chien sont nés malgré eux d'une mère qui les a mis au monde malgre elle. Tous deux tettent leur mère sans savoir ce qu'ils font, & cela par un mécanisme très-délicat, très-compliqué, dont même très-peu d'hommes acquièrent la connaissance.

Tous deux au bout de quelque temps ont des idées, de la mémoire, une volonté ; le chien beaucoup plus tôt, l'homme plus tard.

Si les animaux n'étaient que de pures machines, ce ne serait qu'une raison de plus pour ceux qui pensent que l'homme n'est qu'une machine aussi ; mais il n'y a plus personne aujourd'hui qui n'avoue que les animaux ont des idées, de la mémoire, une mesure d'intelligence, qu'ils perfectionnent leurs connaissances ; qu'un chien de chasse apprend son métier, qu'un vieux renard est plus habile qu'un jeune &c.

De qui tiennent-ils toutes ces facultés, sinon de la cause primordiale éternelle, du principe d'action, du grand être qui anime toute la nature ?

L'homme a les facultés des animaux beaucoup plus tard qu'eux ; mais dans un degré beaucoup plus éminent, peut-il les tenir d'une autre cause ?

Il n'a rien que ce que le grand être lui donne. Ce serait une étrange contradiction, une singulière absurdité que tous les astres, tous les élémens, tous les végétaux, tous les animaux obéissent sans relâche irrésistiblement aux lois du grand être, & que l'homme seul pût se conduire par lui-même.

VIII.

Que l'homme est essentiellement soumis en tout aux lois éternelles du premier principe.

VOYONS donc cet animal homme avec les yeux de la raison que le grand être nous a donnée.

Qu'est-ce que la première perception qu'il reçoit? celle de la douleur; ensuite le plaisir de la nourriture. C'est-là toute notre vie, douleur & plaisir. D'où nous viennent ces deux ressorts qui nous font mouvoir jusqu'au dernier moment, sinon de ce premier principe d'action, de ce grand *Demiourgos*? Certe, ce n'est pas nous qui nous donnons de la douleur; & comment pourrrions-nous être la cause du petit nombre de nos plaisirs? Nous avons dit ailleurs qu'il nous est impossible d'inventer une nouvelle sorte de plaisir, c'est-à-dire un nouveau sens. Disons ici qu'il nous est également impossible d'inventer une nouvelle sorte de douleur. Les plus abominables tyrans ne le peuvent pas. Les Juifs, dont le bénédictin *Calmet* a fait graver les supplices dans son dictionnaire, n'ont pu que couper, déchirer, mutiler, tirer, brûler, étouffer, écraser: tous les tourmens se réduisent là. Nous ne pouvons donc rien par nous-mêmes ni en bien ni en mal; nous ne sommes que les instrumens aveugles de la nature.

Mais je veux penser & je pense, dit au hasard la foule des hommes. Arrêtons-nous ici. Quelle a été notre première idée après le sentiment de la douleur? celui de la mamelle que nous avons sucée; puis le visage de notre nourrice; puis quelques autres faibles objets & quelques besoins ont fait des impressions.

Jusque-là oserait-on dire qu'on n'a pas été un automate sentant, un malheureux animal abandonné sans connaissance & sans pouvoir, un rebut de la nature? Osera-t-on dire que dans cet état on est un être pensant, qu'on se donne ses idées, qu'on a une ame? Qu'est-ce que le fils d'un roi au sortir de la matrice? il dégoûterait son père s'il n'était pas son père. Une fleur des champs qu'on foule aux pieds est un objet infiniment supérieur.

I X.

Du principe d'action des êtres sensibles.

VIENT enfin le temps où un nombre plus ou moins grand de perceptions, reçu dans notre machine, semble se présenter à notre volonté. Nous croyons faire des idées. C'est comme si, en ouvrant le robinet d'une fontaine, nous pensions former l'eau qui en coule. Nous, créer des idées! pauvres gens que nous sommes! Quoi! il est évident que nous n'avons eu nulle part aux premières, & nous serions les créateurs des secondes! Pesons bien cette vanité de faire des idées, & nous verrons qu'elle est insolente & absurde.

Souvenons-nous qu'il n'y a rien dans les objets extérieurs qui ait la moindre analogie, le moindre rapport, avec un sentiment, une idée, une pensée; faites fabriquer un œil, une oreille par le meilleur ouvrier en marqueterie, cet œil ne verra rien, cette oreille n'entendra rien. Il en est ainsi de notre corps vivant. Le principe universel d'action fait tout en

nous. Il ne nous a point exceptés du reste de la nature.

Deux expériences continuellement réitérées dans tout le cours de notre vie, & dont j'ai parlé ailleurs, convaincront tout homme qui réfléchit que nos idées, nos volontés, nos actions ne nous appartiennent pas.

La première, c'est que personne ne sait ni ne peut savoir quelle idée lui viendra dans une minute, quelle volonté il aura, quel mot il proférera, quel mouvement son corps fera.

La seconde, que pendant le sommeil il est bien clair que tout se fait dans nos songes sans que nous y ayons la moindre part. Nous avouons que nous sommes alors de purs automates, sur lesquels un pouvoir invisible agit avec une force aussi réelle, aussi puissante qu'incompréhensible. Ce pouvoir remplit notre tête d'idées, nous inspire des désirs, des passions, des volontés, des réflexions. Il met en mouvement tous les membres de notre corps. Il est arrivé quelquefois qu'une mère a étouffé effectivement dans un vain songe son enfant nouveau-né qui dormait à côté d'elle; qu'un ami a tué son ami. D'autres jouissent réellement d'une femme qu'ils ne connaissent pas. Combien de musiciens ont fait de la musique en dormant! combien de jeunes prédicateurs ont composé des sermons, ou éprouvé des pollutions!

Si notre vie était partagée exactement entre la veille & le sommeil, au lieu que nous ne consumons d'ordinaire à dormir que le tiers de notre chétive durée, & si nous rêvions toujours dans ce sommeil, il serait bien démontré alors que la moitié de notre existence ne dépend point de nous. Mais, supposé

que de vingt-quatre heures nous en passions huit dans les songes, il est évident que voilà le tiers de nos jours qui ne nous appartient en aucune manière. Ajoutez-y l'enfance, ajoutez-y tout le temps employé aux fonctions purement animales, & voyez ce qui reste. Vous serez étonné d'avouer que la moitié de votre vie au moins ne vous appartient point du tout. Concevez à présent de quelle inconséquence il serait qu'une moitié dépendît de vous, & que l'autre n'en dépendît pas.

Concluez donc que le principe universel d'action fait tout en vous.

Un janséniste m'arrête là, & me dit : Vous êtes un plagiaire ; vous avez pris votre doctrine dans le fameux livre *de l'action de* DIEU *sur les créatures*, autrement *de la prémotion physique*, par notre grand patriarche *Boursier*, dont nous avons dit (*) *qu'il avait trempé sa plume dans l'encrier de la Divinité.* Non, mon ami ; je n'ai jamais pris chez les jansénistes ni chez les molinistes qu'une forte aversion pour leurs cabales, & un peu d'indifférence pour leurs opinions. *Boursier*, en prenant DIEU pour son cornet, sait précisément de quelle nature était le sommeil d'*Adam*, quand DIEU lui arracha une côte pour en former sa femme ; de quelle espèce était sa *concupiscence*, sa grâce habituelle, sa grâce actuelle. Il sait avec *St Augustin* qu'on aurait fait des enfans sans volupté dans le paradis terrestre, comme on sème son champ, sans goûter en cela le

(*) *Dictionnaire des grands-hommes*, à l'article *Boursier*.

N. B. Que parmi ces *grands-hommes* il n'y a guère que des jansénistes, comme parmi les *grands-hommes* de l'abbé *Ladvocat*, on ne trouve guère que des partisans des jésuites.

plaisir de la chair. Il est convaincu qu'*Adam* n'a péché dans le paradis terrestre que par distraction. Moi, je ne sais rien de tout cela; & je me contente d'admirer ceux qui ont une si belle & si profonde science.

X.

Du principe d'action appelé ame.

MAIS on a imaginé, après bien des siècles, que nous avions une ame qui agissait par elle-même; & on s'est tellement accoutumé à cette idée qu'on l'a prise pour une chose réelle.

On a crié par-tout l'*ame*, l'*ame !* sans avoir la plus légère notion de ce qu'on prononçait.

Tantôt par ame on voulait dire la vie; tantôt c'était un petit simulacre léger qui nous ressemblait, & qui allait après notre mort boire des eaux de l'Achéron; c'était une harmonie, une omémorie, une entéléchie. Enfin on en a fait un petit être qui n'est point corps, un souffle qui n'est point air; & de ce mot souffle, qui veut dire esprit en plus d'une langue, on a fait un je ne sais quoi qui n'est rien du tout.

Mais qui ne voit qu'on prononçait ce mot d'*ame* vaguement & sans s'entendre, comme on le prononce encore aujourd'hui, & comme on profère les mots de mouvement, d'entendement, d'imagination, de mémoire, de désir, de volonté ? Il n'y a point d'être réel appelé volonté, désir, mémoire, imagination, entendement, mouvement. Mais l'être réel appelé homme comprend, imagine, se souvient, désire,

veut, fe meut. Ce font des termes abftraits, inventés pour faciliter le difcours. Je cours, je dors, je m'éveille; mais il n'y a point d'être phyfique qui foit courfe, ou fommeil, ou éveil. Ni la vue, ni l'ouïe, ni le tact, ni l'odorat, ni le goût ne font des êtres. J'entends, je vois, je flaire, je goûte, je touche. Et comment fais-je tout cela finon parce que le grand être a ainfi difpofé toutes les chofes, parce que le principe d'action, la caufe univerfelle, en un mot, DIEU, nous donne ces facultés ?

Prenons-y bien garde, il y aurait tout autant de raifon à fuppofer dans un limaçon un être fecret appelé *ame libre* que dans l'homme. Car ce limaçon a une volonté, des défirs, des goûts, des fenfations, des idées, de la mémoire. Il veut marcher à l'objet de fa nourriture, à celui de fon amour. Il s'en reffouvient, il en a l'idée, il y va auffi vîte qu'il peut aller; il connaît le plaifir & la douleur. Cependant vous n'êtes point effarouché, quand on vous dit que cet animal n'a point une ame fpirituelle, que DIEU lui a fait ces dons pour un peu de temps, & que celui qui fait mouvoir les aftres fait mouvoir les infectes. Mais quand il s'agit d'un homme, vous changez d'avis. Ce pauvre animal vous paraît fi digne de vos refpects, c'eft-à-dire vous êtes fi orgueilleux, que vous ofez placer dans fon corps chétif quelque chofe qui femble tenir de la nature de DIEU même, & qui cependant, par la perverfité de fes penfées, vous paraît fouvent à vous-même diabolique, quelque chofe de fage & de fou, de bon & d'exécrable, de célefte & d'infernal, d'invifible, d'immortel, d'incompréhenfible, & vous vous êtes accoutumé à cette

idée comme vous avez pris l'habitude de dire *mouvement*, quoiqu'il n'y ait point d'être qui ſoit mouvement; comme vous proférez tous les mots abſtraits, quoiqu'il n'y ait point d'êtres abſtraits.

X I.

Examen du principe d'action appelé ame.

IL y a pourtant un principe d'action dans l'homme. Oui, & il y en a par-tout. Mais ce principe peut-il être autre choſe qu'un reſſort, un premier mobile ſecret qui ſe développe par la volonté toujours agiſſante du premier principe auſſi puiſſant que ſecret, auſſi démontré qu'inviſible, lequel nous avons reconnu être la cauſe eſſentielle de toute la nature?

Si vous créez le mouvement, ſi vous créez des idées, parce que vous le voulez, vous êtes Dieu pour ce moment-là; car vous avez tous les attributs de DIEU; volonté, puiſſance, création. Or figurez-vous l'abſurdité où vous tombez en vous feſant Dieu.

Il faut que vous choiſiſſiez entre ces deux partis, ou d'être Dieu quand il vous plaît, ou de dépendre continuellement de DIEU. Le premier eſt extravagant, le ſecond ſeul eſt raiſonnable.

S'il y avait dans notre corps un petit dieu nommé *ame libre*, qui devient ſi ſouvent un petit diable, il faudrait, ou que ce petit dieu fût créé de toute éternité, ou qu'il fût créé au moment de votre conception, ou qu'il le fût pendant que vous êtes embryon, ou quand vous naiſſez, ou quand vous

commencez à ſentir. Tous ces partis ſont également ridicules.

Un petit dieu ſubalterne inutilement exiſtant pendant une éternité paſſée, pour deſcendre dans un corps qui meurt ſouvent en naiſſant; c'eſt le comble de la contradiction & de l'impertinence.

Si ce petit *dieu-ame* eſt créé au moment que votre père darde je ne ſais quoi dans la matrice de votre mère, voilà le maître de la nature, l'être des êtres occupé continuellement à épier tous les rendez-vous, toujours attentif au moment où un homme prend du plaiſir avec une femme, & ſaiſiſſant ce moment pour envoyer vîte une ame ſentante, penſante, dans un cachot, entre un boyau rectum & une veſſie. Voilà un petit dieu plaiſamment logé! Quand madame accouche d'un enfant mort, que devient ce *dieu-ame* qui était enfermé entre des excrémens infects & de l'urine? Où s'en retourne-t-il?

Les mêmes difficultés, les mêmes inconſéquences, les mêmes abſurdités ridicules & révoltantes ſubſiſtent dans tous les autres cas. L'idée d'une ame telle que le vulgaire la conçoit ordinairement ſans réfléchir, eſt donc ce qu'on a jamais imaginé de plus ſot & de plus fou.

Combien plus raiſonnable, plus décent, plus reſpectueux pour l'être ſuprême, plus convenable à notre nature: & par conſéquent combien plus vrai n'eſt-il pas de dire:

» Nous ſommes des machines produites de tout
» temps les unes après les autres par l'éternel géo-
» mètre; machines faites ainſi que tous les autres
» animaux, ayant les mêmes organes, les mêmes

„ besoins, les mêmes plaisirs, les mêmes douleurs,
„ très-supérieurs à eux tous en beaucoup de choses,
„ inférieurs en quelques autres, ayant reçu du
„ grand être un principe d'action que nous ne pou-
„ vons connaître; recevant tout, ne nous donnant
„ rien, & mille millions de fois plus soumis à lui
„ que l'argille ne l'est au potier qui la façonne?„

Encore une fois, ou l'homme est un dieu, ou il est exactement tout ce que je viens de prononcer. (1)

XII.

Si le principe d'action dans les animaux est libre.

Il y a dans l'homme & dans tout animal un principe d'action comme dans toute machine; & ce premier moteur, ce premier ressort est nécessairement, éternellement disposé par le maître, sans quoi tout serait chaos, sans quoi il n'y aurait point de monde.

Tout animal, ainsi que toute machine, obéit nécessairement, irrévocablement à l'impulsion qui la dirige; cela est évident, cela est assez connu. Tout

(1) Le pouvoir d'agir dans un être intelligent est uniquement la connaissance acquise par l'expérience que le désir qu'il forme que tel effet existe, est constamment suivi de l'existence de cet effet. Nous ne pouvons avoir d'autre idée de l'action. Ainsi le raisonnement de M. de *Voltaire* se réduit à ceci : Ce que je désire, ce que je veux a lieu d'une manière constante, mais pour un bien petit nombre de cas, & même cet ordre est souvent interrompu sans que je sache comment. Je dois donc supposer qu'il existe un être dont la volonté est toujours suivie de l'effet ; c'est la seule idée que je puis avoir d'un agent tout puissant, & si je crois quelquefois être un agent borné, c'est seulement lorsque ma volonté est d'accord avec celle de cet être suprême.

animal eſt doué d'une volonté, & il faut être fou pour croire qu'un chien qui ſuit ſon maître n'ait pas la volonté de le ſuivre. Il marche après lui irréſiſtiblement, oui, ſans doute; mais il marche volontairement. Marche-t-il librement? oui, ſi rien ne l'empêche; c'eſt-à-dire, il peut marcher, il veut marcher, & il marche; ce n'eſt pas dans ſa volonté qu'eſt ſa liberté de marcher, mais dans ſa faculté de marcher à lui donnée. Un roſſignol veut faire ſon nid, & le conſtruit quand il a trouvé de la mouſſe. Il a eu la liberté d'arranger ce berceau ainſi qu'il a eu la liberté de chanter quand il en a eu envie, & qu'il n'a pas été enrhumé. Mais a-t-il eu la liberté d'avoir cette envie, a-t-il voulu vouloir faire ſon nid? A-t-il eu cette abſurde liberté d'indifférence que des théologiens ont fait conſiſter à dire: *Je ne veux ni ne veux pas faire mon nid, cela m'eſt abſolument indifférent; mais je vais vouloir faire mon nid uniquement pour le vouloir, & ſans y être déterminé par rien, & ſeulement pour vous prouver que je ſuis libre.* Telle eſt l'abſurdité qui a régné dans les écoles. Si le roſſignol pouvait parler il dirait à ces docteurs: *Je ſuis invinciblement déterminé à nicher, je veux nicher, j'en ai le pouvoir & je niche; vous êtes invinciblement déterminés à raiſonner mal, vous rempliſſez votre deſtinée comme moi la mienne.*

Nous allons voir ſi l'homme peut-être libre dans un autre ſens.

XIII.

XIII.

De la liberté de l'homme & du destin.

UNE boule qui en pousse une autre, un chien de chasse qui court nécessairement & volontairement après un cerf, ce cerf qui franchit un fossé immense avec non moins de nécessité & de volonté ; cette biche qui produit une autre biche, laquelle en mettra une autre au monde, tout cela n'est pas plus invinciblement déterminé que nous ne le sommes à tout ce que nous fesons : car songeons toujours combien il serait inconséquent, ridicule, absurde, qu'une partie des choses fût arrangée, & que l'autre ne le fût pas.

Tout événement présent est né du passé, & est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers, comme le dit très-bien *Leibnitz*, qui a deviné plus juste en cela que dans son harmonie préétablie. La chaîne éternelle ne peut être ni rompue, ni mêlée. Le grand être qui la tient nécessairement ne peut la laisser flotter incertaine, ni la changer ; car alors il ne serait plus l'être nécessaire, l'être immuable, l'être des êtres ; il serait faible, inconstant, capricieux, il démentirait sa nature, il ne serait plus.

Un destin inévitable est donc la loi de toute la nature ; & c'est ce qui a été senti par toute l'antiquité. La crainte d'ôter à l'homme je ne sais quelle fausse liberté, de dépouiller la vertu de son mérite, & le crime de son horreur, a quelquefois effrayé des ames

tendres ; mais dès qu'elles ont été éclairées, elles sont bientôt revenues à cette grande vérité que tout est enchaîné, & que tout est nécessaire.

L'homme est libre, encore une fois, quand il peut ce qu'il veut, mais il n'est pas libre de vouloir ; il est impossible qu'il veuille sans cause. Si cette cause n'a pas son effet infaillible, elle n'est plus cause. Le nuage qui dirait au vent, je ne veux pas que tu me pousses, ne serait pas plus absurde. Cette vérité ne peut jamais nuire à la morale. Le vice est toujours vice, comme la maladie est toujours maladie. Il faudra toujours réprimer les méchans ; car s'ils sont déterminés au mal, on leur répondra qu'ils sont prédestinés au châtiment.

Eclaircissons toutes ces vérités.

X I V.

Ridicule de la prétendue liberté, nommée liberté d'indifférence.

QUEL admirable spectacle que celui des destinées éternelles de tous les êtres enchaînés au trône du fabricateur de tous les mondes ! Je suppose un moment que cela ne soit pas, & que cette liberté chimérique rende tout événement incertain. Je suppose qu'une de ces substances intermédiaires entre nous & le grand être (car il peut y en avoir des milliars) vienne consulter cet être éternel sur la destinée de quelques-uns de ces globes énormes placés à une si prodigieuse distance de nous. Le souverain de la nature serait

alors réduit à lui répondre : *Je ne ſuis pas ſouverain, je ne ſuis pas le grand être néceſſaire ; chaque petit embryon eſt le maître de faire des deſtinées. Tout le monde eſt libre de vouloir ſans autre cauſe que ſa volonté. L'avenir eſt incertain, tout dépend du caprice ; je ne puis rien prévoir : ce grand tout, que vous avez cru ſi régulier, n'eſt qu'une vaſte anarchie où tout ſe fait ſans cauſe & ſans raiſon. Je me donnerai bien de garde de vous dire, telle choſe arrivera, car alors les gens malins, dont les globes ſont remplis, feraient tout le contraire de ce que j'aurais prévu, ne fût-ce que pour me faire des malices. On oſe toujours être jaloux de ſon maître lorſqu'il n'a pas un pouvoir abſolu qui vous ôte juſqu'à la jalouſie : on eſt bien aiſe de le faire tomber dans le piége. Je ne ſuis qu'un faible ignorant. Adreſſez-vous à quelqu'un de plus puiſſant & de plus habile que moi.*

Cet apologue eſt peut-être plus capable qu'aucun autre argument de faire rentrer en eux-mêmes les partiſans de cette vaine liberté d'indifférence, s'il en eſt encore, & ceux qui s'occupent ſur les bancs à concilier la preſcience avec cette liberté, & ceux qui parlent encore dans l'univerſité de Salamanque ou à Bedlam de la grâce médicinale & de la grâce concomitante.

X V.

Du mal, & en premier lieu, de la deſtruction des bêtes.

NOUS n'avons jamais pu avoir l'idée du bien & du mal que par rapport à nous. Les ſouffrances d'un

animal nous ſemblent des maux, parce qu'étant animaux comme eux, nous jugeons que nous ſerions fort à plaindre ſi on nous en feſait autant. Nous aurions la même pitié d'un arbre ſi on nous diſait qu'il éprouve des tourmens quand on le coupe, & d'une pierre ſi nous apprenions qu'elle ſouffre quand on la taille. Mais nous plaindrions l'arbre & la pierre beaucoup moins que l'animal, parce qu'ils nous reſſemblent moins. Nous ceſſons même bientôt d'être touchés de l'affreuſe deſtinée des bêtes deſtinées pour notre table. Les enfans, qui pleurent la mort du premier poulet qu'ils voient égorger, en rient au ſecond.

Enfin, il n'eſt que trop certain que ce carnage dégoûtant, étalé ſans ceſſe dans nos boucheries & dans nos cuiſines, ne nous paraît pas un mal; au contraire nous regardons cette horreur ſouvent peſtilentielle, comme une bénédiction du Seigneur; & nous avons encore des prières dans leſquelles on le remercie de ces meurtres. Qu'y a-t-il pourtant de plus abominable que de ſe nourrir continuellement de cadavres?

Non-ſeulement nous paſſons notre vie à tuer & à dévorer ce que nous avons tué, mais tous les animaux s'égorgent les uns les autres; ils y ſont portés par un attrait invincible, depuis les plus petits inſectes juſqu'au rhinocéros & à l'éléphant; la terre n'eſt qu'un vaſte champ de guerres, d'embûches, de carnage, de deſtruction; il n'eſt point d'animal qui n'ait ſa proie, & qui pour la ſaiſir n'emploie l'équivalent de la ruſe & de la rage avec laquelle l'exécrable araignée attire & dévore la mouche innocente. Un troupeau de moutons dévore en une heure plus d'inſectes, en broutant l'herbe, qu'il n'y a d'hommes ſur la terre.

Et ce qui eſt encore de plus cruel, c'eſt que dans cette horrible ſcène de meurtres toujours renouvelés, on voit évidemment un deſſein formé de perpétuer toutes les eſpèces par les cadavres ſanglans de leurs ennemis mutuels. Ces victimes n'expirent qu'après que la nature a ſoigneuſement pourvu à en fournir de nouvelles. Tout renaît pour le meurtre.

Cependant je ne vois aucun moraliſte parmi nous, aucun de nos loquaces prédicateurs, aucun même de nos tartuffes, qui ait fait la moindre réflexion ſur cette habitude affreuſe, devenue chez nous nature. Il faut remonter juſqu'au pieux *Porphyre*, & aux compatiſſans pythagoriciens, pour trouver quelqu'un qui nous faſſe honte de notre ſanglante gloutonnerie; ou bien il faut voyager chez les brames: car pour nos moines que le caprice de leurs fondateurs a fait renoncer à la chair, ils ſont meurtriers de ſoles & de turbots, s'ils ne le ſont pas de perdrix & de cailles; (2) & ni parmi les moines, ni dans le concile de Trente, ni dans nos aſſemblées du clergé, ni dans nos académies, on ne s'eſt encore aviſé de donner le nom de mal à cette boucherie univerſelle. On n'y a pas plus ſongé dans les conciles que dans les cabarets.

Le grand être eſt donc juſtifié chez nous de cette boucherie; ou bien il nous a pour complices.

(2) Les moines de la Trappe ne dévorent aucun être vivant, mais ce n'eſt ni par un ſentiment de compaſſion, ni pour avoir une ame plus douce, plus éloignée de la violence, ni pour s'accoutumer à la tempérance ſi néceſſaire à l'homme qui aſpire à ſe rendre indépendant des événemens, ni pour ſe conſerver plus ſain un entendement dont ils ont juré de ne jamais faire uſage. Tels étaient les motifs des philoſophes diſciples de *Pythagore.* Nos pauvres trappiſtes ne font mauvaiſe chère que pour ſe faire une niche; ce qu'ils croient très-propre à divertir l'être des êtres.

XVI.

Du mal dans l'animal appelé homme.

VOILA pour les bêtes ; venons à l'homme. Si ce n'eſt pas un mal que le ſeul être ſur la terre qui connaiſſe DIEU par ſes penſées, ſoit malheureux par ſes penſées ; ſi ce n'eſt pas un mal que cet adorateur de la Divinité ſoit preſque toujours injuſte & ſouffrant, qu'il voie la vertu & qu'il commette le crime, qu'il ſoit ſi ſouvent trompeur & trompé, victime & bourreau de ſes ſemblables &c. &c. ; ſi tout cela n'eſt pas un mal affreux, je ne ſais pas où le mal ſe trouvera.

Les bêtes & les hommes ſouffrent preſque ſans relâche, & les hommes encore davantage, parce que non-ſeulement leur don de penſer eſt très-ſouvent un tourment, mais parce que cette faculté de penſer leur fait toujours craindre la mort que les bêtes ne prévoient point. L'homme eſt un être très-miſérable qui a quelques heures de relâche, quelques minutes de ſatisfaction, & une longue ſuite de jours de douleurs dans ſa courte vie. Tout le monde l'avoue, tout le monde le dit, & on a raiſon.

Ceux qui ont crié que tout eſt bien, ſont des charlatans. *Shaftesbury*, qui mit ce conte à la mode, était un homme très-malheureux. J'ai vu *Bolingbroke* rongé de chagrins & de rage ; & *Pope*, qu'il engagea à mettre en vers cette mauvaiſe plaiſanterie, était un des hommes les plus à plaindre que j'aie jamais connus, contrefait dans ſon corps, inégal dans ſon

humeur, toujours malade, toujours à charge à lui-même, harcelé par cent ennemis jusqu'à son dernier moment. Qu'on me donne du moins des heureux qui me disent tout est bien.

Si on entend par ce *tout est bien*, que la tête de l'homme est bien placée au-dessus de ses deux épaules; que ses yeux sont mieux à côté de la racine de son nez que derrière ses oreilles; que son intestin rectum est mieux placé vers son derrière qu'auprès de sa bouche; à la bonne heure. Tout est bien dans ce sens-là. Les lois physiques & mathématiques sont très-bien observées dans sa structure. Qui aurait vu la belle *Anne de Boulen* & *Marie Stuart*, plus belle encore, dans leur jeunesse, aurait dit, voilà qui est bien: mais l'aurait-il dit en les voyant mourir par la main d'un bourreau? l'aurait-il dit en voyant périr le petit-fils de la belle *Marie Stuart* par le même supplice au milieu de sa capitale? l'aurait-il dit en voyant l'arrière-petit-fils plus malheureux encore, puisqu'il vécut plus long-temps? &c. &c. &c.

Jetez un coup d'œil sur le genre-humain, seulement depuis les proscriptions de *Sylla* jusqu'aux massacres d'Irlande.

Voyez ces champs de bataille, où des imbécilles ont étendu sur la terre d'autres imbécilles par le moyen d'une expérience de physique que fit autrefois un moine. Regardez ces bras, ces jambes, ces cervelles sanglantes & tous ces membres épars; c'est le fruit d'une querelle entre deux ministres ignorans, dont ni l'un ni l'autre n'auraient pu dire un mot devant *Newton*, devant *Locke*, devant *Halley*; ou bien c'est la suite d'une querelle ridicule entre deux

femmes très-impertinentes. Entrez dans l'hôpital voiſin où l'on vient d'entaſſer ceux qui ne ſont pas encore morts, on leur arrache la vie par de nouveaux tourmens, & des entrepreneurs font ce qu'on appelle une fortune, en tenant un regiſtre de ces malheureux qu'on diſſèque de leur vivant, à tant par jour, ſous prétexte de les guérir.

Voyez d'autres gens vêtus en comédiens gagner quelque argent à chanter, dans une langue étrangère, une chanſon très-obſcure & très-plate pour remercier le père de la nature de cet exécrable outrage fait à la nature; & puis, dites tranquillement tout eſt bien. Proférez ce mot, ſi vous l'oſez, entre *Alexandre VI* & *Jules II;* proférez-le ſur les ruines de cent villes englouties par des tremblemens de terre, & au milieu de douze millions d'Américains qu'on aſſaſſine en douze millions de manières, pour les punir de n'avoir pu entendre en latin une bulle du pape que des moines leur ont lue. Proférez-le aujourd'hui 24 auguſte, ou 24 août 1772; jour où ma plume tremble dans ma main, jour de l'anniverſaire centenaire de la St Barthelemi. Paſſez de ces théâtres innombrables de carnage, à ces innombrables réceptacles de douleurs qui couvrent la terre, à cette foule de maladies qui dévorent lentement tant de malheureux pendant toute leur vie; contemplez enfin cette bévue affreuſe de la nature qui empoiſonne le genre-humain dans ſa ſource, & qui attache le plus abominable des fléaux au plaiſir le plus néceſſaire. Voyez ce roi ſi mépriſé, *Henri III*, & ce chef de parti ſi médiocre, le duc de *Mayenne*, attaqués tous deux de la vérole en feſant la guerre civile; & cet inſolent deſcendant d'un

marchand de Florence, ce *Gondi*, ce *Retz*, ce prêtre, cet archevêque de Paris, prêchant un poignard à la main avec la chaude-p.... Pour achever ce tableau si vrai & si funeste, placez-vous entre ces inondations & ces volcans qui ont tant de fois bouleversé tant de parties dans ce globe; placez-vous entre la lèpre & la peste qui l'ont dévasté. Vous enfin qui lisez ceci, ressouvenez-vous de toutes vos peines, avouez que le mal existe, & n'ajoutez pas à tant de misères & d'horreurs la fureur absurde de les nier.

XVII.

Des romans inventés pour deviner l'origine du mal.

De cent peuples qui ont recherché la cause du mal physique & moral, les Indiens sont les premiers dont nous connaissons les imaginations romanesques. Elles sont sublimes, si le mot sublime veut dire *haut*; car le mal, selon les anciens brachmanes, vient d'une querelle arrivée autrefois dans le plus haut des cieux, entre les anges fidelles & les anges jaloux. Les rebelles furent précipités du ciel dans l'Ondéra pour des milliars de siècles. Mais le grand être leur fit grâce au bout de quelques mille ans: on les fit hommes, & ils apportèrent sur la terre le *mal* qu'ils avaient fait naître dans l'empyrée. Nous avons rapporté ailleurs avec étendue cette antique fable, la source de toutes les fables.

Elle fut imitée avec esprit chez les nations ingénieuses, & avec grossiéreté chez les barbares. Rien

n'eſt plus ſpirituel & plus agréable, en effet, que le conte de *Pandore* & de ſa boîte. Si *Héſiode* a eu le mérite d'inventer cette allégorie, je le tiens auſſi ſupérieur à *Homère*, qu'*Homère* l'eſt à *Lycophron*.

Cette boîte de *Pandore*, en contenant tous les maux qui en ſont ſortis, ſemble auſſi renfermer tous les charmes des alluſions les plus frappantes à la fois & les plus délicates. Rien n'eſt plus enchanteur que cette origine de nos ſouffrances. Mais il y a quelque choſe de bien plus eſtimable encore dans l'hiſtoire de cette *Pandore*. Il y a un mérite extrême dont il me ſemble qu'on n'a point parlé, c'eſt qu'il ne fut jamais ordonné d'y croire.

XVIII.

De ces mêmes romans, imités par quelques nations barbares.

VERS la Chaldée & vers la Syrie, les barbares eurent auſſi leurs fables ſur l'origine du mal. Chez une de ces nations voiſines de l'Euphrate, un ſerpent ayant rencontré un âne chargé, & preſſé par la ſoif, lui demanda ce qu'il portait. C'eſt la recette de l'immortalité, répondit l'âne; DIEU en fait préſent à l'homme qui en a chargé mon dos; il vient après moi, & il eſt encore loin parce qu'il n'a que deux jambes; je meurs de ſoif, enſeignez-moi de grâce un ruiſſeau. Le ſerpent mena boire l'âne, & pendant qu'il buvait il lui déroba la recette. De-là vint que le ſerpent fut immortel, & que l'homme fut ſujet à la mort & à toutes les douleurs qui la précèdent.

Vous remarquerez que le ferpent paffait pour immortel chez tous les peuples, parce que fa peau muait. Or s'il changeait de peau, c'était fans doute pour rajeunir. J'ai déjà parlé ailleurs de cette théologie de couleuvres; mais il eft bon de la remettre fous les yeux du lecteur pour lui faire voir ce que c'était que cette vénérable antiquité chez laquelle les ferpens & les ânes jouaient de fi grands rôles.

En Syrie on prenait plus d'effor; on contait que l'homme & la femme ayant été créés dans le ciel, ils avaient eu un jour envie de manger d'une galette; qu'après ce déjeûner il fallut aller à la garde-robe, qu'ils prièrent un ange de leur enfeigner où étaient les privés. L'ange leur montra la terre. Ils y allèrent; & DIEU pour les punir de leur gourmandife, les y laiffa. Laiffons-les-y auffi eux & leur déjeûner, & leur âne, & leur ferpent. Ces ramas d'inconcevables fadaifes venues de Syrie ne méritent pas qu'on s'y arrête un moment. Les déteftables fables d'un peuple obfcur doivent être bannies d'un fujet férieux.

Revenons de ces inepties honteufes à ce grand mot d'*Epicure* qui alarme depuis fi long-temps la terre entière, & auquel on ne peut répondre qu'en gémiffant. *Ou* DIEU *a voulu empêcher le mal & il ne l'a pas pu; ou il l'a pu & ne l'a pas voulu, &c.*

Mille bacheliers, mille licenciés ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable; & c'eft fous cet abri terrible que fe font réfugiés tous les athées; c'eft-là qu'il vient des bacheliers & des licenciés. Mais il faut enfin que les athées conviennent qu'il y a dans la nature un principe agiffant, intelligent, néceffaire, éternel, & que c'eft de ce principe que

vient ce que nous appelons le bien & le mal. Examinons la chose avec les athées.

XIX.

Discours d'un athée sur tout cela.

Un athée me dit: Il m'est démontré, je l'avoue, qu'un principe éternel & nécessaire existe. Mais de ce qu'il est nécessaire, je conclus que tout ce qui en dérive est nécessaire aussi; vous avez été forcé d'en convenir vous-même. Puisque tout est nécessaire, le mal est inévitable comme le bien. La grande roue de la machine qui tourne sans cesse, écrase tout ce qu'elle rencontre. Je n'ai pas besoin d'un être intelligent qui ne peut rien par lui-même, & qui est esclave de sa destinée, comme moi de la mienne. S'il existait, j'aurais trop de reproche à lui faire. Je serais forcé de l'appeler *faible* ou *méchant*. J'aime mieux nier son existence que de lui dire des injures. Achevons comme nous pourrons cette vie misérable, sans recourir à un être fantastique que jamais personne n'a vu, & auquel il importerait très-peu, s'il existait, que nous le crussions ou non. Ce que je pense de lui ne peut pas plus l'affecter, supposé qu'il soit, que ce qu'il pense de moi & que j'ignore, ne m'affecte. Nul rapport entre lui & moi, nulle liaison, nul intérêt. Ou cet être n'est pas, ou il m'est absolument étranger. Fesons comme font neuf cents quatre-vingt-dix-neuf mortels sur mille: ils sèment, ils plantent, ils travaillent, il engendrent, ils

mangent, boivent, dorment, souffrent & meurent sans parler de métaphysique, sans savoir s'il y en a une.

X X.

Discours d'un manichéen.

UN manichéen, ayant entendu cet athée, lui dit: Vous vous trompez. Non-seulement il existe un DIEU; mais il y en a nécessairement deux. On nous a très-bien démontré que tout étant arrangé avec intelligence, il existe dans la nature un pouvoir intelligent, mais il est impossible que ce pouvoir intelligent, qui a fait le bien, ait fait aussi le mal. Il faut que le mal ait aussi son Dieu. Le premier *Zoroastre* annonça cette grande vérité, il y a environ douze mille ans; & deux autres *Zoroastres* sont venus la confirmer dans la suite. Les Parsis ont toujours suivi cette admirable doctrine, & la suivent encore. Je ne sais quel misérable peuple, appelé juif, étant autrefois esclave chez nous, y apprit un peu de cette science avec le nom de *Satan*, & de *Knatbul*. Il reconnut enfin DIEU & le diable: & le diable même fut si puissant chez ce pauvre petit peuple, qu'un jour DIEU étant descendu dans son pays, le diable l'emporta sur une montagne. Reconnaissez donc deux dieux: le monde est assez grand pour les contenir, & pour leur donner de l'exercice.

XXI.

Discours d'un païen.

Un païen se leva alors, & dit: S'il faut reconnaître deux dieux, je ne vois pas ce qui nous empêchera d'en adorer mille. Les Grecs & les Romains, qui valaient mieux que vous, étaient polythéistes. Il faudra bien qu'on revienne un jour à cette doctrine admirable qui peuple l'univers de génies & de divinités. C'est indubitablement le seul système qui rende raison de tout; le seul dans lequel il n'y a point de contradiction. Si votre femme vous trahit, c'est *Vénus* qui en est la cause. Si vous êtes volé, vous vous en prenez à *Mercure*. Si vous perdez un bras ou une jambe dans une bataille, c'est *Mars* qui l'a ordonné ainsi. Voilà pour le mal. Mais à l'égard du bien, non-seulement *Apollon*, *Cérès*, *Pomone*, *Bacchus* & *Flore* vous comblent de présens; mais dans l'occasion ce même *Mars* peut vous défaire de vos ennemis: cette même *Vénus* peut vous fournir des maîtresses: ce même *Mercure* peut verser dans votre coffre tout l'or de votre voisin, pourvu que votre main aide son caducée.

Il était bien plus aisé à tous ces dieux de s'entendre ensemble pour gouverner l'univers, qu'il ne paraît facile à ce manichéen qu'*Oromase* le bienfesant & *Arimane* le malfesant, tous deux ennemis mortels, se concilient pour faire subsister ensemble la lumière & les ténèbres. Plusieurs yeux voient mieux qu'un seul. Aussi tous les anciens poëtes assemblent sans cesse le

conſeil des dieux. Comment voulez-vous qu'un ſeul dieu ſuffiſe à la fois à tous les détails de ce qui ſe paſſe dans Saturne & à toutes les affaires de l'étoile de la chèvre? Quoi! dans notre petit globe tout ſera réglé par des conſeils, excepté chez le roi de Pruſſe & chez le pape *Ganganelli;* & il n'y aurait point de conſeil dans le ciel? Rien n'eſt plus ſage ſans doute que de décider de tout à la pluralité des voix. La Divinité ſe conduit toujours par les voies les plus ſages. Je compare un déiſte, vis-à-vis un païen, à un ſoldat pruſſien qui va dans le territoire de Veniſe: il y eſt charmé de la bonté du gouvernement. Il faut, dit-il, que le roi de ce pays-ci travaille du ſoir juſqu'au matin. Je le plains beaucoup. — Il n'y a point de roi, lui répond-on; c'eſt un conſeil qui gouverne.

Voici donc les vrais principes de notre antique religion.

Le grand être appelé *Jeovah* ou *Hiao* chez les Phéniciens; le *Jou* des autres nations aſiatiques, le *Jupiter* des Romains, le *Zeus* des Grecs eſt le ſouverain des dieux & des hommes.

Deûm ſator atque hominum rex.

Le maître de toute la nature, & dont rien n'approche dans toute l'étendue des êtres.

Cui nihil ſimile, nec ſecundum.

L'eſprit vivifiant qui anime l'univers.

Jovis omnia plena.

Toutes les notions qu'on peut avoir de DIEU ſont

renfermées dans ce beau vers de l'ancien *Orphée*, cité dans toute l'antiquité & répété dans tous les myſtères.

Eis es autogènes enos ekdona panta tetuktai.

Il naquit de lui-même, & tout eſt né de lui.

Mais il confie à tous les dieux ſubalternes le ſoin des aſtres, des élémens, des mers & des entrailles de la terre. Sa femme, qui repréſente l'étendue de l'eſpace qu'il remplit, eſt *Junon*. Sa fille, qui eſt la ſageſſe éternelle, ſa parole, ſon verbe, eſt *Minerve*. Son autre fille *Vénus* eſt l'amante de la génération *Philometai*. Elle eſt la mère de l'amour qui enflamme tous les êtres ſenſibles, qui les unit, qui répare leurs pertes continuelles, qui reproduit par le ſeul attrait de la volupté tout ce que la néceſſité dévoue à la mort. Tous les dieux ont fait des préſens aux mortels. *Cérès* leur a donné les blés, *Bacchus* la vigne, *Pomone* les fruits, *Apollon* & *Mercure* leur ont appris les arts.

Le grand *Zeus*, le grand *Demiourgos* avait formé les planètes & la terre. Il avait fait naître ſur notre globe les hommes & les animaux. Le premier homme, au rapport de *Béroſe*, fut *Alore* père de *Sarès*, aïeul d'*Alaſpare*; lequel engendra *Amenon*, dont naquit *Métalare*, qui fut père de *Daon*; père d'*Evérodac*, pere d'*Amphis*, père d'*Oſiarte*, père de ce célèbre *Sixutros*, ou *Xixuter*, ou *Xixutrus* roi de Chaldée, ſous lequel arriva cette inondation (*a*) ſi connue, que les

(*a*) Pluſieurs ſavans croient que ce déluge de *Sixuter*, *Sixutrus* ou *Xixutre* eſt probablement celui qui forma la Méditerranée. D'autres penſent que c'eſt celui qui jeta une partie du Pont-Euxin dans la mer Egée. *Béroſe* raconte que *Saturne* apparut à *Sixuter*; qu'il l'avertit que la terre allait être inondée, & qu'il devait bâtir au plus vite, pour ſe ſauver lui & les

Grecs

Grecs ont appelée déluge d'*Ogygès* : inondation dont on n'a point aujourd'hui d'époque certaine, non plus que de l'autre grande inondation qui engloutit l'île Atlantide & une partie de la Grèce environ six mille ans auparavant.

Nous avons une autre théogonie suivant *Sanchoniathon*, mais on n'y trouve point de déluge. Celle des Indiens, des Chinois, des Egyptiens sont encore fort différentes.

Tous les événemens de l'antiquité sont enveloppés dans une nuit obscure; mais l'existence & les bienfaits de *Jupiter* sont plus clairs que la lumière du soleil. Les héros qui, à son exemple, firent du bien aux hommes, étaient appelés du saint nom de *Dionysios*, fils de DIEU. *Bacchus*, *Hercule*, *Persée*, *Romulus* reçurent ce surnom sacré. On alla même jusqu'à dire que la vertu divine s'était communiquée à leurs mères. Les Grecs & les Romains, quoique un peu débauchés, comme le sont aujourd'hui tous les chrétiens de bonne compagnie, quoiqu'un peu ivrognes comme des chanoines d'Allemagne, quoique un peu sodomites, comme le roi de France *Henri III* & son *Nogaret*, étaient très-religieux. Ils sacrifiaient, ils offraient de l'encens, ils fesaient des processions, ils jeûnaient, *stolatæ ibant nudis pedibus, passis capillis, manibus puris, & Jovem aquam exorabant; & statim urceatim pluebat.*

siens, un vaisseau large de mille deux cents pieds, & long de six mille deux cents.

Sixuter construisit son vaisseau. Lorsque les eaux furent retirées, il lâcha des oiseaux, qui n'étant point revenus, lui firent connaître que la terre était habitable. Il laissa son vaisseau sur une montagne d'Arménie. C'est de-là que vient, selon les doctes, la tradition que notre arche s'arrêta sur le mont Ararat.

Mais tout ſe corrompt. La religion s'altéra. Ce beau nom de fils de DIEU, c'eſt-à-dire, de juſte & de bienfeſant, fut donné dans la ſuite aux hommes les plus injuſtes & les plus cruels, parce qu'ils étaient puiſſans. L'antique piété, qui était humaine, fut chaſſée par la ſuperſtition qui eſt toujours cruelle. La vertu avait habité ſur la terre tant que les pères de famille furent les ſeuls prêtres, & offrirent à *Jupiter* & aux dieux immortels les prémices des fruits & des fleurs : mais tout fut perverti quand les prêtres répandirent le ſang, & voulurent partager avec les dieux. Ils partagèrent en effet, en prenant pour eux les offrandes, & laiſſant aux dieux la fumée. On ſait comment nos ennemis réuſſirent à nous écraſer, en adoptant nos premières mœurs, en rejetant nos ſacrifices ſanglans, en rappelant les hommes à l'égalité, à la ſimplicité, en ſe feſant un parti parmi les pauvres, juſqu'à ce qu'ils euſſent ſubjugué les riches. Ils ſe ſont mis à notre place. Nous ſommes anéantis, ils triomphent ; mais corrompus enfin comme nous, ils ont beſoin d'une grande réforme que je leur ſouhaite de tout mon cœur.

XXII.

Diſcours d'un juif.

LAISSONS-LA cet idolâtre qui fait de DIEU un ſtathouder, & qui nous préſente des dieux ſubalternes comme des députés des Provinces-Unies.

Ma religion étant au-deſſus de la nature ne peut avoir rien qui reſſemble aux autres.

La première différence entr'elles & nous, c'eſt que notre ſource fut cachée très-long-temps au reſte de la terre. Les dogmes de nos pères furent enſevelis, ainſi que nous, dans un petit pays d'environ cinquante lieues de long ſur vingt de large. C'eſt dans ce puits qu'habita la vérité inconnue à tout le globe ; juſqu'à ce que des rebelles ſortis du milieu de nous lui ôtaſſent ſon nom de vérité, ſous les règnes de *Tibère*, de *Caligula*, de *Claude*, de *Néron* ; & que peu-à-peu ils ſe vantaſſent d'établir une vérité toute nouvelle.

Les Chaldéens avaient pour père *Alore* ; comme vous ſavez. Les Phéniciens deſcendaient d'un autre homme qui ſe nommait *Origine*, ſelon *Sanchoniathon*. Les Grecs eurent leur *Prométhée* ; les Atlantides eurent leur *Ouran*, nommé en grec *Ouranos*. Je ne parle ici ni des Chinois, ni des Indiens, ni des Scythes. Pour nous, nous eûmes notre *Adam*, de qui perſonne n'entendit jamais parler, excepté notre ſeule nation, & encore très-tard. Ce ne fut point l'*Ephaiſtos* des Grecs, appelé *Vulcanus* par les Latins, qui inventa l'art d'employer les métaux, ce fut *Tubalkaïn*. Tout l'Occident fut étonné d'apprendre ſous *Conſtantin* que ce n'était plus à *Bacchus* que les nations devaient l'uſage du vin, mais à un *Noé* de qui perſonne n'avait jamais entendu prononcer le nom dans l'empire romain, non plus que ceux de ſes ancêtres, inconnus de la terre entière. On ne ſut cette anecdote que par notre Bible traduite en grec, qui ne commença que vers cette époque à être un peu répandue. Le ſoleil alors ne fut plus la ſource de la lumière ; mais la lumière fut créée avant le ſoleil & ſéparée des ténèbres, comme les eaux furent ſéparées des eaux. La femme fut pétrie d'une côte que DIEU

lui-même arracha d'un homme endormi ſans le réveiller, & ſans que ſes deſcendans aient jamais eu une côte de moins.

Le Tygre, l'Araxe, l'Euphrate & le Nil ont eu tous quatre leurs ſources dans le même jardin. Nous n'avons jamais ſu où était ce jardin ; mais il eſt prouvé qu'il exiſtait, car la porte en a été gardée par un chérub.

Les bêtes parlent. L'éloquence d'un ſerpent perd tout le genre-humain. Un prophète chaldéen s'entretient avec ſon âne.

DIEU, le créateur de tous les hommes, n'eſt plus le père de tous les hommes, mais de notre ſeule famille. Cette famille toujours errante abandonna le fertile pays de la Chaldée pour aller errer quelque temps vers Sodome ; & c'eſt de ce voyage qu'elle acquit des droits inconteſtables ſur la ville de Jéruſalem, laquelle n'exiſtait pas encore.

Notre famille pullule tellement que ſoixante & dix hommes, au bout de deux cents quinze ans, en produiſent ſix cents trente mille portant les armes. Ce qui compoſe, en comptant les femmes, les vieillards & les enfans, environ trois millions. Ces trois millions habitent un petit canton de l'Egypte qui ne peut pas nourrir vingt mille perſonnes. DIEU égorge en leur faveur pendant la nuit tous les premiers-nés égyptiens ; & DIEU, après ce maſſacre, au lieu de donner l'Egypte à ſon peuple, ſe met à ſa tête pour s'enfuir avec lui à pied ſec au milieu de la mer, & pour faire mourir toute la génération juive dans un déſert.

Nous ſommes ſept fois eſclaves malgré les miracles épouvantables que DIEU fait chaque jour pour nous, juſqu'à faire arrêter la lune en plein midi & même le

ſoleil. Dix de nos tribus ſur douze périſſent à jamais. Les deux autres ſont diſperſées & rognent les eſpèces. Cependant nous avons toujours des prophètes. DIEU deſcend toujours chez notre ſeul peuple, & ne ſe mêle que de nous. Il apparaît continuellement à ces prophètes, ſes ſeuls confidens, ſes ſeuls favoris.

Il va viſiter *Addo*, ou *Iddo*, ou *Jeddo*, & lui ordonne de voyager ſans manger. Le prophète croit que DIEU lui a ordonné de manger pour mieux marcher; il mange, & auſſitôt il eſt mangé par un lion. (Troiſième des Rois, chapitre XIII.)

DIEU commande à *Iſaïe* de marcher tout nu, & expreſſément de montrer ſes feſſes; *diſcoopertis natibus*. (*Iſaïe*, chapitre XX.)

DIEU ordonne à *Jérémie* de ſe mettre un joug ſur le cou & un bât ſur le dos. (chapitre XXVII, ſelon l'hébreu.)

Il ordonne à *Ezéchiel* de ſe faire lier, & de manger un livre de parchemin, de ſe coucher deux cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit, & quarante jours ſur le côté gauche, puis de manger de la m... ſur ſon pain. (*b*)

Il commande à *Oſée* de prendre une fille de joie & de lui faire trois enfans; puis il lui commande de

(*b*) C'eſt ainſi que le convulſionnaire *Carré Montgeron*, conſeiller du parlement de Paris, dans ſon recueil de miracles, préſenté au roi, certifie qu'une fille remplie de la grâce efficace, ne but pendant vingt & un jours que de l'urine, & ne mangea que de la m...., ce qui lui donna tant de lait, qu'elle le rendait par la bouche. Il faut ſuppoſer que c'était ſon amant qui la nourriſſait. On voit par-là que les mêmes farces ſe ſont jouées chez les Juifs & chez les Velches. Mais ajoutez-y toutes les autres nations; elles ſe reſſemblent, au déjeûner près du prophète *Ezéchiel* & de la petite convulſionnaire.

payer une femme adultère, & de lui faire auſſi des enfans, &c. &c. &c. &c.

Joignez à tous ces prodiges une ſérie non interrompue de maſſacres, & vous verrez que tout eſt divin chez nous, puiſque rien n'y eſt ſuivant les lois appelées honnêtes chez les hommes.

Mais malheureuſement nous ne fûmes bien connus des autres nations que lorſque nous fûmes preſque anéantis. Ce furent nos ennemis les chrétiens qui nous firent connaître en s'emparant de nos dépouilles. Ils conſtruiſirent leur édifice des matériaux de notre Bible bien mal traduite en grec. Ils nous inſultent, ils nous oppriment encore aujourd'hui; mais patience, nous aurons notre tour; & l'on ſait quel ſera notre triomphe à la fin du monde quand il n'y aura plus perſonne ſur la terre.

XXIII.

Diſcours d'un turc.

QUAND le juif eut fini, un turc, qui avait fumé pendant toute la ſéance, ſe lava la bouche, récita la formule *Allah Illah*, & s'adreſſant à moi me dit:

J'ai écouté tous ces rêveurs, j'ai entrevu que tu es un chien de chrétien, mais tu m'agrées parce que tu me parais indulgent, & que tu es pour la prédeſtination gratuite. Je te crois homme de bon ſens, attendu que tu ſembles être de mon avis.

La plupart de tes chiens de chrétiens n'ont jamais

dit que des sottises sur notre *Mahomet*. Un baron du *Tott*, homme de beaucoup d'esprit & de fort bonne compagnie, qui nous a rendu de grands services dans la dernière guerre, me fit lire il n'y a pas long-temps un livre d'un de vos plus grands savans nommé *Grotius*, intitulé, *De la vérité de la religion chrétienne*. Ce *Grotius* accuse notre grand *Mahomet* d'avoir fait accroire qu'un pigeon lui parlait à l'oreille, qu'un chameau avait avec lui des conversations pendant la nuit, & qu'il avait mis la moitié de la lune dans sa manche. Si les plus savans de vos christicoles ont dit de telles âneries, que dois-je penser des autres ?

Non, *Mahomet* ne fit point de ces miracles opérés dans un village, & dont on ne parle que cent ans après l'événement prétendu. Il ne fit point de ces miracles que M. du *Tott* m'a lus dans la légende dorée écrite à Gènes. Il ne fit point de ces miracles à la St Médard, dont on s'est tant moqué dans l'Europe, & dont un ambassadeur de France a tant ri avec nous. Les miracles de *Mahomet* ont été des victoires. Et DIEU, en lui soumettant la moitié de notre hémisphère, a montré qu'il était son favori. Il n'a point été ignoré pendant deux siècles entiers. Dès qu'on l'a persécuté il a été triomphant.

Sa religion est sage, sévère, chaste & humaine. Sage, puisqu'elle ne tombe pas dans la démence de donner à DIEU des associés & qu'elle n'a point de mystères; sévère, puisqu'elle défend les jeux de hasard, le vin & les liqueurs fortes, & qu'elle ordonne la prière cinq fois par jour; chaste, puisqu'elle réduit à quatre femmes ce nombre prodigieux d'épouses qui partageaient le lit de tous les princes de l'Orient;

humaine, puifqu'elle nous ordonne l'aumône bien plus rigoureufement que le voyage de la Mecque.

Ajoutez à tous ces caractères de vérité la tolérance. Songez que nous avons dans la feule ville de Stamboul plus de cent mille chrétiens de toutes fectes, qui étalent en paix toutes les cérémonies de leurs cultes différens, & qui vivent fi heureux fous la protection de nos lois qu'ils ne daignent jamais venir chez vous, tandis que vous accourez en foule à notre porte impériale.

XXIV.

Difcours d'un théifte.

UN théifte alors demanda la permiffion de parler, & s'exprima ainfi :

Chacun a fon avis bon ou mauvais. Je ferais fâché de contrifter un honnête homme. Je demande d'abord pardon à monfieur l'athée ; mais il me femble qu'étant forcé de reconnaître un deffein admirable dans l'ordre de cet univers, il doit admettre une intelligence qui a conçu & exécuté ce deffein. C'eft affez, ce me femble, que quand monfieur l'athée fait allumer une bougie, il convienne que c'eft pour l'éclairer. Il me paraît qu'il doit convenir auffi que le foleil eft fait pour éclairer notre portion d'univers. Il ne faut pas difputer fur des chofes fi vraifemblables.

Monfieur doit fe rendre de bonne grâce, d'autant plus qu'étant honnête homme il n'a rien à craindre d'un maître qui n'a nul intérêt de lui faire du mal.

Il peut reconnaître un Dieu en toute sureté, il n'en payera pas un denier d'impôt de plus, & n'en fera pas moins bonne chère.

Pour vous, monsieur le païen, je vous avoue que vous venez un peu tard pour rétablir le polythéisme. Il eût fallu que *Maxence* eût remporté la victoire sur *Constantin*, ou que *Julien* eût vécu trente ans de plus.

Je confesse que je ne vois nulle impossibilité dans l'existence de plusieurs êtres prodigieusement supérieurs à nous, lesquels auraient chacun l'intendance d'un globe céleste. J'aurais même assez volontiers quelque plaisir à préférer les Naïades, les Dryades, les Sylvains, les Grâces, les Amours, à *St Fiacre*, à *St Pancrace*, à *Sts Crépin* & *Cripinien*, à *St Vitt*, à *Ste Cunégonde*, à *Ste Marjolaine*. Mais enfin, il ne faut pas multiplier les êtres sans nécessité : & puisqu'une seule intelligence suffit pour l'arrangement de ce monde, je m'en tiendrai-là, jusqu'à ce que d'autres puissances m'apprennent qu'elles partagent l'empire.

Quant à vous, monsieur le manichéen, vous me paraissez un duelliste qui aimez à combattre. Je suis pacifique ; je n'aime pas à me trouver entre deux concurrens qui sont éternellement aux prises. Il me suffit de votre *Oromase*, reprenez votre *Arimane*.

Je demeurerai toujours un peu embarrassé sur l'origine du mal, mais je supposerai que le bon *Oromase* qui a tout fait n'a pu faire mieux. Il est impossible que je l'offense quand je lui dis : Vous avez fait tout ce qu'un être puissant, sage & bon pouvait faire. Ce n'est pas votre faute si vos ouvrages ne peuvent être aussi bons, aussi parfaits que vous-même. Une différence essentielle entre vous & vos créatures c'est

l'imperfection. Vous ne pouviez faire des dieux ; il a fallu que les hommes, ayant de la raison, eussent aussi de la folie, comme il a fallu des frottemens dans toutes les machines. Chaque homme a essentiellement sa dose d'imperfection & de démence, par cela même que vous êtes parfait & sage. Il ne doit pas être toujours heureux, par cela même que vous êtes toujours heureux. Il me paraît qu'un assemblage de muscles, de nerfs & de veines ne peut durer que quatre-vingts ou cent ans tout au plus, & que vous devez durer toujours. Il me paraît impossible qu'un animal, composé nécessairement de désirs & de volontés, n'ait pas trop souvent la volonté de se faire du bien en fesant du mal à son prochain. Il n'y a que vous qui ne fassiez jamais de mal. Enfin, il y a nécessairement une si grande distance entre vous & vos ouvrages, que le bien est dans vous, le mal doit être dans eux.

Pour moi, tout imparfait que je suis, je vous remercie encore de m'avoir donné l'être pour un peu de temps, & surtout de ne m'avoir pas fait professeur de théologie.

Ce n'est point là du tout un mauvais compliment. DIEU ne saurait être fâché contre moi, quand je ne veux pas lui déplaire. Enfin, je pense qu'en ne fesant jamais de tort à mes frères, & en respectant mon maître, je n'aurai rien à craindre ni d'*Arimane*, ni de *Satan*, ni de *Knatbul*, ni de *Cerbère* & des furies, ni de *St Fiacre* & *St Crépin*, ni même de ce monsieur *Cogé* régent de seconde, qui a pris *magis* pour *minus* ; & que j'achèverai mes jours en paix *in ista quæ vocatur hodie philosophia*. (*)

(*) Voyez dans ce volume le discours de M. *Belleguier* avocat.

Je viens à vous, M. *Acosta*, M. *Abrabanel*, M. *Benjamin*, vous me paraissez les plus fous de la bande. Les Caffres, les Hottentots, les nègres de Guinée sont des êtres beaucoup plus raisonnables & plus honnêtes que les Juifs vos ancêtres. Vous l'avez emporté sur toutes les nations en fables impertinentes, en mauvaise conduite & en barbarie ; vous en portez la peine ; tel est votre destin. L'empire romain est tombé ; les Parsis vos anciens maîtres sont dispersés ; les Banians le sont aussi. Les Arméniens vont vendre des haillons, & sont courtiers dans toute l'Asie. Il n'y a plus de trace des anciens Egyptiens. Pourquoi seriez-vous une puissance ?

Pour vous, monsieur le turc, je vous conseille de faire la paix au plus vîte avec l'impératrice de Russie, si vous voulez conserver ce que vous avez usurpé en Europe. Je veux croire que les victoires de *Mahomet* fils d'*Abdala* sont des miracles, mais *Catherine II* fait des miracles aussi ; prenez garde qu'elle ne fasse un jour celui de vous renvoyer dans les déserts dont vous êtes venus. Continuez surtout à être tolérans ; c'est le vrai moyen de plaire à l'être des êtres, qui est également le père des Turcs & des Russes, des Chinois & des Japonais, des nègres & des jaunes, & de la nature entière.

X X V.

Discours d'un citoyen.

QUAND le théiste eut parlé, il se leva un homme qui dit : Je suis citoyen, & par conséquent l'ami de

tous ces messieurs. Je ne disputerai avec aucun d'eux; je souhaite seulement qu'ils soient tous unis dans le dessein de s'aider mutuellement, de s'aimer & de se rendre heureux les uns les autres, autant que des hommes d'opinions si diverses peuvent s'aimer, & autant qu'ils peuvent contribuer à leur bonheur, ce qui est aussi difficile que nécessaire.

Pour cet effet, je leur conseille d'abord de jeter dans le feu tous les livres de controverse qu'ils pourront rencontrer, & surtout ceux du jésuite *Garasse*, du jésuite *Guignard*, du jésuite *Malagrida*, du jésuite *Patouillet*, du jésuite *Nonotte* & du jésuite *Paulian* le plus impertinent de tous; comme aussi la gazette ecclésiastique, & tous autres libelles qui ne sont que l'aliment de la guerre civile des sots.

Ensuite chacun de nos frères, soit théiste, soit turc, soit païen, soit chrétien grec ou chrétien latin, ou anglican, ou scandinave, soit juif, soit athée lira attentivement quelques pages des offices de *Cicéron*, ou de *Montagne*, & quelques fables de *la Fontaine*.

Cette lecture dispose insensiblement les hommes à la concorde que tous les théologiens ont eue jusqu'ici en horreur. Les esprits étant ainsi préparés, toutes les fois qu'un chrétien & un musulman rencontreront un athée, ils lui diront : Notre cher frère, le ciel vous illumine! Et l'athée répondra : Dès que je serai converti je viendrai vous en remercier.

Le théiste donnera deux baisers à la femme manichéenne à l'honneur des deux principes. La grecque & la romaine en donneront trois à chacun des autres sectaires, soit quakers, soit jansénistes. Elles ne seront tenues que d'embrasser une seule fois les sociniens,

attendu que ceux-là ne croient qu'une ſeule perſonne en DIEU ; mais cet embraſſement en vaudra trois, quand il ſera fait de bonne foi.

Nous ſavons qu'un athée peut vivre très-cordialement avec un juif, ſurtout ſi celui-ci ne lui prête de l'argent qu'à huit pour cent : mais nous déſeſpérons de voir jamais une amitié bien vive entre un calviniſte & un luthérien. Tout ce que nous exigeons du calviniſte, c'eſt qu'il rende le ſalut au luthérien avec quelque affection, & qu'il n'imite plus les quakers qui ne font la révérence à perſonne, mais dont les calviniſtes n'ont pas la candeur.

Nous exhortons les primitifs nommés quakers à marier leurs fils aux filles des théiſtes nommés ſociniens, attendu que ces demoiſelles étant preſque toutes filles de prêtres, ſont très-pauvres. Non-ſeulement ce ſera une fort bonne action devant DIEU & devant les hommes, mais ces mariages produiront une nouvelle race qui, repréſentant les premiers temps de l'Egliſe chrétienne, ſera très-utile au genre-humain.

Ces préliminaires étant accordés, s'il arrive quelque querelle entre deux ſectaires, ils ne prendront jamais un théologien pour arbitre ; car celui-ci mangerait infailliblement l'huitre, & leur laiſſerait les écailles.

Pour entretenir la paix établie, on ne mettra rien en vente, ſoit de grec à turc, ou de turc à juif, ou de romain à romain, que ce qui ſert à la nourriture, au vêtement, au logement, ou au plaiſir de l'homme. On ne vendra ni circonciſion, ni baptême, ni ſépulture, ni la permiſſion de courir dans le caaba autour de la pierre noire, ni l'agrément de s'endurcir les genoux

devant la Notre-Dame de Lorette qui eſt plus noire encore.

Dans toutes les diſputes qui ſurviendront, il eſt défendu expreſſément de ſe traiter de chien, quelque colère qu'on ſoit; à moins qu'on ne traite d'hommes les chiens, quand ils nous emporteront notre dîner & qu'ils nous mordront &c. &c. &c.

TOUT EN DIEU.

COMMENTAIRE

SUR

MALLEBRANCHE.

Par l'abbé de TILLADET.

TOUT

TOUT EN DIEU.

In Deo vivimus, movemur, & sumus.

Tout se meut, tout respire, & tout existe en DIEU.

ARATUS, cité & approuvé par *St Paul*, fit cette confession de foi chez les Grecs.

Le vertueux *Caton* dit la même chose dans *Lucain*: *Jupiter est quodcumque vides, quocumque moveris.*

Mallebranche est le commentateur d'*Aratus*, de *St Paul* & de *Caton*. Il a réussi en montrant les erreurs des sens & de l'imagination; mais quand il a voulu développer cette grande vérité que *Tout est en* DIEU, tous les lecteurs ont dit que le commentaire est plus obscur que le texte.

Avouons avec *Mallebranche* que nous ne pouvons nous donner nos idées.

Avouons que les objets ne peuvent par eux-mêmes nous en donner; car comment se peut-il qu'un morceau de matière ait en soi la vertu de produire dans moi une pensée?

Donc l'être éternel, producteur de tout, produit les idées, de quelque manière que ce puisse être.

Mais qu'est-ce qu'une idée? qu'est-ce qu'une sensation, une volonté &c.? C'est moi apercevant, moi sentant, moi voulant.

On sait enfin qu'il n'y a pas plus d'être réel appelé *idée*, que d'être réel nommé *mouvement;* mais il y a des corps mus.

De même il n'y a point d'être réel particulier nommé *mémoire*, *imagination*, *jugement;* mais nous nous ſouvenons, nous imaginons, nous jugeons.

Tout cela eſt d'une vérité inconteſtable.

Lois de la nature.

MAINTENANT, comment l'être éternel & formateur produit-il tous ces modes dans des corps organiſés ?

A-t-il mis deux êtres dans un grain de froment dont l'un fera germer l'autre? A-t-il mis deux êtres dans un cerf dont l'un fera courir l'autre? Non, ſans doute; mais le grain eſt doué de la faculté de végéter, & le cerf de celle de courir.

Qu'eſt-ce que la végétation ? c'eſt du mouvement dans la matière. Quelle eſt cette faculté de courir ? c'eſt l'arrangement des muſcles qui, attachés à des os, conduiſent en avant d'autres os attachés à d'autres muſcles.

C'eſt évidemment une mathématique générale qui dirige toute la nature, & qui opère toutes les productions. Le vol des oiſeaux, le nagement des poiſſons, la courſe des quadrupèdes ſont des effets démontrés des règles du mouvement connues.

La formation, la nutrition, l'accroiſſement, le dépériſſement des animaux ſont de même des effets démontrés de lois mathématiques plus compliquées.

Les ſenſations, les idées de ces animaux peuvent-elles être autre choſe que des effets plus admirables de lois mathématiques plus utiles?

Mécanique des ſens.

VOUS expliquez par ces lois comment un animal ſe meut pour aller chercher ſa nourriture ; vous devez donc conjecturer qu'il y a une autre loi par laquelle il a l'idée de ſa nourriture, ſans quoi il n'irait pas la chercher.

DIEU a fait dépendre de la mécanique toutes les actions de l'animal; donc DIEU a fait dépendre de la mécanique les ſenſations qui cauſent ſes actions.

Il y a dans l'organe de l'ouïe un artifice bien ſenſible; c'eſt un hélice à tours anfractueux qui détermine les ondulations de l'air vers une coquille formée en entonnoir; l'air preſſé dans cet entonnoir entre dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, dans le veſtibule, dans la petite conque nommée *colimaçon ;* il va frapper le tambour légérement appuyé ſur le marteau, l'enclume & l'étrier qui jouent légérement en tirant ou en relâchant les fibres du tambour.

Cet artifice de tant d'organes, & de bien d'autres encore, porte les ſons dans le cervelet; il y fait entrer les accords de la muſique ſans les confondre; il y introduit les mots qui ſont les courriers des penſées, dont il reſte quelquefois un ſouvenir qui dure autant que la vie.

Une induſtrie non moins merveilleuſe lance dans vos yeux, ſans les bleſſer, les traits de lumière réfléchis des objets ; traits ſi déliés & ſi fins, qu'il ſemble qu'il n'y ait rien entr'eux & le néant; traits ſi rapides qu'un clin d'œil n'approche pas de leur viteſſe. Ils peignent

O 2

dans la rétine les tableaux dont ils apportent les contours. Ils y tracent l'image nette du quart du ciel.

Voilà des instrumens qui produisent évidemment des effets déterminés & très-différens, en agissant sur le principe des nerfs, de sorte qu'il est impossible d'entendre par l'organe de la vue, & de voir par celui de l'ouïe.

L'auteur de la nature aura-t-il disposé avec un art si divin ces instrumens merveilleux, aura-t-il mis des rapports si étonnans entre les yeux & la lumière, entre l'air & les oreilles, pour qu'il ait encore besoin d'accomplir son ouvrage par un autre secours? La nature agit toujours par les voies les plus courtes : la longueur du procédé est une impuissance; la multiplicité des secours est une faiblesse.

Voilà tout préparé pour la vue & pour l'ouïe; tout l'est pour les autres sens avec un art aussi industrieux. DIEU sera-t-il un si mauvais artisan que l'animal formé par lui pour voir & pour entendre, ne puisse cependant ni entendre ni voir, si on ne met dans lui un troisième personnage interne qui fasse seul ces fonctions? DIEU ne peut-il nous donner tout d'un coup les sensations, après nous avoir donné les instrumens admirables de la sensation ?

Il l'a fait, on en convient, dans tous les animaux: personne n'est assez fou pour imaginer qu'il y ait dans un lapin, dans un lévrier, un être caché qui voie, qui entende, qui flaire, qui agisse pour eux.

La foule innombrable des animaux jouit de ses sens par des lois universelles; ces lois sont communes à eux & à nous. Je rencontre un ours dans une forêt ; il a entendu ma voix comme j'ai entendu son hurlement;

il m'a vu avec ses yeux comme je l'ai vu avec les miens ; il a l'instinct de me manger comme j'ai l'instinct de me défendre ou de fuir. Ira-t-on me dire, attendez, il n'a besoin que de ses organes pour tout cela ; mais pour vous c'est autre chose : ce ne sont point vos yeux qui l'ont vu, ce ne sont point vos oreilles qui l'ont entendu, ce n'est pas le jeu de vos organes qui vous dispose à l'éviter ou à le combattre ; il faut consulter une petite personne qui est dans votre cervelet, sans laquelle vous ne pouvez ni voir ni entendre cet ours, ni l'éviter, ni vous défendre ?

Mécanique de nos idées.

CERTE si les organes donnés par la Providence universelle aux animaux leur suffisent, il n'y a nulle raison pour oser croire que les nôtres ne nous suffisent pas ; & qu'outre l'artisan éternel & nous il faut encore un tiers pour opérer.

S'il y a évidemment des cas où ce tiers vous est inutile, n'est-il pas absurde au fond de l'admettre dans d'autres cas ? On avoue que nous fesons une infinité de mouvemens sans le secours de ce tiers. Nos yeux qui se ferment rapidement au subit éclat d'une lumière imprévue, nos bras & nos jambes qui s'arrangent en équilibre par la crainte d'une chute, mille autres opérations démontrent au moins qu'un tiers ne préside pas toujours à l'action de nos organes.

Examinons tous les automates dont la structure interne est à peu près semblable à la nôtre ; il n'y

a guère chez eux & chez nous que les nerfs de la troisième paire, & quelques-uns des autres paires qui s'insèrent dans des muscles obéissans aux désirs de l'animal ; tous les autres muscles qui servent aux sens, & qui travaillent au laboratoire chimique des viscères, agissent indépendamment de sa volonté. C'est une chose admirable, sans doute, qu'il soit donné à tous les animaux d'imprimer le mouvement à tous les muscles qui servent à les faire marcher, à resserrer, à étendre, à remuer les pattes ou les bras, les griffes ou les doigts, à manger &c., & qu'aucun animal ne soit le maître de la moindre action du cœur, du foie, des intestins, de la route du sang qui circule tout entier environ vingt-cinq fois par heure dans l'homme.

Mais s'est-on bien entendu quand on a dit qu'il y a dans l'homme un petit être qui commande à des pieds & à des mains, & qui ne peut commander au cœur, à l'estomac, au foie & au pancréas ? & ce petit être n'existe ni dans l'éléphant ni dans le singe, qui font usage de leurs membres extérieurs tout comme nous, & qui sont esclaves de leurs viscères tout comme nous ?

On a été encore plus loin ; on a dit : Il n'y a nul rapport entre les corps & une idée, nul entre les corps & une sensation ; ce sont choses essentiellement différentes ; donc, ce serait en vain que DIEU aurait ordonné à la lumière de pénétrer dans nos yeux, & aux particules élastiques de l'air d'entrer dans nos oreilles pour nous faire voir & entendre, si DIEU n'avait mis dans notre cerveau un être capable de recevoir ces perceptions. Cet être, a-t-on dit, doit être simple;

il est pur, intangible; il est en un lieu sans occuper d'espace; il ne peut être touché, & il reçoit des impressions, il n'a rien absolument de la matière, & il est continuellement affecté par la matière.

Ensuite on a dit: ce petit personnage qui ne peut avoir aucune place, étant placé dans notre cerveau, ne peut à la vérité avoir par lui-même aucune sensation, aucune idée par les objets mêmes. DIEU a donc rompu cette barrière qui le sépare de la matière, & a voulu qu'il eût des sensations & des idées à l'occasion de la matière. DIEU a voulu qu'il vît quand notre rétine serait peinte, & qu'il entendît quand notre tympan serait frappé. Il est vrai que tous les animaux reçoivent leurs sensations sans les secours de ce petit être; mais il faut en donner un à l'homme: cela est plus noble; l'homme combine plus d'idées que les autres animaux, il faut donc qu'il ait ses idées & ses sensations autrement qu'eux.

Si cela est, Messieurs, à quoi bon l'auteur de la nature a-t-il pris tant de peine? Si ce petit être que vous logez dans le cervelet ne peut par sa nature ni voir ni entendre, s'il n'y a nulle proportion entre les objets & lui, il ne fallait ni œil ni oreille. Le tambour, le marteau, l'enclume, la cornée, l'uvée, l'humeur vitrée, la rétine étaient absolument inutiles.

Dès que ce petit personnage n'a aucune connexion, aucune analogie, aucune proportion avec aucun arrangement de matière, cet arrangement était entièrement superflu. DIEU n'avait qu'à dire: Tu auras le sentiment de la vision, de l'ouïe, du goût, de l'odorat, du tact, sans qu'il y ait aucun instrument, aucun organe.

L'opinion qu'il y a dans le cerveau humain un être, un perſonnage étranger qui n'eſt point dans les autres cerveaux, eſt donc au moins ſujette à beaucoup de difficultés ; elle contredit toute analogie, elle multiplie les êtres ſans néceſſité, elle rend tout l'artifice du corps humain un ouvrage vain & trompeur.

DIEU *fait tout.*

IL eſt ſûr que nous ne pouvons nous donner aucune ſenſation ; nous ne pouvons même en imaginer au-delà de celles que nous avons éprouvées. Que toutes les académies de l'Europe propoſent un prix pour celui qui imaginera un nouveau ſens, jamais on ne gagnera ce prix. Nous ne pouvons donc rien purement par nous-mêmes, ſoit qu'il y ait un être inviſible & intangible dans notre cervelet, ſoit qu'il n'y en ait pas. Et il faut convenir que dans tous les ſyſtèmes l'auteur de la nature nous a donné tout ce que nous avons, organes, ſenſations, idées qui en ſont la ſuite.

Puiſque nous ſommes ainſi ſous ſa main, *Mallebranche*, malgré toutes ſes erreurs, a donc raiſon de dire philoſophiquement que nous ſommes dans DIEU, & que nous voyons tout dans DIEU, comme *St Paul* le dit dans le langage de la théologie, & *Aratus* & *Caton* dans celui de la morale.

Que pouvons-nous donc entendre par ces mots, *voir tout en* DIEU ?

Ou ce ſont des paroles vides de ſens, ou elles ſignifient que DIEU nous donne toutes nos idées.

Que veut dire, recevoir une idée ? Ce n'eſt pas nous qui la créons quand nous la recevons ; donc c'eſt DIEU

qui la crée; de même que ce n'eſt pas nous qui créons le mouvement, c'eſt DIEU qui le fait. Tout eſt donc une action de DIEU ſur les créatures.

Comment tout eſt-il action de DIEU?

Il n'y a dans la nature qu'un principe univerſel, éternel & agiſſant; il ne peut en exiſter deux, car ils feraient ſemblables ou différens. S'ils ſont différens, ils ſe détruiſent l'un l'autre; s'ils ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'un. L'unité de deſſein dans le grand tout infiniment varié annonce un ſeul principe, ce principe doit agir ſur tout être, ou il n'eſt plus principe univerſel.

S'il agit ſur tout être, il agit ſur tous les modes de tout être: il n'y a donc pas un ſeul mouvement, un ſeul mode, une ſeule idée qui ne ſoit l'effet immédiat d'une cauſe univerſelle toujours préſente.

Cette cauſe univerſelle a produit le ſoleil & les aſtres immédiatement. Il ſerait bien étrange qu'elle ne produisît pas en nous immédiatement la perception du ſoleil & des aſtres.

Si tout eſt toujours effet de cette cauſe, comme on n'en peut douter, quand ces effets ont-ils commencé? quand la cauſe a commencé d'agir. Cette cauſe univerſelle eſt néceſſairement agiſſante puiſqu'elle agit, puiſque l'action eſt ſon attribut, puiſque tous ſes attributs ſont néceſſaires, car s'ils n'étaient pas néceſſaires, elle ne les aurait pas.

Elle a donc agi toujours. Il eſt auſſi impoſſible de concevoir que l'être éternel eſſentiellement agiſſant par ſa nature eût été oiſif une éternité entière,

qu'il eſt impoſſible de concevoir l'être lumineux ſans lumière.

Une cauſe ſans effet eſt une chimère, une abſurdité auſſi-bien qu'un effet ſans cauſe. Il y a donc eu éternellement, & il y aura toujours des effets de cette cauſe univerſelle.

Ces effets ne peuvent venir de rien, ils ſont donc des émanations éternelles de cette cauſe éternelle.

La matière de l'univers appartient donc à DIEU tout autant que les idées, & les idées tout autant que la matière.

Dire que quelque choſe eſt hors de lui, ce ſerait dire qu'il y a quelque choſe hors de l'infini.

DIEU étant le principe univerſel de toutes les choſes, toutes exiſtent donc en lui & par lui.

DIEU *inſéparable de toute la nature.*

IL ne faut pas inférer de-là qu'il touche ſans ceſſe à ſes ouvrages par des volontés & des actions particulières. Nous feſons toujours DIEU à notre image. Tantôt nous le repréſentons comme un deſpote dans ſon palais, ordonnant à des domeſtiques; tantôt comme un ouvrier occupé des roues de ſa machine. Mais un homme qui fait uſage de ſa raiſon, peut-il concevoir DIEU autrement que comme principe toujours agiſſant? S'il a été principe une fois, il l'eſt donc à tout moment; car il ne peut changer de nature. La comparaiſon du ſoleil & de ſa lumière avec DIEU & ſes productions, eſt ſans doute imparfaite; mais enfin, elle nous donne une idée, quoique très-faible & fautive, d'une cauſe toujours ſubſiſtante & de ſes effets toujours ſubſiſtans.

Enfin, je ne prononce le nom de DIEU que comme un perroquet, ou comme un imbécille, si je n'ai pas l'idée d'une cause nécessaire, immense, agissante, présente à tous ses effets en tout lieu, en tout temps.

On ne peut m'opposer les objections faites à *Spinosa*. On lui dit qu'il fesait un Dieu intelligent & brute, esprit & citrouille, loup & agneau, volant & volé, massacrant & massacré; que son Dieu n'était qu'une contradiction perpétuelle. Mais ici on ne fait point DIEU l'universalité des choses; nous disons que l'universalité des choses émane de lui. Et pour nous servir encore de l'indigne comparaison du soleil & de ses rayons, nous disons qu'un trait de lumière lancé du globe du soleil, & absorbé dans le plus infect des cloaques, ne peut laisser aucune souillure dans cet astre. Ce cloaque n'empêche pas que le soleil ne vivifie toute la nature dans notre globe.

On peut nous objecter encore que ce rayon est tiré de la substance même du soleil, qu'il en est une émanation, & que si les productions de DIEU sont des émanations de lui-même, elles sont des parties de lui-même. Ainsi nous retomberions dans la crainte de donner une fausse idée de DIEU, de le composer de parties, & même de parties désunies, de parties qui se combattent. Nous répondrons ce que nous avons déjà dit, que notre comparaison est très-imparfaite, & qu'elle ne sert qu'à former une faible image d'une chose qui ne peut être représentée par des images. Nous pourrions dire encore qu'un trait de lumière pénétrant dans la fange, ne se mêle point avec elle, & qu'elle y conserve son essence invisible: mais il vaut mieux avouer que la lumière la plus pure ne peut

repréſenter DIEU. La lumière émane du ſoleil, & tout émane de DIEU. Nous ne ſavons pas comment: mais nous ne pouvons, encore une fois, concevoir DIEU que comme l'être néceſſaire de qui tout émane. Le vulgaire le regarde comme un deſpote qui a des huiſſiers dans ſon antichambre.

Nous croyons que toutes les images ſous leſquelles on a repréſenté ce principe univerſel néceſſairement exiſtant par lui-même, néceſſairement agiſſant dans l'étendue immenſe, ſont encore plus erronées que la comparaiſon tirée du ſoleil & de ſes rayons. On l'a peint aſſis ſur les vents, porté dans les nuages, entouré des éclairs & des tonnerres, parlant aux élémens, ſoulevant les mers : tout cela n'eſt que l'expreſſion de notre petiteſſe. Il eſt au fond très-ridicule de placer dans un brouillard, à une demi-lieue de notre petit globe, le principe éternel de tous les millions de globes qui roulent dans l'immenſité. Nos éclairs & nos tonnerres qui ſont vus & entendus quatre ou cinq lieuės à la ronde, tout au plus, ſont de petits effets phyſiques, perdus dans le grand tout, & c'eſt ce grand tout qu'il faut conſidérer quand c'eſt DIEU dont on parle.

Ce ne peut être que la même vertu qui pénètre de notre ſyſtème planétaire aux autres ſyſtèmes planétaires qui ſont plus éloignés mille & mille fois de nous que notre globe ne l'eſt de Saturne. Les mêmes lois éternelles régiſſent tous les aſtres ; car ſi les forces centripètes & centrifuges dominent dans notre monde, elles dominent dans le monde voiſin, & ainſi dans tous les univers. La lumière de notre ſoleil & de Sirius doit être la même ; elle doit avoir la même ténuité,

la même rapidité, la même force, s'échapper également en ligne droite de tous les côtés, agir également en raiſon directe du quarré de la diſtance.

Puiſque la lumière des étoiles, qui ſont autant de ſoleils, vient à nous dans un temps donné, la lumière de notre ſoleil parvient à elles réciproquement dans un temps donné. Puiſque ces traits, ces rayons de notre ſoleil ſe réfractent, il eſt inconteſtable que les rayons des autres ſoleils, dardés de même dans leurs planètes, s'y réfractent préciſément de la même façon s'ils y rencontrent les mêmes milieux. (1)

Puiſque cette réfraction eſt néceſſaire à la vue, il faut bien qu'il y ait dans ces planètes des êtres qui aient la faculté de voir. Il n'eſt pas vraiſemblable que ce bel uſage de la lumière ſoit perdu pour les autres globes. Puiſque l'inſtrument y eſt, l'uſage de l'inſtrument doit y être auſſi. Partons toujours de ces deux principes, que rien n'eſt inutile, & que les grandes lois de la nature ſont par-tout les mêmes ; donc ces ſoleils innombrables, allumés dans l'eſpace, éclairent des planètes innombrables ; donc leurs rayons y opèrent comme ſur notre petit globe, donc des animaux en jouiſſent.

La lumière eſt de tous les êtres, ou de tous les modes du grand être, celui qui nous donne l'idée la plus étendue de la Divinité, tout loin qu'elle eſt de la repréſenter.

En effet, après avoir vu les reſſorts de la vie des animaux de notre globe, nous ne ſavons pas ſi les

(1) Cette conjecture de M. de *Voltaire*, que la lumière des étoiles eſt de la même nature que celle du ſoleil, a été rigoureuſement vérifiée par les expériences de M. l'abbé *Rochon*, qui eſt parvenu à la décompoſer.

habitans des autres globes ont de tels organes. Après avoir connu la pesanteur, l'élasticité, les usages de notre atmosphère, nous ignorons si les globes qui tournent autour de Sirius ou d'Aldebaram, sont entourés d'un air semblable au nôtre. Notre mer salée ne nous démontre pas qu'il y ait des mers dans ces autres planètes; mais la lumière se présente par-tout. Nos nuits sont éclairées d'une foule de soleils. C'est la lumière qui d'un coin de cette petite sphère sur laquelle l'homme rampe, entretient une correspondance continuelle entre tous ces univers & nous. Saturne nous voit, & nous voyons Saturne. Sirius aperçu par nos yeux découvre notre soleil, quoiqu'il y ait entre l'un & l'autre une distance qu'un boulet de canon, qui parcourt six cents toises par seconde, ne pourrait franchir en cent quatre milliars d'années.

La lumière est réellement un messager rapide qui court dans le grand tout de mondes en mondes. Elle a quelques propriétés de la matière, & des propriétés supérieures; & si quelque chose peut fournir une faible idée commencée, une notion imparfaite de DIEU, c'est la lumière; elle est par-tout comme lui, elle agit par-tout comme lui.

Résultat.

IL résulte, ce me semble, de toutes ces idées qu'il y a un être suprême, éternel, intelligent, d'où découlent en tout temps tous les êtres & toutes les manières d'être dans l'étendue.

Si tout est émanation de cet être suprême, la vérité, la vertu en sont donc aussi des émanations.

Qu'eſt-ce que la vérité émanée de l'être ſuprême ? La vérité eſt un mot général, abſtrait, qui ſignifie les choſes vraies. Qu'eſt-ce qu'une choſe vraie? une choſe exiſtante ou qui a exiſté, & rapportée comme telle. Or quand je cite cette choſe, je dis vrai: mon intelligence agit conformément à l'intelligence ſuprême.

Qu'eſt-ce que la vertu ? un acte de ma volonté qui fait du bien à quelqu'un de mes ſemblables. Cette volonté eſt de DIEU, elle eſt conforme alors à ſon principe.

Mais le mal phyſique & le mal moral viennent donc auſſi de ce grand être, de cette cauſe univerſelle de tout effet ?

Pour le mal phyſique, il n'y a pas un ſeul ſyſtème, pas une ſeule religion qui n'en faſſe DIEU auteur. Que le mal vienne immédiatement ou médiatement de la première cauſe, cela eſt parfaitement égal. Il n'y a que l'abſurdité du manichéiſme qui ſauve DIEU de l'imputation du mal; mais une abſurdité ne prouve rien. La cauſe univerſelle produit les poiſons comme les alimens, la douleur comme le plaiſir. On ne peut en douter.

Il était donc néceſſaire qu'il y eût du mal ? Oui, puiſqu'il y en a. Tout ce qui exiſte eſt néceſſaire : car quelle raiſon y aurait-il de ſon exiſtence ?

Mais le mal moral, les crimes! *Néron, Alexandre VI!* Hé bien la terre eſt couverte de crimes comme elle l'eſt d'aconit, de ciguë, d'arſenic; cela empêche-t-il qu'il y ait une cauſe univerſelle ? cette exiſtence d'un principe dont tout émane eſt démontrée, je ſuis fâché des conſéquences. Tout le monde dit: Comment ſous un Dieu bon y a-t-il tant de ſouffrances? Et là-deſſus

chacun bâtit un roman métaphysique; mais aucun de ces romans ne peut nous éclairer sur l'origine des maux, & aucun ne peut ébranler cette grande vérité, que tout émane d'un principe universel.

Mais si notre raison est une portion de la raison universelle, si notre intelligence est une émanation de l'être suprême, pourquoi cette raison ne nous éclaire-t-elle pas sur ce qui nous intéresse de si près? pourquoi ceux qui ont découvert toutes les lois du mouvement & la marche des lunes de Saturne, restent-ils dans une si profonde ignorance de la cause de nos maux? C'est précisément parce que notre raison n'est qu'une très-petite portion de l'intelligence du grand être.

On peut dire hardiment, & sans blasphême, qu'il y a de petites vérités que nous savons aussi-bien que lui, par exemple, que trois est la moitié de six, & même que la diagonale d'un quarré partage ce quarré en deux triangles égaux &c. L'être souverainement intelligent ne peut savoir ces petites vérités ni plus lumineusement, ni plus certainement que nous; mais il y a une suite infinie de vérités, & l'être infini peut seul comprendre cette suite.

Nous ne pouvons être admis à tous ses secrets, de même que nous ne pouvons soulever qu'une quantité déterminée de matière.

Demander pourquoi il y a du mal sur la terre, c'est demander pourquoi nous ne vivons pas autant que les chênes.

Notre portion d'intelligence invente des lois de société bonnes ou mauvaises, elle se fait des préjugés ou utiles ou funestes; nous n'allons guère au-delà. Le

grand

grand être eſt fort, mais les émanations ſont néceſſairement faibles. Servons-nous encore de la comparaiſon du ſoleil. Ses rayons réunis fondent les métaux ; mais quand vous réuniſſez ceux qu'il a dardés ſur le diſque de la lune, ils n'excitent pas la plus légère chaleur.

Nous ſommes auſſi néceſſairement bornés que le grand être eſt néceſſairement immenſe.

Voilà tout ce que me montre ce faible rayon de lumière émané dans moi du ſoleil des eſprits. Mais ſachant combien ce rayon eſt peu de choſe, je ſoumets incontinent cette faible lueur aux clartés ſupérieures de ceux qui doivent éclairer mes pas dans les ténèbres de ce monde.

Fin du Commentaire ſur Mallebranche.

DE L'AME.

Par Soranus médecin de Trajan.

I.

POUR découvrir, ou plutôt pour chercher quelque faible notion ſur ce qu'on eſt convenu d'appeler *ame*, il faut d'abord connaître, autant qu'il eſt poſſible, notre corps qui paſſe pour être l'enveloppe de cette ame, & pour être dirigé par elle. C'eſt à la médecine qu'il appartient de connaître le corps humain, puiſqu'elle travaille continuellement ſur lui.

Si la médecine pouvait être une ſcience auſſi certaine que la géométrie, elle nous ferait voir tous les reſſorts de notre être; elle nous dévoilerait notre premier principe auſſi clairement qu'elle nous a fait connaître la place & le jeu de nos viſcères.

Mais le plus habile anatomiſte, quand il ne peut plus rien diſcerner, eſt obligé d'arrêter ſa main & ſa penſée. Il ne peut deviner où commence le mouvement dans le corps humain; il ſuit un nerf juſque dans le cervelet où eſt ſon origine. Mais cette origine ſe perd dans ce cervelet; & c'eſt dans cette ſource même où tout aboutit, que tout échappe à nos regards. Nous avons épié l'œuvre de la nature juſqu'au dernier point où il eſt permis à l'homme de pénétrer; mais nous n'avons pu ſavoir le ſecret de DIEU.

Il n'y a point aujourd'hui de médecin à Rome & à Athènes qui ne ſache plus d'anatomie qu'*Hippocrate*; mais il n'y en a pas un ſeul qui ait jamais pu approcher vers ce premier principe dont nous tenons la vie, le ſentiment & la penſée.

Si nous y étions arrivés, nous ferions des dieux, & nous ne fommes que des aveugles qui marchons à tâtons, pour enfeigner enfuite le chemin à d'autres aveugles.

Notre fcience n'eft donc autre chofe que la fcience des probabilités; & c'eft ce qui fait que de plufieurs médecins appelés auprès d'un malade, celui qui fait le pronoftic le plus avéré par l'événement, eft toujours réputé avec juftice le plus favant dans fon art.

La plus grande des probabilités, & la plus reffemblante à une certitude, eft qu'il exifte un être fuprême & puiffant, invifible pour nous, un régulateur de la grande machine, qui a formé l'homme & tous les autres êtres.

Il faut bien que cet être formateur & inconnu exifte, puifque ni l'homme, ni aucun animal, ni aucun végétal n'a pu fe faire foi-même.

Il faut que cette puiffance formatrice foit unique; car s'il y en avait deux, ou elles agiraient de concert, ou elles fe contrarieraient. Si elles étaient conformes, c'eft comme s'il n'en exiftait qu'une feule; fi elles étaient oppofées, rien ne ferait uniforme dans la nature: or tout eft uniforme. C'eft la même loi du mouvement qui s'exécute dans l'homme, dans tous les animaux, dans tous les êtres: par-tout les leviers agiffent fuivant la règle qui veut que les poids à foulever foient en raifon inverfe de la diftance du pouvoir mouvant; & fuivant cette autre loi, que ce qu'on gagne en force, on le perd en temps; & ce qu'on gagne en temps, on le perd en force.

Toute action a fes lois. La lumière eft dardée du foleil & de toute étoile fixe avec la même célérité;

elle arrive dans les yeux de tout animal avec les mêmes combinaisons. Il est donc de la plus grande probabilité que le même grand être préside à la nature entière.

Par quelle fatalité connaissons-nous toutes les lois du mouvement, toutes les routes de la lumière ordonnées par le grand être dans l'espace immense, toutes les vérités mathématiques proposées à notre entendement, & n'avons-nous pu parvenir encore à nous connaître nous-mêmes ? L'homme a deviné l'attraction (*a*) dans le siècle de *Trajan*, est-il impossible de deviner l'ame ? il est bien sûr que nous n'en saurons jamais rien si nous n'essayons pas. Osons donc essayer.

I I.

L'ame est-elle une faculté?

Il faut commencer par avouer que toutes les qualités que le grand être nous a données, à nous & aux autres animaux, sont des qualités occultes.

Comment tout animal fait-il obéir ses membres à ses volontés?

Comment les idées des choses se forment-elles dans l'animal par le moyen de ses sens?

En quoi consiste la mémoire ?

(*a*) On a dit en effet qu'on trouve dans *Plutarque* quelques expressions ambiguës dont on pourrait inférer en les tordant, & en les expliquant très-mal, que les lois de *Kepler* & de *Newton* étaient alors connues; mais ce sont des chimères de demi-savans qui ne sont pas des demi-jaloux & des demi-impertinens. Ces gens-là sont capables de trouver l'invention de l'imprimerie & de la poudre à canon dans *Pline* & dans *Athenée*.

D'où viennent ces ſympathies & ces antipathies prodigieuſes d'animal à animal ? d'où viennent ces propriétés ſi différentes dans chaque eſpèce ?

Quel charme invincible attache une hirondelle, une fauvette à ſes petits, la force à verſer dans leur goſier la pâture dont elle ſe nourrit elle-même ? & quelle indifférence, quel oubli ſuccèdent tout d'un coup à un amour ſi tendre, auſſitôt que ſes enfans n'ont plus beſoin d'elle ? tout cela eſt qualité occulte pour nous. Toute génération eſt, du moins juſqu'à préſent, un myſtère très-occulte. Nous ne prétendons pas donner ce mot pour une raiſon, nous n'expliquons rien, nous diſons ce que ſont les choſes.

Ayant avoué que nous ne ſavons rien de la manière dont le grand être nous gouverne, & que nous ne pouvons voir le fil avec lequel il dirige tout ce qui ſe fait dans nous & hors de nous, que faut-il faire dans l'excès de notre ignorance & de notre curioſité ? nous en tenir à l'expérience bien avérée de tous les hommes & de tous les temps. Cette expérience eſt que nous marchons par nos pieds & que nous ſentons par tout notre corps, que nous voyons par nos yeux, que nous entendons par nos oreilles, & que nous penſons par notre tête. Ainſi l'a voulu l'éternel fabricateur de toutes choſes.

Qui le premier imagina dans nous un autre être, lequel s'y tient caché, & fait toutes nos opérations ſans que nous puiſſions jamais nous en apercevoir ? Qui fut aſſez hardi, aſſez ſupérieur au vulgaire pour inventer ce ſyſtème ſublime par lequel nous nous élevons au-deſſus de nos ſens, au-deſſus de nous-mêmes ?

Il eſt très-vraiſemblable que cette idée, telle qu'on la conçoit aujourd'hui, ne tomba d'abord tout d'un coup dans la tête de perſonne. Les hommes furent occupés pendant trop de ſiècles de leurs beſoins & de leurs maux pour être de grands métaphyſiciens.

III.

Brachmanes, immortalité des ames.

Si quelque nation antique put prétendre à l'honneur d'avoir inventé ce que nous appelons chez nous une *ame*, il eſt à croire que ce fut la caſte des brachmanes ſur les bords du Gange; car elle imagina la métempſycoſe; & cette métempſycoſe ne peut s'exécuter que par une ame qui change de corps. Le mot même de métempſycoſe qui eſt grec, & qui ne peut être qu'une traduction d'après une langue orientale, ſignifie expreſſément la migration de l'ame.

Les brachmanes croyaient donc l'exiſtence des ames de temps immémorial.

Leur climat eſt ſi doux, les fruits délicieux dont on s'y nourrit ſont ſi abondans, les beſoins qui occupent ailleurs toute la triſte vie des hommes, y ſont ſi rares que tout y invite au repos, & ce repos à la méditation. Il en eſt encore ainſi chez tous les brames deſcendans des anciens brachmanes, qui n'ont point corrompu leurs mœurs par la fréquentation des brigands d'Europe que l'avarice a tranſplantés vers le Gange.

Ce repos & cette méditation, qui furent toujours le

partage des brachmanes, leur fit d'abord connaître l'astronomie. Ils sont les premiers qui calculèrent pour la postérité les positions des planètes visibles. On leur doit les premiers éphémérides, & ils les composent encore aujourd'hui avec une facilité prompte qui étonne nos mathématiciens.

C'est-là ce que ne savent ni nos marchands qui sont allés dans l'Inde par le port de Bérénice, ni certains prêtres de *Cybèle* qui les ont accompagnés. Ces prêtres se nourrissaient de la chair & du sang des animaux; & ayant apporté leurs liqueurs enivrantes, par conséquent étant en horreur aux brames, ignorant leur langue, ne pouvant jamais bien l'apprendre, ne pouvant parler avec eux, ne furent pas plus instruits de la science des brames & des anciens brachmanes que les mousses de leurs vaisseaux; ils se bornèrent à mander en Europe que les brames adoraient les furies.

Ce n'était point ainsi que les premiers sages, soit les *Zoroastres*, soit les *Pythagores*, voyagèrent dans l'Inde. *Pythagore* en rapporta le dogme de l'existence de l'ame & la fable de ses métempsycoses. D'autres philosophes y puisèrent des dogmes plus cachés; & quelques marchands même y apprirent un peu de géométrie, ce qui exigeait nécessairement un long séjour dans l'Inde.

N'entrons point ici dans la discussion épineuse des premiers livres des anciens brachmanes, écrits dans leur langue sacrée. Nous devons cette connaissance à deux savans qui ont demeuré trente ans sur les bords du Gange, & qui ont appris cette langue nommée le *hanscrit*. Ils nous ont donné la traduction des passages

les plus ſinguliers, les plus ſublimes & les plus intéreſſans de la première théologie des brachmanes, écrite depuis près de quatre mille ans. Ce livre, intitulé le *Shaſta*, eſt antérieur au Veidam de quinze cents années. Voici le commencement étonnant de ce Shaſta.

L'Eternel, abſorbé dans la contemplation de ſon eſſence, réſolut de communiquer quelques rayons de ſa félicité à des êtres capables de ſentir & de jouir. Ils n'exiſtaient pas encore; DIEU *voulut & ils furent.*

Il eſt bien étrange qu'un monument auſſi ancien & auſſi reſpectable ſoit à peine connu, qu'on l'ait déterré ſi tard, & qu'on y ait fait ſi peu d'attention.

DIEU créa donc des ſubſtances douées du ſentiment; & c'eſt ce que nous appelons aujourd'hui des *ames.* Il les créa par ſa ſeule volonté ſans employer, ſans emprunter la parole. Ces ſubſtances ſentantes, penſantes, agiſſantes, ces ames favorites de DIEU ſont les *Debta* dont les Perſans, voiſins de l'Inde, firent depuis leurs *Gin*, leurs *Peris* ou leurs *Feris.* Ces *Gin*, ces *Feris*, ces ames, ces ſubſtances céleſtes ſe révoltent enſuite contre leur créateur. DIEU pour les punir les précipite dans l'Ondéra, eſpèce d'enfer, pour des millions de ſiècles. C'eſt l'origine de la guerre des géans contre le grand Dieu *Zeus*, tant chantée chez les Grecs. C'eſt l'origine de ce livre apocryphe qui ſe répandit du temps de l'empereur *Tibère* en Syrie, en Paleſtine ſous le nom d'*Hénoc;* ſeul livre où il ſoit parlé de la chute des demi-dieux; livre cité, dit-on, dans un livre nouveau écrit chez les Phéniciens.

Dans la ſuite des ſiècles DIEU pardonne à ces Debta; il les change en vaches & en hommes dans notre globe.

C'eſt de-là, diſaient les brachmanes, que les vaches ſont ſacrées dans l'Inde.

Ainſi nous voyons que toute l'ancienne théologie, différemment déguiſée en Aſie & en Europe, nous vient inconteſtablement des brachmanes. Nous pourrions le prouver par beaucoup d'autres exemples, mais nous ne devons point nous écarter de notre ſujet. C'eſt bien aſſez d'avoir pénétré juſqu'à la ſource de cette idée adoptée par toutes les nations civiliſées, que tous les animaux ont dans leurs corps une ſubſtance impalpable, inconnue, diſtincte de leurs corps, qui dirige tous leurs appétits & toutes leurs actions. Ce ſyſtème, joint à celui des Debta, eſt viſiblement le nôtre. Notre religion était cachée au fond de l'Inde, & nous ne l'apprenons que d'aujourd'hui. Qui l'eût cru, que la chute de l'homme & la chute des demi-dieux fût une allégorie indienne ?

I V.

Ame corporelle.

L'AUTEUR le plus ancien que nous connaiſſions dans notre Europe eſt *Homère ;* il paraît que de ſon temps la croyance d'une ame immortelle était généralement répandue. Cette ame était une petite figure aérienne, légère, impalpable, parfaitement reſſemblante au corps qu'elle feſait mouvoir. Elle ſortait de ce corps au moment où il expirait. On l'appelait alors des noms qui répondent à ceux d'ombres, de manes, d'eſprit ou vent, de fantôme, de ſpectre, & même celui d'ame

ſenſitive, *Pſyché*. C'eſt pourquoi l'ame de *Tyreſias*, qui apparaît à *Ulyſſe* ſur le rivage des Cimmériens, boit du ſang des victimes qu'*Ulyſſe* vient d'immoler. (*b*) L'ame d'*Agamemnon* boit du même ſang. La mère d'*Ulyſſe*, après lui avoir dit comment *Pénélope* ſe comporte dans Ithaque, ſe dérobe à ſes embraſſemens. *Ulyſſe* lui demande pourquoi elle ne veut pas l'embraſſer, & ſa mère lui répond que ſon ame n'eſt qu'un corps délié & ſubtil qui n'a point de conſiſtance & qui s'envole comme un ſonge.

Ces ames, ces ombres étaient ſi réellement corporelles qu'*Ulyſſe* étant arrivé dans le royaume de *Pluton*, y vit tous les tourmens de ces célébres criminels, *Tantale*, *Titye*, *Siſyphe*.

Lorſqu'*Ulyſſe* a tué tous les amans de *Pénélope*, *Mercure* conduit chez *Pluton* leurs ames qui reſſemblent à des chauve-ſouris.

Telle était la philoſophie d'*Homère*, parce que c'était celle des Grecs, & que tous les poëtes ſont les échos de leur ſiècle.

Bientôt après, ceux qui ſe diſaient penſeurs, enſeigneurs, crurent que l'ame humaine était non-ſeulement un ſouffle d'air, une figure compoſée d'air qui ſervait au mouvement & qu'ils appelaient *pneuma*, le ſouffle, mais qu'elle formait auſſi les appétits, les déſirs, les paſſions du corps, & cela s'appela *pſyché*; qu'enfin elle diſputait & pouſſait des argumens, & ils l'appelèrent *nous*, intelligence. Ainſi l'ame toujours corporelle eut trois parties, le ſouffle qui fait la vie était l'ame

(*b*) *Odyſſée*, XXIV.

végétative, *psyché* était l'ame sensitive, & *nous* était l'ame intellectuelle.

Voilà comme on passa par degrés de la profonde ignorance où les hommes croupirent si long-temps, à cet excès de vaine subtilité dans laquelle ils se perdirent.

Personne ne s'avisa de recourir à DIEU & de lui dire : Toi seul nous as fait naître, toi seul nous fais vivre un peu de temps, toi seul nous donnes la faculté d'apercevoir, de penser, de nous ressouvenir, de combiner des idées ; toi seul fais tout, les hommes sont dans tes mains.

Tandis que tous les philosophes raisonnaient sur l'ame, les épicuriens vinrent & dirent : L'ame n'est qu'une matière imperceptible qui naît avec nous, s'accroît avec nous & meurt avec nous.

Les honnêtes gens de l'empire romain se partagèrent entre deux sectes grecques, celle des épicuriens, qui ne regardaient l'ame que comme une matière légère & périssable, & celle des stoïciens qui la regardaient comme une portion de la Divinité, se replongeant après la mort dans le grand tout dont elle était émanée.

La secte d'*Epicure* prévalut chez les Romains au point que *Cicéron*, dans sa harangue pour *Cluentius*, prononça devant le peuple romain ces éloquentes & terribles paroles :

Quid tantùm illi mali mors abstulit, nisi fortè ineptiis ac fabulis ducimur ut existimemus illum apud inferos impiorum supplicia perferre. Quæ si falsa sunt, id quod omnes intelligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit præter sensum doloris.

Quel mal lui a fait la mort, à moins que nous ne soyons assez imbécilles pour adopter des fables ineptes, & pour croire qu'il est condamné au supplice des impies? Mais si ce sont-là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi la mort l'a-t-elle privé sinon du sentiment de la douleur?

César parla de même en plein sénat dans le procès de *Catilina*. Enfin, sur le théâtre de Rome le chœur chanta dans la tragédie de la Troade :

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Rien n'est après la mort, la mort même n'est rien.

Le chœur continue dans le même esprit,

Spem ponant avidi, solliciti metum.
Quæris quo jaceant post obitum loco,
Quo non nata jacent.
Sois sans crainte & sans espérance,
Que ton sort ne te trouble pas.
Que devient-on dans le trépas ?
Ce qu'on fut avant sa naissance.

On est aujourd'hui assez partagé entre l'immortalité & la mort de l'ame : mais tout le monde convient qu'elle est matérielle. Et si elle l'est, on doit croire qu'elle est périssable.

Nous passerions tout notre temps à citer, si nous voulions rapporter tous les témoignages de ceux qui ont cru avec l'antiquité que tous les animaux, hommes & brutes, ayant une ame, l'ont nécessairement corporelle.

Les Grecs se sont avisés de diviser cette ame en

trois parties, la végétative, la fenfitive & l'intelligente. Enfin c'eft une énigme dont chacun a cherché le mot depuis *Pythagore.*

Puifque tous les philofophes ont cherché, cherchons donc auffi. Il y a un tréfor enterré dans un champ. Cent avares ont fouillé ce champ; il refte un petit coin où l'on n'a pas encore touché, peut-être y trouverons-nous quelque chofe.

Je n'examine point comment & dans quel temps l'ame entre dans notre corps, fi elle eft fimple ou compofée, aérienne ou ignée, fi elle loge dans le ventre ou dans le cœur, ou dans la cervelle; j'examine fi nous avons une ame.

Quand des prêtres orientaux, & à leur exemple des prêtres grecs imaginèrent que chaque planète était un dieu, ou que du moins il y avait un dieu dans elle, cette idée religieufe & magnifique en impofa au genre-humain. Une idée plus grande & plus divine commence à détruire aujourd'hui ces prétendus dieux moteurs des planètes. Les vrais fages n'admettent qu'une nature fuprême intelligente & puiffante, un grand être fabricateur de tous les globes, conduifant leurs marches fuivant des règles éternelles de mathématique, & étant en un mot leur ame univerfelle.

Si le grand être eft leur ame, pourquoi ne ferait-il pas la nôtre?

Il a donné à la matière toutes fes propriétés, il a donné à l'aimant l'attraction vers le fer, aux planètes le mouvement orbiculaire d'Occident en Orient, fans qu'on puiffe jamais en découvrir ni la raifon ni le moyen. Ne nous a-t-il pas de même accordé le fentiment & la penfée?

V.

Action de DIEU *ſur l'homme.*

DES gens qui ont fait des ſyſtèmes ſur la communication de DIEU avec l'homme, ont dit que DIEU agit immédiatement phyſiquement ſur l'homme, en certains cas ſeulement, lorſque DIEU accorde certains dons particuliers ; & ils ont appelés cette action *prémotion phyſique*. *Dioclès* & *Erophile*, ces deux grands enthouſiaſtes, ſoutiennent cette opinion & ont des partiſans.

Or, nous reconnaiſſons un Dieu tout auſſi-bien que ces gens-là, parce que nous n'avons pu comprendre qu'aucun des êtres qui nous environnent ait pu ſe produire de ſoi-même ; parce que de cela ſeul que quelque choſe exiſte il faut que l'être néceſſaire exiſte de toute éternité ; parce que l'être néceſſaire éternel eſt néceſſairement la cauſe de tout. Nous admettons avec ces raiſonneurs la poſſibilité que DIEU ſe faſſe entendre à quelques favoris ; mais nous feſons plus, nous croyons qu'il ſe fait entendre à tous les hommes, en tous lieux & en tous temps, puiſqu'il donne à tous la vie, le mouvement, la digeſtion, la penſée, l'inſtinct.

Y a-t-il dans le plus vil des animaux & dans le philoſophe le plus ſublime un être qui ſoit volonté, mouvement, digeſtion, déſir, amour, inſtinct, penſée ? non ; mais nous voulons, nous agiſſons, nous aimons, nous avons des inſtincts, comme, par exemple, une pente invincible vers certains objets, une averſion inſupportable pour d'autres, une promptitude à exé-

cuter des mouvemens néceſſaires à notre conſervation, comme ceux de teter le mamelon de ſa nourrice, de nager quand on a la force & la poitrine aſſez large; de mordre ſon pain, de boire, de ſe baiſſer pour éviter le coup d'un mobile, de ſe donner une ſecouſſe pour franchir un foſſé, d'accomplir mille actions pareilles ſans y penſer, quoiqu'elles tiennent toutes à une mathématique profonde. Enfin, nous ſentons & nous penſons ſans ſavoir comment.

De bonne foi, eſt-il plus difficile à DIEU d'opérer tout cela en nous, par des moyens qui nous ſont inconnus, que de nous remuer intérieurement quelquefois par une faveur efficace de *Jupiter*, dont ces meſſieurs nous parlent ſans ceſſe?

Quel eſt l'homme qui, dès qu'il rentre en lui-même, ne ſente qu'il eſt une marionette de la Providence? je penſe, mais puis-je me donner une penſée? hélas! ſi je penſais par moi-même je ſaurais quelle idée j'aurais dans un moment. Perſonne ne le ſait.

J'acquiers une connaiſſance, mais je n'ai pu me la donner. Mon intelligence n'a pu en être la cauſe, car il faut que la cauſe contienne l'effet. Or, ma première connaiſſance acquiſe n'était pas dans mon intelligence, n'était pas dans moi; puiſqu'elle a été la première, elle m'a été donnée par celui qui m'a formé, & qui donne tout, quel qu'il puiſſe être.

Je tombe anéanti quand on me fait voir que ma première connaiſſance ne peut par elle-même m'en donner une ſeconde, car il faudrait qu'elle la contînt dans elle.

La preuve que nous ne nous donnons aucune idée, c'eſt que nous en recevons dans nos rêves, & certai-

nement ce n'eſt ni notre volonté ni notre attention qui nous fait penſer en ſonge. Il y a des poëtes qui font des vers en dormant, des géomètres qui meſurent des triangles. Tout nous prouve qu'il y a une puiſſance qui agit en nous ſans nous conſulter.

Tous nos ſentimens ne ſont-ils pas involontaires? l'ouïe, le goût, la vue ne ſont rien par eux-mêmes. On ſent malgré ſoi; on ne fait rien, on n'eſt rien ſans une puiſſance ſuprême qui fait tout.

Les plus ſuperſtitieux conviennent de ces vérités, mais ils ne les appliquent qu'aux gens de leur parti. Ils affirment que DIEU agit réellement phyſiquement ſur certains perſonnages privilégiés. Nous ſommes plus religieux qu'eux, nous croyons que le grand être agit ſur tous les vivans comme ſur toute la matière. Lui eſt-il donc plus difficile de remuer tous les hommes que d'en remuer quelques-uns? DIEU ne ſera-t-il DIEU que pour votre petite ſecte? il l'eſt pour moi qui ne ſuis pas des vôtres.

Un philoſophe nouveau eſt allé bien plus loin que vous; il lui ſemblait qu'il n'y eût que DIEU qui exiſtât. Il prétend que nous voyons tout en lui; & nous diſons que c'eſt DIEU qui voit, qui agit dans tout ce qui a vie. *Jupiter eſt quodcumque vides, quocumque moveris.*

Allons plus avant. Votre prémotion phyſique introduit DIEU agiſſant en vous. Quel beſoin avez-vous donc d'une ame? à quoi bon ce petit être inconnu & incompréhenſible? donnez-vous une ame au ſoleil qui vivifie tant de globles? & ſi cet aſtre ſi grand, ſi étonnant & ſi néceſſaire n'a point d'ame, pourquoi l'homme en aurait-il une? DIEU qui nous a faits ne nous ſuffit-il pas? qu'eſt donc devenu ce grand axiome:

Ne

Ne fesons point par plusieurs ce que nous pouvons faire par un seul ?

Cette ame que vous avez imaginée être une subs-tance, n'est donc en effet qu'une faculté accordée par le grand être, & non une personne. Elle est une propriété donnée à nos organes, & non une substance. L'homme par sa raison non encore corrompue par la métaphysique, a-t-il jamais pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était un composé de deux êtres, l'un visible, palpable & mortel, l'autre invisible, impalpable & immortel ? & n'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible & l'intangible, la simple & la composée, l'invulnérable & la souffrante, l'éternelle & la passagère ?

Les hommes n'ont supposé une ame que par la même erreur qui leur fit supposer dans nous un être nommé *mémoire*, lequel être ils divinisèrent ensuite. Ils firent de cette mémoire la mère des Muses. Ils érigèrent les talens divers de la nature humaine en autant de déesses filles de Mémoire. Autant eût-il valu faire un dieu du pouvoir secret par lequel la nature forme du sang dans les animaux, & l'appeler le dieu de la sanguification. Et en effet, le peuple romain eut des dieux pareils pour les facultés de boire & de manger, pour l'acte du mariage, pour l'acte de vider les excrémens. C'étaient autant d'ames particulières qui produisaient en nous toutes ces actions. C'était la métaphysique de la populace. Cette superstition ridicule & honteuse venait évidemment de celle qui avait imaginé dans l'homme une petite substance divine, autre que l'homme même.

Cette ſuſtance eſt admiſe encore aujourd'hui dans toutes les écoles, & par condeſcendance on accorde au grand être, au fabricateur éternel, à DIEU, la permiſſion de joindre ſon concours à l'ame. Ainſi on ſuppoſe que pour vouloir & pour agir il faut notre ame & DIEU.

Mais concourir ſignifie aider, participer. DIEU alors n'eſt qu'en ſecond avec nous. C'eſt le dégrader, c'eſt le faire marcher à notre ſuite, c'eſt lui faire jouer le dernier rôle. Ne lui ôtez pas ſon rang & ſa prééminence; ne faites pas du ſouverain de la nature le valet de l'eſpèce humaine.

Deux eſpèces de raiſonneurs très-accrédités dans le monde, les athées & les théologiens, pourront s'élever contre nos doutes.

Les athées diront qu'en admettant la raiſon dans l'homme & l'inſtinct dans les brutes, comme des propriétés, il eſt très-inutile d'admettre un dieu dans ce ſyſtème; que DIEU eſt encore plus incompréhenſible qu'une ame; qu'il eſt indigne du ſage de croire ce qu'on ne conçoit pas. Ils décocheront contre nous tous les argumens des *Stratons* & des *Lucrèces*. Nous ne leur répondrons qu'un mot : Vous exiſtez, donc il y a un Dieu.

Les théologiens nous feront plus de peine. Ils nous diront d'abord : Nous convenons avec vous que DIEU eſt la première cauſe de tout, mais il n'eſt pas la ſeule. Un grand-prêtre de *Minerve* dit expreſſément : *Le ſecond agent opère dans la vertu du premier ; ce premier pouſſe le ſecond, ce ſecond en pouſſe un troiſième ; tous ſont agiſſant en vertu de* DIEU, *& il eſt la cauſe de toutes les actions agiſſantes.*

Nous répondrons avec tout le reſpect que nous devons à ce grand-prêtre : Il n'eſt & il ne peut exiſter qu'une ſeule cauſe véritable. Toutes les autres qui ſont ſubſéquentes ne ſont que des inſtrumens. Je tiens un reſſort, je m'en ſers pour faire mouvoir une machine. J'ai fait le reſſort & la machine, je ſuis la ſeule cauſe, cela eſt indubitable.

Le grand-prêtre me répondra : Vous ôtez aux hommes la liberté. Je lui repliquerai : Non, la liberté conſiſte dans la faculté de vouloir, & dans la faculté de faire ce que vous voulez quand rien ne vous en empêche. DIEU a fait l'homme à ces conditions, il faut s'en contenter.

Mon prêtre inſiſtera ; il dira que nous feſons DIEU auteur du péché. Alors nous lui répondrons : J'en ſuis fâché ; mais DIEU eſt fait auteur du péché dans tous les ſyſtèmes, excepté dans celui des athées. Car s'il concourt aux actions des hommes pervers comme à celles des juſtes, il eſt évident qu'y concourir c'eſt le faire, quand le concourant eſt le créateur de tout.

Si DIEU permet ſeulement le péché, c'eſt lui qui le commet, puiſque permettre & faire c'eſt la même choſe pour le maître abſolu de tout. S'il a prévu que les hommes feraient le mal, il ne devait pas former les hommes. On n'a jamais éludé la force de ces anciens argumens ; on ne les affaiblira jamais. Qui a tout produit, a certainement produit le bien & le mal. Le ſyſtème de la prédeſtination abſolue, le ſyſtème du concours, nous plongent également dans ce labyrinthe dont rien ne peut nous tirer.

Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que le mal eſt pour nous, & non pas pour DIEU. *Néron* aſſaſſine ſon

précepteur & sa mère ; un autre assassine ses parens & ses voisins ; un grand-prêtre empoisonne, étrangle, égorge vingt seigneurs romains en sortant du lit de sa propre fille. Cela n'est pas plus important pour l'être universel ame du monde, que des moutons mangés par des loups ou par nous, & des mouches dévorées par des araignées. Il n'y a point de mal pour le grand être ; il n'y a pour lui que le jeu de la grande machine qui se meut sans cesse par des lois éternelles. Si les pervers deviennent (soit pendant leur vie, soit autrement) plus malheureux que ceux qu'ils ont immolés à leurs passions, s'ils souffrent comme ils ont fait souffrir, c'est encore une suite inévitable de ces lois immuables par lesquelles le grand être agit nécessairement. Nous ne connaissons qu'une très-petite partie de ces lois, nous n'avons qu'une très-faible portion d'entendement, nous ne devons que nous résigner. De tous les systèmes, celui qui nous fait connaître notre néant, n'est-il pas le plus raisonnable ?

Les hommes, comme tous les philosophes de l'antiquité l'ont dit, firent DIEU à leur image. C'est pourquoi le premier *Anaxagore*, aussi ancien qu'*Orphée*, s'exprime ainsi dans ses vers : *Si les oiseaux se figuraient un dieu, il aurait des ailes ; celui des chevaux courrait avec quatre jambes.*

Le vulgaire imagine DIEU comme un roi qui tient son lit de justice dans sa cour. Les cœurs tendres se le représentent comme un père qui a soin de ses enfans. Le sage ne lui attribue aucune affection humaine. Il reconnaît une puissance nécessaire, éternelle, qui anime toute la nature ; & il se résigne.

LETTRES
DE
MEMMIUS
A
CICERON.

PREFACE.

NUL homme de lettres n'ignore que *Titus Lucretius Carus*, nommé parmi nous *Lucrèce*, fit son beau poëme pour former, comme on dit, *l'esprit & le cœur* de *Caius Memmius Gemellus* jeune homme d'une grande espérance & d'une des plus anciennes maisons de Rome.

Ce *Memmius* devint meilleur philosophe que son maître, comme on le verra par ses lettres à *Cicéron.*

L'amiral russe *Sheremetof*, les ayant lues en manuscrit à Rome dans la bibliothèque du vatican, s'amusa à les traduire dans sa langue pour former *l'esprit & le cœur* d'un de ses neveux. Nous les avons traduites de russe en français, n'ayant pas eu, comme monsieur l'amiral, la faculté de consulter la bibliothèque du vatican. Mais nous pouvons assurer que les deux traductions sont de la première fidélité. On y verra l'esprit de Rome tel qu'il était alors; (car il a bien changé depuis.) La philosophie de *Memmius* est quelquefois un peu

hardie : on peut faire même reproche à celle de *Cicéron* & de tous les grands-hommes de l'antiquité. Ils avaient tous le malheur de n'avoir pu lire la Somme de *St Thomas d'Aquin.* Cependant on trouve dans eux certains traits de lumière naturelle qui ne laissent pas de faire grand plaisir.

LETTRES DE MEMMIUS A CICERON.

LETTRE PREMIERE.

J'APPRENDS avec douleur, mon cher *Tullius*, mais non pas avec ſurpriſe, la mort de mon ami *Lucrèce*. Il eſt affranchi des douleurs d'une vie qu'il ne pouvait plus ſupporter; ſes maux étaient incurables; c'eſt-là le cas de mourir. Je trouve qu'il a beaucoup plus de raiſon que *Caton;* car ſi vous & moi & *Brutus* nous avons ſurvécu à la république, *Caton* pouvait bien lui ſurvivre auſſi. Se flattait-il d'aimer mieux la liberté que nous tous? ne pouvait-il pas comme nous accepter l'amitié de *Céſar*? croyait-il qu'il était de ſon devoir de ſe tuer parce qu'il avait perdu la bataille de Tapſa? Si cela était, *Céſar* lui-même aurait dû ſe donner un coup de poignard après ſa défaite à Dirrachium; mais il ſut ſe réſerver pour des deſtins meilleurs. Notre ami *Lucrèce* avait un ennemi plus implacable que *Pompée*, c'eſt la nature. Elle ne pardonne point quand elle a porté ſon arrêt; *Lucrèce* n'a fait que le prévenir de quelques mois; il aurait ſouffert, & il ne ſouffre plus. Il s'eſt ſervi du droit de ſortir de ſa maiſon quand elle eſt prête à tomber. Vis tant que tu as une juſte eſpérance; l'as-tu perdue? meurs; c'était-là ſa règle, c'eſt la mienne. J'approuve *Lucrèce*, & je le regrette.

Sa mort m'a fait relire ſon poëme, par lequel il vivra éternellement. Il le fit autrefois pour moi; mais le diſciple s'eſt bien écarté du maître: nous ne ſommes ni vous ni moi de ſa ſecte; nous ſommes académiciens. C'eſt au fond n'être d'aucune ſecte.

Je vous envoie ce que je viens d'écrire ſur les principes de mon ami, je vous prie de le corriger. Les ſénateurs aujourd'hui n'ont plus rien à faire qu'à philoſopher; c'eſt à *Céſar* de gouverner la terre, mais c'eſt à *Cicéron* de l'inſtruire. Adieu.

LETTRE SECONDE.

VOUS avez raiſon, grand-homme, *Lucrèce* eſt admirable dans ſes exordes, dans ſes deſcriptions, dans ſa morale, dans tout ce qu'il dit contre la ſuperſtition. Ce beau vers,

Tantum relligio potuit ſuadere malorum,

durera autant que le monde. S'il n'était pas un phyſicien auſſi ridicule que tous les autres, il ſerait un homme divin. Ses tableaux de la ſuperſtition m'affectèrent ſurtout bien vivement dans mon dernier voyage d'Egypte & de Syrie. Nos poulets ſacrés & nos augures, dont vous vous moquez avec tant de grâce dans votre traité de la *Divination*, ſont des choſes ſenſées en comparaiſon des horribles abſurdités dont je fus témoin. Perſonne ne les a plus en horreur que la reine *Cléopâtre* & ſa cour. C'eſt une femme qui a autant d'eſprit que de beauté. Vous la verrez bientôt à Rome;

elle eſt bien digne de vous entendre. Mais toute ſouveraine qu'elle eſt en Egypte, toute philoſophe qu'elle eſt, elle ne peut guérir ſa nation. Les prêtres l'aſſaſſineraient; le ſot peuple prendrait leur parti, & crierait que les ſaints prêtres ont vengé *Sérapis* & les chats.

C'eſt bien pis en Syrie; il y a cinquante religions, & c'eſt à qui ſurpaſſera les autres en extravagances. Je n'ai pas encore approfondi celle des Juifs, mais j'ai connu leurs mœurs: *Craſſus* & *Pompée* ne les ont point aſſez châtiés. Vous ne les connaiſſez point à Rome. Ils s'y bornent à vendre des philtres, à faire le métier de courtiers, à rogner les eſpèces. Mais chez eux ils ſont les plus inſolens de tous les hommes, déteſtés de tous leurs voiſins, & les déteſtant tous; toujours ou voleurs ou volés, ou brigands ou eſclaves, aſſaſſins & aſſaſſinés tour-à-tour.

Les Perſes, les Scythes ſont mille fois plus raiſonnables; les brachmanes en comparaiſon d'eux ſont des dieux bienfeſans.

Je ſais bien bon gré à *Pompée* d'avoir daigné, le premier des Romains, entrer par la brèche dans ce temple de Jéruſalem qui était une citadelle aſſez forte, & je ſais encore plus de gré au dernier des *Scipions* d'avoir fait pendre leur roitelet, qui avait oſé prendre le nom d'*Alexandre*.

Vous avez gouverné la Cilicie, dont les frontières touchent preſque à la Paleſtine; vous avez été témoin des barbaries & des ſuperſtitions de ce peuple, vous l'avez bien caractériſé dans votre belle oraiſon pour *Flaccus*. Tous les autres peuples ont commis des crimes, les Juifs ſont les ſeuls qui s'en ſoient vantés. Ils ſont tous nés avec la rage du fanatiſme dans le cœur,

comme les Bretons & les Germains naiſſent avec des cheveux blonds. Je ne ſerais point étonné que cette nation ne fût un jour funeſte au genre-humain.

Louez donc avec moi notre *Lucrèce* d'avoir porté tant de coups mortels à la ſuperſtition. S'il s'en était tenu là, toutes les nations devraient venir aux portes de Rome couronner de fleurs ſon tombeau.

LETTRE TROISIEME.

J'ENTRE en matière tout d'un coup cette fois-ci, & je dis, malgré *Lucrèce* & *Epicure*, non pas qu'il y a des dieux, mais qu'il exiſte un DIEU. Bien des philoſophes me ſiffleront, ils m'appelleront *eſprit faible*; mais comme je leur pardonne leur témérité, je les ſupplie de me pardonner ma faibleſſe.

Je ſuis du ſentiment de *Balbus* dans votre excellent ouvrage de la *Nature des dieux*. La terre, les aſtres, les végétaux, les animaux, tout m'annonce une intelligence productrice.

Je dis avec *Platon* : (ſans adopter ſes autres principes) Tu crois que j'ai de l'intelligence parce que tu vois de l'ordre dans mes actions, des rapports & une fin ; il y en a mille fois plus dans l'arrangement de ce monde : juge donc que ce monde eſt arrangé par une intelligence ſuprême.

On n'a jamais répondu à cet argument que par des ſuppoſitions puériles ; perſonne n'a jamais été aſſez abſurde pour nier que la ſphère d'*Archimède*, & celle de *Poſſidonius*, ſoient des ouvrages de grands mathématiciens : elles ne ſont cependant que des images

très-faibles, très-imparfaites de cette immenſe ſphère du monde ; que *Platon* appelle avec tant de raiſon l'*ouvrage de l'éternel géomètre*. Comment donc oſer ſuppoſer que l'original eſt l'effet du haſard, quand on avoue que la copie eſt de la main d'un grand génie ?

Le haſard n'eſt rien ; il n'eſt point de haſard. Nous avons nommé ainſi l'effet que nous voyons d'une cauſe que nous ne voyons pas. Point d'effet ſans cauſe ; point d'exiſtence ſans raiſon d'exiſter : c'eſt-là le premier principe de tous les vrais philoſophes.

Comment *Epicure*, & enſuite *Lucrèce*, ont-ils le front de nous dire que des atomes s'étant fortuitement accrochés, ont produit d'abord des animaux, les uns ſans bouche, les autres ſans viſcères, ceux-ci privés de pieds, ceux-là de têtes, & qu'enfin le même haſard a fait naître des animaux accomplis ?

C'eſt ainſi, diſent-ils, qu'on voit encore en Egypte des rats, dont une moitié eſt formée, & dont l'autre n'eſt encore que de la fange. Ils ſe ſont bien trompés ; ces ſottiſes pouvaient être imaginées par des grecs ignorans qui n'avaient jamais été en Egypte. Le fait eſt faux ; le fait eſt impoſſible. Il n'y eut, il n'y aura jamais ni d'animal, ni de végétal ſans germe. Quiconque dit que la corruption produit la génération, eſt un ruſtre, & non pas un philoſophe ; c'eſt un ignorant qui n'a jamais fait d'expérience.

J'ai trouvé de ces vils charlatans qui me diſaient : Il faut que le blé pourriſſe & germe dans la terre pour reſſuſciter, ſe former, & nous alimenter. Je leur dis : Miſérables, ſervez-vous de vos yeux avant de vous ſervir de votre langue ; ſuivez les progrès de ce grain que je confie à la terre ; voyez comme il s'attendrit,

comme il s'enfle, comme il fe relève, & avec quelle vertu incompréhenfible il étend fes racines & fes enveloppes. Quoi ! vous avez l'impudence d'enfeigner les hommes, & vous ne favez pas feulement d'où vient le pain que vous mangez.

Mais qui a fait ces aftres, cette terre, ces animaux, ces végétaux, ces germes, dans lefquels un art fi merveilleux éclate ? il faut bien que ce foit un fublime artifte ; il faut bien que ce foit une intelligence prodigieufement au-deffus de la nôtre, puifqu'elle a fait ce que nous pouvons à peine comprendre ; & cette intelligence, cette puiffance, c'eft ce que j'appelle DIEU.

Je m'arrête à ce mot. La foule & la fuite de mes idées produiraient un volume au lieu d'une lettre. Je vous envoie ce petit volume, puifque vous le permettez ; mais ne le montrez qu'à des hommes qui vous reffemblent, à des hommes fans impiété & fans fuperftition, dégagés des préjugés de l'école & de ceux du monde, qui aiment la vérité & non la difpute ; qui ne font certains que de ce qui eft démontré, & qui fe défient encore de ce qui eft le plus vraifemblable.

Ici fuit le traité de Memmius.

I.

Qu'il n'y a qu'un Dieu, contre Epicure, Lucrèce & autres philoſophes.

JE ne dois admettre que ce qui m'eſt prouvé; & il m'eſt prouvé qu'il y a dans la nature une puiſſance intelligente. (*a*)

Cette puiſſance intelligente eſt-elle ſéparée du grand tout? y eſt-elle unie? y eſt-elle identifiée? en eſt-elle le principe? y a-t-il pluſieurs puiſſances intelligentes pareilles?

J'ai été effrayé de ces queſtions que je me ſuis faites à moi-même. C'eſt un poids immenſe que je ne puis porter; pourrai-je au moins le ſoulever?

Les arbres, les plantes, tout ce qui jouit de la vie, & ſurtout l'homme, la terre, la mer, le ſoleil & tous les aſtres m'ayant appris qu'il eſt une intelligence active, c'eſt-à-dire un DIEU, je leur ai demandé à tous ce que c'eſt que DIEU, où il habite, s'il a des aſſociés? J'ai contemplé le divin ouvrage, & je n'ai point vu l'ouvrier; j'ai interrogé la nature, elle eſt demeurée muette.

Mais, ſans me dire ſon ſecret, elle s'eſt montrée, & c'eſt comme ſi elle m'avait parlé; je crois l'entendre, Elle me dit: Mon ſoleil fait éclore & mûrir mes fruits ſur ce petit globe qu'il éclaire & qu'il échauffe ainſi que les autres globes. L'aſtre de la nuit donne ſa lumière

(*a*) Il l'a prouvé dans ſa troiſième lettre.

réfléchie à la terre qui lui envoie la ſienne ; tout eſt lié, tout eſt aſſujetti à des lois qui jamais ne ſe démentent : donc tout a été combiné par une ſeule intelligence.

Ceux qui en ſuppoſeraient pluſieurs doivent abſolument les ſuppoſer ou contraires, ou d'accord enſemble, ou différentes, ou ſemblables. Si elles ſont différentes & contraires, elles n'ont pu faire rien d'uniforme. Si elles ſont ſemblables, c'eſt comme s'il n'y en avait qu'une. Tous les philoſophes conviennent qu'il ne faut pas multiplier les êtres ſans néceſſité ; ils conviennent donc tous malgré eux qu'il n'y a qu'un Dieu.

La nature a continué, & m'a dit : Tu me demandes où eſt ce Dieu ? il ne peut être que dans moi ; car s'il n'eſt pas dans la nature, où ſerait-il ? dans les eſpaces imaginaires ? il ne peut être une ſubſtance à part ; il m'anime, il eſt ma vie. Ta ſenſation eſt dans tout ton corps, DIEU eſt dans tout le mien. A cette voix de la nature, j'ai conclu qu'il m'eſt impoſſible de nier l'exiſtence de ce DIEU, & impoſſible de le connaître.

Ce qui penſe en moi, ce que j'appelle *mon ame*, ne ſe voit pas ; comment pourrais-je voir ce qui eſt l'ame de l'univers entier ?

I I.

Suite des probabilités de l'unité de DIEU.

PLATON, *Ariſtote*, *Cicéron* & moi, nous ſommes des animaux, c'eſt-à-dire nous ſommes animés. Il ſe peut que dans d'autres globes il ſoit des animaux d'une autre eſpèce, mille millions de fois plus éclairés & plus

puiſſans

puiſſans que nous ; comme il ſe peut qu'il y ait des montagnes d'or & des rivières de nectar. On appellera ces animaux *dieux* improprement, mais il ſe peut auſſi qu'il n'y en ait pas ; nous ne devons donc pas les admettre. La nature peut exiſter ſans eux, mais ce que nous connaiſſons de la nature ne pouvait exiſter ſans un deſſein, ſans un plan : & ce deſſein, ce plan ne pouvait être conçu & exécuté ſans une intelligence puiſſante ; donc je dois reconnaître cette intelligence, ce Dieu, & rejeter tous ces prétendus dieux habitans des planètes & de l'Olympe ; & tous ces prétendus fils de DIEU, les *Bacchus*, les *Hercules*, les *Perſées*, les *Romulus* &c. &c. Ce ſont des fables miléſiennes, des contes de ſorciers. Un Dieu ſe joindre à la nature humaine ! j'aimerais autant dire que des éléphans ont fait l'amour à des puces, & en ont eu de la race ; cela ſerait bien moins impertinent.

Tenons-nous-en donc à ce que nous voyons évidemment, que dans le grand tout il eſt une grande intelligence. Fixons-nous à ce point juſqu'à ce que nous puiſſions faire encore quelques pas dans ce vaſte abyme.

III.

Contre les athées.

IL était bien hardi ce *Straton* qui, accordant l'intelligence aux opérations de ſon chien de chaſſe, la niait aux œuvres merveilleuſes de toute la nature. Il avait le pouvoir de penſer, & il ne voulait pas qu'il y eût dans la fabrique du monde un pouvoir qui penſât.

Il difait que la nature feule, par fes combinaifons, produit des animaux penfans. Je l'arrête là, & je lui demande quelle preuve il en a? il me répond que c'eft fon fyftème, fon hypothèfe, que cette idée en vaut bien une autre.

Mais moi je lui dis : Je ne veux point d'hypothèfe, je veux des preuves. Quand *Poffidonius* me dit qu'il peut quarrer des lunules du cercle, & qu'il ne peut quarrer le cercle, je ne le crois qu'après en avoir vu la démonftration.

Je ne fais pas fi dans la fuite des temps il fe trouvera quelqu'un d'affez fou pour affurer que la matière, fans penfer, produit d'elle-même des milliars d'êtres qui penfent. Je lui foutiendrai que, fuivant ce beau fyftème, la matière pourrait produire un Dieu fage, puiffant & bon.

Car fi la matière feule a produit *Archimède* & vous, pourquoi ne produirait-elle pas un être qui ferait incomparablement au-deffus d'*Archimède* & de vous par le génie, au-deffus de tous les hommes enfemble par la force & par la puiffance, qui difpoferait des élémens beaucoup mieux que le potier ne rend un peu d'argille fouple à fes volontés, en un mot, un Dieu. Je n'y vois aucune difficulté : cette folie fuit évidemment de fon fyftème.

I V.

Suite de la réfutation de l'athéifme.

D'AUTRES, comme *Architas*, fupputent que l'univers eft le produit des nombres. Oh! que les chances ont

de pouvoir ! Un coup de dés doit néceſſairement amener raſle de mondes ; car le ſeul mouvement de trois dés dans un cornet vous amenera raſle de ſix, le point de *Vénus*, très-aiſément en un quart-d'heure. La matière toujours en mouvement dans toute l'éternité doit donc amener toutes les combinaiſons poſſibles. Ce monde eſt une de ces combinaiſons, donc elle avait autant de droit à l'exiſtence que toutes les autres ; donc elle devait arriver ; donc il était impoſſible qu'elle n'arrivât pas, toutes les autres combinaiſons ayant été épuiſées ; donc à chaque coup de dés il y avait l'unité à parier contre l'infini que cet univers ſerait formé tel qu'il eſt.

Je laiſſe *Architas* jouer un jeu auſſi déſavantageux ; & puiſqu'il y a toujours l'infini contre un à parier contre lui, je le fais interdire par le préteur, de peur qu'il ne ſe ruine. Mais avant de lui ôter la jouiſſance de ſon bien, je lui demande comment à chaque inſtant le mouvement de ſon cornet qui roule toujours ne détruit pas ce monde ſi ancien, & n'en forme pas un nouveau ? (1)

Vous riez de toutes ces folies, ſage *Cicéron*, & vous en riez avec indulgence. Vous laiſſez tous ces enfans ſouffler en l'air ſur leurs bouteilles de ſavon ; leurs vains amuſemens ne ſeront jamais dangereux. Un an des

(1) Cet argument perd toute ſa force ſi l'on ſuppoſe que les lois du mouvement ſont néceſſaires. Dans cette opinion, un coup de dés une fois ſuppoſé, tous les autres en ſont la ſuite, & il s'agit de ſavoir ſi entre tous les premiers coups de dés poſſibles, ceux qui donnent une combinaiſon d'où réſulte un ordre apparent, ne ſont pas en plus grand nombre que les autres, ſi cet ordre apparent n'eſt pas même une conſéquence infaillible de l'exiſtence de lois néceſſaires. On croit inutile d'avertir que par premier coup de dés on entend la combinaiſon qui exiſte à un inſtant donné, & par laquelle les deux ſuites infinies de combinaiſons dans le paſſé & dans l'avenir ſont également déterminées.

guerres civiles de *Céſar* & de *Pompée* a fait plus de mal à la terre que n'en pourraient faire tous les athées enſemble pendant toute l'éternité.

V.

Raiſon des athées.

QUELLE eſt la raiſon qui fait tant d'athées ? c'eſt la contemplation de nos malheurs & de nos crimes. *Lucrèce* était plus excuſable que perſonne ; il n'a vu autour de lui & n'a éprouvé que des calamités. Rome depuis *Sylla* doit exciter la pitié de la terre dont elle a été le fléau. Nous avons nagé dans notre ſang. Je juge par tout ce que je vois, par tout ce que j'entends, que *Céſar* ſera bientôt aſſaſſiné. Vous le penſez de même ; mais après lui je prévois des guerres civiles plus affreuſes que celles dans leſquelles j'ai été enveloppé. *Céſar* lui-même dans tout le cours de ſa vie qu'a-t-il vu, qu'a-t-il fait ? des malheureux. Il a exterminé de pauvres gaulois qui s'exterminaient eux-mêmes dans leurs continuelles factions. Ces barbares étaient gouvernés par des druides qui ſacrifiaient les filles des citoyens après avoir abuſé d'elles. De vieilles ſorcières ſanguinaires étaient à la tête des hordes germaniques qui ravageaient la Gaule, & qui n'ayant pas de maiſon allaient piller ceux qui en avaient. *Arioviſte* était à la tête de ces ſauvages, & leurs magiciennes avaient un pouvoir abſolu ſur *Arioviſte*. Elles lui défendirent de livrer bataille avant la nouvelle lune. Ces furies allaient ſacrifier à leurs dieux *Procilius* & *Titius*, deux ambaſſadeurs envoyés par *Céſar* à ce

perfide *Arioviste*, lorsque nous arrivâmes & que nous délivrâmes ces deux citoyens que nous trouvâmes chargés de chaînes. La nature humaine, dans ces cantons, était celle des bêtes féroces, & en vérité nous ne valions guère mieux.

Jetez les yeux sur toutes les autres nations connues, vous ne voyez que des tyrans & des esclaves, des dévastations, des conspirations & des supplices.

Les animaux sont encore plus misérables que nous : assujettis aux mêmes maladies, ils sont sans aucun secours ; nés tous sensibles, ils sont dévorés les uns par les autres. Point d'espèce qui n'ait son bourreau. La terre d'un pôle à l'autre est un champ de carnage, & la nature sanglante est assise entre la naissance & la mort.

Quelques poëtes, pour remédier à tant d'horreurs, ont imaginé les enfers. Etrange consolation! étrange chimère! les enfers sont chez nous. Le chien à trois têtes, & les trois parques, & les trois furies sont des agneaux en comparaison de nos *Sylla* & de nos *Marius*.

Comment un Dieu aurait-il pu former ce cloaque épouvantable de misères & de forfaits? On suppose un Dieu puissant, sage, juste & bon ; & nous voyons de tous côtés folie, injustice & méchanceté. On aime mieux alors nier DIEU que le blasphémer. Aussi avons-nous cent épicuriens contre un platonicien. Voilà les vraies raisons de l'athéisme, le reste est dispute d'école.

VI.

Réponse aux plaintes des athées.

A ces plaintes du genre-humain, à ces cris éternels de la nature toujours souffrante, que répondrai-je?

J'ai vu évidemment des fins & des moyens. Ceux qui disent que ni l'œil n'est fait pour voir, ni l'oreille pour entendre, ni l'estomac pour digérer, m'ont paru des fous ridicules : mais ceux qui dans leurs tourmens me baignent de leurs larmes, qui cherchent un DIEU consolateur & qui ne le trouvent pas, ceux-là m'attendrissent; je gémis avec eux, & j'oublie de les condamner.

Mortels qui souffrez & qui pensez, compagnons de mes supplices, cherchons ensemble quelque consolation, & quelques argumens. Je vous ai dit qu'il est dans la nature une intelligence, un DIEU; mais vous ai-je dit qu'il pouvait faire mieux? le sais-je? dois-je le présumer? suis-je de ses conseils? Je le crois très-sage; son soleil & ses étoiles me l'apprennent. Je le crois très-juste & très-bon; car d'où lui viendraient l'injustice & la malice? Il y a du bon, donc DIEU l'est; il y a du mal, donc ce mal ne vient point de lui. Comment enfin dois-je envisager DIEU? comme un père qui n'a pu faire le bien de tous ses enfans.

VII.

Si DIEU *est infini & s'il a pu empêcher le mal.*

QUELQUES philosophes me crient : DIEU est éternel, infini, tout-puissant; il pouvait donc défendre au mal d'entrer dans son édifice admirable.

Prenez garde, mes amis, s'il l'a pu, & s'il ne l'a pas fait, vous le déclarez méchant ; vous en faites notre persécuteur, notre bourreau, & non pas notre DIEU.

Il est éternel sans doute. Dès qu'il existe quelque être, il existe un être de toute éternité ; sans quoi le néant donnerait l'existence. La nature est éternelle, l'intelligence qui l'anime est éternelle. Mais d'où savons-nous qu'elle est infinie ? La nature est-elle infinie ? Qu'est-ce que l'infini actuel ? Nous ne connaissons que des bornes ; il est vraisemblable que la nature a les siennes ; le vide en est une preuve. Si la nature est limitée, pourquoi l'intelligence suprême ne le serait-elle pas ? pourquoi ce DIEU, qui ne peut être que dans la nature, s'étendrait-il plus loin qu'elle ? Sa puissance est très-grande : mais qui nous a dit qu'elle est infinie, quand ses ouvrages nous montrent le contraire ? quand la seule ressource qui nous reste pour le disculper est d'avouer que son pouvoir n'a pu triompher du mal physique & moral ? Certes j'aime mieux l'adorer borné que méchant.

Peut-être dans la vaste machine de la nature, le bien l'a-t-il emporté nécessairement sur le mal, & l'éternel artisan a été forcé dans ses moyens en fesant

encore (malgré tant de maux) ce qu'il y avait de mieux.

Peut-être la matière a été rebelle à l'intelligence qui en difpofait les refforts.

Qui fait enfin fi le mal qui règne depuis tant de fiècles ne produira pas un grand bien dans des temps encore plus longs ?

Hélas ! faibles & malheureux humains, vous portez les mêmes chaînes que moi ; vos maux font réels ; & je ne vous confole que par des peut-être.

VIII.

Si DIEU *arrangea le monde de toute éternité.*

RIEN ne fe fait de rien. Toute l'antiquité, tous les philofophes fans exception conviennent de ce principe. Et en effet, le contraire paraît abfurde. C'eft même une preuve de l'éternité de DIEU. C'eft bien plus, c'eft fa juftification. Pour moi, j'admire comment cette augufte intelligence a pu conftruire cet immenfe édifice avec de la fimple matière. On s'étonnait autrefois que les peintres avec quatre couleurs puffent varier tant de nuances. Quels hommages ne doit-on pas au grand *Demiourgos* qui a tout fait avec quatre faibles élémens.

Nous venons de voir que fi la matière exiftait, DIEU exiftait auffi.

Quand l'a-t-il fait obéir à fa main puiffante ? quand l'a-t-il arrangée ?

Si la matière exiftait dans l'éternité, comme tout

le monde l'avoue, ce n'eſt pas d'hier que la ſuprême intelligence l'a miſe en œuvre. Quoi ! DIEU eſt néceſſairement actif, & il aurait paſſé une éternité ſans agir ! Il eſt le grand être néceſſaire : comment aurait-il été pendant des ſiècles éternels le grand être inutile ?

Le chaos eſt une imagination poëtique ; ou la matière avait par elle-même de l'énergie, ou cette énergie était dans DIEU. Dans le premier cas tout ſe ferait donné de lui-même & ſans deſſein, le mouvement, l'ordre & la vie, ce qui nous ſemble abſurde.

Dans le ſecond cas, DIEU aura tout fait, mais il aura toujours tout fait ; il aura toujours tout diſpoſé néceſſairement de la manière la plus prompte & la plus convenable au ſujet ſur lequel il travaillait.

Si l'on peut comparer DIEU au ſoleil ſon éternel ouvrage, il était comme cet aſtre, dont les rayons émanent dès qu'il exiſte. DIEU en formant le ſoleil lumineux ne pouvait lui ôter ſes taches. DIEU, en formant l'homme avec des paſſions néceſſaires, ne pouvait peut-être prévenir ni ſes vices, ni ſes déſaſtres. Toujours des peut-être ; mais je n'ai point d'autre moyen de juſtifier la Divinité.

Cher *Cicéron*, je ne demande point que vous penſiez comme moi, mais que vous m'aidiez à penſer.

IX.

Des deux principes, & de quelques autres fables.

LES Perſes, pour expliquer l'origine du mal, imaginèrent, il y a quelques neuf mille ans, que DIEU, qu'ils appellent *Oromaſe*, ou *Oroſmad*, s'était complu à former un être puiſſant & méchant, qu'ils nomment, je crois, *Arimane*, pour lui ſervir d'antagoniſte; & que le bon *Oromaſe*, qui nous protège, combat ſans ceſſe *Arimane* le malin qui nous perſécute. C'eſt ainſi que j'ai vu un de mes centurions qui ſe battait tous les matins contre ſon ſinge pour ſe tenir en haleine.

D'autres Perſes, & c'eſt, dit-on, le plus grand nombre, croient le tyran *Arimane* auſſi ancien que le bon prince *Oroſmad*. Ils diſent qu'il caſſe les œufs que le favorable *Oroſmad* pond ſans ceſſe, & qu'il y fait entrer le mal; qu'il répand les ténèbres par-tout où l'autre envoie la lumière; les maladies quand l'autre donne la ſanté; qu'il fait toujours marcher la mort à la ſuite de la vie. Il me ſemble que je vois deux charlatans en plein marché, dont l'un diſtribue des poiſons, & l'autre des antidotes.

Des mages s'efforceront, s'ils veulent, de trouver de la raiſon dans cette fable. Pour moi, je n'y aperçois que du ridicule; je n'aime point à voir DIEU, qui eſt la raiſon même, toujours occupé comme un gladiateur à combattre une bête féroce.

Les Indiens ont une fable plus ancienne; trois dieux réunis dans la même volonté, *Birma* ou *Brama*,

la puiſſance & la gloire; *Vitſnou* ou *Bitſnou*, la tendreſſe & la bienfeſance; *Sub* ou *Sib*, la terreur & la deſtruction, créèrent d'un commun accord des demi-dieux, des *debta* dans le ciel. Ces demi-dieux ſe révoltèrent, ils furent précipités dans l'abyme par les trois dieux, ou plutôt par le grand Dieu qui préſidait à ces trois. Après des ſiècles de punition, ils obtinrent de devenir hommes; & ils apportèrent le mal ſur la terre : ce qui obligea DIEU ou les trois dieux de donner ſa nouvelle loi du Veidam.

Mais ces coupables, avant de porter le mal ſur la terre, l'avaient déjà porté dans le ciel. Et comment DIEU avait-il créé des êtres qui devaient ſe révolter contre lui? comment DIEU aurait-il donné une ſeconde loi dans ſon Veidam? ſa première était donc mauvaiſe?

Le conte oriental ne prouve rien, n'explique rien; il a été adopté par quelques nations aſiatiques; & enfin il a ſervi de modèle à la guerre des Titans.

Les Egyptiens ont eu leur *Oſiris* & leur *Typhon*.

Le *Jupiter* d'*Homère* avec ſes deux tonneaux me fait lever les épaules. Je n'aime point *Jupiter* cabaretier donnant comme tous les autres cabaretiers plus de mauvais que de bon. Il ne tenait qu'à lui de faire toujours du falerne.

Le plus beau, le plus agréable de tous les contes inventés pour juſtifier ou pour accuſer la Providence, ou pour s'amuſer d'elle, eſt la boîte de *Pandore*. Ainſi on n'a jamais débité que des fables comiques ſur la plus triſte des vérités.

X.

Si le mal est nécessaire.

Tous les hommes ayant épuisé en vain leur génie à deviner comment le mal peut exister sous un Dieu bon, quel téméraire osera se flatter de trouver ce que *Cicéron* cherche encore en vain ? Il faut bien que le mal n'ait point d'origine, puisque *Cicéron* ne l'a pas découverte.

Ce mal nous crible & nous pénètre de tous côtés, comme le feu s'incorpore à tout ce qui le nourrit, comme la matière éthérée court dans tous les pores : le bien fait à peu près le même effet. Deux amans jouissans goûtent le bonheur dans tout leur être ; cela est ainsi de tout temps. Que puis-je en penser ? sinon que cela fut nécessaire de tout temps.

Je suis donc ramené malgré moi à cette ancienne idée que je vois être la base de tous les systèmes, dans laquelle tous les philosophes retombent après mille détours, & qui m'est démontrée par toutes les actions des hommes, par les miennes, par tous les événemens que j'ai lus, que j'ai vus, & auxquels j'ai eu part ; c'est le fatalisme, c'est la nécessité dont je vous ai déjà parlé.

Si je descends dans moi-même, qu'y vois-je que le fatalisme ? ne fallait-il pas que je naquisse quand les mouvemens des entrailles de ma mère ouvrirent sa matrice, & me jetèrent nécessairement dans le monde ? pouvait-elle l'empêcher ? pouvais-je m'y opposer ? me

ſuis-je donné quelque choſe? toutes mes idées ne ſont elles pas entrées ſucceſſivement dans ma tête ſans que j'en aie appelé aucune? ces idées n'ont-elles pas déterminé invinciblement ma volonté, ſans quoi ma volonté n'aurait point eu de cauſe? Tout ce que j'ai fait n'a-t-il pas été la ſuite néceſſaire de toutes ces prémiſſes néceſſaires? n'en eſt-il pas ainſi dans toute la nature?

Ou ce qui exiſte eſt néceſſaire, ou il ne l'eſt pas. S'il ne l'eſt pas, il eſt démontré inutile. L'univers en ce cas ſerait inutile; donc il exiſte d'une néceſſité abſolue. DIEU ſon moteur, ſon fabricateur, ſon ame, ſerait inutile; donc DIEU exiſte d'une néceſſité abſolue, comme nous l'avons dit. Je ne puis ſortir de ce cercle dans lequel je me ſens renfermé par une force invincible.

Je vois une chaîne immenſe dont tout eſt chaînon; elle embraſſe, elle ſerre aujourd'hui la nature; elle l'embraſſait hier; elle l'entourera demain: je ne puis ni voir ni concevoir un commencement des choſes. Ou rien n'exiſte, ou tout eſt éternel.

Je me ſens irréſiſtiblement déterminé à croire le mal néceſſaire, puiſqu'il eſt. Je n'aperçois d'autre raiſon de ſon exiſtence que cette exiſtence même.

O *Cicéron!* détrompez-moi, je ſuis dans l'erreur; mais en combien d'endroits êtes-vous de mon avis dans votre livre *de Fato*, ſans preſque vous en apercevoir! tant la vérité a de force, tant la deſtinée vous entraînait malgré vous, lors même que vous la combattiez!

X I.

Confirmation des preuves de la néceſſité des choſes.

Il y a certainement des choſes que la ſuprême intelligence ne peut empêcher : par exemple, que le paſſé n'ait exiſté, que le préſent ne ſoit dans un flux continuel, que l'avenir ne ſoit la ſuite du préſent, que les vérités mathématiques ne ſoient vérités. Elle ne peut faire que le contenu ſoit plus grand que le contenant ; qu'une femme accouche d'un éléphant par l'oreille ; que la lune paſſe par un trou d'aiguille.

La liſte de ces impoſſibilités ſerait très-longue : il eſt donc, encore une fois, très-vraiſemblable que DIEU n'a pu empêcher le mal.

Une intelligence ſage, puiſſante & bonne, ne peut avoir fait délibérément des ouvrages de contradiction. Mille enfans naiſſent avec les organes convenables à leur tête, mais ceux de la poitrine ſont viciés. La moitié des conformations eſt manquée, & c'eſt ce qui détruit la moitié des ouvrages de cette intelligence ſi bonne. Oh ſi du moins il n'y avait que la moitié de ſes créatures qui fût méchante ! mais que de crimes depuis la calomnie juſqu'au parricide ! quoi ! un agneau, une colombe, une tourterelle, un roſſignol ne me nuiront jamais, & DIEU me nuirait toujours ! il ouvrirait des abymes ſous mes pas, ou il engloutirait la ville où je ſuis né, ou il me livrerait pendant toute ma vie à la ſouffrance, & cela ſans motif, ſans raiſon, ſans qu'il en réſulte le moindre bien ! non,

mon DIEU, non être suprême, être bienfesant, je ne puis le croire; je ne puis te faire cette horrible injure.

On me dira peut-être que j'ôte à DIEU sa liberté. Que sa puissance suprême m'en garde. Faire tout ce qu'on peut, c'est exercer sa liberté pleinement. DIEU a fait tout ce qu'un Dieu pouvait faire. Il est beau qu'un Dieu ne puisse faire le mal.

XII.

Réponse à ceux qui objecteraient qu'on fait DIEU *étendu, matériel, & qu'on l'incorpore avec la nature.*

QUELQUES platoniciens me reprochent que j'ôte à DIEU sa simplicité, que je le suppose étendu, que je ne le distingue pas assez de la nature; que je suis plutôt les dogmes de *Straton* que ceux des autres philosophes.

Mon cher *Cicéron*, ni eux, ni vous, ni moi, ne savons ce que c'est que DIEU. Bornons-nous à savoir qu'il en existe un. Il n'est donné à l'homme de connaître ni de quoi les astres sont formés, ni comment est fait le maître des astres.

Que DIEU soit appelé *être simple*, j'y consens de tout mon cœur; simple ou étendu, je l'adorerai également: mais je ne comprends pas ce que c'est qu'un être simple. Quelques rêveurs, pour me le faire entendre, disent qu'un point géométrique est un être simple. Mais un point géométrique est une supposition, une abstraction de l'esprit, une chimère. DIEU

ne peut être un point géométrique, je vois en lui avec *Platon* l'éternel géomètre.

Pourquoi DIEU ne ferait-il pas étendu, lui qui eſt dans toute la nature? en quoi l'étendue répugne-t-elle à ſon eſſence?

Si le grand être intelligent & néceſſaire opère ſur l'étendue, comment agit-il où il n'eſt pas? & s'il eſt en tous les lieux où il agit, comment n'eſt-il pas étendu?

Un être dont je pourrais nier l'exiſtence dans chaque particule du monde, l'une après l'autre, n'exiſterait nulle part.

Un être ſimple eſt incompréhenſible; c'eſt un mot vide de ſens qui ne rend DIEU ni plus reſpectable, ni plus aimable, ni plus puiſſant, ni plus raiſonnable. C'eſt plutôt le nier que le définir.

On pourra me répondre que notre ame eſt un exemple, une preuve de la ſimplicité du grand être; que nous ne voyons ni ne ſentons notre ame, qu'elle n'a point de parties, qu'elle eſt ſimple, que cependant elle exiſte en un lieu, & qu'elle peut ainſi rendre raiſon du grand être ſimple. C'eſt ce que nous allons examiner. Mais avant de me plonger dans ce vide, je vous réitère qu'en quelque endroit qu'on poſe l'être ſuprême, le mît-on en tout lieu ſans qu'il remplît de place, le reléguât-on hors de tout lieu ſans qu'il ceſſât d'être, raſſemblât-on en lui toutes les contradictions des écoles, je l'adorerai tant que je vivrai, ſans croire aucune école, & ſans porter mon vol dans des régions où nul mortel ne peut atteindre.

XIII.

XIII.

Si la nature de l'ame peut nous faire connaître la nature de DIEU.

J'AI conclu déjà que puiſqu'une intelligence préſide à mon faible corps, une intelligence ſuprême préſide au grand tout. Où me conduira ce premier pas de tortue? pourrai-je jamais ſavoir ce qui ſent & ce qui penſe en moi? eſt-ce un être inviſible, intangible, incorporel, qui eſt dans mon corps? nul homme n'a encore oſé le dire. *Platon* lui-même n'a pas eu cette hardieſſe. Un être incorporel qui meut un corps! un être intangible qui touche tous mes organes dans leſquels eſt la ſenſation! un être ſimple & qui augmente avec l'âge! un être incorruptible & qui dépérit par degrés! quelles contradictions, quel chaos d'idées incompréhenſibles! quoi, je ne puis rien connaître que par mes ſens, & j'admettrai dans moi un être entièrement oppoſé à mes ſens! Tous les animaux ont du ſentiment comme moi, tous ont des idées que leurs ſens leur fourniſſent: auront-ils tous une ame comme moi? nouveau ſujet, nouvelle raiſon d'être non-ſeulement dans l'incertitude ſur la nature de l'ame, mais dans l'étonnement continuel & dans l'ignorance.

Ce que je puis encore moins comprendre, c'eſt la dédaigneuſe & ſotte indifférence dans laquelle croupiſſent preſque tous les hommes, ſur l'objet qui les intéreſſe le plus, ſur la cauſe de leurs penſées, ſur tout leur être. Je ne crois pas qu'il y ait dans Rome deux

cents perſonnes qui s'en ſoient réellement occupées. Preſque tous les Romains diſent, que m'importe? & après avoir ainſi parlé, ils vont compter leur argent, courent aux ſpectacles ou chez leurs maîtreſſes. C'eſt la vie des déſoccupés. Pour celle des factieux, elle eſt horrible. Aucun de ces gens-là ne s'embarraſſe de ſon ame. Pour le petit nombre qui peut y penſer, s'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'eſt ſatisfait d'aucun ſyſtème.

Je ſuis prêt de me mettre en colère quand je vois *Lucrèce* affirmer que la partie de l'ame, qu'on appelle eſprit, intelligence, *animus*, loge au milieu de la poitrine, (*b*) & que l'autre partie de l'ame qui fait la ſenſation eſt répandue dans le reſte du corps; de tous les autres ſyſtèmes aucun ne m'éclaire.

Autant de ſectes, autant d'imaginations, autant de chimères. Dans ce conflit de ſuppoſitions, ſur quoi poſer le pied pour monter vers DIEU? Puis-je m'élever de cette ame que je ne connais point à la contemplation de l'eſſence ſuprême que je voudrais connaître? Ma nature que j'ignore, ne me prête aucun inſtrument pour ſonder la nature du principe univerſel, entre lequel & moi eſt un ſi vaſte & ſi profond abyme.

(*b*) *Conſilium quod nos animum mentemque vocamus*
Idque ſitum mediâ regione in corporis hæret.

XIV.

Courte revue des ſyſtèmes ſur l'ame, pour parvenir, ſi l'on peut, à quelque notion de l'intelligence ſuprême.

SI pourtant il eſt permis à un aveugle de chercher ſon chemin à tâtons, ſouffrez, *Cicéron*, que je faſſe encore quelques pas dans ce chaos, en m'appuyant ſur vous. Donnons-nous d'abord le plaiſir de jeter un coup d'œil ſur tous les ſyſtèmes.

Je ſuis corps, & il n'y a point d'eſprits.

Je ſuis eſprit, & il n'y a point de corps.

Je poſſède dans mon corps une ame ſpirituelle.

Je ſuis une ame ſpirituelle qui poſſède mon corps.

Mon ame eſt le réſultat de mes cinq ſens.

Mon ame eſt un ſixième ſens.

Mon ame eſt une ſubſtance inconnue, dont l'eſſence eſt de penſer & de ſentir.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle.

Il n'y a point d'ame.

Quand je m'éveille après avoir fait tous ces ſonges, voici ce que me dit la voix de ma faible raiſon, qui me parle ſans que je ſache d'où vient cette voix.

Je ſuis corps, il n'y a point d'eſprits. Cela me paraît bien groſſier. J'ai bien de la peine de penſer fermement que votre oraiſon *pro lege manilia* ne ſoit qu'un réſultat de la déclinaiſon des atomes.

Quand j'obéis aux commandemens de mon général, & qu'on obéit aux miens, les volontés de mon général

& les miennes ne ſont point des corps qui en ſont mouvoir d'autres par les lois du mouvement. Un raiſonnement n'eſt point le ſon d'une trompette. On me commande par intelligence, j'obéis par intelligence. Cette volonté ſignifiée, cette volonté que j'accomplis n'eſt ni un cube, ni un globe, n'a aucune figure, n'a rien de la matière. Je puis donc la croire immatérielle. Je puis donc croire qu'il y a quelque choſe qui n'eſt pas matière.

Il n'y a que des eſprits & point de corps. Cela eſt bien délié & bien fin ; la matière ne ſerait qu'un phénomène ! il ſuffit de manger & de boire, & de s'être bleſſé d'un coup de pierre au bout du doigt pour croire à la matière.

Je poſſède dans mon corps une ame ſpirituelle. Qui, moi, je ſerais la boîte dans laquelle ſerait un être qui ne tient point de place ! moi étendu je ſerais l'étui d'un être non étendu ! je poſſéderais quelque choſe qu'on ne voit jamais, qu'on ne touche jamais, de laquelle on ne peut avoir la moindre image, la moindre idée ? il faut être bien hardi pour ſe vanter de poſſéder un tel tréſor. Comment le poſſéderais-je, puiſque toutes mes idées me viennent ſi ſouvent, malgré moi, pendant ma veille & pendant mon ſommeil ? C'eſt un plaiſant maître de ſes idées qu'un être qui eſt toujours maîtriſé par elles.

Une ame ſpirituelle poſſède mon corps. Cela eſt bien plus hardi à elle ; car elle aura beau ordonner à ce corps d'arrêter le cours rapide de ſon ſang, de rectifier tous ſes mouvemens internes, il n'obéira jamais. Elle poſſède un animal bien indocile.

Mon ame eſt le réſultat de tous mes ſens. C'eſt une

affaire difficile à concevoir, & par conféquent à expliquer.

Le fon d'une lyre, le toucher, l'odeur, la vue, le goût d'une pomme d'Afrique ou de Perfe, femblent avoir peu de rapport avec une démonftration d'*Archiméde;* & je ne vois pas bien nettement comment un principe agiffant ferait dans moi la conféquence de cinq autres principes. J'y rêve, & je n'y entends rien du tout.

Je puis penfer fans nez, je puis penfer fans goût, fans jouir de la vue, & même ayant perdu le fentiment du tact. Ma penfée n'eft donc pas le réfultat des chofes qui peuvent m'être enlevées tour à tour. J'avoue que je ne me flatterais pas d'avoir des idées fi je n'avais jamais aucun de mes cinq fens. Mais on ne me perfuadera pas que ma faculté de penfer foit l'effet de cinq puiffances réunies, quand je penfe encore après les avoir perdues l'une après l'autre.

L'ame eft un fixième fens. Ce fyftème a d'abord quelque chofe d'éblouiffant. Mais que veulent dire ces paroles? prétend-on que le nez eft un être flairant par lui-même? mais les philofophes les plus accrédités ont dit que l'ame flaire par le nez, voit par les yeux, & qu'elle eft dans les cinq fens. En ce cas, elle ferait auffi dans ce fixième fens, s'il y en avait un; & cet être inconnu, nommé *ame*, ferait dans fix fens au lieu d'être dans cinq. Que fignifierait, *l'ame eft un fens?* on ne peut rien entendre par ces mots, finon l'ame eft une faculté de fentir & de penfer; & c'eft ce que nous examinerons.

Mon ame eft une fubftance inconnue, dont l'effence eft de penfer & de fentir. Cela revient à peu près à cette

idée que l'ame eſt un ſixième ſens : mais dans cette ſuppoſition, elle eſt plutôt mode, accident, faculté, que ſubſtance.

Inconnue, j'en conviens ; mais *ſubſtance*, je le nie. Si elle était ſubſtance, ſon eſſence ſerait de ſentir & de penſer ; comme celle de la matière eſt l'étendue & la ſolidité. Alors l'ame ſentirait toujours, & penſerait toujours, comme la matière eſt toujours ſolide & étendue.

Cependant il eſt très-certain que nous ne ſentons ni ne penſons toujours. Il faut être d'une opiniâtreté ridicule pour ſoutenir que dans un profond ſommeil, quand on ne rêve point, on a du ſentiment & des idées. C'eſt donc un être de raiſon, une chimère, qu'une prétendue ſubſtance qui perdrait ſon eſſence pendant la moitié de ſa vie.

Mon ame eſt une portion de l'ame univerſelle. Cela eſt plus ſublime. Cette idée flatte notre orgueil ; elle nous fait des dieux. Une portion de la Divinité ſerait divinité elle-même, comme une partie de l'air eſt de l'air, & une goutte d'eau de l'Océan eſt de la même nature que l'Océan. Mais voilà une plaiſante divinité qui naît entre la veſſie & le rectum, qui paſſe neuf mois dans un néant abſolu, qui vient au monde ſans rien connaître, ſans rien faire, qui demeure pluſieurs mois dans cet état, qui ſouvent n'en ſort que pour s'évanouir à jamais, & qui ne vit d'ordinaire que pour faire toutes les impertinences poſſibles.

Je ne me ſens point du tout aſſez inſolent pour me croire une partie de la Divinité. *Alexandre* ſe fit dieu ; *Céſar* ſe fera dieu s'il veut, à la bonne heure ; *Antoine* & *Nicomède* ſeront ſes grands-prêtres, *Cléopâtre* ſera

ſa grande-prêtreſſe. Je ne prétends point à un te honneur.

Il n'y a point d'ame. Ce ſyſtème, le plus hardi le plus étonnant de tous, eſt au fond le plus ſimple. Une tulippe, une rose, ces chefs-d'œuvre de la nature dans les jardins, ſont produites par une mécanique incompréhenſible, & n'ont point d'ame. Le mouvement qui fait tout n'eſt point une ame, un être penſant. Les inſectes qui ont la vie ne nous paraiſſent point doués de cet être penſant qu'on appelle *ame.* On admet volontiers dans les animaux un inſtinct qu'on ne comprend point, & nous leur refuſons une ame que l'on comprend encore moins. Encore un pas, & l'homme ſera ſans ame.

Que mettrons-nous donc à la place? du mouvement, des ſenſations, des idées, des volontés &c. dans chacun de nos individus. Et d'où viendront ces ſenſations, ces idées, ces volontés dans un corps organiſé? elles viendront de ſes organes, elles ſeront dues à l'intelligence ſuprême qui anime toute la nature. Cette intelligence aura donné à tous les animaux bien organiſés des facultés qu'on aura nommées *ame;* & nous aurons la puiſſance de penſer ſans être ame, comme nous avons la puiſſance d'opérer des mouvemens ſans que nous ſoyons mouvement.

Qui ſait ſi ce ſyſtème n'eſt pas plus reſpectueux pour la Divinité qu'aucun autre? il ſemble qu'il n'en eſt point qui nous mette plus ſous la main de DIEU. J'ai peur, je l'avoue, que ce ſyſtème ne faſſe de l'homme une pure machine. Examinons cette dernière hypothèſe, & défions-nous d'elle comme de toutes les autres.

X V.

Examen si ce qu'on appelle ame n'est pas une faculté qu'on a prise pour une substance.

J'AI le don de la parole & de l'intonation, de sorte que j'articule & que je chante; mais je n'ai point d'être en moi qui soit articulation & chant. N'est-il pas bien probable qu'ayant des sensations & des pensées, je n'ai point en moi un être caché qui soit à la fois sensation & pensée, ou pensée sentante nommée *ame*.

Nous marchons par les pieds, nous prenons par les mains; nous pensons, nous voulons par la tête. Je suis entièrement ici pour *Epicure* & pour *Lucrèce*, & je regarde son troisième livre comme le chef-d'œuvre de la sagacité éloquente. Je doute qu'on puisse jamais dire rien d'aussi beau ni d'aussi vraisemblable.

Toutes les parties du corps sont susceptibles de sensation; à quoi bon chercher une autre substance dans mon corps, laquelle sente pour lui? pourquoi recourir à une chimère quand j'ai la réalité?

Mais, me dira-t-on, l'étendue ne suffit pas pour avoir des sensations & des idées. Ce caillou est étendu, il ne sent ni ne pense. Non; mais cet autre morceau de matière organisée possède la sensation & le don de penser. Je ne conçois point du tout par quel artifice le mouvement, les sentimens, les idées, la mémoire, le raisonnement se logent dans ce morceau de matière organisée; mais je le vois, & j'en suis la preuve à moi-même.

Je conçois encore moins comment ce mouvement, ce sentiment, ces idées, cette mémoire, ces raisonnemens

se formeraient dans un être inétendu, dans un être simple qui me paraît équivaloir au néant. Je n'en ai jamais vu de ces êtres simples; personne n'en a vu; il est impossible de s'en former la plus légère idée; ils ne sont point nécessaires; ce sont les fruits d'une imagination exaltée. Il est donc, encore une fois, très-inutile de les admettre.

Je suis corps, & cet arrangement de mon corps, cette puissance de me mouvoir & de mouvoir d'autres corps, cette puissance de sentir & de raisonner, je les tiens donc de la puissance intelligente & nécessaire qui anime la nature. Voilà en quoi je diffère de *Lucrèce*. C'est à vous de nous juger tous deux. Dites-moi, lequel vaut le mieux de croire un être invisible, incompréhensible, qui naît & meurt avec nous, ou de croire que nous avons seulement des facultés données par le grand être nécessaire? (2)

(2) Dans cet ouvrage, & dans les deux précédens, M. de *Voltaire* semble regarder l'ame humaine plutôt comme une faculté que comme un être à part. Cependant il nous semble que l'idée d'existence n'est réellement pour nous que celle de permanence, que le *moi* est la seule chose dont la permanence nous soit prouvée par notre sentiment même & d'une manière évidente, que la permanence de tout autre être, & son existence par conséquent, ne l'est qu'en vertu d'une sorte d'analogie & avec une probabilité plus ou moins grande : il en est de même de ma propre existence pour les instans de sa durée dont je n'ai pas actuellement la conscience; & c'est-là, sans doute, ce que *Locke* a voulu dire dans son chapitre de l'identité. Voyez ci-devant, page 122. *Mon ame* ou *moi* sont donc la même chose. On ne devrait pas dire, à la vérité, *j'ai une ame*, c'est une expression vide de sens; mais *je suis une ame*, c'est-à-dire, un être sentant, pensant, &c.

Quant au corps, il me paraît qu'il n'y en a aucune partie, considérée comme substance, qui soit identique avec moi. Je dis comme substance, parce qu'à la vérité je ne puis nier que si je suis privé de mon cœur, de mon cerveau, je ne tombe dans un état dont je ne peux me former d'idée; mais je conçois très-bien que chaque particule de mon

XVI.

Des facultés des animaux.

LES animaux ont les mêmes facultés que nous. Organisés comme nous, ils reçoivent comme nous la vie, ils la donnent de même. Ils commencent comme nous le mouvement, & le communiquent. Ils ont des sens & des sensations, des idées, de la mémoire. Quel est l'homme assez fou pour penser que le principe de toutes ces choses est un esprit inétendu? nul mortel n'a jamais osé proférer cette absurdité. Pourquoi donc serions-nous assez insensés pour imaginer cet esprit en faveur de l'homme?

Les animaux n'ont que des facultés, & nous n'avons que des facultés.

Ce serait en vérité une chose bien comique que quand un lézard avale une mouche, & quand un crocodile avale un homme, chacun d'eux avalât une ame.

Que serait donc l'ame de cette mouche? un être immortel descendu du plus haut des cieux pour entrer dans ce corps, une portion détachée de la Divinité? ne vaut-il pas mieux la croire une simple faculté de cet animal à lui donnée avec la vie? Et si cet insecte

corps peut être échangée contre une autre successivement, qu'il peut en résulter pour moi un autre ordre d'idées & de sensations, sans que l'identité du sentiment du *moi* en soit détruite.

Le *moi* subsiste dans les animaux comme dans l'homme, & pour chacun l'existence, la permanence de son *moi*, est la seule vérité de fait sur laquelle il puisse avoir de la certitude.

a reçu ce don, nous en dirons autant du ſinge & de l'éléphant; nous en dirons autant de l'homme, & nous ne lui ferons point de tort.

J'ai lu dans un philoſophe que l'homme le plus groſſier eſt au-deſſus du plus ingénieux animal. Je n'en conviens point. On achèterait beaucoup plus cher un éléphant qu'une foule d'imbécilles; mais quand même cela ſerait, qu'en pourrait-on conclure? que l'homme a reçu plus de talens du grand être, & rien de plus.

XVII.

De l'immortalité.

QUE le grand être veuille perſévérer à nous continuer les mêmes dons après notre mort; qu'il puiſſe attacher la faculté de penſer à quelque partie de nous-mêmes qui ſubſiſtera encore, à la bonne heure: je ne veux ni l'affirmer, ni le nier: je n'ai de preuve ni pour ni contre. Mais c'eſt à celui qui affirme une choſe ſi étrange à la prouver clairement; & comme juſqu'ici perſonne ne l'a fait, on me permettra de douter.

Quand nous ne ſommes plus que cendre, de quoi nous ſervirait-il qu'un atome de cette cendre paſſât dans quelque créature, revêtu des mêmes facultés dont il aurait joui pendant ſa vie? cette perſonne nouvelle ne ſera pas plus ma perſonne, cet étranger ne ſera pas plus moi que je ne ſerai ce chou & ce melon qui ſe ſeront formés de la terre où j'aurai été inhumé.

Pour que je fuſſe véritablement immortel, il faudrait que je conſervaſſe mes organes, ma mémoire, toutes

mes facultés. Ouvrez tous les tombeaux, rassemblez tous les ossemens, vous n'y trouverez rien qui vous donne la moindre lueur de cette espérance.

XVIII.

De la métempsycose.

POUR que la métempsycose pût être admise, il faudrait que quelqu'un de bonne foi se ressouvînt bien positivement qu'il a été autrefois un autre homme. Je ne croirai pas plus que *Pythagore* a été coq, que je ne crois qu'il a eu une cuisse d'or.

Quand je vous dis que j'ai des facultés, je ne dis rien que de vrai; quand j'avoue que je ne me suis point fait ces présens, cela est encore d'une vérité évidente; quand je juge qu'une cause intelligente peut seule m'avoir donné l'entendement, je ne dis rien encore que de très-plausible, rien qui puisse effaroucher la raison : mais si un charbonnier me dit qu'il a été *Cyrus* & *Hercule*, cela m'étonne, & je le prie de m'en donner des preuves convaincantes.

XIX.

Des devoirs de l'homme, quelque secte qu'on embrasse.

TOUTES les sectes sont différentes, mais la morale est par-tout la même; c'est de quoi nous sommes convenus souvent dans nos entretiens avec *Cotta* & *Balbus*. Le sentiment de la vertu a été mis par la nature dans

le cœur de l'homme, comme un antidote contre tous les poiſons dont il devait être dévoré. Vous ſavez que *Céſar* eut un remords quand il fut au bord du Rubicon. Cette voix ſecrète qui parle à tous les hommes lui dit qu'il était un mauvais citoyen. Si *Céſar*, *Catilina*, *Marius*, *Sylla*, *Cinna* ont repouſſé cette voix, *Caton*, *Atticus*, *Marcellus*, *Cotta*, *Balbus* & vous, vous lui avez été dociles.

La connaiſſance de la vertu reſtera toujours ſur la terre, ſoit pour nous conſoler quand nous l'embraſſerons, ſoit pour nous accuſer quand nous violerons ſes lois.

Je vous ai dit ſouvent, à *Cotta* & à vous, que ce qui me frappait le plus d'admiration dans toute l'antiquité était la maxime de *Zoroaſtre : Dans le doute ſi une action eſt juſte ou injuſte, abſtiens-toi.*

Voilà la règle de tous les gens de bien ; voilà le principe de toute la morale. Ce principe eſt l'ame de votre excellent livre des *Offices*. On n'écrira jamais rien de plus ſage, de plus vrai, de plus utile. Déſormais ceux qui auront l'ambition d'inſtruire les hommes, & de leur donner des préceptes, ſeront des charlatans s'ils veulent s'élever au-deſſus de vous, ou ſeront tous vos imitateurs.

X X.

Que malgré tous nos crimes, les principes de la vertu ſont dans le cœur de l'homme.

CES préceptes de la vertu que vous avez enſeignés avec tant d'éloquence, grand *Cicéron*, ſont tellement

gravés dans le cœur humain par les mains de la nature, que les prêtres même d'Egypte, de Syrie, de Chaldée, de Phrygie & les nôtres n'ont pu les effacer. En vain ceux d'Egypte ont consacré des crocodiles, des boucs & des chats, & ont sacrifié à leur ignorance, à leur ambition & à leur avarice; en vain les Chaldéens ont eu l'absurde insolence de lire l'avenir dans les étoiles; en vain tous les Syriens ont abruti la nature humaine par leurs détestables superstitions: les principes de la morale sont restés inébranlables au milieu de tant d'horreurs & de démences. Les prêtres grecs eurent beau sacrifier *Iphigénie* pour avoir du vent, les prêtres de toutes les nations connues ont eu beau immoler des hommes; & c'est en vain que nous-mêmes, nous Romains qui nous réputions sages, nous avons sacrifié depuis peu deux grecs & deux gaulois, pour expier le crime prétendu d'une vestale: malgré les efforts de tant de prêtres pour changer tous les hommes en brutes féroces, les lois portées par l'intelligence souveraine de la nature, partout violées, n'ont été abrogées nulle part. La voix qui dit à tous les hommes, ne fais point ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît, sera toujours entendue d'un bout de l'univers à l'autre.

Tous les prêtres de toutes les religions sont forcés eux-mêmes d'admettre cette maxime: & l'infame *Calcas*, en assassinant la fille de son roi sur l'autel, disait: C'est pour un plus grand bien que je commets ce parricide.

Toute la terre reconnaît donc la nécessité de la vertu. D'où vient cette unanimité, sinon de l'intelligence suprême, sinon du grand *Demiourgos* qui, ne pouvant empêcher le mal, y a porté ce remède éternel & universel?

XXI.

Si l'on doit espérer que les Romains deviendront plus vertueux.

NOUS sommes trop riches, trop puissans, trop ambitieux pour que la république romaine puisse renaître. Je suis persuadé qu'après *César* il y aura des temps encore plus funestes. Les Romains, après avoir été les tyrans des nations, auront toujours des tyrans; mais quand le pouvoir monarchique sera affermi, il faudra bien parmi ces tyrans qu'il se trouve quelques bons maîtres. Si le peuple est façonné à l'obéissance, ils n'auront point d'intérêt d'être méchans; & s'ils lisent vos ouvrages, ils seront vertueux. Je me console par cette espérance de tous les maux que j'ai vus, & de tous ceux que je prévois.

XXII.

Si la religion des Romains subsistera.

IL y a tant de sectes, tant de religions dans l'empire romain, qu'il est probable qu'une d'elles l'emportera un jour sur toutes les autres. Quoique nous ayons un *Jupiter* maître des dieux & des hommes, que nous appelons le *très-puissant* & le *très-bon*, cependant *Homère* & d'autres poëtes lui ont attribué tant de sottises, & le peuple a tant de dieux ridicules, que ceux qui proposeront un seul Dieu pourront bien à la longue chasser tous les nôtres. Qu'on me donne un platonicien enthousiaste, & qui soit épris de la gloire d'être chef de parti, je ne désespère pas qu'il réussisse.

J'ai vu dans le voisinage d'Alexandrie, au-dessous du lac Mœris, une secte qui prend le nom de *Thérapeutes;* ils se prétendent tous inspirés, ils ont des visions, ils jeûnent, ils prient. Leur enthousiasme va jusqu'à mépriser les tourmens & la mort. Si jamais cet enthousiasme est appuyé des dogmes de *Platon*, qui commencent à prévaloir dans Alexandrie, ils pourront à la fin détruire la religion de l'empire ; mais aussi une telle révolution ne pourrait s'opérer sans beaucoup de sang répandu : & si jamais on commençait des guerres de religion, je crois qu'elles dureraient des siècles, tant les hommes sont superstitieux, fous & méchans.

Il y aura toujours sur la terre un très-grand nombre de sectes. Ce qui est à souhaiter, c'est qu'aucune ne se fasse jamais un barbare devoir de persécuter les autres. Nous ne sommes point tombés jusqu'à présent dans cet excès. Nous n'avons voulu contraindre ni Egyptiens, ni Syriens, ni Phrygiens, ni Juifs. Prions le grand *Demiourgos*, (si pourtant on peut éviter sa destinée) prions-le que la manie de persécuter les hommes ne se répande jamais sur la terre ; elle deviendrait un séjour plus affreux que les poëtes ne nous ont peint le Tartare. Nous gémissons sous assez de fléaux sans y joindre encore cette peste nouvelle.

Fin des lettres de Memmius à Cicéron.

REMARQUES

REMARQUES SUR LES PENSÉES DE M. PASCAL.

1738.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

LORSQUE ces *remarques* parurent, tous les hommes médiocres qui exiſtaient alors dans la littérature furent indignés de l'audace d'un grand poëte qui, après avoir fait Alzire & la Henriade, oſait examiner les opinions d'un des ſavans les plus illuſtres d'un ſiècle dont les grands-hommes, morts depuis long-temps, n'excitaient plus la jalouſie de perſonne : & comme M. de *Voltaire* avait de plus le tort d'avoir raiſon preſque toujours, bien des gens ne lui ont point encore pardonné.

Paſcal eſt dans ſes *penſées*, comme dans ſes *Lettres provinciales*, un écrivain du premier ordre ; mais il ne fut un homme de génie que dans ſes ouvrages de mathématiques & de phyſique, dont il avait la bonté de faire peu de cas par ſoumiſſion pour les janſéniſtes qui n'étaient pas en état de les entendre. On regrettera toujours qu'après avoir montré dans

écrivirent avec gaieté & avec éloquence contre les gens qui voulaient dominer ſur les opinions par la force, & violer la liberté des conſciences. Mais *Paſcal* joignit aux vertus d'un homme les petiteſſes d'un moine, & fut le diſciple ſoumis des théologiens de ſa ſecte. *Bayle* ſe moqua des vertus monaſtiques, & combattit les théologiens de ſon parti : l'un ne défendait contre les jéſuites que des prêtres & des religieuſes ; l'autre défendait contre les prêtres la cauſe du genre-humain : l'un était devenu pyrrhonien par l'excès de l'enthouſiaſme religieux ; l'autre, pour établir plus librement un pyrrhoniſme plus modéré, était obligé de mettre la foi comme un bouclier entre lui & ſes ennemis : l'un a preſque paſſé pour un père de l'Egliſe, & l'autre eſt regardé comme un chef de libres penſeurs.

Nous croyons que tous deux ont trop exagéré l'incertitude de nos connaiſſances & la faibleſſe de notre eſprit. La certitude abſolue n'exiſte, ne peut exiſter à la vérité que pour les propoſitions évidentes en elles-mêmes, ou liées

entr'elles par une démonſtration dont nous ayons la conſcience dans un même inſtant, & elle n'exiſte même que pour ce ſeul moment. Les autres vérités ſont des vérités d'expérience ſur leſquelles on ne peut avoir par conſéquent que des probabilités plus ou moins grandes : mais ces probabilités ont ſur nous une force irréſiſtible, elles ſuffiſent pour la conduite de la vie ; & une expérience conſtante nous montre que ſur pluſieurs points elles n'ont jamais été démenties.

Les réflexions que M. de *Voltaire* oppoſe à *Paſcal*, ſont d'une philoſophie douce, modérée, fondée ſur l'expérience ; elle plaît moins aux hommes d'une imagination vive que la philoſophie exagérée de *Paſcal*. Il y a bien peu d'hommes, même parmi les philoſophes, qui ſoient capables d'attendre dans une tranquille incertitude les preuves de ce qu'ils ne peuvent connaître ; qui ſachent ne douter que de ce qui eſt réellement douteux ; qui n'admettent point de théories incertaines parce qu'elles expliquent d'une manière ſéduiſante les phénomènes qui

embarraſſent, mais qui ne rejettent point des vérités prouvées parce qu'on leur oppoſe des objections embarraſſantes ; qui appliquent en un mot à chaque vérité particulière le degré de probabilité qui lui convient, à chaque ordre de vérités l'eſpèce de certitude dont par ſa nature il eſt ſuſceptible ; & qui ſachent enfin ſe contenter de la vérité telle qu'elle eſt, quand même l'erreur oppoſée ſerait ou plus flatteuſe pour l'amour-propre, ou plus agréable pour l'imagination, & qu'elle conduirait à des réſultats plus généraux & plus frappans.

REMARQUES

SUR LES PENSÉES

DE M. PASCAL.

VOICI des remarques critiques que j'ai faites depuis long-temps ſur les penſées de M. *Paſcal*. Ne me comparez point ici, je vous prie, à *Ezéchias*, qui voulut faire brûler tous les livres de *Salomon*. Je reſpecte le génie & l'éloquence de M. *Paſcal*; mais plus je les reſpecte, plus je ſuis perſuadé qu'il aurait lui-même corrigé beaucoup de ces penſées, qu'il avait jetées au haſard ſur le papier pour les examiner enſuite; & c'eſt en admirant ſon génie que je combats quelques-unes de ſes idées.

Il me paraît qu'en général l'eſprit dans lequel M. *Paſcal* écrivit ces penſées, était de montrer l'homme dans un jour odieux; il s'acharne à nous peindre tous méchans & malheureux; il écrit contre la nature humaine à peu près comme il écrivait contre les jéſuites. Il impute à l'eſſence de notre nature ce qui n'appartient qu'à certains hommes : il dit éloquemment des injures au genre-humain.

J'oſe prendre le parti de l'humanité contre ce miſanthrope ſublime; j'oſe aſſurer que nous ne ſommes ni ſi méchans ni ſi malheureux qu'il le dit. Je ſuis de plus très-perſuadé que s'il avait ſuivi, dans le livre qu'il méditait, le deſſein qui paraît dans ſes penſées,

il aurait fait un livre plein de paralogifmes éloquens, & de fauffetés admirablement déduites. On dit même que tous les livres qu'on a faits depuis peu pour prouver la religion chrétienne, font plus capables de fcandalifer que d'édifier. Ces auteurs prétendent-ils en favoir plus que JESUS-CHRIST & fes apôtres? C'eft vouloir foutenir un chêne en l'entourant de rofeaux; on peut écarter ces rofeaux inutiles fans craindre de faire tort à l'arbre.

J'ai choifi avec difcrétion quelques penfées de *Pafcal*: j'ai mis les réponfes au bas. Au refte on ne peut trop répéter ici combien il ferait abfurde & cruel de faire une affaire de parti de cet examen des penfées de *Pafcal*: je n'ai de parti que la vérité: je penfe qu'il eft très-vrai que ce n'eft pas à la métaphyfique de prouver la religion chrétienne, & que la raifon eft autant au-deffous de la foi; que le fini eft au-deffus de l'infini. Il ne s'agit ici que de raifon; & c'eft fi peu de chofe chez les hommes que cela ne vaut pas la peine de fe fâcher.

PREMIÈRE PENSÉE DE PASCAL.

LES grandeurs & les misères de l'homme sont tellement visibles, qu'il faut nécessairement que la véritable religion nous enseigne qu'il y a en lui quelque grand principe de grandeur, & en même temps quelque grand principe de misère: car il faut que la véritable religion connaisse à fond notre nature; c'est-à-dire qu'elle connaisse tout ce qu'elle a de grand & tout ce qu'elle a de misérable, & la raison de l'un & de l'autre; il faut encore qu'elle nous rende raison des étonnantes contrariétés qui s'y rencontrent.

CETTE manière de raisonner paraît fausse & dangereuse: car la fable de *Prométhée* & de *Pandore*, les androgynes de *Platon*, les dogmes des anciens Egyptiens, & ceux de *Zoroastre* rendraient aussi bien raison de ces contrariétés apparentes. La religion chrétienne n'en demeurera pas moins vraie, quand même on n'en tirerait pas ces conclusions ingénieuses qui ne peuvent servir qu'à faire briller l'esprit. Il est nécessaire, pour qu'une religion soit vraie, qu'elle soit révélée, & point du tout qu'elle rende raison de ces contrariétés prétendues; elle n'est pas plus faite pour vous enseigner la métaphysique que l'astronomie.

I I.

QU'ON examine sur cela toutes les religions du monde, & qu'on voie s'il y en a une autre que la chrétienne qui y satisfasse. Sera-ce celle qu'enseignaient les philosophes qui nous proposent pour tout bien, un bien qui est en nous? est-ce là le vrai bien?

LES philosophes n'ont point enseigné de religion; ce n'est pas leur philosophie qu'il s'agit de combattre.

Jamais philoſophe ne s'eſt dit inſpiré de DIEU, car dès-lors il eût ceſſé d'être philoſophe, & il eût fait le prophète. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi JESUS-CHRIST doit l'emporter ſur *Ariſtote;* il s'agit de prouver que la religion de JESUS-CHRIST eſt la véritable, & que celles de *Mahomet*, de *Zoroaſtre*, de *Confucius*, d'*Hermès*, & toutes les autres ſont fauſſes. Il n'eſt pas bien vrai que les philoſophes nous aient propoſé pour tout bien, un bien qui eſt en nous. Liſez *Platon*, *Marc-Aurèle*, *Epictète;* ils veulent qu'on aſpire à mériter d'être rejoint à la Divinité dont nous ſommes émanés.

I I I.

ET cependant ſans ce myſtère, le plus incompréhenſible de tous, nous ſommes incompréhenſibles à nous-mêmes. Le nœud de notre condition prend ſes retours & ſes plis dans l'abyme du péché originel; de ſorte que l'homme eſt plus inconcevable ſans ce myſtère, que ce myſtère n'eſt inconcevable à l'homme.

QUELLE étrange explication! *L'homme eſt inconcevable, ſans un myſtère inconcevable.* C'eſt bien aſſez de ne rien entendre à notre origine, ſans l'expliquer par une choſe qu'on n'entend pas. Nous ignorons comment l'homme naît, comment il croît, comment il digère, comment il penſe, comment ſes membres obéiſſent à ſa volonté: ſerai-je bien reçu à expliquer ces obſcurités par un ſyſtème inintelligible? Ne vaut-il pas mieux dire, *je ne ſais rien.* Un myſtère ne fut jamais une explication; c'eſt une choſe divine & inexplicable.

Qu'aurait répondu M. *Pascal* à un homme qui lui aurait dit : Je sais que le mystère du péché originel est l'objet de ma foi & non de ma raison ; je connais fort bien sans mystère ce que c'est que l'homme ; je vois qu'il vient au monde comme les autres animaux ; que l'accouchement des mères est plus douloureux à mesure qu'elles sont plus délicates ; que quelquefois des femmes & des animaux femelles meurent dans l'enfantement ; qu'il y a quelquefois des enfans mal organisés, qui vivent privés d'un ou de deux sens, & de la faculté du raisonnement ; que ceux qui sont le mieux organisés, sont ceux qui ont les passions les plus vives ; que l'amour de soi-même est égal chez tous les hommes, & qu'il leur est aussi nécessaire que les cinq sens ; que cet amour-propre nous est donné de DIEU pour la conservation de notre être, & qu'il nous a donné la religion pour régler cet amour-propre ; que nos idées sont justes ou inconséquentes, obscures ou lumineuses, selon que nos organes sont plus ou moins solides, plus ou moins déliés, & selon que nous sommes plus ou moins passionnés ; que nous dépendons en tout de l'air qui nous environne, des alimens que nous prenons ; & que dans tout cela il n'y a rien de contradictoire.

L'homme à cet égard n'est point une énigme, comme vous vous le figurez, pour avoir le plaisir de la deviner ; l'homme paraît être à sa place dans la nature ; supérieur aux animaux, auxquels il est semblable par les organes ; inférieur à d'autres êtres, auxquels il ressemble probablement par la pensée. Il est, comme tout ce que nous voyons, mêlé de mal & de bien, de plaisir & de peine ; il est pourvu de passions

pour agir, & de raiſon pour gouverner ſes actions. Si l'homme était parfait il ſerait DIEU ; & ces prétendues contrariétés, que vous appelez *contradictions*, ſont les ingrédiens néceſſaires qui entrent dans le compoſé de l'homme, qui eſt, comme le reſte de la nature, ce qu'il doit être.

Voilà ce que la raiſon peut dire. Ce n'eſt donc point la raiſon qui apprend aux hommes la chute de la nature humaine ; c'eſt la foi ſeule à laquelle il faut avoir recours.

I V.

SUIVONS nos mouvemens, obſervons-nous nous-mêmes, & voyons ſi nous n'y trouverons pas les caractères vivans de ces deux natures.

Tant de contradictions ſe trouveraient-elles dans un ſujet ſimple ?

Cette duplicité de l'homme eſt ſi viſible, qu'il y en a qui ont penſé que nous avions deux ames : un ſujet ſimple leur paraiſſant incapable de telles & ſi ſoudaines variétés, d'une préſomption démeſurée à un horrible abattement de cœur.

CETTE penſée eſt priſe entièrement de *Montagne*, ainſi que beaucoup d'autres : elle ſe trouve au chapitre *de l'inconſtance de nos actions*. Mais le ſage *Montagne* s'explique en homme qui doute.

Nos diverſes volontés ne ſont point des contradictions de la nature, & l'homme n'eſt point un ſujet ſimple. Il eſt compoſé d'un nombre innombrable d'organes ; ſi un ſeul de ces organes eſt un peu altéré, il eſt néceſſaire qu'il change toutes les impreſſions du cerveau, & que l'animal ait de nouvelles penſées &

de nouvelles volontés. Il eſt très-vrai que tantôt nous ſommes abattus de triſteſſe, tantôt enflés de préſomption; & cela doit être quand nous nous trouvons dans des ſituations oppoſées. Un animal que ſon maître careſſe & nourrit, & un autre qu'on égorge lentement & avec adreſſe pour en faire une diſſection, éprouvent des ſenſations bien contraires : ainſi feſons-nous; & les différences qui ſont en nous ſont ſi peu contradictoires qu'il ſerait contradictoire qu'elles n'exiſtaſſent pas. Les fous qui ont dit que nous avions deux ames pouvaient, par la même raiſon, nous en donner trente ou quarante; car un homme dans une grande paſſion a ſouvent trente ou quarante idées différentes de la même choſe, & doit néceſſairement les avoir ſelon que cet objet lui paraît ſous différentes faces.

Cette prétendue duplicité de l'homme eſt une idée auſſi abſurde que métaphyſique : j'aimerais autant dire que le chien, qui mord & qui careſſe, eſt double; que la poule, qui a tant de ſoin de ſes petits & qui enſuite les abandonne juſqu'à les méconnaître, eſt double; que la glace, qui repréſente à la fois des objets différens, eſt double; que l'arbre qui eſt tantôt chargé, tantôt dépouillé de feuilles, eſt double. J'avoue que l'homme eſt inconcevable en un ſens; mais tout le reſte de la nature l'eſt auſſi, & il n'y a pas plus de contradictions apparentes dans l'homme que dans tout le reſte.

V.

NE point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas. Lequel prendrez-vous donc? peſons le gain & la perte, en prenant le parti de croire que DIEU eſt : ſi vous gagnez, vous gagnez tout : ſi vous perdez, vous ne perdez rien. Pariez donc qu'il eſt, ſans héſiter. Oui, il faut gager; mais je gage peut-être trop. Voyons : puiſqu'il y a pareil haſard de gain & de perte, quand vous n'auriez que deux vies à gager pour une, vous pourriez encore gagner. (1)

IL eſt évidemment faux de dire : ne point parier que DIEU eſt, c'eſt parier qu'il n'eſt pas; car celui qui doute & demande à s'éclaircir, ne parie aſſurément ni pour ni contre. D'ailleurs cet article paraît

(1) *Paſcal* eſt un des inventeurs du calcul des probabilités; mais il abuſe ici des principes de ce calcul. Si vous propoſez de parier pour croix ou pour pile, en me promettant un écu ſi je gagne en pariant pour pile, & cent mille écus ſi je gagne en pariant pour croix, je parierai pour croix, mais je ne croirai point pour cela que croix ſoit plus probable que pile.

Si l'on ſe bornait à dire : » Conduiſez-vous ſuivant les règles de la » morale, que votre raiſon & votre conſcience vous preſcrivent, il y a » beaucoup à parier que vous en ſerez plus heureux, & ſi vous y perdez » quelques plaiſirs, ſongez aux riſques auxquels vous vous expoſeriez » ſi ceux qui croient qu'il exiſte un Dieu vengeur du crime avaient » raiſon. » Ce diſcours ſerait très-philoſophique & très-raiſonnable. Mais il ſuppoſe que la croyance n'eſt pas néceſſaire pour être à l'abri de la punition. Tout homme qui profeſſe une religion où la foi eſt néceſſaire, ne peut ſe ſervir de l'argument de *Paſcal*.

Cet argument a encore un autre vice, quand on veut l'appliquer aux religions qui preſcrivent d'autres devoirs que ceux de la morale naturelle. Il reſſemble alors au raiſonnement d'*Arnoud*. » Il n'eſt pas prouvé que mes » ſachets ne guériſſent point quelquefois de l'apoplexie, il faut donc en » porter pour prendre le parti le plus ſûr. »

Enfin cet argument s'appliquant à toutes les religions dont la fauſſeté ne ſerait pas démontrée, conduirait à un réſultat abſurde. Il faudrait les pratiquer toutes à la fois.

un

un peu indécent & puéril; cette idée de jeu, de perte, de gain, ne convient point à la gravité du ſujet; de plus, l'intérêt que j'ai à croire une choſe, n'eſt pas une preuve de l'exiſtence de cette choſe. Vous me promettez l'empire du monde, ſi je crois que vous avez raiſon : je ſouhaite alors de tout mon cœur que vous ayez raiſon ; mais juſqu'à ce que vous me l'ayez prouvé, je ne puis vous croire. Commencez, pourrait-on dire à M. *Paſcal*, par convaincre ma raiſon. J'ai intérêt ſans doute qu'il y ait un Dieu ; mais ſi dans votre ſyſtème DIEU n'eſt venu que pour ſi peu de perſonnes, ſi le petit nombre des élus eſt ſi effrayant, ſi je ne puis rien du tout par moi-même, dites-moi, je vous prie, quel intérêt j'ai à vous croire? n'ai-je pas un intérêt viſible à être perſuadé du contraire? de quel front oſez-vous me montrer un bonheur infini, auquel d'un million d'hommes un ſeul à peine a droit d'aſpirer? Si vous voulez me convaincre, prenez-vous-y d'une autre façon, & n'allez pas tantôt me parler de jeu de haſard, de pari, de croix & de pile, & tantôt m'effrayer par les épines que vous ſemez ſur le chemin que je veux & que je dois ſuivre. Votre raiſonnement ne ſervirait qu'à faire des athées, ſi la voix de toute la nature ne nous criait qu'il y a un DIEU, avec autant de force que ces ſubtilités ont de faibleſſe.

V I.

EN voyant l'aveuglement & les misères de l'homme, & ces contrariétés étonnantes qui se découvrent dans sa nature, & regardant tout l'univers muet, & l'homme sans lumière, abandonné à lui-même, & comme égaré dans ce recoin de l'univers, sans savoir qui l'y a mis, ce qu'il y est venu faire, ce qu'il deviendra en mourant : j'entre en effroi, comme un homme qu'on aurait emporté endormi dans une île déserte & effroyable, & qui se réveillerait sans connaître où il est, & sans avoir aucun moyen d'en sortir. Et sur cela j'admire comment on n'entre pas en désespoir d'un si misérable état.

EN lisant cette réflexion je reçois une lettre d'un de mes amis (*a*) qui demeure dans un pays fort éloigné.

Voici ses paroles :

» Je suis ici comme vous m'y avez laissé ; ni plus » gai, ni plus triste, ni plus pauvre, jouissant d'une » santé parfaite, ayant tout ce qui rend la vie agréable ; » sans amour, sans avarice, sans ambition & sans » envie : tant que cela durera, je m'appellerai hardi- » ment un homme très-heureux ».

Il y a beaucoup d'hommes aussi heureux que lui. Il en est des hommes comme des animaux ; tel chien couche & mange avec sa maîtresse, tel autre tourne la broche, & est tout aussi content ; tel autre devient enragé, & on le tue.

(*a*) Il a depuis été ambassadeur, & est devenu un homme très-considérable. Sa lettre est de 1738 ; elle existe en original.

Pour moi, quand je regarde Paris ou Londres, je ne vois aucune raiſon pour entrer dans ce déſeſpoir dont parle M. *Paſcal :* je vois une ville qui ne reſſemble en rien à une île déſerte, mais peuplée, opulente, policée, & où les hommes ſont heureux autant que la nature humaine le comporte. Quel eſt l'homme ſage qui ſera plein de déſeſpoir parce qu'il ne ſait pas la nature de ſa penſée, parce qu'il ne connaît que quelques attributs de la matière, parce que DIEU ne lui a pas révélé ſes ſecrets? Il faudrait autant ſe déſeſpérer de n'avoir pas quatre pieds & deux ailes. Pourquoi nous faire horreur de notre être? notre exiſtence n'eſt point ſi malheureuſe qu'on veut nous le faire accroire. Regarder l'univers comme un cachot, & tous les hommes comme des criminels qu'on va exécuter, eſt l'idée d'un fanatique. Croire que le monde eſt un lieu de délices où l'on ne doit avoir que du plaiſir, c'eſt la rêverie d'un ſybarite. Penſer que la terre, les hommes & les animaux ſont ce qu'ils doivent être dans l'ordre de la Providence, eſt, je crois, d'un homme ſage.

VII.

LES Juifs penſent que DIEU ne laiſſera pas éternellement les autres peuples dans ces ténébres; qu'il viendra un libérateur pour tous; qu'ils ſont au monde pour l'annoncer; qu'ils ſont formés exprès pour être les hérauts de ce grand avénement, & pour appeler tous les peuples à s'unir à eux dans l'attente de ce libérateur.

LES Juifs ont toujours attendu un libérateur; mais leur libérateur eſt pour eux & non pour nous. Ils

attendent un meſſie qui rendra les Juifs maîtres des chrétiens; & nous eſpérons que le meſſie réunira un jour les Juifs aux chrétiens : ils penſent préciſément ſur cela le contraire de ce que nous penſons.

VIII.

LA loi par laquelle ce peuple eſt gouverné, eſt tout enſemble la plus ancienne loi du monde, la plus parfaite, & la ſeule qui ait été gardée ſans interruption dans un Etat. C'eſt ce que *Philon*, juif, montre en divers lieux, & *Joſephe* admirablement contre *Appion*, où il fait voir qu'elle eſt ſi ancienne que le nom même de *loi* n'a été connu des plus anciens, que plus de mille ans après: en ſorte qu'*Homère*, qui a parlé de tant de peuples, ne s'en eſt jamais ſervi. Et il eſt aiſé de juger de la perfection de cette loi par ſa ſimple lecture, où l'on voit qu'on y a pourvu à toutes choſes avec tant de ſageſſe, tant d'équité, tant de jugement que les plus anciens légiſlateurs grecs & romains en ayant quelque lumière, en ont emprunté leurs principales lois; ce qui paraît par celles qu'ils appellent des douze tables, & par les autres preuves que *Joſephe* en donne.

IL eſt très-faux que la loi des Juifs ſoit la plus ancienne, puiſqu'avant *Moïſe* leur légiſlateur ils demeuraient en Egypte, le pays de la terre le plus renommé par ſes ſages lois, ſelon leſquelles les rois étaient jugés après la mort. Il eſt très-faux que le nom de *loi* n'ait été connu qu'après *Homère*. Il parle des lois de *Minos* dans l'Odyſſée. Le mot de *loi* eſt dans *Héſiode;* & quand le nom de *loi* ne ſe trouverait ni dans *Héſiode* ni dans *Homère*, cela ne prouverait rien. Il y avait d'anciens royaumes, des rois & des juges; donc il y

avait des lois. Celles des Chinois font bien antérieures à *Moïſe*.

Il eſt encore très-faux que les Grecs & les Romains aient pris des lois des Juifs ; ce ne peut être dans les commencemens de leur république, car alors ils ne pouvaient connaître les Juifs ; ce ne peut être dans le temps de leur grandeur, car alors ils avaient pour ces barbares un mépris connu de toute la terre. Voyez comme *Cicéron* les traite en parlant de la priſe de Jéruſalem par *Pompée* : *Philon* avoue qu'avant la traduction des Septante aucune nation ne connut leurs livres.

IX.

CE peuple eſt encore admirable dans ſa ſincérité. Ils gardent, avec amour & fidélité, le livre où *Moïſe* déclare qu'ils ont toujours été ingrats envers DIEU, & qu'il ſait qu'ils le feront encore plus après ſa mort ; mais qu'il appelle le ciel & la terre à témoin contr'eux, qu'il le leur a aſſez dit ; qu'enfin DIEU s'irritant contr'eux les diſperſera par tous les peuples de la terre ; que comme ils l'ont irrité en adorant des dieux qui n'étaient point leurs dieux, il les irritera en appelant un peuple qui n'était pas ſon peuple. Cependant ce livre qui les déshonore en tant de façons, ils le conſervent aux dépens de leur vie : c'eſt une ſincérité qui n'a point d'exemple dans le monde, ni ſa racine dans la nature.

Cette ſincérité a par-tout des exemples, & n'a ſa racine que dans la nature. L'orgueil de chaque juif eſt intéreſſé à croire que ce n'eſt point ſa déteſtable politique, ſon ignorance des arts, ſa groſſiéreté, qui l'a perdu ; mais que c'eſt la colère de DIEU qui le

punit. Il penſe avec ſatisfaction qu'il a fallu des miracles pour l'abattre, & que ſa nation eſt toujours la bien-aimée de DIEU qui la châtie. Qu'un prédicateur monte en chaire, & diſe aux Français : *Vous êtes des miſérables qui n'avez ni cœur ni conduite ; vous avez été battus à Hochſtet & à Ramillies parce que vous n'avez pas ſu vous défendre*, il ſe fera lapider : Mais s'il dit, *vous êtes des catholiques chéris de* DIEU ; *vos péchés infames avaient irrité l'Eternel qui vous livra aux hérétiques à Hochſtet & à Ramillies ; mais quand vous êtes revenus au Seigneur, alors il a béni votre courage à Denain :* ces paroles le feront aimer de l'auditoire.

X.

S'IL y a un Dieu, il ne faut aimer que lui, & non les créatures.

IL faut aimer, & très-tendrement, les créatures : il faut aimer ſa patrie, ſa femme, ſon père, ſes enfans ; il faut ſi bien les aimer que DIEU nous les fait aimer malgré nous.

Les principes contraires ſont propres à faire des raiſonneurs inhumains ; & cela eſt ſi vrai que *Paſcal* abuſant de ce principe, traitait ſa ſœur avec dureté, & rebutait ſes ſervices de peur de paraître aimer une créature : c'eſt ce qui eſt écrit dans ſa vie. (2) S'il fallait en uſer ainſi, quelle ſerait la ſociété humaine !

(2) Cette même ſœur de *Paſcal* en eſt l'auteur.

X I.

NOUS naiſſons injuſtes, car chacun tend à ſoi; cela eſt contre tout ordre. Il faut tendre au général, & la pente vers ſoi eſt le commencement de tout déſordre en guerre, en police, en économie &c.

CELA eſt ſelon tout ordre. Il eſt auſſi impoſſible qu'une ſociété puiſſe ſe former & ſubſiſter ſans amour-propre, qu'il ſerait impoſſible de faire des enfans ſans concupiſcence, de ſonger à ſe nourrir ſans appétit. C'eſt l'amour de nous-mêmes qui aſſiſte l'amour des autres; c'eſt par nos beſoins mutuels que nous ſommes utiles au genre-humain; c'eſt le fondement de tout commerce; c'eſt l'éternel lien des hommes. Sans lui il n'y aurait pas eu un art inventé, ni une ſociété de dix perſonnes formée. C'eſt cet amour-propre que chaque animal a reçu de la nature, qui nous avertit de reſpecter celui des autres. La loi dirige cet amour-propre, & la religion le perfectionne. Il eſt bien vrai que DIEU aurait pu faire des créatures uniquement attentives au bien d'autrui. Dans ce cas les marchands auraient été aux Indes par charité, le maçon eût ſcié de la pierre pour faire plaiſir à ſon prochain &c. Mais DIEU a établi les choſes autrement: n'accuſons point l'inſtinct qu'il nous donne, & feſons-en l'uſage qu'il commande.

X I I.

LE ſens caché des prophéties ne pouvait induire en erreur, & il n'y avait qu'un peuple auſſi charnel que celui-là qui pût s'y méprendre. Car quand les biens ſont promis en abondance, qui les empêchait d'entendre les véritables biens, ſinon leur cupidité qui déterminait ce ſens aux biens de la terre?

EN bonne foi le peuple le plus ſpirituel de la terre l'aurait-il entendu autrement? Ils étaient eſclaves des Romains; ils attendaient un libérateur qui les rendrait victorieux, & qui ferait reſpecter Jéruſalem dans tout le monde : comment avec les lumières de leur raiſon pouvaient-ils voir ce vainqueur, ce monarque dans un de leurs concitoyens né dans l'obſcurité, dans la pauvreté, & condamné au ſupplice des eſclaves? comment pouvaient-ils entendre, par le nom de leur capitale, une Jéruſalem céleſte, eux à qui le Décalogue n'avait pas ſeulement parlé de l'immortalité de l'ame? comment un peuple ſi attaché à la loi pouvait-il, ſans une lumière ſupérieure, reconnaître dans les prophéties, qui n'étaient pas ſa loi, un Dieu caché ſous la figure d'un juif circoncis, qui par ſa religion nouvelle a détruit & rendu abominables la circonciſion & le ſabbat, fondemens ſacrés de la loi judaïque. Adorons DIEU ſans vouloir percer ſes myſtères.

XIII.

LE temps du premier avénement de JESUS-CHRIST eſt prédit : le temps du ſecond ne l'eſt point, parce que le premier devait être caché, au lieu que le ſecond doit être éclatant & tellement manifeſte que ſes ennemis même le reconnaîtront.

LE temps du ſecond avénement de JESUS-CHRIST a été prédit encore plus clairement que le premier. *Paſcal* avait apparemment oublié que JESUS-CHRIST, dans le chapitre XXI[e] de *S[t] Luc*, dit expreſſément : *Lorſque vous verrez une armée environner Jéruſalem, ſachez que la déſolation eſt proche. Jéruſalem ſera foulée aux pieds, & il y aura des ſignes dans le ſoleil & dans la lune & dans les étoiles; les flots de la mer feront un très-grand bruit; les vertus des cieux ſeront ébranlées; & alors ils verront* le Fils de l'homme *qui viendra ſur une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté. Cette génération ne paſſera pas que ces choſes ne ſoient accomplies.*

Cependant la génération paſſa, & ces choſes ne s'accomplirent point. En quelque temps que *S[t] Luc* ait écrit, il eſt certain que *Titus* prit Jéruſalem, & qu'on ne vit ni de ſignes dans les étoiles, ni *le Fils de l'homme* dans les nuées. Mais enfin ſi ce ſecond avénement n'eſt point arrivé, ſi cette prédiction ne s'eſt point accomplie, c'eſt à nous de nous taire, de ne point interroger la Providence, & de croire tout ce que l'Egliſe enſeigne.

XIV.

LE messie, selon les juifs charnels, doit être un grand prince temporel. Selon les chrétiens charnels, il est venu nous dispenser *d'aimer Dieu*, & nous donner les sacremens qui *opèrent tout* sans nous : ni l'un ni l'autre n'est la religion chrétienne ni juive.

CET article est bien plutôt un trait de satire qu'une réflexion chrétienne. On voit que c'est aux jésuites qu'on en veut ici ; mais en vérité aucun jésuite a-t-il jamais dit que JESUS-CHRIST *est venu nous dispenser d'aimer* DIEU ? La dispute sur l'amour de DIEU est une pure dispute de mots, comme la plupart des autres querelles scientifiques qui ont causé des haines si vives & des malheurs si affreux.

Il paraît encore un autre défaut dans cet article ; c'est qu'on y suppose que l'attente d'un messie était un point de religion chez les Juifs : c'était seulement une idée consolante répandue parmi cette nation. Les Juifs espéraient un libérateur, mais il ne leur était pas ordonné d'y croire comme un article de foi. Toute leur religion était renfermée dans les livres de la loi. Les prophètes n'ont jamais été regardés par les Juifs comme législateurs.

XV.

POUR examiner les prophéties, il faut les entendre ; car si l'on croit qu'elles n'ont qu'un sens, il est sûr que le messie ne sera point venu ; mais si elles ont deux sens, il est sûr qu'il sera venu en JESUS-CHRIST.

LA religion chrétienne, fondée sur la vérité même, n'a pas besoin de preuves douteuses. Or, si quelque

chofe pouvait ébranler les fondemens de cette fainte & raifonnable religion, c'eft le fentiment de M. *Pafcal.* Il veut que tout ait deux fens dans l'Ecriture ; mais un homme qui aurait le malheur d'être incrédule pourrait lui dire : Celui qui donne deux fens à fes paroles veut tromper les hommes, & cette duplicité eft toujours punie par les lois : comment donc pouvez-vous, fans rougir, admettre dans DIEU ce qu'on détefte dans les hommes ? Que dis-je ? avec quel mépris & avec quelle indignation ne traitez-vous pas les oracles des païens, parce qu'ils avaient deux fens ? qu'une prophétie foit accomplie à la lettre, oferez-vous foutenir que cette prophétie eft fauffe, parce qu'elle ne fera vraie qu'à la lettre, parce qu'elle ne répondra pas à un fens myftique qu'on lui donnera ? Non, fans doute ; cela ferait abfurde. Comment donc une prophétie qui n'aura pas été réellement accomplie, deviendra-t-elle vraie dans un fens myftique ? Quoi ! de vraie vous ne pouvez la rendre fauffe, & de fauffe vous pourriez la rendre vraie ? voilà une étrange difficulté. Il faut s'en tenir à la foi feule dans ces matières ; c'eft le feul moyen de finir toute difpute.

X V I.

LA diftance infinie des corps aux efprits, figure la diftance infiniment plus infinie des efprits à la charité ; car elle eft furnaturelle.

IL eft à croire que M. *Pafcal* n'aurait pas employé ce galimatias dans fon ouvrage, s'il avait eu le temps de le revoir.

XVII.

LES faibleſſes les plus apparentes ſont des forces à ceux qui prennent bien les choſes. Par exemple : les deux généalogies de St Matthieu & de St Luc. Il eſt viſible que cela n'a pas été fait de concert.

LES éditeurs des *Penſées de Paſcal* auraient-ils dû imprimer cette penſée dont l'expoſition ſeule eſt peut-être capable de faire tort à la religion ? A quoi bon dire que ces généalogies, ces points fondamentaux de la religion chrétienne, ſe contrarient entièrement ſans dire en quoi elles peuvent s'accorder ? Il fallait préſenter l'antidote avec le poiſon. Que penſerait-on d'un avocat qui dirait : Ma partie ſe contredit, mais cette faibleſſe eſt une force pour ceux qui ſavent bien prendre les choſes. Que dirait-on à deux témoins qui ſe contrediraient ? On leur dirait : Vous n'êtes pas d'accord, & certainement l'un de vous deux ſe trompe.

XVIII.

QU'ON ne nous reproche donc plus le manque de clarté, puiſque nous en feſons profeſſion ; mais que l'on reconnaiſſe la vérité de la religion dans le peu de lumière que nous en avons, & dans l'indifférence que nous avons de la connaître.

VOILA d'étranges marques de vérité qu'apporte *Paſcal*. Quelles autres marques a donc le menſonge ? Quoi ! il ſuffirait pour être cru de dire : *Je ſuis obſcur, je ſuis inintelligible.* Il ferait bien plus ſenſé de ne

préfenter aux yeux que les lumières de la foi, au lieu de ces ténèbres d'érudition.

XIX.

S'IL n'y avait qu'une religion, DIEU ferait trop manifeste.

QUOI ! vous dites que s'il n'y avait qu'une religion, DIEU ferait trop manifeste ! Hé, oubliez-vous que vous dites fouvent qu'un jour il n'y aura qu'une religion ? felon vous, DIEU fera donc trop manifeste.

XX.

JE dis que la religion juive ne confiftait en aucune de ces chofes, mais feulement en l'amour de DIEU, & que DIEU réprouvait toutes les autres chofes.

QUOI ! DIEU réprouvait tout ce qu'il ordonnait lui-même avec tant de foin aux Juifs, & dans un détail fi prodigieux ! N'eft-il pas plus vrai de dire que la loi de *Moïfe* confiftait & dans l'amour & dans le culte ? Ramener tout à l'amour de DIEU, fent peut-être moins l'amour de DIEU que la haine que tout janféniste a pour fon prochain moliniste.

XXI.

LA chofe la plus importante à la vie, c'eft le choix d'un métier ; le hafard en difpofe. La coutume fait les maçons, les foldats, les couvreurs.

QUI peut donc déterminer les foldats, les maçons & tous les ouvriers mécaniques, finon ce qu'on

appelle *hasard* & la *coutume* ? Il n'y a que les arts de génie auxquels on se détermine de soi-même. Mais pour les métiers que tout le monde peut faire, il est très-naturel & très-raisonnable que la coutume en dispose.

XXII.

QUE chacun examine sa pensée, il la trouvera toujours occupée au passé & à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent : & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre but ; le passé & le présent sont nos moyens : le seul avenir est notre objet.

IL est faux que nous ne pensions point au présent; nous y pensons en étudiant la nature, & en fesant toutes les fonctions de la vie; nous pensons aussi beaucoup au futur. Remercions l'auteur de la nature de ce qu'il nous donne cet instinct qui nous emporte sans cesse vers l'avenir. Le trésor le plus précieux de l'homme est cette espérance qui nous adoucit nos chagrins & qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens. Si les hommes étaient assez malheureux pour ne s'occuper jamais que du présent, on ne semerait point, on ne bâtirait point, on ne planterait point, on ne pourvoirait à rien, on manquerait de tout au milieu de cette fausse jouissance.

Un esprit comme M. *Pascal* pouvait-il donner dans un lieu-commun aussi faux que celui-là ? La nature a établi que chaque homme jouirait du présent en se nourrissant, en fesant des enfans, en écoutant des

ſons agréables, en occupant ſa faculté de penſer & de ſentir; & qu'en ſortant de ces états, ſouvent au milieu de ces états même, il penſerait au lendemain, ſans quoi il périrait de miſère aujourd'hui. Il n'y a que les enfans & les imbécilles qui ne penſent qu'au préſent. Faudra-t-il leur reſſembler ?

XXIII.

MAIS quand j'y ai regardé de plus près, j'ai trouvé que cet éloignement que les hommes ont du repos & de demeurer avec eux-mêmes, vient d'une cauſe bien effective, c'eſt-à-dire du malheur naturel de notre condition faible & mortelle, & ſi miſérable que rien ne nous peut conſoler lorſque rien ne nous empêche d'y penſer, & que nous ne voyons que nous.

CE mot *ne voir que nous* ne forme aucun ſens. Qu'eſt-ce qu'un homme qui n'agirait point, & qui eſt ſuppoſé ſe contempler? Non-ſeulement je dis que cet homme ſerait un imbécille inutile à la ſociété, mais je dis que cet homme ne peut exiſter : car cet homme, que contemplerait-il? ſon corps, ſes pieds, ſes mains, ſes cinq ſens? ou il ſerait un idiot, ou bien il ferait uſage de tout cela. Reſterait-il à contempler ſa faculté de penſer? Mais il ne peut contempler cette faculté qu'en l'exerçant. Où il ne penſera à rien, ou bien il penſera aux idées qui lui ſont déjà venues, ou il en compoſera de nouvelles : or il ne peut avoir d'idées que du dehors. Le voilà donc néceſſairement occupé ou de ſes ſens ou de ſes idées; le voilà donc hors de ſoi ou imbécille. Encore une fois, il eſt impoſſible à la nature humaine de reſter dans cet engourdiſſement

imaginaire; il eſt abſurde de le penſer, il eſt inſenſé d'y prétendre. L'homme eſt né pour l'action, comme le feu tend en haut & la pierre en bas. N'être point occupé & n'exiſter pas, eſt la même choſe pour l'homme. Toute la différence conſiſte dans les occupations douces ou tumultueuſes, dangereuſes ou utiles.

XXIV.

LES hommes ont un inſtinct ſecret qui les porte à chercher le divertiſſement & l'occupation au-dehors, qui vient du reſſentiment de leur miſère continuelle; & ils ont un autre inſtinct qui reſte de la grandeur de leur première nature, qui leur fait connaître que le bonheur n'eſt en effet que dans le repos. (3)

CET inſtinct ſecret étant le premier principe & le fondement néceſſaire de la ſociété, il vient plutôt de la bonté de DIEU, & il eſt plutôt l'inſtrument de notre bonheur qu'il n'eſt le reſſentiment de notre miſère. Je ne ſais pas ce que nos premiers pères feſaient dans le paradis terreſtre, mais ſi chacun d'eux n'avait penſé qu'à ſoi, l'exiſtence du genre-humain était bien haſardée. N'eſt-il pas abſurde de penſer qu'ils avaient des ſens parfaits, c'eſt-à-dire des inſtrumens d'action parfaits, uniquement pour la contemplation? & n'eſt-il

(3) Il y a perpétuellement ici des équivoques. Quelques perſonnes pourſuivent le plaiſir dans les divertiſſemens, dans le travail même pour ſe dérober à l'ennui ou a des ſentimens douloureux, mais ce n'eſt point le plus grand nombre, ce n'eſt point là l'état naturel de l'homme. *Je m'ennuyerais ſi je paſſais ma vie à ne rien faire*, ou *je travaille pour ne pas m'ennuyer*, ne ſont point deux phraſes ſynonymes, le bonheur n'eſt ni dans l'action ni dans le repos, mais dans une ſuite de ſentimens ou de ſenſations agréables que ſuivant la conſtitution particulière d'un homme, ou les circonſtances de ſa vie, l'action ou le repos peuvent lui procurer.

pas

pas plaisant que des têtes pensantes puissent imaginer que la paresse est un titre de grandeur, & l'action un rabaissement de notre nature?

XXV.

C'EST pourquoi lorsque *Cynéas* disait à *Pyrrhus* qui se proposait de jouir du repos avec ses amis, après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il ferait mieux d'avancer lui-même son bonheur en jouissant dès-lors de ce repos, sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnait un conseil qui recevait de grandes difficultés, & qui n'était guère plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposait que l'homme se pût contenter de soi-même & de ses biens présens, sans remplir le vide de son cœur d'espérances imaginaires: ce qui est faux. *Pyrrhus* ne pouvait être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde.

L'EXEMPLE de *Cynéas* est bon dans les satires de *Despréaux*, mais non dans un livre philosophique. Un roi sage peut être heureux chez lui; & de ce qu'on nous donne *Pyrrhus* pour un fou, cela ne conclut rien pour le reste des hommes.

XXVI.

ON doit donc reconnaître que l'homme est si malheureux qu'il s'ennuierait même, sans aucune cause étrangère d'ennui, par le propre état de sa condition. (4)

NE serait-il pas aussi vrai de dire que l'homme est si heureux en ce point, & que nous avons tant

(4) L'ennui n'est qu'un dégoût de l'état où l'on se trouve, causé par le souvenir vague de plaisirs plus vifs qu'on ne peut se procurer. Les hommes qui n'ont guère connu de sentimens agréables que ceux qu'on éprouve en satisfesant aux besoins de la nature, connaissent peu l'ennui.

d'obligation à l'auteur de la nature, qu'il a attaché l'ennui à l'inaction, afin de nous forcer par-là à être utiles au prochain & à nous-mêmes.

XXVII.

D'OU vient que cet homme qui a perdu depuis peu son fils unique, & qui, accablé de procès & de querelles, était ce matin si troublé, n'y pense plus maintenant? Ne vous en étonnez pas: il est tout occupé à voir par où passera un cerf que ses chiens poursuivent avec ardeur depuis six heures. Il n'en faut pas davantage pour l'homme: quelque plein de tristesse qu'il soit, si l'on peut gagner sur lui de le faire entrer en quelque divertissement, le voilà heureux pendant ce temps-là.

CET homme fait à merveille: la dissipation est un remède plus sûr contre la douleur, que le quinquina contre la fièvre. Ne blâmons point en cela la nature qui est toujours prête à nous secourir. *Louis XIV* allait à la chasse le jour qu'il avait perdu quelqu'un de ses enfans; & il fesait fort sagement. (5)

XXVIII.

QU'ON s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, & tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, & se regardant les uns les autres avec douleur & sans espérance, attendent leur tour: c'est l'image de la condition des hommes.

CETTE comparaison assurément n'est pas juste. Des malheureux enchaînés, qu'on égorge l'un après

(5) Il est vraisemblable qu'un homme à qui les divertissemens font oublier ses douleurs, n'en aurait pas été long-temps tourmenté; ce n'est un remède que pour les petits maux.

l'autre, ſont malheureux non-ſeulement parce qu'ils ſouffrent, mais encore parce qu'ils éprouvent ce que les autres hommes ne ſouffrent pas. Le ſort naturel d'un homme n'eſt ni d'être enchaîné ni d'être égorgé; mais tous les hommes ſont faits comme les animaux, les plantes, pour croître, pour vivre un certain temps, pour produire leurs ſemblables & pour mourir. On peut dans une ſatire montrer l'homme tant qu'on voudra du mauvais côté; mais pour peu qu'on ſe ſerve de ſa raiſon, on avouera que de tous les animaux l'homme eſt le plus parfait, le plus heureux, & celui qui vit le plus long-temps; car ce qu'on dit des cerfs & des corbeaux n'eſt qu'une fable. Au lieu donc de nous étonner & de nous plaindre du malheur & de la briéveté de la vie, nous devons nous étonner & nous féliciter de notre bonheur & de ſa durée. A ne raiſonner qu'en philoſophe, j'oſe dire qu'il y a bien de l'orgueil & de la témérité à prétendre que par notre nature nous devons être mieux que nous ne ſommes.

XXIX.

CAR enfin ſi l'homme n'avait pas été corrompu, il jouirait de la vérité & de la félicité avec aſſurance &c. tant il eſt manifeſte que nous avons été dans un degré de perfection dont nous ſommes tombés.

IL eſt ſûr, par la foi & par notre révélation ſi au-deſſus des lumières des hommes, que nous ſommes tombés; mais rien n'eſt moins manifeſte par la raiſon. Car je voudrais bien ſavoir ſi DIEU ne pouvait pas, ſans déroger à ſa juſtice, créer l'homme tel qu'il eſt aujourd'hui; & ne l'a-t-il pas même créé pour devenir ce qu'il eſt? L'état préſent de l'homme n'eſt-il pas un

X 2

bienfait du Créateur? Qui vous a dit que DIEU vous en devait davantage? qui vous a dit que votre être exigeait plus de connaissances & plus de bonheur? qui vous a dit qu'il en comporte davantage? Vous vous étonnez que DIEU ait fait l'homme si borné, si ignorant, si peu heureux; que ne vous étonnez-vous qu'il ne l'ait pas fait plus borné, plus ignorant, plus malheureux? Vous vous plaignez d'une vie si courte & si infortunée! remercie DIEU de ce qu'elle n'est pas plus courte & plus malheureuse. Quoi donc? selon vous pour raisonner conséquemment il faudrait que tous les hommes accusassent la Providence, hors les métaphysiciens qui raisonnent sur le péché originel?

X X X.

LE péché originel est une folie devant les hommes; mais on le donne pour tel.

PAR quelle contradiction trop palpable dites-vous donc que ce péché originel est *manifeste*? Pourquoi dites-vous que tout nous en avertit? Comment peut-il en même temps être folie, & être démontré par la raison?

X X X I.

LES sages parmi les païens, qui ont dit qu'il n'y a qu'un DIEU, ont été persécutés, les juifs haïs, les chrétiens encore plus.

ILS ont été quelquefois persécutés, de même que le serait aujourd'hui un homme qui viendrait enseigner l'adoration d'un Dieu, indépendante du culte reçu. *Socrate* n'a pas été condamné pour avoir dit: *Il n'y a*

qu'un Dieu; mais pour s'être élevé contre le culte extérieur du pays, & pour s'être fait des ennemis puissans fort mal à propos. A l'égard des Juifs, ils étaient haïs non parce qu'ils ne croyaient qu'un Dieu, mais parce qu'ils haïssent ridiculement les autres nations; parce que c'étaient des barbares qui massacraient sans pitié leurs ennemis vaincus; parce que ce vil peuple superstitieux, ignorant, privé des arts, privé du commerce, méprisait les peuples les plus policés. Quant aux chrétiens, ils étaient haïs des païens, parce qu'ils tendaient à abattre la religion de l'empire, dont ils vinrent enfin à bout, comme les protestans se sont rendus les maîtres dans les mêmes pays où ils furent long-temps haïs, persécutés & massacrés.

XXXII.

COMBIEN les lunettes nous ont-elles découvert d'astres qui n'étaient point pour nos philosophes d'auparavant? on attaquait hardiment l'Ecriture sur ce qu'on y trouve, en tant d'endroits, du grand nombre des étoiles: il n'y en a que mille vingt-deux, disait-on, nous le savons.

IL est certain que la sainte écriture, en matière de physique, s'est toujours proportionnée aux idées reçues: ainsi elle suppose que la terre est immobile, que le soleil marche &c. &c. Ce n'est point du tout par un raffinement d'astronomie qu'elle dit que les étoiles sont innombrables, mais pour s'abaisser aux idées vulgaires. En effet, quoique nos yeux ne découvrent qu'environ mille vingt-deux étoiles, & encore avec bien de la peine, cependant quand on

regarde le ciel fixement, la vue eſt éblouie & égarée; on croit alors en voir une infinité. L'Ecriture parle donc ſelon ce préjugé vulgaire; car elle ne nous a pas été donnée pour faire de nous des phyſiciens; & il y a grande apparence que DIEU ne révéla ni à *Habacuc*, ni à *Baruch*, ni à *Michée*, qu'un jour un anglais nommé *Flamſtead* mettrait dans ſon catalogue près de trois mille étoiles aperçues avec le téleſcope. Voyez, je vous prie, quelle conſéquence on tirerait du ſentiment de *Paſcal*. Si les auteurs de la Bible ont parlé du grand nombre des étoiles en connaiſſance de cauſe, ils étaient donc inſpirés ſur la phyſique. Et comment de ſi grands phyſiciens ont-ils pu dire que la lune s'eſt arrêtée à midi ſur Aïalon, & le ſoleil ſur Gabaon dans la Paleſtine? qu'il faut que le blé pourriſſe pour germer & produire; & cent autres choſes ſemblables? Concluons donc que ce n'eſt pas la phyſique, mais la morale qu'il faut chercher dans la Bible; qu'elle doit faire des chrétiens, & non des philoſophes.

XXXIII.

EST-CE courage à un homme mourant d'aller, dans la faibleſſe & dans l'agonie, affronter un Dieu tout-puiſſant & éternel?

CELA n'eſt jamais arrivé: & ce ne peut être que dans un violent tranſport au cerveau qu'un homme diſe: Je crois un Dieu, & je le brave.

XXXIV.

JE crois volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe font égorger.

LA difficulté n'eſt pas ſeulement de ſavoir ſi on croira des témoins qui meurent pour ſoutenir leur dépoſition, comme ont fait tant de fanatiques; mais encore ſi ces témoins ſont effectivement morts pour cela, ſi on a conſervé leurs dépoſitions, s'ils ont habité les pays où l'on dit qu'ils ſont morts.

Pourquoi *Joſephe*, né dans le temps de la mort du CHRIST, *Joſephe* ennemi d'*Hérode*, *Joſephe* peu attaché au judaïſme, n'a-t-il pas dit un mot de tout cela? Voilà ce que M. *Paſcal* eût débrouillé avec ſuccès.

XXXV.

LES ſciences ont deux extrémités qui ſe touchent: la première eſt la pure ignorance naturelle où ſe donnent tous les hommes en naiſſant: l'autre extrémité eſt celle où arivent les grandes ames qui, ayant parcouru tout ce que les hommes peuvent ſavoir, trouvent qu'ils ne ſavent rien, & ſe rencontrent dans cette même ignorance d'où ils étaient partis.

CETTE penſée paraît un ſophiſme; & la fauſſeté conſiſte dans ce mot d'*ignorance* qu'on prend en deux ſens différens. Celui qui ne ſait ni lire ni écrire, eſt un ignorant; mais un mathématicien, pour ignorer les principes cachés de la nature, n'eſt pas au point d'ignorance dont il était parti quand il commença

d'apprendre à lire. M. *Newton* ne ſavait pas pourquoi l'homme remue ſon bras quand il le veut; mais il n'en était pas moins ſavant ſur le reſte. Celui qui ne ſait point l'hébreu, & qui ſait le latin, eſt ſavant par comparaiſon avec celui qui ne ſait que le français.

XXXVI.

CE n'eſt pas être heureux que de pouvoir être réjoui par le divertiſſement, car il vient d'ailleurs & de dehors: ainſi il eſt dépendant, & par conſéquent ſujet à être troublé par mille accidens qui font les afflictions inévitables.

C'EST comme ſi on diſait : *C'eſt n'être pas malheureux que de pouvoir être accablé de douleur, car elle vient d'ailleurs.* Celui-là eſt actuellement heureux qui a du plaiſir, & ce plaiſir ne peut venir que de dehors; nous ne pouvons guère avoir de ſenſations ni d'idées que par les objets extérieurs, comme nous ne pouvons nourrir notre corps qu'en y feſant entrer ces ſubſtances étrangères qui ſe changent en la nôtre.

XXXVII.

L'EXTREME eſprit eſt accuſé de folie comme l'extrême défaut: rien ne paſſe pour bon que la médiocrité.

CE n'eſt point l'extrême eſprit, c'eſt l'extrême vivacité & volubilité de l'eſprit qu'on accuſe de folie. L'extrême eſprit eſt l'extrême juſteſſe, l'extrême fineſſe, l'extrême étendue oppoſée diamétralement à la folie. L'extrême *défaut d'eſprit* eſt un manque de conception, un vide d'idées; ce n'eſt point la folie,

c'eſt la ſtupidité. La folie eſt un dérangement dans les organes, qui fait voir pluſieurs objets trop vîte, ou qui arrête l'imagination ſur un ſeul avec trop d'application & de violence. Ce n'eſt point non plus la médiocrité qui paſſe pour bonne, c'eſt l'éloignement des deux vices oppoſés; c'eſt ce qu'on appelle *juſte milieu*, & non *médiocrité*.

On ne fait cette remarque, & quelques autres dans ce goût, que pour donner des idées préciſes. C'eſt plutôt pour éclaircir que pour contredire.

XXXVIII.

SI notre condition était véritablement heureuſe, il ne faudrait pas nous divertir d'y penſer.

NOTRE condition eſt préciſément de penſer aux objets extérieurs avec leſquels nous avons un rapport néceſſaire. Il eſt faux qu'on puiſſe détourner un homme de penſer à la condition humaine, car à quelque choſe qu'il applique ſon eſprit, il l'applique à quelque choſe de lié à la condition humaine; &, encore une fois, penſer à ſoi, avec abſtraction des choſes naturelles, c'eſt ne penſer à rien; je dis à rien du tout: qu'on y prenne bien garde. Loin d'empêcher un homme de penſer à ſa condition, on ne l'entretient jamais que des agrémens de ſa condition. On parle à un ſavant de réputation & de ſcience; à un prince de ce qui a rapport à ſa grandeur: à tout homme on parle de plaiſir.

XXXIX.

LES grands & les petits ont mêmes accidens, mêmes fâcheries & mêmes paſſions : mais les uns ſont en haut de la roue, & les autres près du centre ; & ainſi moins agités par les mêmes mouvemens.

IL eſt faux que les petits ſoient moins agités que les grands ; au contraire, leurs déſeſpoirs ſont plus vifs, parce qu'ils ont moins de reſſources. De cent perſonnes qui ſe tuent à Londres & ailleurs, il y en a quatre-vingt-dix-neuf du bas peuple, & à peine une d'une condition relevée. La comparaiſon de la roue eſt ingénieuſe & fauſſe.

XL.

ON n'apprend pas aux hommes à être honnêtes gens, & on leur apprend tout le reſte. Et cependant ils ne ſe piquent de ſavoir que la ſeule choſe qu'ils n'apprennent point.

ON apprend aux hommes à être honnêtes gens, & ſans cela peu parviendraient à l'être. Laiſſez votre fils dans ſon enfance prendre tout ce qu'il trouvera ſous ſa main, à quinze ans il volera ſur le grand chemin ; louez-le d'avoir dit un menſonge, il deviendra faux témoin ; flattez ſa concupiſcence, il ſera ſurement débauché. On apprend tout aux hommes, la vertu, la religion.

XLI.

LE sot projet qu'a eu *Montagne* de se peindre ! & cela, non pas en passant & contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes & par un dessein premier & principal. Car de dire des sottises par hasard & par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, & d'en dire de telles que celles-là.

LE charmant projet que *Montagne* a eu de se peindre naïvement, comme il a fait ! car il a peint la nature humaine. Si *Nicole* & *Mallebranche* avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de *Henri III*, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, & qui peint sous son nom nos faiblesses & nos folies, est un homme qui sera toujours aimé.

XLII.

LORSQUE j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs qui disent qu'ils ont des remèdes, jusqu'à mettre souvent sa vie entre leurs mains, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux & qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables. Si jamais il n'y en avait eu, & que tous les maux eussent été incurables, il est impossible que les hommes se fussent imaginé qu'ils en pourraient donner; & encore plus, que tant d'autres eussent donné créance à ceux qui se fussent vantés d'en avoir: de même que si un homme se vantait d'empêcher de mourir, personne ne le croirait, parce qu'il n'y a aucun exemple de cela. Mais comme il y

a eu quantité de remèdes qui se sont trouvés véritables par la connaissance même des plus grands hommes, la créance des hommes s'est pliée par-là ; parce que la chose ne pouvant être niée en général (puisqu'il y a des effets particuliers qui sont véritables) le peuple, qui ne peut pas discerner lesquels d'entre ces effets particuliers sont les véritables, les croit tous. De même, ce qui fait qu'on croit tant de faux effets de la lune, c'est qu'il y en a de vrais comme le flux de la mer.

Ainsi il me paraît aussi évident qu'il n'y a tant de faux miracles, de fausses révélations, de sortiléges, que parce qu'il y en a de vrais.

LA solution de ce problème est bien aisée. On vit des effets physiques extraordinaires ; des fripons les firent passer pour des miracles. On vit des maladies augmenter dans la pleine lune, & des sots crurent que la fièvre était plus forte parce que la lune était pleine. Un malade qui devait guérir, se trouva mieux le lendemain qu'il eut mangé des écrévisses, & on conclut que les écrévisses purifiaient le sang parce qu'elles sont rouges étant cuites.

Il me semble que la nature humaine n'a pas besoin du vrai pour tomber dans le faux. On a imputé mille fausses influences à la lune, avant qu'on imaginât le moindre rapport véritable avec le flux de la mer. Le premier homme qui a été malade a cru sans peine le premier charlatan. Personne n'a vu de loups-garoux ni de sorciers, & beaucoup y ont cru ; personne n'a vu de transmutation de métaux, & plusieurs ont été ruinés par la créance de la pierre philosophale. Les Romains, les Grecs, les païens ne croyaient-ils donc aux faux miracles dont ils étaient inondés, que parce qu'ils en avaient vu de véritables ?

XLIII.

Le port règle ceux qui sont dans un vaisseau; mais où trouverons-nous ce point dans la morale?

Dans cette seule maxime reçue de toutes les nations: *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

XLIV.

Ils aiment mieux la mort que la paix, les autres aiment mieux la mort que la guerre. Toute opinion peut être préférée à la vie dont l'amour paraît si fort & si naturel.

C'est des Catalans que *Tacite* a dit, en exagérant: *Ferox gens nullam esse vitam sine armis putat;* ce peuple féroce croit que ne pas combattre c'est ne pas vivre. Mais il n'y a point de nation dont on ait dit, & dont on puisse dire: *Elle aime mieux la mort que la guerre.*

XLV.

A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes.

Il y a très-peu d'hommes vraiment originaux; presque tous se gouvernent, pensent & sentent par l'influence de la coutume & de l'éducation. Rien n'est si rare qu'un esprit qui marche dans une route nouvelle. Mais parmi cette foule d'hommes qui vont de compagnie, chacun a de petites différences dans la démarche que les vues fines aperçoivent.

XLVI.

LA mort eſt plus aiſée à ſupporter ſans y penſer, que la penſée de la mort ſans péril.

ON ne peut pas dire qu'un homme ſupporte la mort aiſément ou mal aiſément, quand il n'y penſe point du tout. Qui ne ſent rien, ne ſupporte rien. (6)

XLVII.

TOUT notre raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment.

NOTRE raiſonnement ſe réduit à céder au ſentiment en fait de goût, non en fait de ſcience.

XLVIII.

CEUX qui jugent d'un ouvrage par règle, ſont à l'égard des autres comme ceux qui ont une montre à l'égard de ceux qui n'en ont point. L'un dit : Il y a deux heures que nous ſommes ici ; l'autre dit : Il n'y a que trois quarts d'heure. Je regarde ma montre ; je dis à l'un : Vous vous ennuyez ; & à l'autre : Le temps ne vous dure guère.

EN ouvrage de goût, en muſique, en poëſie, en peinture, c'eſt le goût qui tient lieu de montre ; & celui qui n'en juge que par règle, en juge mal.

(6) *Paſcal* entend apparemment les douleurs qu'on éprouve à l'inſtant de la mort, & dans ce ſens ſa penſée eſt vraie. Sans les idées religieuſes, les terreurs de la mort feraient bien peu de choſe ; on ſerait fâché de mourir ſi on ſe trouvait heureux dans le monde, comme on l'eſt d'aller ſe coucher au lieu d'aller au bal, même avec la certitude de bien dormir ; on ſerait affligé de mourir lorſque le bonheur des perſonnes qu'on aime leur ſort, leur bien-être dépendrait de notre exiſtence.

XLIX.

CESAR était trop vieux, ce me semble, pour s'aller amuser à conquérir le monde : cet amusement était bon à *Alexandre*; c'était un jeune homme qu'il était difficile d'arrêter, mais *César* devait être plus mûr.

L'ON s'imagine d'ordinaire qu'*Alexandre* & *César* sont sortis de chez eux dans le dessein de conquérir la terre : ce n'est point cela. *Alexandre* succéda à *Philippe* dans le généralat de la Grèce, & fut chargé de la juste entreprise de venger les Grecs des injures du roi de Perse. Il battit l'ennemi commun, & continua ses conquêtes jusqu'à l'Inde, parce que le royaume de *Darius* s'étendait jusqu'à l'Inde, de même que le duc de *Marlboroug* serait venu jusqu'à Lyon sans le maréchal de *Villars*. A l'égard de *César*, il était un des premiers de la république; il se brouilla avec *Pompée*, comme les jansénistes avec les molinistes ; & alors ce fut à qui s'exterminerait. Une seule bataille, où il n'y eut pas dix mille hommes de tués, décida de tout. Au reste la pensée de M. *Pascal* est peut-être fausse en un sens ; il fallait la maturité de *César* pour se démêler de tant d'intrigues ; & il est peut-être étonnant qu'*Alexandre*, à son âge, ait renoncé au plaisir pour faire une guerre si pénible.

L.

C'EST une plaisante chose à considérer, de ce qu'il y a des gens dans le monde, qui ayant renoncé à toutes les lois de DIEU & de la nature, s'en sont fait eux-mêmes auxquelles ils obéissent exactement : comme, par exemple, les voleurs, &c.

CELA est encore plus utile que plaisant à considérer, car cela prouve que nulle société d'hommes ne peut subsister un seul jour sans lois. Il en est de toute société comme du jeu ; il n'y en a point sans règle.

L I.

L'HOMME n'est ni ange ni bête : & le malheur veut que qui veut faire l'ange, fait la bête.

QUI veut détruire les passions, au lieu de les régler, veut faire l'ange.

L I I.

UN cheval ne cherche point à se faire admirer de son compagnon : on voit bien entr'eux quelque sorte d'émulation à la course, mais c'est sans conséquence ; car étant à l'étable, le plus pesant & le plus mal étrillé ne cède pas pour cela son avoine à l'autre. Il n'en est pas de même parmi les hommes : leur vertu ne se satisfait pas d'elle-même, & ils ne sont point contens s'ils n'en tirent avantage contre les autres.

L'HOMME le plus mal taillé ne cède pas non plus son pain à l'autre, mais le plus fort l'enlève au plus faible ;

faible; & chez les animaux & chez les hommes, les gros mangent les petits. M. *Pascal* a très-grande raison de dire que ce qui distingue l'homme des animaux, c'est qu'il recherche l'approbation de ses semblables; & c'est cette passion qui est la mère des talens & des vertus.

L I I I.

Si l'homme commençait par s'étudier lui-même, on verrait combien il est incapable de passer outre. Comment se pourrait-il faire qu'une partie connût le tout? il aspirera peut-être à connaître au moins les parties avec lesquelles il a de la proportion; mais les parties du monde ont toutes un tel rapport & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre, & sans le tout.

Il ne faudrait point détourner l'homme de chercher ce qui lui est utile, par cette considération qu'il ne peut tout connaître.

Non possis oculis quantùm contendere Lynceus;
Non tamen idcircô contemnas lippus inungi.

Nous connaissons beaucoup de vérités: nous avons trouvé beaucoup d'inventions utiles: consolons-nous de ne pas savoir les rapports qui peuvent être entre une araignée & l'anneau de Saturne, & continuons d'examiner ce qui est à notre portée.

L I V.

Si la foudre tombait ſur les lieux bas, les poëtes & ceux qui ne ſavent raiſonner que ſur les choſes de cette nature, manqueraient de preuves.

Une comparaiſon n'eſt preuve ni en poëſie ni en proſe : elle ſert en poëſie d'embelliſſement, & en proſe elle ſert à éclaircir & à rendre les choſes plus ſenſibles. Les poëtes qui ont comparé les malheurs des grands à la foudre qui frappe les montagnes, feraient des comparaiſons contraires, ſi le contraire arrivait.

L V.

C'est la compoſition d'eſprit & de corps qui a fait que preſque tous les philoſophes ont confondu les idées des choſes, & attribué aux corps ce qui n'appartient qu'aux eſprits, & aux eſprits ce qui ne peut convenir qu'aux corps.

Si nous ſavions ce que c'eſt qu'*eſprit*, nous pourrions nous plaindre de ce que les philoſophes lui ont attribué ce qui ne lui appartient pas ; mais nous ne connaiſſons ni l'eſprit ni le corps. Nous n'avons aucune idée de l'un, & nous n'avons que des idées très-imparfaites de l'autre : donc nous ne pouvons ſavoir quelles ſont leurs limites.

LVI.

COMME on dit : beauté poëtique, on devrait dire : beauté géométrique, & beauté médicinale ; cependant on ne le dit point ; & la raiſon en eſt qu'on ſait bien quel eſt l'objet de la géométrie, & quel eſt l'objet de la médecine. Mais on ne ſait pas en quoi conſiſte l'agrément qui eſt l'objet de la poëſie ; on ne ſait ce que c'eſt que ce modèle naturel qu'il faut imiter ; & faute de cette connaiſſance, on a inventé de certains termes bizarres : ſiècle d'or, merveille de nos jours, fatal laurier, bel aſtre &c. & on appelle ce jargon, beauté poëtique. Mais qui s'imaginera une femme vêtue ſur ce modèle, verra une jolie demoiſelle toute couverte de miroirs & de chaînes de laiton.

CELA eſt très-faux : on ne doit point dire *beauté géométrique*, ni *beauté médicinale*, parce qu'un théorème & une purgation n'affectent point les ſens agréablement, & qu'on ne donne le nom de *beauté* qu'aux choſes qui charment les ſens, comme la muſique, la peinture, la poëſie, l'architecture régulière &c. La raiſon qu'apporte M. *Paſcal* eſt tout auſſi fauſſe : on ſait très-bien en quoi conſiſte l'objet de la poëſie ; il conſiſte à peindre avec force, netteté, délicateſſe, & harmonie ; la poëſie eſt l'éloquence harmonieuſe. Il fallait que M. *Paſcal* eût bien peu de goût pour dire que *fatal laurier*, *bel aſtre* & autres ſottiſes, ſont des beautés poëtiques ; & il fallait que les éditeurs de ces *Penſées* fuſſent des perſonnes bien peu verſées dans les belles-lettres, pour imprimer une réflexion ſi indigne de ſon illuſtre auteur.

L V I I.

On ne passe point dans le monde pour se connaître en vers si l'on n'a mis l'enseigne de poëte, ni pour être habile en mathématiques, si l'on n'a mis celle de mathématicien : mais les vrais honnêtes gens ne veulent point d'enseigne. (7)

A ce compte il serait donc mal d'avoir une profession, un talent marqué, & d'y exceller ? *Virgile*, *Homère*, *Corneille*, *Newton*, le marquis de *l'Hospital*, mettaient une enseigne. Heureux celui qui réussit dans un art, & qui se connaît aux autres !

L V I I I.

Le peuple a les opinions très-saines : par exemple, d'avoir choisi le divertissement & la chasse plutôt que la poësie &c.

Il semble que l'on ait proposé au peuple de jouer à la boule, ou de faire des vers. Non : mais ceux qui ont des organes grossiers, cherchent des plaisirs où l'ame n'entre pour rien ; & ceux qui ont un sentiment plus délicat, veulent des plaisirs plus fins ; il faut que tout le monde vive.

L I X.

Quand l'univers écraserait l'homme, il serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt ; & l'avantage que l'univers a sur lui, l'univers n'en sait rien.

Que veut dire ce mot *noble* ? Il est bien vrai que ma pensée est autre chose, par exemple, que le globe

(7) Cette pensée est curieuse ; elle prouve que les talens mêmes distingués avilissaient alors dans l'opinion lorsqu'on s'y livrait hautement & sans mystère. Le président *de Ris* craignait *que le nom d'auteur ne fût une tache dans sa famille* ; & *Pascal* est presque de l'avis du président *de Ris*, il ne mettait pas son nom à ses livres parce qu'il trouvait cela trop bourgeois.

du soleil ; mais est-il bien prouvé qu'un animal, parce qu'il a quelques pensées, est plus *noble* que le soleil qui anime tout ce que nous connaissons de la nature ? Est-ce à l'homme à en décider, il est juge & partie. On dit qu'un ouvrage est supérieur à un autre, quand il a coûté plus de peine à l'ouvrier, & qu'il est d'un usage plus utile; mais en a-t-il moins coûté au Créateur de faire le soleil que de pétrir un petit animal haut d'environ cinq pieds, qui raisonne bien ou mal ? Qui des deux est le plus utile au monde, ou de cet animal ou de l'astre qui éclaire tant de globes ? & en quoi quelques idées reçues dans un cerveau sont-elles préférables à l'univers matériel ?

L X.

QU'ON choisisse telle condition qu'on voudra, & qu'on y assemble tous les biens & les satisfactions qui semblent pouvoir contenter un homme, si celui qu'on aura mis en cet état, est sans occupation & sans divertissement, & qu'on le laisse faire réflexion sur ce qu'il est, cette félicité languissante ne le soutiendra pas.

COMMENT peut-on assembler tous les biens & toutes les satisfactions autour d'un homme, & le laisser en même temps sans occupation & sans divertissement ? n'est-ce pas là une contradiction bien sensible ?

L X I.

QU'ON laisse un roi tout seul, sans aucune satisfaction des sens, sans aucun soin dans l'esprit, sans compagnie, penser à soi tout à loisir, & l'on verra qu'un roi qui se voit, est un homme plein de misères, & qu'il les ressent comme les autres.

TOUJOURS le même sophisme. Un roi qui se

recueille pour penſer, eſt alors très-occupé ; mais s'il n'arrêtait ſa penſée que ſur ſoi, en diſant à ſoi-même, je règne, & rien de plus, ce ſerait un idiot.

L X I I.

TOUTE religion qui ne reconnaît point JESUS-CHRIST, eſt notoirement fauſſe, & les miracles ne lui peuvent de rien ſervir.

QU'EST-CE qu'un miracle? Quelque idée qu'on s'en puiſſe former, c'eſt une choſe que DIEU ſeul peut faire. Or, on ſuppoſe ici que DIEU peut faire des miracles pour le ſoutien d'une fauſſe religion : ceci mérite bien d'être approfondi ; chacune de ces queſtions peut fournir un volume.

L X I I I.

IL eſt dit : croyez à l'Egliſe ; mais il n'eſt pas dit : croyez aux miracles, à cauſe que le dernier eſt naturel, & non pas le premier. L'un avait beſoin de précepte, & non pas l'autre.

VOICI, je penſe, une contradiction. D'un côté les miracles en certaines occaſions ne doivent ſervir de rien, & de l'autre on doit croire néceſſairement aux miracles ; c'eſt une preuve ſi convaincante, qu'il n'a pas même fallu recommander cette preuve. C'eſt aſſurément dire le pour & le contre, & d'une manière bien dangereuſe.

LXIV.

Je ne vois pas qu'il y ait plus de difficulté de croire à la résurrection des corps & à l'enfantement de la Vierge, qu'à la création. Est-il plus difficile de reproduire un homme, que de le produire?

On peut trouver, par le seul raisonnement, des preuves de la création; car en voyant que la matière n'existe pas par elle-même & n'a pas le mouvement par elle-même &c. on parvient à connaître qu'elle doit être nécessairement créée. Mais on ne parvient point, par le raisonnement, à voir qu'un corps toujours changeant doit être ressuscité un jour, tel qu'il était dans le temps même qu'il changeait. Le raisonnement ne conduit point non plus à voir qu'un homme doit naître sans germe. La création est donc un objet de la raison; mais les deux autres miracles sont un objet de la foi.

ADDITION

Aux remarques sur les pensées de M. Pascal.

10 mai 1743.

J'AI lu depuis peu des *Pensées de Pascal* qui n'avaient point encore paru. Le P. *des Molets* les a eues écrites de la main de cet illustre auteur, & on les a fait imprimer; elles me paraissent confirmer ce que j'ai dit: que ce grand génie avait jeté au hasard toutes ses idées pour en réformer une partie & employer l'autre &c.

Parmi ces dernières pensées, que les éditeurs des *Œuvres de Pascal* avaient rejetées du recueil, il me paraît qu'il y en a beaucoup qui méritent d'être conservées. En voici quelques-unes que ce grand-homme eût dû, ce me semble, corriger.

I.

TOUTES les fois qu'une proposition est inconcevable, il ne la faut pas nier à cette marque, mais examiner le contraire: & si on le trouve manifestement faux, on peut affirmer le contraire, tout incompréhensible qu'il est. (8)

IL me semble qu'il est évident que les deux contraires peuvent être faux. Un bœuf vole au sud

(8) Comment une proposition est-elle inconcevable, tandis que la proposition contradictoire (c'est le sens de *Pascal*, ou sa pensée n'en a aucun) est manifestement fausse; ou comment fait-on qu'une proposition est fausse quand on ne l'entend point. Il est impossible de croire véritablement ce qu'on ne conçoit pas : mais on peut ignorer les liaisons, les causes d'un fait observé; on peut ne pas entendre parfaitement certaines conséquences d'une vérité prouvée.

avec des ailes, un bœuf vole au nord ſans ailes; vingt mille anges ont tué hier vingt mille hommes, vingt mille hommes ont tué hier vingt mille anges; ces propoſitions ſont évidemment fauſſes.

II.

QUELLE vanité que la peinture qui attire l'admiration par la reſſemblance des choſes dont on n'admire pas les originaux.

CE n'eſt pas dans la bonté du caractère d'un homme que conſiſte aſſurément le mérite de ſon portrait, c'eſt dans la reſſemblance. On admire *Céſar* en un ſens, & ſa ſtatue ou image ſur toile en un autre ſens.

III.

SI les médecins n'avaient des ſoutanes & des mules, ſi les docteurs n'avaient des bonnets quarrés & des robes très-amples, ils n'auraient jamais eu la conſidération qu'ils ont dans le monde.

CEPENDANT les médecins n'ont ceſſé d'être ridicules, n'ont acquis une vraie conſidération que depuis qu'ils ont quitté ces livrées de la pédanterie; les docteurs ne ſont reçus dans le monde, parmi les honnêtes gens, que quand ils ſont ſans bonnet quarré & ſans argumens : il y a même des pays où la magiſtrature ſe fait reſpecter ſans pompe. Il y a des rois chrétiens, très-bien obéis, qui négligent la cérémonie du ſacre & du couronnement. A meſure que les

hommes acquièrent plus de lumières, l'appareil devient plus inutile; ce n'eſt guère que pour le bas peuple qu'il eſt encore quelquefois néceſſaire; *ad populum phaleras.*

I V.

SELON les lumières naturelles, s'il y a un DIEU, il eſt infiniment incompréhenſible; puiſque n'ayant ni parties, ni bornes, il n'a aucun rapport à nous: nous ſommes donc incapables de connaître ni ce qu'il eſt, ni s'il eſt.

IL eſt étrange que *Paſcal* ait cru qu'on pouvait deviner le péché originel par la raiſon, & qu'il diſe qu'on ne peut connaître par la raiſon ſi DIEU eſt. C'eſt apparemment la lecture de cette penſée qui engagea le P. *Hardouin* à mettre *Paſcal* dans ſa liſte ridicule des athées; *Paſcal* eût manifeſtement rejeté cette idée, puiſqu'il la combat en d'autres endroits. En effet nous ſommes obligés d'admettre des choſes que nous ne concevons pas: *J'exiſte, donc quelque choſe exiſte de toute éternité*, eſt une propoſition évidente. Cependant comprenons-nous l'éternité?

V.

CROYEZ-VOUS qu'il ſoit impoſſible que DIEU ſoit infini, ſans parties? Oui. Je veux donc vous faire voir une choſe infinie & indiviſible: c'eſt un point ſe mouvant partout d'une vîteſſe infinie; car il eſt en tous lieux & tout entier dans chaque endroit.

IL y a là quatre fauſſetés palpables:

1°. Qu'un point mathématique exiſte ſeul.

2°. Qu'il fe meuve à droite & à gauche en même temps.

3°. Qu'il fe meuve d'une vîteffe infinie ; car il n'y a vîteffe fi grande qui ne puiffe être augmentée.

4°. Qu'il foit tout entier par-tout.

VI.

Homère a fait un roman qu'il donne pour tel : perfonne ne doutait que Troye & *Agamemnon* n'avaient non plus été que la pomme d'or.

JAMAIS aucun écrivain n'a révoqué en doute la guerre de Troye. La fiction de la pomme d'or ne détruit pas la vérité du fond du fujet. L'ampoule apportée par une colombe, & l'oriflamme par un ange, n'empêchent pas que *Clovis* n'ait en effet régné en France.

VII.

JE n'entreprendrai pas de prouver ici par des raifons naturelles, ou l'exiftence de DIEU, ou la Trinité, ou l'immortalité de l'ame, parce que je ne me fentirais pas affez fort pour trouver dans la nature de quoi convaincre des athées endurcis.

ENCORE une fois, eft-il poffible que ce foit *Pafcal* qui ne fe fente pas affez fort pour prouver l'exiftence de DIEU ?

VIII.

LES opinions relâchées plaiſent tant aux hommes naturellement, qu'il eſt étrange qu'elles leur déplaiſent.

L'EXPÉRIENCE ne prouve-t-elle pas au contraire qu'on n'a de crédit ſur l'eſprit des peuples qu'en leur propoſant le difficile, l'impoſſible même à faire & à croire. Les ſtoïciens furent reſpectés parce qu'ils écraſaient la nature humaine. Ne propoſez que des choſes raiſonnables, tout le monde répond : nous en ſavions autant. Ce n'eſt pas la peine d'être inſpiré pour être commun. Mais commandez des choſes dures, impraticables, peignez la Divinité toujours armée de foudres ; faites couler le ſang devant les autels, vous ſerez écouté de la multitude, & chacun dira de vous : Il faut bien qu'il ait bien raiſon, puiſqu'il débite ſi hardiment des choſes ſi étranges.

Je ne vous envoie point mes autres remarques ſur les *Penſées de M. Paſcal*, qui entraîneraient des diſcuſſions trop longues. On a voulu donner pour des lois, des penſées que *Paſcal* avait probablement jetées ſur le papier comme des doutes. Il ne fallait pas croire démontré ce qu'il aurait réfuté lui-même.

Fin des remarques ſur les penſées de M. Paſcal.

PROFESSION DE FOI
DES THÉISTES,
TRADUITE DE L'ALLEMAND.

O VOUS qui avez ſu porter ſur le trône la philoſophie & la tolérance, qui avez foulé à vos pieds les préjugés, qui avez enſeigné les arts de la paix comme ceux de la guerre! joignez votre voix à la nôtre, & que la vérité puiſſe triompher comme vos armes.

Nous ſommes plus d'un million d'hommes dans l'Europe qu'on peut appeler *théiſtes;* nous oſons en atteſter le DIEU unique que nous ſervons. Si l'on pouvait raſſembler tous ceux qui ſans examen ſe laiſſent entraîner aux divers dogmes des ſectes où ils ſont nés, s'ils ſondaient leur propre cœur, s'ils écoutaient leur ſimple raiſon, la terre ſerait couverte de nos ſemblables.

Il n'y a qu'un fourbe ou un homme abſolument étranger au monde qui oſe nous démentir, quand nous dirons que nous avons des frères à la tête de toutes les armées, ſiégeans dans tous les tribunaux, docteurs dans toutes les égliſes, répandus dans toutes les profeſſions, revêtus enfin de la puiſſance ſuprême.

Notre religion eſt ſans doute divine, puiſqu'elle a été gravée dans nos cœurs par DIEU même, par ce maître de la raiſon univerſelle qui a dit au Chinois, à l'Indien, au Tartare, & à nous; Adore-moi, & ſois juſte.

Notre religion eſt auſſi ancienne que le monde, puiſque les premiers hommes n'en pouvaient avoir d'autre, ſoit que ces premiers hommes ſe ſoient appelés *Adimo* & *Procriti* dans une partie de l'Inde, & *Brama* dans l'autre, ou *Prométhée* & *Pandore* chez les Grecs, ou *Oshireth* & *Isheth* chez les Egyptiens, ou qu'ils aient eu en Phénicie des noms que les Grecs ont traduits par celui d'*Eon;* ſoit qu'enfin on veuille admettre les noms d'*Adam* & d'*Eve* donnés à ces premières créatures dans la ſuite des temps par le petit peuple juif. Toutes les nations s'accordent en ce point, qu'elles ont anciennement reconnu un ſeul DIEU auquel elles ont rendu un culte ſimple & ſans mélange qui ne put être infecté d'abord de dogmes ſuperſtitieux.

Notre religion, ô grand-homme! eſt donc la ſeule qui ſoit univerſelle, comme elle eſt la plus antique & la ſeule divine. Nations égarées dans le labyrinthe de mille ſectes différentes, le théiſme eſt la baſe de vos édifices fantaſtiques; c'eſt ſur notre vérité que vous avez fondé vos abſurdités. Enfans ingrats, nous ſommes vos pères, & vous nous reconnaiſſez tous pour vos pères quand vous prononcez le nom de DIEU.

Nous adorons depuis le commencement des choſes la Divinité unique, éternelle, rémunératrice de la vertu & vengereſſe du crime; juſque-là tous les hommes ſont d'accord, tous répètent après nous cette confeſſion de foi.

Le centre où tous les hommes ſe réuniſſent dans tous les temps & dans tous les lieux eſt donc la vérité, & les écarts de ce centre ſont donc le menſonge.

Que Dieu est le père de tous les hommes.

Si Dieu a fait les hommes, tous lui sont également chers, comme tous sont égaux devant lui ; il est donc absurde & impie de dire que le père commun a choisi un petit nombre de ses enfans pour exterminer les autres en son nom.

Or, les auteurs des livres juifs ont poussé leur extravagante fureur jusqu'à oser dire que dans des temps très-récens par rapport aux siècles antérieurs, le Dieu de l'univers choisit un petit peuple barbare esclave chez les Egyptiens, non pas pour le faire régner sur la fertile Egypte, non pas pour qu'il obtînt les terres de leurs injustes maîtres, mais pour qu'il allât à deux cents cinquante milles de Memphis égorger, exterminer de petites peuplades voisines de Tyr, dont il ne pouvait entendre le langage, qui n'avaient rien de commun avec lui, & sur lesquelles il n'avait pas plus de droit que sur l'Allemagne. Ils ont écrit cette horreur ; donc ils ont écrit des livres absurdes & impies.

Dans ces livres, remplis à chaque page de fables contradictoires, dans ces livres écrits plus de sept cents ans après la date qu'on leur donne, dans ces livres plus méprisables que les contes arabes & persans, il est rapporté que le Dieu de l'univers descendit dans un buisson pour dire à un pâtre âgé de quatre-vingts ans : *Otez vos souliers.... que chaque femme de votre horde demande à sa voisine, à son hôtesse, des vases d'or & d'argent, des robes, & vous volerez les Egyptiens.* (a)

(a) *Exod*, chap. III.

Et je vous prendrai pour mon peuple & je serai votre DIEU. (*b*)

Et j'endurcirai le cœur du pharaon, du roi. (*c*)

Si vous observez mon pacte, vous serez mon peuple particulier sur tous les autres peuples. (*d*)

Josué parle ainsi expressément à la horde hébraïque : *S'il vous paraît mal de servir Adonaï, l'option vous est donnée, choisissez aujourd'hui ce qu'il vous plaira ; voyez qui vous devez servir, ou les dieux que vos pères ont adorés dans la Mésopotamie, ou bien les dieux des Amorrhéens chez qui vous habitez.* (*e*)

Il est bien évident par ces passages, & par tous ceux qui les précèdent, que les Hébreux reconnaissaient plusieurs dieux ; que chaque peuplade avait le sien, que chaque dieu était un dieu local, un dieu particulier.

Il est même dit dans *Ezéchiel*, dans *Amos*, dans le discours de S[t] *Etienne*, que les Hébreux n'adorèrent point le dieu *Adonaï* dans le désert, mais *Rempham* & *Kium*.

Le même *Josué* continue & leur dit : *Adonaï est fort & jaloux.*

N'est-il donc pas prouvé par tous ces témoignages que les Hébreux reconnurent dans leur *Adonaï* une espèce de roi visible aux chefs du peuple, invisible au peuple, jaloux des rois voisins, & tantôt vainqueur, tantôt vaincu ?

Qu'on remarque surtout ce passage des Juges : *Adonaï marcha avec Juda & se rendit maître des montagnes,*

(*b*) *Exod*, chap. VI.

(*c*) *Ibid.* chap. VII.

(*d*) *Ibid.* chap. XIX.

(*e*) *Ibid.* chap. XXIV.

mais

mais il ne put exterminer les habitans des vallées, parce qu'ils abondaient en chariots armés de faux. (*f*)

Nous n'insisterons pas ici sur le prodigieux ridicule de dire qu'auprès de Jérusalem les peuples avaient, comme à Babylone, des chars de guerre dans un malheureux pays où il n'y avait que des ânes; nous nous bornons à démontrer que le dieu des Juifs était un dieu local qui pouvait quelque chose sur les montagnes & rien sur les vallées : idée prise de l'ancienne mythologie, laquelle admit des dieux pour les forêts, les monts, les vallées & les fleuves.

Et si on nous objecte que dans le premier chapitre de la Genèse, DIEU a fait le ciel & la terre, nous répondons que ce chapitre n'est qu'une imitation de l'ancienne cosmogonie des Phéniciens très-antérieurs à l'établissement des Juifs en Syrie, que ce premier chapitre même fut regardé par les Juifs comme un ouvrage dangereux qu'il n'était permis de lire qu'à vingt-cinq ans. Il faut surtout bien remarquer que l'aventure d'*Adam* & d'*Eve* n'est rappelée dans aucun des livres hébreux, & que le nom d'*Eve* ne se trouve que dans *Tobie* qui est regardé comme apocryphe par toutes les communions protestantes, & par les savans catholiques.

Si l'on voulait encore une plus forte preuve que le dieu juif n'était qu'un dieu local, la voici. Un brigand nommé *Jephté*, qui est à la tête des Juifs, dit aux députés des Ammonites : *Ce que possède Chamos votre dieu, ne vous appartient-il pas de droit? laissez-nous donc posséder ce qu'Adonaï notre dieu a obtenu par ses victoires.* (*g*)

(*f*) Juges, chap. I. (*g*) *Ibid.* chap. II.

Voilà nettement deux dieux reconnus, deux dieux ennemis l'un de l'autre; c'eſt bien en vain que le trop ſimple *Calmet* veut après des commentateurs de mauvaiſe foi éluder une vérité ſi claire. Il en réſulte qu'alors le petit peuple juif, ainſi que tant de grandes nations, avaient leurs dieux particuliers; c'eſt ainſi que *Mars* combattit pour les Troyens, & *Minerve* pour les Grecs; c'eſt ainſi que parmi nous *St Denis* eſt le protecteur de la France, & que *St George* l'a été de l'Angleterre. C'eſt ainſi que par-tout on a déshonoré la Divinité.

Des ſuperſtitions.

QUE la terre entière s'élève contre nous, ſi elle l'oſe; nous l'appelons à témoin de la pureté de notre ſainte religion. Avons-nous jamais ſouillé notre culte par aucune des ſuperſtitions que les nations ſe reprochent les unes aux autres? On voit les Perſes, plus excuſables que leurs voiſins, vénérer dans le ſoleil, l'image imparfaite de la divinité qui anime la nature; les Sabéens adorent les étoiles; les Phéniciens ſacrifient aux vents; la Grèce & Rome ſont inondées de dieux & de fables; les Syriens adorent un poiſſon. Les Juifs dans le déſert ſe proſternent devant un ſerpent d'airain: ils adorèrent réellement un coffre que nous appelons *arche*, imitant en cela pluſieurs nations qui promenaient leurs petits marmouſets ſacrés dans des coffres, témoin les Egyptiens, les Syriens; témoin le coffre dont il eſt parlé dans l'âne d'or d'*Apulée* (*h*); témoin le coffre où l'arche de

(*h*) *Apul.* liv. IX & XI.

Troye qui fut pris par les Grecs, & qui tomba en partage à *Euripide*. (*i*)

Les Juifs prétendaient que la verge d'*Aaron*, & un boiſſeau de manne étaient conſervés dans leur ſaint coffre, deux bœufs le traînaient dans une charrette, le peuple tombait devant lui la face contre terre, & n'oſait le regarder. *Adonaï* fit un jour mourir de mort ſubite cinquante mille ſoixante & dix juifs, pour avoir porté la vue ſur ſon coffre, & ſe contenta de donner des hémorrhoïdes aux Philiſtins qui avaient pris ſon coffre, & d'envoyer des rats dans leurs champs (*k*) juſqu'à ce que ces Philiſtins lui euſſent préſenté cinq figures de rats d'or, & cinq figures de trou du cu d'or, en lui rendant ſon coffre. O terre! ô nations! ô vérité ſainte! eſt-il poſſible que l'eſprit humain ait été aſſez abruti pour imaginer des ſuperſtitions ſi infames & des fables ſi ridicules!

Ces mêmes Juifs qui prétendent avoir eu les figures en horreur par l'ordre de leur Dieu même, conſervaient pourtant dans leur ſanctuaire, dans leur ſaint des ſaints, deux chérubins qui avaient des faces d'homme & des muffles de bœuf avec des ailes.

A l'égard de leurs cérémonies, y a-t-il rien de plus dégoûtant, de plus révoltant, & en même temps de plus puéril? n'eſt-il pas bien agréable à l'être des êtres de brûler ſur une pierre des boyaux & des pieds d'animaux? (*l*) qu'en peut-il réſulter, qu'une puanteur inſupportable? Eſt-il bien divin de tordre le cou à un oiſeau, de lui caſſer un aile, de tremper un doigt dans le ſang & d'en arroſer ſept fois l'aſſemblée? (*m*)

(*i*) *Pauſanias*, liv. VII.

(*k*) Premier livre des Rois ou de *Samuel*, chap. V & VI.

(*l*) Lévit. chap. I.

(*m*) *Ibid.* chap. VI.

Où eſt le mérite de mettre du ſang ſur l'orteil de ſon pied droit, & au bout de ſon oreille droite, & ſur le pouce de la main droite? (*n*)

Mais ce qui n'eſt pas ſi puéril, c'eſt ce qui eſt raconté dans une très-ancienne vie de *Moïſe* écrite en hébreu & traduite en latin. C'eſt l'origine de la querelle entre *Aaron* & *Coré*.

„ Une pauvre veuve n'avait qu'une brebis, elle la „ tondit pour la première fois; auſſitôt *Aaron* arrive, „ & emporte la toiſon en diſant, les prémices de la „ laine appartiennent à DIEU. La veuve en pleurs „ vient implorer la protection de *Coré*, qui ne pou- „ vant obtenir d'*Aaron* la reſtitution de la laine, en „ paye le prix à la veuve. Quelque temps après, ſa „ brebis fait un agneau. *Aaron* ne manque pas de „ s'en emparer. Il eſt écrit, dit-il, que tout premier „ né appartient à DIEU. La bonne femme va ſe „ plaindre à *Coré*, & *Coré* ne peut obtenir juſtice „ pour elle. La veuve outrée tue ſa brebis. *Aaron* „ revient ſur le champ, prend le ventre, l'épaule „ & la tête, ſelon l'ordre de DIEU. La veuve au „ déſeſpoir dit anathème à ſa brebis. *Aaron* dans „ l'inſtant revient l'emporter toute entière; (*o*) tout „ ce qui eſt anathème, dit-il, appartient au pontife. „ Voilà en peu de mots l'hiſtoire de beaucoup de prêtres. Nous entendons les prêtres de l'antiquité; car pour ceux d'aujourd'hui, nous avouons qu'il en eſt de ſages & de charitables, pour qui nous ſommes pénétrés d'eſtime.

Ne nous appeſantiſſons pas ſur les ſuperſtitions odieuſes de tant d'autres nations; toutes en ont été

(*n*) Lévit. chap. VIII. (*o*) Page 165.

infectées, excepté les lettrés chinois, qui sont les plus anciens théistes de la terre. Regardez ces malheureux Egyptiens, que leurs pyramides, leur labyrinthe, leurs palais & leurs temples ont rendus si célébres; c'est aux pieds de ces monumens presque éternels qu'ils adoraient des chats & des crocodiles. S'il est aujourd'hui une religion qui ait surpassé ces excès monstrueux, c'est ce que nous laissons à examiner à tout homme raisonnable.

Se mettre à la place de DIEU qui a créé l'homme, créer DIEU à son tour, faire ce Dieu avec de la farine & quelques paroles, diviser ce Dieu en mille dieux, anéantir la farine avec laquelle on a fait ces mille dieux qui ne sont qu'un Dieu en chair & en os, créer son sang avec du vin, quoique le sang soit, à ce qu'on prétend, déjà dans le corps du Dieu; anéantir ce vin, manger ce Dieu & boire son sang, voilà ce que nous voyons dans quelques pays, où cependant les arts sont mieux cultivés que chez les Egyptiens. ✕

Si on nous racontait un pareil excès de bêtise & d'aliénation d'esprit de la horde la plus stupide des Hottentots & des Cafres, nous dirions qu'on nous en impose; nous renverrions une telle relation au pays des fables; c'est cependant ce qui arrive journellement sous nos yeux dans les villes les plus policées de l'Europe, sous les yeux des princes qui le souffrent & des sages qui se taisent. Que fesons-nous à l'aspect de ces sacriléges! nous prions l'être éternel pour ceux qui les commettent; si pourtant nos prières peuvent quelque chose auprès de son immensité, & entrent dans le plan de sa providence.

Des sacrifices de sang humain.

AVONS-NOUS jamais été coupables de la folle & horrible superstition de la magie qui a porté tant de peuples à présenter aux prétendus dieux de l'air, & aux prétendus dieux infernaux, les membres sanglans de tant de jeunes gens & de tant de filles, comme des offrandes précieuses à ces monstres imaginaires? Aujourd'hui même encore, les habitans des rives du Gange, de l'Indus & des côtes de Coromandel, mettent le comble de la sainteté à suivre en pompe de jeunes femmes riches & belles qui vont se brûler sur le bûcher de leurs maris, dans l'espérance d'être réunies avec eux dans une vie nouvelle. Il y a trois mille ans que dure cette épouvantable superstition, auprès de laquelle le silence ridicule de nos anachorètes, leur ennuyeuse psalmodie, leur mauvaise chère, leurs cilices, leurs petites macérations ne peuvent pas même être comptés pour des pénitences. Les brames ayant, après des siècles de théisme pur & sans tache, substitué la superstition à l'adoration simple de l'être suprême, corrompirent leurs voies & encouragèrent enfin ces sacrifices. Tant d'horreur ne pénétra point à la Chine, dont le sage gouvernement est exempt depuis près de cinq mille ans de toutes les démences superstitieuses. Mais elle se répandit dans le reste de notre hémisphère. Point de peuple qui n'ait immolé des hommes à DIEU, & point de peuple qui n'ait été séduit par l'illusion affreuse de la magie. Phéniciens, Syriens, Scythes, Persans, Egyptiens, Africains, Grecs, Romains, Celtes, Germains, tous ont voulu

être magiciens, & tous ont été religieusement homicides.

Les Juifs furent toujours infatués de sortiléges; ils jetaient les sorts, ils enchantaient les serpens, ils prédisaient l'avenir par les songes, ils avaient des voyans qui fesaient retrouver les choses perdues, ils chassèrent les diables & guérirent les possédés avec la racine barath en prononçant le mot *Jaho*, quand ils eurent connu la doctrine des diables en Chaldée. Les pythonisses évoquèrent des ombres. Et même l'auteur de l'Exode, quel qu'il soit, est si persuadé de l'existence de la magie, qu'il représente les sorciers attitrés de *Pharaon* opérant les mêmes prodiges que *Moïse*. Ils changèrent leurs bâtons en serpens comme *Moïse*, ils changèrent les eaux en sang comme lui, ils couvrirent comme lui la terre de grenouilles, &c. Ce ne fut que sur l'article des poux qu'ils furent vaincus; sur quoi on a très-bien dit *que les Juifs en savaient plus que les autres peuples en cette partie.*

Cette fureur de la magie, commune à toutes les nations, disposa les hommes à une cruauté religieuse & infernale avec laquelle ils ne sont certainement pas nés, puisque de mille enfans vous n'en trouvez pas un seul qui aime à verser le sang humain.

Nous ne pouvons mieux faire que de transcrire ici un passage de l'auteur de la *Philosophie de l'histoire*, (*p*) quoiqu'il ne soit pas de notre avis en tout.

„ Si nous lisions l'histoire des Juifs écrite par un „ auteur d'une autre nation, nous aurions peine à „ croire qu'il y ait eu en effet un peuple fugitif „ d'Egypte, qui soit venu par ordre exprès de DIEU

(*p*) Ou l'introduction à l'*Essai sur les mœurs &c.*

» immoler sept ou huit petites nations qu'il ne con-
» naissait pas, égorger sans miséricorde toutes les
» femmes, les vieillards & les enfans à la mamelle,
» & ne réserver que les petites filles; que ce peuple
» saint ait été puni de son Dieu quand il avait été
» assez criminel pour épargner un seul homme dévoué
» à l'anathème. Nous ne croirions pas qu'un peuple
» si abominable eût pu exister sur la terre; mais
» comme cette nation elle-même nous rapporte tous
» ces faits dans ses livres saints, il faut la croire.

» Je ne traite point ici la question si ces livres ont
» été inspirés. Notre sainte Eglise, qui a les Juifs en
» horreur, nous apprend que les livres juifs ont été
» dictés par le DIEU créateur & père de tous les
» hommes; je ne puis en former aucun doute, ni me
» permettre même le moindre raisonnement.

» Il est vrai que notre faible entendement ne peut
» concevoir dans DIEU une autre sagesse, une autre
» justice, une autre bonté que celle dont nous avons
» l'idée; mais enfin, il a fait ce qu'il a voulu; ce n'est
» pas à nous de le juger; je m'en tiens toujours au
» simple historique.

» Les Juifs ont une loi par laquelle il leur est
» expressément ordonné de n'épargner aucune chose,
» aucun homme dévoué au Seigneur; *on ne pourra le*
» *racheter, il faut qu'il meure*, dit la loi du Lévitique
» chapitre XXVII. C'est en vertu de cette loi qu'on
» voit *Jephté* immoler sa propre fille, le prêtre *Samuel*
» couper en morceaux le roi *Agag*. Le Pentateuque
» nous dit que dans le petit pays de Madian, qui est
» environ de neuf lieues quarrées, les Israélites ayant
» trouvé six cents soixante-quinze mille brebis,

„ ſoixante & douze mille bœufs, ſoixante & un mille „ ânes, & trente-deux mille filles vierges, *Moïſe* „ commanda qu'on maſſacrât tous les hommes, toutes „ les femmes & tous les enfans, mais qu'on gardât les „ filles, dont trente-deux ſeulement furent immolées. „ Ce qu'il y a de remarquable dans ce dévouement, „ c'eſt que ce même *Moïſe* était gendre du grand-prêtre „ des Madianites, *Jéthro*, qui lui avait rendu les „ plus ſignalés ſervices, & qui l'avait comblé de „ bienfaits.

„ Le même livre nous dit que *Joſué*, fils de *Nun*, „ ayant paſſé avec ſa horde la rivière du Jourdain à „ pied ſec, & ayant fait tomber au ſon des trompettes „ les murs de Jérico dévoué à l'anathème, il fit périr „ tous les habitans dans les flammes; qu'il conſerva „ ſeulement *Rahab* la paillarde & ſa famille qui avait „ caché les eſpions du ſaint peuple; que le même „ *Joſué* dévoua à la mort douze mille habitans de la „ ville de Hai, qu'il immola au Seigneur trente & un „ rois du pays, tous ſoumis à l'anathème & qui „ furent pendus. Nous n'avons rien de comparable „ à ces aſſaſſinats religieux dans nos derniers temps, „ ſi ce n'eſt peut-être la S[t] Barthelemi & les maſſacres „ d'Irlande.

„ Ce qu'il y a de triſte, c'eſt que pluſieurs per- „ ſonnes doutent que les Juifs aient trouvé ſix cents „ ſoixante & quinze mille brebis, & trente-deux mille „ filles pucelles dans le village d'un déſert au milieu „ des rochers, & que perſonne ne doute de la „ S[t] Barthelemi. Mais ne ceſſons de répéter combien les „ lumières de notre raiſon ſont impuiſſantes pour nous „ éclairer ſur les étranges événemens de l'antiquité,

„ & ſur les raiſons que DIEU, maître de la vie & de „ la mort, pouvait avoir de choiſir le peuple juif pour „ exterminer le peuple cananéen. „

Nos chrétiens, il le faut avouer, n'ont que trop imité ces anathèmes barbares tant recommandés chez les Juifs; c'eſt de ce fanatiſme que ſortirent les croiſades qui dépeuplèrent l'Europe pour aller immoler en Syrie des Arabes & des Turcs à JESUS-CHRIST. C'eſt ce fanatiſme qui enfanta les croiſades contre nos frères innocens appelés *hérétiques;* c'eſt ce fanatiſme toujours teint de ſang qui produiſit la journée infernale de la St Barthelemi, & remarquez que c'eſt dans ce temps affreux de la St Barthelemi que les hommes étaient le plus abandonnés à la magie. Un prêtre nommé *Séchelle*, brûlé pour avoir joint aux ſortiléges les empoiſonnemens & les meurtres, avoua dans ſon interrogatoire que le nombre de ceux qui ſe croyaient magiciens paſſait dix-huit mille; tant la démence de la magie eſt toujours compagne de la fureur religieuſe, comme certaines maladies épidémiques en amènent d'autres, & comme la famine produit ſouvent la peſte.

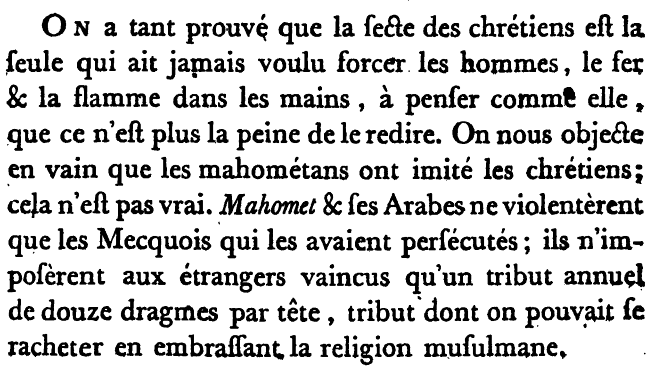
Maintenant, qu'on ouvre toutes les annales du monde, qu'on interroge tous les hommes, on ne trouvera pas un ſeul théiſte coupable de ces crimes. Non, il n'y en a pas un qui ait jamais prétendu ſavoir l'avenir au nom du diable, ni qui ait été meurtrier au nom de DIEU.

On nous dira que les athées ſont dans les mêmes termes, qu'ils n'ont jamais été ni des ſorciers ridicules, ni des fanatiques barbares. Hélas! que faudra-t-il en conclure? que les athées, tout audacieux, tout

égarés qu'ils sont, tout plongés dans une erreur monstrueuse, sont encore meilleurs que les juifs, les païens & les chrétiens fanatiques.

Nous condamnons l'athéisme, nous détestons la superstition barbare, nous aimons DIEU & le genre-humain; voilà nos dogmes.

Des persécutions chrétiennes.



ON a tant prouvé que la secte des chrétiens est la seule qui ait jamais voulu forcer les hommes, le fer & la flamme dans les mains, à penser comme elle, que ce n'est plus la peine de le redire. On nous objecte en vain que les mahométans ont imité les chrétiens; cela n'est pas vrai. *Mahomet* & ses Arabes ne violentèrent que les Mecquois qui les avaient persécutés; ils n'imposèrent aux étrangers vaincus qu'un tribut annuel de douze dragmes par tête, tribut dont on pouvait se racheter en embrassant la religion musulmane.

Quand ces Arabes eurent conquis l'Espagne & la province Narbonnaise, ils leur laissèrent leur religion & leurs lois. Ils laissent encore vivre en paix tous les chrétiens de leur vaste empire. Vous savez, grand prince, que le sultan des Turcs nomme lui-même le patriarche des chrétiens grecs, & plusieurs évêques. Vous savez que ces chrétiens portent leur Dieu en procession librement dans les rues de Constantinople, tandis que chez les chrétiens il est de vastes pays où l'on condamne à la potence ou à la roue tout pasteur calviniste qui prêche, & aux galères quiconque les écoute. O nations! comparez & jugez.

Nous prions ſeulement les lecteurs attentifs de relire ce morceau d'un petit livre excellent qui a paru depuis peu, intitulé *Conſeils raiſonnables &c.* (*)

„ Vous parlez toujours de martyrs. Hé! Monſieur, „ ne ſentez-vous pas combien cette miſérable preuve „ s'élève contre nous? Inſenſés & cruels que nous „ ſommes, quels barbares ont jamais fait plus de „ martyrs que nos barbares ancêtres? Ah, Monſieur, „ vous n'avez donc pas voyagé? vous n'avez pas vu „ à Conſtance la place où *Jérôme de Prague* dit à un „ des bourreaux du concile, qui voulait allumer ſon „ bûcher par derrière? *Allume par devant, ſi j'avais* „ *craint les flammes je ne ſerais pas venu ici.* Vous „ n'avez pas été à Londres, où parmi tant de victimes „ que fit brûler l'infame *Marie* fille du tyran *Henri VIII*, „ une femme accouchant au pied du bûcher, on „ y jeta l'enfant avec la mère, par l'ordre d'un „ évêque.

„ Avez-vous jamais paſſé dans Paris par la Grève „ où le conſeiller-clerc *Anne Dubourg*, neveu du „ chancelier, chanta des cantiques avant ſon ſupplice? „ Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque conſ- „ tance par une jeune femme de qualité nommée „ madame de *la Caille*, qui fut brûlée quelques jours „ après lui? Elle était chargée de fers dans un cachot „ voiſin du ſien, & ne recevait le jour que par une „ petite grille pratiquée en haut dans le mur qui ſépa- „ rait ces deux cachots. Cette femme entendait le „ conſeiller qui diſputait ſa vie contre ſes juges par „ les formes des lois: *Laiſſez-là*, lui cria-t-elle, *ces*

(*) Voyez les *Conſeils raiſonnables à M. Bergier*, Philoſophie &c. tome II.

» *indignes formes ; craignez-vous de mourir pour votre*
» DIEU ?

» Voilà ce qu'un indigne hiſtorien tel que le jéſuite
» *Daniel* n'a garde de rapporter, & ce que d'*Aubigné*
» & les contemporains nous certifient.

» Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui
» furent exécutés à Lyon dans la place des Terreaux
» depuis 1546? Faut-il vous faire voir Mlle de *Cagnon*
» ſuivant dans une charrette cinq autres charrettes
» chargées d'infortunés condamnés aux flammes,
» parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire
» qu'un homme pût changer du pain en DIEU?
» Cette fille, malheureuſement perſuadée que la reli-
» gion réformée était la véritable, avait toujours
» répandu des largeſſes parmi les pauvres de Lyon.
» Ils entouraient en pleurant la charrette où elle était
» traînée chargée de fers. *Hélas!* lui criaient-ils, *nous*
» *ne recevrons plus d'aumônes de vous. Hé bien*, dit-elle,
» *vous en recevrez encore*, & elle leur jeta ſes mules de
» velours que ſes bourreaux lui avaient laiſſées.

» Avez-vous vu la place de l'Eſtrapade à Paris, elle
» fut couverte ſous *François I* de corps réduits en
» cendre. Savez-vous comme on les feſait mourir?
» on les ſuſpendait à de longues baſcules qu'on élevait
» & qu'on baiſſait tour à tour ſur un vaſte bûcher,
» afin de leur faire ſentir plus long-temps toutes les
» horreurs de la mort la plus douloureuſe. On ne
» jetait ces corps ſur les charbons ardens que lorſqu'ils
» étaient preſqu'entièrement rôtis, & que leurs
» membres retirés, leur peau ſanglante & conſumée,
» leurs yeux brûlés, leur viſage défiguré ne leur
» laiſſaient plus l'apparence de la figure humaine.

„ Le jésuite *Daniel* suppose, sur la foi d'un infame „ écrivain de ce temps-là, que *François I* dit publi- „ quement qu'il traiterait ainsi le dauphin son fils s'il „ donnait dans les opinions des réformés. Personne „ ne croira qu'un roi qui ne passait pas pour un *Néron* „ ait jamais prononcé de si abominables paroles. „ Mais la vérité est que tandis qu'on fesait à Paris „ ces sacrifices de sauvages, qui surpassent tout ce que „ l'inquisition a jamais fait de plus horrible, *François I* „ plaisantait avec ses courtisans, & couchait avec sa „ maîtresse. Ce ne sont pas là, Monsieur, des histoires „ de *Ste Potamienne*, de *Ste Ursule* & des onze mille „ vierges ; c'est un récit fidelle de ce que l'histoire a „ de moins incertain.

„ Le nombre des martyrs réformés soit vaudois, „ soit albigeois, évangéliques, est innombrable. Un „ nommé *Pierre Bergier* fut brûlé à Lyon en 1552 „ avec *René Poyet* parent du chancelier *Poyet*. On jeta „ dans le même bûcher *Jean Chambon*, *Louis Dimonet*, „ *Louis de Marsac*, *Etienne de Gravot*, & cinq jeunes „ écoliers. Je vous ferais trembler si je vous fesais „ voir la liste des martyrs que les protestans ont „ conservée.

„ *Pierre Bergier* chantait un pseaume de *Marot* en „ allant au supplice. Dites-nous en bonne foi si vous „ chanteriez un pseaume latin en pareil cas ? Dites- „ nous si le supplice de la potence, de la roue ou du „ feu est une preuve de la religion ? C'est une preuve „ sans doute de la barbarie humaine. C'est une preuve „ que d'un côté il y a des bourreaux, & de l'autre „ des persuadés.

„ Non, si voulez rendre la religion chrétienne

» aimable, ne parlez jamais de martyrs. Nous en » avons fait cent fois, mille fois plus que tous les » païens. Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on » a tant dit des maſſacres des Albigeois, des habitans » de Mérindol, de la St Barthelemi, de ſoixante ou » quatre-vingts mille irlandais proteſtans égorgés, » aſſommés, pendus, brûlés par les catholiques; de » ces millions d'indiens tués comme des lapins dans » des garennes, aux ordres de quelques moines. Nous » frémiſſons, nous gémiſſons; mais il faut le dire, » parler de martyrs à des chrétiens, c'eſt parler de » gibets & de roues à des bourreaux & à des » recors. »

Après tant de vérités, nous demandons au monde entier ſi jamais un théiſte a voulu forcer un homme d'un autre religion à embraſſer le théiſme, tout divin qu'il eſt. Ah! c'eſt parce qu'il eſt divin qu'il n'a jamais violenté perſonne. Un théiſte a-t-il jamais tué? Que dis-je, a-t-il frappé un ſeul de ſes inſenſés adverſaires? Encore une fois, comparez & jugez.

Nous penſons enfin qu'il faut imiter le ſage gouvernement chinois, qui depuis plus de cinquante ſiècles offre à DIEU des hommages purs, & qui l'adorant en eſprit & en vérité, laiſſe la vile populace ſe vautrer dans la fange des étables des bonzes; il tolère ces bonzes, & il les réprime, il les contient ſi bien qu'ils n'ont pu exciter le moindre trouble ſous la domination chinoiſe ni ſous la tartare. Nous allons acheter dans cette terre antique de la porcelaine, du laque, du thé, des paravents, des magots, des commodes, de la rhubarbe, de la poudre d'or: que n'allons-nous y acheter la ſageſſe?

Des mœurs.

Les mœurs des théiſtes ſont néceſſairement pures ; puiſqu'ils ont toujours le Dieu de la juſtice & de la pureté devant les yeux, le Dieu qui ne deſcend point ſur la terre pour ordonner qu'on vole les Egyptiens, pour commander à *Oſée* de prendre une concubine à prix d'argent & de coucher avec une femme adultère. (*q*)

Auſſi ne nous voit-on pas vendre nos femmes comme *Abraham*, nous ne nous enivrons point comme *Noé*. Et nos fils n'inſultent pas au membre reſpectable qui les a fait naître ; nos filles ne couchent point avec leurs pères comme les filles de *Loth* & comme la fille du pape *Alexandre VI*. Nous ne violons point nos ſœurs, comme *Ammon* viola ſa ſœur *Thamar* ; nous n'avons point parmi nous de prêtres qui nous applaniſſent la voie du crime en oſant nous abſoudre de la part de Dieu de toutes les iniquités que ſa loi éternelle condamne. Plus nous mépriſons les ſuperſtitions qui nous environnent, plus nous nous impoſons la douce néceſſité d'être juſtes & humains. Nous regardons tous les hommes avec des yeux fraternels ; nous les ſecourons indiſtinctement ; nous tendons des mains favorables aux ſuperſtitieux qui nous outragent.

Si quelqu'un parmi nous s'écarte de notre loi divine, s'il eſt injuſte & perfide envers ſes amis, ingrat envers ſes bienfaiteurs ; ſi ſon orgueil inconſtant & féroce contriſte ſes frères, nous le déclarons indigne du ſaint nom de *théiſte* ; nous le rejetons de notre

(*q*) *Oſée*, chap. I.

ſociété ;

fociété; mais fans lui vouloir de mal, & toujours prêts à lui faire du bien; perfuadés qu'il faut pardonner, & qu'il eft beau de faire des ingrats.

Si quelqu'un de nos frères voulait apporter le moindre trouble dans le gouvernement, il ne ferait plus notre frère. Ce ne furent certainement pas des théiftes qui excitèrent autrefois les révoltes de Naples, qui ont trempé récemment dans la confpiration de Madrid, qui allumèrent les guerres de la fronde & des *Guifes* en France, celle de trente ans dans notre Allemagne &c. &c. &c. Nous fommes fidelles à nos princes, nous payons tous les impôts fans murmures. Les rois doivent nous regarder comme les meilleurs citoyens & les meilleurs fujets. Séparés du vil peuple qui n'obéit qu'à la force & qui ne raifonne jamais, plus féparés encore des théologiens qui raifonnent fi mal, nous fommes les foutiens des trônes que les difputes eccléfiaftiques ont ébranlés pendant tant de fiècles.

Utiles à l'Etat, nous ne fommes point dangereux à l'Eglife; nous imitons JESUS qui allait au temple.

De la doctrine des théiftes.

ADORATEURS d'un Dieu, amis des hommes, compatiffans aux fuperftitions même que nous réprouvons, nous refpectons toute fociété, nous n'infultons aucune fecte; nous ne parlons jamais avec dérifion, avec mépris de JESUS qu'on appelle le CHRIST; au contraire nous le regardons comme un homme diftingué entre les hommes par fon zèle, par

ſa vertu, par ſon amour de l'égalité fraternelle; nous le plaignons comme un réformateur peut-être un peu inconſidéré, qui fut la victime des fanatiques perſécuteurs.

Nous révérons en lui un théiſte iſraélite, ainſi que nous louons *Socrate* qui fut un théiſte athénien. *Socrate* adorait un Dieu & l'appelait du nom de *père*, comme le dit ſon évangéliſte *Platon*. JESUS appela toujours DIEU du nom de *père*, & la formule de prière qu'il enſeigna commence par ces mots ſi communs dans *Platon*, *Notre père*. Ni *Socrate* ni JESUS n'écrivirent jamais rien; ni l'un ni l'autre n'inſtitua une religion nouvelle. Certe, ſi JESUS avait voulu faire une religion, il l'aurait écrite. S'il eſt dit que JESUS envoya ſes diſciples pour baptiſer, il ſe conforma à l'uſage. Le baptême était d'une très-haute antiquité chez les Juifs; c'était une cérémonie ſacrée, empruntée des Egyptiens & des Indiens, ainſi que preſque tous les rites judaïques. On baptiſait tous les proſélytes chez les Hébreux. Les mâles recevaient le baptême après la circonciſion. Les femmes proſélytes étaient baptiſées; cette cérémonie ne pouvait ſe faire qu'en préſence de trois anciens au moins; ſans quoi la régénération était nulle. Ceux qui parmi les Iſraélites aſpiraient à une plus haute perfection, ſe feſaient baptiſer dans le Jourdain. JESUS lui-même ſe fit baptiſer par *Jean*, quoiqu'aucun de ſes apôtres ne fut jamais baptiſé.

Si JESUS envoya ſes diſciples pour chaſſer les diables, il y avait déjà très-long-temps que les Juifs croyaient guérir des poſſédés & chaſſer des diables. JESUS même l'avoue dans le livre qui porte le nom

de *Matthieu.* (*r*) Il convient que les enfans même chaſſaient les diables.

JESUS à la vérité obſerva toutes les inſtitutions judaïques ; mais par toutes ſes invectives contre les prêtres de ſon temps, par les injures atroces qu'il diſait aux phariſiens, & qui lui attirèrent ſon ſupplice, il paraît qu'il feſait auſſi peu de cas des ſuperſtitions judaïques que *Socrate* des ſuperſtitions athéniennes.

JESUS n'inſtitua rien qui eût le moindre rapport aux dogmes chrétiens ; il ne prononça jamais le mot de *chrétien :* quelques-uns de ſes diſciples ne prirent ce ſurnom que plus de trente ans après ſa mort.

L'idée d'oſer faire d'un juif le créateur du ciel & de la terre, n'entra certainement jamais dans la tête de JESUS. Si l'on s'en rapporte aux évangiles, il était plus éloigné de cette étrange prétention que la terre ne l'eſt du ciel. Il dit expreſſément avant d'être ſupplicié : *Je vais à mon père qui eſt votre père, à mon* DIEU *qui eſt votre* DIEU. (*s*)

Jamais *Paul*, tout ardent enthouſiaſte qu'il était, n'a parlé de JESUS que comme d'un homme choiſi par DIEU même pour ramener les hommes à la juſtice.

Et JESUS, ni aucun de ſes apôtres, n'a dit qu'il eût deux natures & une perſonne avec deux volontés ; que ſa mère fût mère de DIEU, que ſon eſprit fût la troiſième perſonne de DIEU, & que cet eſprit procédât du Père & du Fils. Si l'on trouve un ſeul de ces dogmes dans les quatre évangiles, qu'on nous le montre :

(*r*) *Matthieu*, chap. XII. (*s*) *Jean*, chap. XX.

qu'on ôte tout ce qui lui eſt étranger, tout ce qu'on lui a attribué en divers temps au milieu des diſputes les plus ſcandaleuſes & des conciles qui s'anathématiſèrent les uns les autres avec tant de fureur, que reſte-t-il en lui ? un adorateur de DIEU qui a prêché la vertu, un ennemi des phariſiens, un juſte, un théiſte ; nous oſons dire que nous ſommes les ſeuls qui ſoient de ſa religion, laquelle embraſſe tout l'univers dans tous les temps, & qui par conſéquent eſt la ſeule véritable.

Que toutes les religions doivent reſpecter le théiſme.

APRÈS avoir jugé par la raiſon entre la ſainte & éternelle religion du théiſme, & les autres religions ſi nouvelles, ſi inconſtantes, ſi variables dans leurs dogmes contradictoires, ſi abandonnées aux ſuperſtitions, qu'on les juge par l'hiſtoire & par les faits, on verra dans le ſeul chriſtianiſme plus de deux cents ſectes différentes qui crient toutes : *Mortels, achetez chez moi, je ſuis la ſeule qui vend la vérité, les autres n'étalent que l'impoſture.*

Depuis *Conſtantin*, on le ſait aſſez, c'eſt une guerre perpétuelle entre les chrétiens, tantôt bornée aux ſophiſmes, aux fourberies, aux cabales, à la haine, & tantôt ſignalée par les carnages.

Le chriſtianiſme tel qu'il eſt, & tel qu'il n'aurait pas dû être, ſe fonda ſur les plus honteuſes fraudes, ſur cinquante évangiles apocryphes, ſur les conſtitutions apoſtoliques reconnues pour ſuppoſées, ſur des fauſſes lettres de JESUS, de *Pilate*, de *Tibère*, de *Sénèque*, de *Paul*, ſur les ridicules récognitions de

Clément, ſur l'impoſteur qui a pris le nom d'*Hermas*, ſur l'impoſteur *Abdias*, l'impoſteur *Marcel*, l'impoſteur *Egéſippe*, ſur la ſuppoſition de miſérables vers attribués aux ſibylles. Et après cette foule de menſonges vient une foule d'interminables diſputes.

Le mahométiſme plus raiſonnable en apparence & moins impur, annoncé par un ſeul prophète prétendu ; enſeignant un ſeul Dieu, conſigné dans un ſeul livre authentique, ſe diviſe pourtant en deux ſectes qui ſe combattent avec le fer, & en plus de douze qui s'injurient avec la plume.

L'antique religion des brachmanes ſouffre depuis long-temps un grand ſchiſme. Les uns tiennent pour le *Charthabhad*, les autres pour l'*Othorabhad*. Les uns croient la chute des animaux céleſtes à la place deſquels DIEU forma l'homme, fable qui paſſa enſuite en Syrie & même chez les Juifs du temps d'*Hérode*. Les autres enſeignent une coſmogonie contraire.

Le judaïſme, le ſabiſme, la religion de *Zoroaſtre* rampent dans la pouſſière. Le culte de Tyr & de Carthage eſt tombé avec ces puiſſantes villes. La religion des *Miltiades* & des *Périclès*, celle des *Paul Emile* & des *Catons* ne ſont plus ; celle d'*Odin* eſt anéantie ; les myſtères & les monſtres d'Egypte ont diſparu ; la langue même d'*Oſiris*, devenue celle des *Ptolomées*, eſt ignorée de leurs deſcendans : le théiſme ſeul eſt reſté debout parmi tant de viciſſitudes, & dans le fracas de tant de ruines, immuable comme le Dieu qui en eſt l'auteur & l'objet éternel.

Bénédictions sur la tolérance.

SOYEZ béni à jamais, Sire. Vous avez établi chez vous la liberté de confcience. DIEU & les hommes vous en ont récompenfé. Vos peuples multiplient, vos richeffes augmentent, vos Etats profpèrent, vos voifins vous imitent, cette grande partie du monde devient plus heureufe.

Puiffent tous les gouvernemens prendre pour modèle cette admirable loi de la Penfilvanie, dictée par le pacifique *Pen*, & fignée par le roi d'Angleterre *Charles II*, le 4 mars 1681 !

„ La liberté de confcience étant un droit que tous „ les hommes ont reçu de la nature avec l'exiftence, „ il eft fermement établi que perfonne ne fera jamais „ forcé d'affifter à aucun exercice public de religion. „ Au contraire, il eft donné plein pouvoir à chacun „ de faire librement exercice public ou privé de fa „ religion, fans qu'on le puiffe troubler en rien, „ pourvu qu'il faffe profeffion de croire un Dieu „ éternel, tout-puiffant, formateur & confervateur de „ l'univers. „

Par cette loi, le théifme a été confacré comme le centre où toutes les lignes vont aboutir, comme le feul principe néceffaire. Auffi qu'eft-il arrivé ? la colonie pour laquelle cette loi fut faite n'était alors compofée que de cinq cents têtes, elle eft aujourd'hui de trois cents mille. Nos fuabes, nos falsbourgeois, nos palatins, plufieurs autres colons de notre baffe Allemagne, des fuédois, des holftenois ont couru en foule à Philadelphie. Elle eft devenue une des plus belles &

des plus heureuſes villes de la terre, & la métropole de dix villes conſidérables. Plus de vingt religions ſont autoriſées dans cette province floriſſante ſous la protection du théiſme leur père, qui ne détourne point les yeux de ſes enfans, tout oppoſés qu'ils ſont entr'eux, pourvu qu'ils ſe reconnaiſſent pour frères. Tout y eſt en paix; tout y vit dans une heureuſe ſimplicité, pendant que l'avarice, l'ambition, l'hypocriſie oppriment encore les conſciences dans tant de provinces de notre Europe : tant il eſt vrai que le théiſme eſt doux, & que la ſuperſtition eſt barbare.

Que toute religion rend témoignage au théiſme.

TOUTE religion rend malgré elle hommage au théiſme, quand même elle le perſécute. Ce ſont des eaux corrompues partagées en canaux dans des terrains fangeux, mais la ſource eſt pure. Le mahométan dit : *Je ne ſuis ni juif ni chrétien, je remonte à Abraham; il n'était point idolâtre, il adorait un ſeul Dieu.* Interrogez *Abraham*, il vous dira qu'il était de la religion de *Noé* qui adorait un ſeul Dieu. Que *Noé* parle, il confeſſera qu'il était de la religion de *Seth*; & *Seth* ne pourra dire autre choſe ſinon qu'il était de la religion d'*Adam* qui adorait un ſeul Dieu.

Le juif & le chrétien ſont forcés, comme nous l'avons vu, de remonter à la même origine. Il faut qu'ils avouent que, ſuivant leurs propres livres, le théiſme a régné ſur la terre juſqu'au déluge pendant 1656 ans ſelon la Vulgate; pendant 2262 ans ſelon les Septante; pendant 2309 ans ſelon les Samaritains; & qu'ainſi, à s'en tenir au plus faible nombre, le

théiſme a été la ſeule religion divine pendant 2513 années, juſqu'au temps où les Juifs diſent que DIEU leur donna une loi particulière dans un déſert.

Enfin, ſi le calcul du père *Pétau* était vrai ; ſi ſelon cet étrange philoſophe qui a fait, comme on l'a dit, tant d'enfans à coup de plume, il y avait ſix cents vingt-trois milliars ſix cents douze millions d'hommes ſur la terre, deſcendans d'un ſeul fils de *Noé* ; ſi les deux autres frères en avaient produit chacun autant, ſi par conſéquent la terre fut peuplée de plus de dix-neuf cents milliars de fidelles, en l'an 285 après le déluge, & cela vers le temps de la naiſſance d'*Abraham* ſelon *Pétau* ; & ſi les hommes en ce temps-là n'avaient pas corrompu leurs voies ; il s'enſuit évidemment qu'il y eut alors environ dix-neuf cents milliars de théiſtes, de plus qu'il n'y a aujourd'hui d'hommes ſur la terre.

Remontrance à toutes les religions.

POURQUOI donc vous élevez-vous aujourd'hui avec tant d'acharnement contre le théiſme, Religions nées de ſon ſein ; vous qui n'avez de reſpectable que l'empreinte de ſes traits défigurés par vos ſuperſtitions & par vos fables ; vous, filles parricides, qui voulez détruire votre père ? quelle eſt la cauſe de vos continuelles fureurs ? Craignez-vous que les théiſtes ne vous traitent comme vous avez traité le paganiſme, qu'ils ne vous enlèvent vos temples, vos revenus, vos honneurs ? raſſurez-vous, vos craintes ſont chimériques. Les théiſtes n'ont point de fanatiſme, ils ne peuvent donc faire de mal ; ils ne forment point un corps, ils

n'ont point de vues ambitieufes ; répandus fur la furface de la terre, ils ne l'ont jamais troublée ; l'antre le plus infect des moines les plus imbécilles peut cent fois plus fur la populace que tous les théiftes du monde ; ils ne s'affemblent point, ils ne prêchent point, ils ne font point de cabales. Loin d'en vouloir aux revenus des temples, ils fouhaitent que les églifes, les mofquées, les pagodes de tant de villages aient tous une fubfiftance honnête ; que les curés, les mollas, les brames, les talapoins, les bonzes, les lamas de campagne foient plus à leur aife, pour avoir plus de foin des enfans nouveaux-nés, pour mieux fecourir les malades, pour porter plus décemment les morts à la terre ou au bûcher ; ils gémiffent que ceux qui travaillent le plus foient le moins récompenfés.

Peut-être font-ils furpris de voir des hommes voués par leurs fermens à l'humilité & à la pauvreté, revêtus du titre de prince, nageans dans l'opulence, & entourés d'un fafte qui indigne les citoyens. Peut-être ont-ils été révoltés en fecret, lorfqu'un prêtre d'un certain pays a impofé des lois aux monarques, & des tributs à leurs peuples. Ils défireraient pour le bon ordre, pour l'équité naturelle, que chaque Etat fût abfolument indépendant; mais ils fe bornent à des fouhaits, & ils n'ont jamais prétendu ramener la juftice par la violence.

Tels font les théiftes ; ils font les frères aînés du genre-humain, & ils chériffent leurs frères. Ne les haïffez donc pas ; fupportez ceux qui vous fupportent ; ne faites point de mal à ceux qui ne vous en ont jamais fait ; ne violez point l'antique précepte de toutes les religions du monde, qui eft celui d'aimer DIEU & les hommes.

Théologiens, qui vous combattez tous, ne combattez plus ceux dont vous tenez votre premier dogme. Muphti de Conſtantinople, shérif de la Mecque, grand-brame de Bénarès, dalaï-lama de Tartarie qui êtes immortel, évêque de Rome qui êtes infaillible, & vous leurs ſuppôts qui tendez vos mains & vos manteaux à l'argent comme les Juifs à la manne, jouiſſez tous en paix de vos biens & de vos honneurs, ſans haïr, ſans inſulter, ſans perſécuter les innocens, les pacifiques théiſtes qui, formés par DIEU même tant de ſiècles avant-vous, dureront auſſi plus que vous dans la multitude des ſiècles.

Réſignation, & non gloire, à DIEU; *il eſt trop au-deſſus de la gloire.*

SERMONS

ET

HOMELIES.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

NOUS donnons ici le *Sermon des cinquante* tel qu'il a paru ſéparément, & enſuite dans pluſieurs recueils. M. de *Voltaire* ne l'a point inſéré dans les éditions de ſes œuvres faites ſous ſes yeux. On en retrouve le fond dans les homélies qui ſont ici imprimés à la ſuite.

Cet ouvrage eſt précieux : c'eſt le premier où M. de *Voltaire*, qui n'avait juſqu'alors porté à la religion chrétienne que des attaques indirectes, oſa l'attaquer de front. Il parut peu de temps après *la Profeſſion de foi du vicaire ſavoyard.* M. de *Voltaire* fut un peu jaloux du courage de *Rouſſeau* ; & c'eſt peut-être le ſeul ſentiment de jalouſie qu'il ait jamais eu : mais il ſurpaſſa bientôt *Rouſſeau* en hardieſſe, comme il le ſurpaſſait en génie.

SERMON

DES CINQUANTE.

CINQUANTE personnes inſtruites, pieuſes & raiſonnables s'aſſemblent depuis un an tous les dimanches dans une ville peuplée & commerçante : elles font des prières, après leſquelles un membre de la ſociété prononce un diſcours ; enſuite on dîne, & après le repas on fait une collecte pour les pauvres : chacun préſide à ſon tour ; c'eſt au préſident à faire la prière & à prononcer le ſermon. Voici une de ces prières & un de ces ſermons.

Si les ſemences de ces paroles tombent dans une bonne terre, on ne doute pas qu'elles ne fructifient.

Prière.

DIEU de tous les globes & de tous les êtres, la ſeule prière qui puiſſe vous convenir eſt la ſeule ſoumiſſion ; car que demander à celui qui a tout ordonné, tout enchaîné depuis l'origine des choſes ? Si pourtant il eſt permis de repréſenter ſes beſoins à un père, conſervez dans nos cœurs cette ſoumiſſion même, conſervez-y votre religion pure, écartez de nous toute ſuperſtition ; ſi l'on peut vous inſulter par des ſacrifices indignes, aboliſſez ces infames myſtères ; ſi l'on peut déshonorer la Divinité par des fables abſurdes, périſſent ces fables à jamais ; ſi les jours du prince & du magiſtrat ne ſont point comptés de toute éternité, prolongez la durée de

leurs jours ; confervez la pureté de nos mœurs, l'amitié que nos frères fe portent, la bienveillance qu'ils ont pour tous les hommes, leur obéiffance pour les lois, & leur fageffe dans la conduite privée; qu'ils vivent & qu'ils meurent en n'adorant qu'un feul Dieu, rémunérateur du bien, vengeur du mal, un Dieu qui n'a pu naître ni mourir, ni avoir des affociés, mais qui a dans ce monde trop d'enfants rebelles.

Sermon.

MES frères, la religion eft la voix fecrète de DIEU qui parle à tous les hommes ; elle doit tous les réunir, & non les divifer ; donc toute religion qui n'appartient qu'à un peuple eft fauffe ; la nôtre eft dans fon principe celle de l'univers entier ; car nous adorons un être fuprême comme toutes les nations l'adorent, nous pratiquons la juftice que toutes les nations enfeignent, & nous rejetons tous ces menfonges que les peuples fe reprochent les uns aux autres ; ainfi d'accord avec eux dans le principe qui les concilie, nous différons d'eux dans les chofes où ils fe combattent.

Il eft impoffible que le point dans lequel tous les hommes de tous les temps fe réuniffent, ne foit l'unique centre de la vérité, & que les points dans lefquels ils diffèrent tous, ne foient les étendards du menfonge. La religion doit être conforme à la morale, & univerfelle comme elle ; ainfi toute religion dont les dogmes offenfent la morale eft certainement fauffe. C'eft fous ce double afpect de perverfité & de fauffeté que nous examinerons dans ce difcours

les livres des Hébreux & de ceux qui leur ont succédé. Voyons d'abord si ces livres sont conformes à la morale, ensuite nous verrons s'ils peuvent avoir quelque ombre de vraisemblance. Les deux premiers points seront pour l'ancien testament, & le troisième pour le nouveau.

Premier point.

VOUS savez, mes frères, quelle horreur nous a saisis lorsque nous avons lu ensemble les écrits des Hébreux, en portant seulement notre attention sur tous les traits contre la pureté, la charité, la bonne foi, la justice & la raison universelle, que non-seulement on trouve dans chaque chapitre, mais que, pour comble de malheur, on y trouve consacrés.

Premièrement, sans parler de l'injustice extravagante dont on ose charger l'être suprême, d'avoir donné la parole à un serpent pour séduire une femme, & l'innocente postérité de cette femme, suivons pied à pied toutes les horreurs historiques qui révoltent la nature & le bon sens. Un de ces patriarches, *Loth*, neveu d'*Abraham*, reçoit chez lui deux anges déguisés en pélerins; les habitans de Sodome conçoivent des désirs impudiques pour les deux anges; *Loth*, qui avait deux jeunes filles promises en mariage, offre de les prostituer au peuple à la place de ces deux étrangers. Il fallait que ces filles fussent étrangement accoutumées à être prostituées, puisque la première chose qu'elles font après que leur ville a été consumée par une pluie de feu, & que leur mère a été changée en une statue

de ſel, c'eſt d'enivrer leur père deux nuits de ſuite pour coucher avec lui l'une après l'autre ; cela eſt imité de l'ancienne fable arabique de *Cyniras* & de *Myrrha ;* mais dans cette fable bien plus honnête, *Myrrha* eſt punie de ſon crime, au lieu que les filles de *Loth* ſont récompenſées par la plus grande & la plus chère bénédiction ſelon l'eſprit juif : elles ſont mères d'une nombreuſe poſtérité.

Nous n'inſiſterons point ſur le menſonge d'*Iſaac*, père des juſtes, qui dit que ſa femme eſt ſa ſœur; ſoit qu'il ait renouvelé ce menſonge d'*Abraham*, ſoit qu'*Abraham* fût coupable en effet d'avoir fait de ſa ſœur ſa propre femme ; mais arrêtons-nous un moment au patriarche *Jacob* qu'on nous donne comme le modèle des hommes. Il force ſon frère qui meurt de faim, de lui céder ſon droit d'aîneſſe pour une aſſiette de lentilles ; enſuite il trompe ſon vieux père au lit de la mort ; après avoir trompé ſon père, il trompe & vole ſon beau-père *Laban :* c'eſt peu d'épouſer deux ſœurs, il couche avec toutes ſes ſervantes, & DIEU bénit cette incontinence & ces fourberies. Quels ſont les enfans d'un tel père ? *Dina* ſa fille plaît à un prince de *Sichem*, & il eſt vraiſemblable qu'elle aime ce prince, puiſqu'elle couche avec lui ; le prince la demande en mariage, on la lui accorde à condition qu'il ſe fera circoncire, lui & ſon peuple. Ce prince accepte la propoſition ; mais ſi tôt que lui & les ſiens ſe ſont fait cette opération douloureuſe, qui pourtant leur devait laiſſer aſſez de forces pour ſe défendre, la famille de *Jacob* égorge tous les hommes de *Sichem*, & fait eſclaves les femmes & les enfans.

Nous

Nous avons, dans notre enfance, entendu l'hiſtoire de *Pélopée;* cette inceſtueuſe abomination eſt renouvelée dans *Juda*, le patriarche & le père de la première tribu ; il couche avec ſa belle-fille, enſuite il veut la faire mourir. Ce livre après cela ſuppoſe que *Joſeph*, un enfant de cette famille errante, eſt vendu en Egypte, & que cet étranger y eſt établi premier miniſtre pour avoir expliqué un ſonge. Mais, quel premier miniſtre qu'un homme qui dans un temps de famine oblige toute une nation de ſe faire eſclave pour avoir du pain ! quel magiſtrat parmi nous, dans un temps de famine, oſerait propoſer un marché ſi abominable, & quelle nation accepterait cet infame marché ? N'examinons point ici comment ſoixante & dix perſonnes de la famille de *Joſeph*, qui s'établirent en Egypte, purent en deux cents quinze ans ſe multiplier juſqu'à ſix cents mille combattans ſans compter les femmes, les vieillards & les enfans, ce qui devait compoſer une multitude de près de deux millions d'ames. Ne diſcutons point comment le texte porte quatre cents trente ans, lorſque le même texte en a porté deux cents quinze. Le nombre infini de contradictions qui ſont le ſceau de l'impoſture, n'eſt pas ici l'objet qui doit nous arrêter. Ecartons pareillement les prodiges ridicules de *Moïſe*, & des enchanteurs de *Pharaon*, & tous ces miracles faits pour donner au peuple juif un malheureux coin de mauvaiſe terre qu'ils achètent enſuite par le ſang & par le crime, au lieu de leur donner la fertile terre d'Egypte où ils étaient. Tenons-nous-en à cette voie affreuſe d'iniquité, par laquelle on le fait marcher : leur

Dieu avait fait de *Jacob* un voleur, & il fait des voleurs de tout un peuple ; il ordonne à son peuple de dérober & d'emporter tous les vases d'or & d'argent & tous les ustensiles des Egyptiens. Voilà donc ces misérables au nombre de six cents mille combattans qui, au lieu de prendre les armes en gens de cœur, s'enfuient en brigands conduits par leur Dieu. Si ce Dieu leur avait voulu donner une bonne terre, il pouvait leur donner l'Egypte ; mais non : il les conduit dans un désert, ils pouvaient se sauver par le chemin le plus court, & ils se détournèrent de plus de trente milles pour passer la mer Rouge à pied sec. Après ce beau miracle, le propre frère de *Moïse* leur fait un autre dieu, & ce dieu est un veau. Pour punir son frère, le même *Moïse* ordonne à des prêtres de tuer leurs fils, leurs frères, leurs pères, & ces prêtres tuent vingt-trois mille juifs qui se laissent égorger comme des bêtes. *

Après cette boucherie, il n'est pas étonnant que ce peuple abominable sacrifie des victimes humaines à son dieu, qu'il appelle *Adonaï* du nom d'*Adonis*, qu'il emprunte des Phéniciens. Le 29e verset du chapitre XXVII du Lévitique défend expressément de racheter les hommes dévoués à l'anathème du sacrifice, & c'est sur cette loi de Cannibales que *Jephté*, quelque temps après, immole sa propre fille.

Ce n'était pas assez de vingt-trois mille hommes égorgés pour un veau, on nous en compte encore vingt-quatre mille autres, immolés pour avoir eu commerce avec des filles idolâtres ; digne prélude, digne exemple, mes frères, des persécutions en matière de religion.

Ce peuple avance dans les déserts & dans les rochers de la Palestine. Voilà votre beau pays, leur dit DIEU : égorgez tous les habitans, tuez tous les enfans mâles, faites mourir les femmes mariées, réservez pour vous toutes les petites filles. Tout cela est exécuté à la lettre selon les livres hébreux ; & nous frémirions d'horreur à ce récit, si le texte n'ajoutait pas que les Juifs trouvèrent dans le camp des Madianites 675000 brebis, 62000 bœufs, 61000 ânes & 32000 pucelles. L'absurdité détruit heureusement ici la barbarie ; mais, encore une fois, ce n'est pas ici que j'examine le ridicule & l'impossible ; je m'arrête à ce qui est exécrable. Après avoir passé le Jourdain à pied sec, comme la mer, voilà ce peuple dans la terre promise.

La première personne qui introduit, par une trahison, ce peuple saint, est une prostituée nommée *Raab ;* DIEU se joint à cette prostituée, il fait tomber les murs de Jéricho au bruit de la trompette ; le saint peuple entre dans cette ville, sur laquelle il n'avait, de son aveu, aucun droit, & il massacre les hommes, les femmes & les enfans. Passons sous silence les autres carnages, les rois crucifiés, les prétendues guerres contre les géans de Gaza & d'Ascalon, & le meurtre de ceux qui ne pouvaient prononcer le mot *Shibolet.*

Ecoutons cette belle aventure.

Un lévite arrive sur son âne, avec sa femme, à Gabaa dans la tribu de *Benjamin :* quelques benjamites voulant absolument commettre le péché de Sodome avec le lévite, ils assouvissent leur brutalité sur la femme qui meurt de cet excès ; il fallait punir

les coupables : point du tout. Les onze tribus massacrèrent toute la tribu de *Benjamin*, il n'en échappe que six cents hommes ; mais les onze tribus sont enfin fâchées de voir périr une des douze ; & pour y remédier, ils exterminent les habitans d'une de leurs propres villes pour y prendre six cents filles qu'ils donnent aux six cents benjamites survivans pour perpétuer cette belle race.

Que de crimes commis au nom du Seigneur ! ne rapportons que celui de l'homme de DIEU. (*Aod*) Les Juifs, venus de si loin pour conquérir, sont soumis aux Philistins ; malgré le Seigneur, ils ont juré obéissance au roi *Eglon :* un saint juif, c'est *Aod*, demande à parler tête à tête avec le roi de la part de DIEU. Le roi ne manque pas d'accorder l'audience ; *Aod* l'assassine, & c'est de cet exemple qu'on s'est servi tant de fois chez les chrétiens pour trahir, pour perdre, pour massacrer tant de souverains.

Enfin, la nation chérie, qui avait été ainsi gouvernée par DIEU même, veut avoir un roi, de quoi le prêtre *Samuel* est bien fâché. Le premier roi juif renouvelle la coutume d'immoler des hommes : *Saül* ordonna prudemment que personne ne mangeât de tout le jour pour combattre les Philistins, & pour que les soldats eussent plus de vigueur ; il jura au Seigneur de lui immoler celui qui aurait mangé : heureusement le peuple fut plus sage que lui ; il ne permit pas que le fils du roi fût sacrifié pour avoir mangé un peu de miel.* Mais voici, mes frères, l'action la plus détestable & la plus consacrée : il est dit que *Saül* prend prisonnier un roi du pays nommé *Agag ;* il ne tua point son prisonnier, il en agit

comme chez les nations humaines & polies. Qu'arriva-t-il ? le Seigneur en est irrité ; & voici *Samuel*, prêtre du Seigneur, qui lui dit : » Vous êtes » réprouvé pour avoir épargné un roi qui s'est » rendu à vous ; » & aussitôt ce prêtre boucher coupe *Agag* par morceaux. Que dirait-on, mes frères, si lorsque l'empereur *Charles-Quint* eut un roi de France en ses mains, son chapelain fût venu lui dire : Vous êtes damné pour n'avoir pas tué *François I*, & que ce chapelain eût égorgé ce roi de France aux yeux de l'empereur, & en eût fait un hachis ? Mais que direz-vous du saint roi *David*, de celui qui est agréable devant le Dieu des Juifs, & qui mérite que le Messie vienne de ses reins ? ce bon roi *David* fait d'abord le métier de brigand, rançonne & pille tout ce qu'il trouve ; il pille entr'autres un homme riche nommé *Nabal*, & il épouse sa femme & se réfugie chez le roi *Achis* ; il va pendant la nuit mettre à feu & à sang les villages de ce roi *Achis* son bienfaiteur : il égorge, dit le texte sacré, hommes, femmes, enfans, de peur qu'il ne reste quelqu'un pour en porter la nouvelle. Devenu roi, il ravit la femme d'*Urie*, fait tuer le mari, & c'est de cet adultère homicide que vient le messie de DIEU, DIEU lui-même ; o blasphème ! Ce *David*, devenu ainsi l'aïeul de DIEU pour récompense de son horrible crime, est puni pour la seule bonne & sage action qu'il ait faite. Il n'y a pas de prince bon & prudent, qui ne doive savoir le nombre de son peuple, comme tout pasteur doit savoir le nombre de son troupeau. *David* fait le dénombrement, sans qu'on nous dise pourtant combien il avait de sujets, &

c'eſt pour avoir fait ce ſage & utile dénombrement, qu'un prophète vient de la part de DIEU lui donner à choiſir, de la guerre, de la peſte ou de la famine.

Ne nous appeſantiſſons pas, mes chers frères, ſur les barbaries ſans nombre des rois de Juda & d'Iſraël, ſur ces meurtres, ſur ces attentats, toujours mêlés de contes ridicules; ce ridicule pourtant eſt toujours ſanguinaire, & il n'y a pas juſqu'au prophète *Eliſée* qui ne ſoit barbare. Ce digne dévot fait dévorer quarante enfans par des ours, parce que ces petits innocens l'avaient appelé *tête chauve*. Laiſſons là cette nation atroce dans ſa captivité de Babylone & dans ſon eſclavage ſous les Romains, avec toutes les belles promeſſes de leur dieu *Adonis* ou *Adonaï*, qui avait ſi ſouvent aſſuré aux Juifs la domination de toute la terre. Enfin, ſous le gouvernement ſage des Romains, il naît un roi aux Hébreux; & ce roi, mes frères, ce shilo, ce meſſie, vous ſavez qui il eſt: c'eſt celui qui, ayant d'abord été mis dans le grand nombre de ces prophètes ſans miſſion, qui, n'ayant pas le ſacerdoce, ſe feſaient un métier d'être inſpirés, a été, au bout de quelques centuries, regardé comme un Dieu. N'allons pas plus loin; voyons ſur quels prétextes, ſur quels faits, ſur quels miracles, ſur quelles prédictions, enfin ſur quel fondement eſt bâtie cette dégoûtante & abominable hiſtoire.

Second point.

O mon DIEU! ſi tu deſcendais toi-même ſur la terre, ſi tu me commandais de croire ce tiſſu de

meurtres, de vols, d'affaffinats, d'inceftes commis par ton ordre & en ton nom, je te dirais : Non, ta fainteté ne veut pas que j'acquiefce à ces chofes horribles qui t'outragent, tu veux m'éprouver fans doute.

Comment donc, vertueux & fages auditeurs, pourrions-nous croire cette affreufe hiftoire fur les témoignages miférables qui nous en reftent !

Parcourons d'une manière fommaire ces livres fi fauffement imputés à *Moïfe :* je dis fauffement, car il n'eft pas poffible que *Moïfe* ait parlé de chofes arrivées long-temps après lui, & nul de nous ne croirait que les mémoires de *Guillaume*, prince d'Orange, fuffent de fa main, fi dans ces mémoires il était parlé de faits arrivés après fa mort. Parcourons, dis-je, ce qu'on nous raconte fous le nom de *Moïfe.* D'abord DIEU fait la lumière qu'il nomme *jour*, puis les ténèbres qu'il nomme *nuit*, & ce fut le premier jour. Ainfi il y eut des jours avant que le foleil fût fait.

Puis le fixième jour, DIEU fait l'homme & la femme ; mais l'auteur oubliant que la femme était déjà faite, la tire enfuite d'une côte d'*Adam. Adam* & *Eve* font mis dans un jardin d'où il fort quatre fleuves ; & parmi ces quatre fleuves il y en a deux, l'Euphrate & le Nil, qui ont leur fource à mille lieues l'un de l'autre. Le ferpent parlait alors comme l'homme ; il était le plus fin des animaux des champs, il perfuade à la femme de manger une pomme, & la fait ainfi chaffer du paradis. Le genre-humain fe multiplie, & les enfans de DIEU deviennent amoureux des filles des hommes. Il y

avait des géans ſur la terre, & DIEU ſe repentit d'avoir fait l'homme ; il voulut donc l'exterminer par le déluge ; mais il voulut ſauver *Noë*, & lui commanda de faire un vaiſſeau de trois cents coudées de bois de peuplier : dans ce ſeul vaiſſeau doivent entrer ſept paires de tous les animaux mondes, & deux des immondes ; il fallait donc les nourrir pendant dix mois que l'eau fut ſur la terre. Or, vous voyez ce qu'il eût fallu pour nourrir quatorze éléphans, quatorze chameaux, quatorze bufles, autant de chevaux, d'ânes, d'élans, de cerfs, de daims, de ſerpens, d'autruches, enfin plus de deux mille eſpèces. Vous me demanderez où l'on avait pris l'eau pour l'élever ſur toute la terre, quinze coudées au-deſſus des plus hautes montagnes ? Le texte répond que cela fut pris dans les cataractes du ciel. DIEU ſait où ſont ces cataractes. DIEU fait, après le déluge, une alliance avec *Noë* & avec tous les animaux ; & pour confirmer cette alliance, il inſtitue l'arc-en-ciel.

Ceux qui écrivaient cela n'étaient pas, comme vous voyez, grands phyſiciens. Voilà donc *Noë* qui a une religion donnée de DIEU, & cette religion n'eſt ni juive ni chrétienne. La poſtérité de *Noë* veut bâtir une tour qui aille juſqu'au ciel ; belle entrepriſe ! DIEU la craint ; il fait parler pluſieurs langues différentes en un moment aux ouvriers qui ſe diſperſent. Tout eſt dans cet ancien goût oriental.

C'eſt une pluie de feu qui change des villes en lac ; c'eſt la femme de *Loth*, changée en une ſtatue de ſel ; c'eſt *Jacob* qui ſe bat toute une nuit contre

un ange, qui eſt bleſſé à la cuiſſe ; c'eſt *Joſeph*, vendu eſclave en Egypte, qui devient premier miniſtre pour avoir expliqué un rêve. Soixante & dix perſonnes de ſa famille s'établiſſent en Egypte, & en deux cents quinze ans ſe multiplient, comme nous l'avons vu, juſqu'à deux millions. Ce ſont ces deux millions d'Hébreux qui s'enfuient d'Egypte, & qui prennent le plus long pour avoir le plaiſir de paſſer la mer à ſec.

Mais ce miracle n'a rien d'étonnant, les magiciens de *Pharaon* en feſaient de fort beaux, ils changeaient comme lui une verge en ſerpent : ce qui eſt une choſe toute ſimple.

Si *Moïſe* changeait les eaux en ſang, ainſi feſaient les ſages de *Pharaon*. Il feſait naître des grenouilles, & eux auſſi. Mais ils furent vaincus ſur l'article des poux ; les Juifs, en cette partie, en ſavaient plus que les autres nations.

Enfin, *Adonaï* fait mourir chaque premier-né d'Egypte pour laiſſer partir ſon peuple à ſon aiſe. La mer ſe ſépare pour ce peuple, c'était bien le moins qu'on pût faire en cette occaſion ; tout le reſte eſt de la même force. Ces peuples crient dans le déſert. Quelques maris ſe plaignent de leurs femmes ; auſſitôt il ſe trouve une eau qui fait enfler & crever une femme qui aura forfait à ſon honneur. Ils n'ont ni pain ni pâte ; on leur fait pleuvoir des cailles & de la manne. Leurs habits ſe conſervent quarante ans, & croiſſent avec les enfans ; il deſcend apparemment des habits du ciel pour les enfans nouveaux nés.

Un prophète du voiſinage veut maudire ce peuple.

mais ſon âneſſe s'y oppoſe avec un ange, & l'âneſſe parle très-raiſonnablement & aſſez long-temps au prophète.

Ce peuple attaque-t-il une ville, les murailles tombent au ſon des trompettes, comme *Amphion* en bâtiſſait au ſon de ſa flûte. Mais voici le plus beau : cinq rois amorrhéens, c'eſt-à-dire cinq chefs de village, tâchent de s'oppoſer aux ravages de *Joſué :* ce n'eſt pas aſſez qu'ils ſoient vaincus & qu'on en faſſe un grand carnage, le ſeigneur *Adonaï* fait pleuvoir ſur les fuyards une groſſe pluie de pierres. Ce n'eſt pas encore aſſez ; il échappe quelques fugitifs, & pour donner à *Iſraël* tout le temps de les pourſuivre, la nature ſuſpend ſes lois éternelles ; le ſoleil s'arrête à Gabaon & la lune ſur Aïalon. Nous ne comprenons pas trop comment la lune était de la partie, mais enfin les livres de *Joſué* ne permettent pas d'en douter, & il cite pour ſon garant le livre du *Droiturier*. Vous remarquerez, en paſſant, que ce livre du *Droiturier* eſt cité dans les Paralipomènes ; c'eſt comme ſi l'on vous donnait pour authentique un livre de *Charles-Quint* dans lequel on citerait *Puffendorf*. Mais paſſons de miracles en miracles, allons juſqu'à *Samſon*, repréſenté comme un fameux paillard ami de DIEU ; celui-là, parce qu'il n'était pas raſé, défait mille Philiſtins avec une mâchoire d'âne, & attache par la queue trois cents renards qu'il trouve à point nommé.

Il n'y a preſque pas une page qui ne préſente de pareils contes : ici c'eſt l'ombre de *Samuel* qui paraît à la voix d'une ſorcière ; là, c'eſt l'ombre d'un cadran, (ſuppoſé que ces miſérables euſſent des

cadrans) qui recule de dix degrés à la prière d'*Ezéchias*, qui demande judicieusement ce signe. Dieu lui donne le choix de faire avancer ou reculer l'heure, & le docte *Ezéchias* trouve qu'il n'est pas difficile de faire avancer l'ombre, mais bien de la reculer.

C'est *Elie* qui monte au ciel dans un char de feu; ce sont des enfans qui chantent dans une fournaise ardente; je n'aurais jamais fait si je voulais entrer dans le détail de toutes les extravagances inouïes dont ce livre fourmille; jamais le sens commun ne fut attaqué avec tant d'indécence & de fureur.

Tel est, d'un bout à l'autre, cet ancien testament, le père du nouveau, père qui désavoue son fils, & qui le tient pour un enfant bâtard & rebelle; car les Juifs, fidelles à la loi de *Moïse*, regardent avec exécration le christianisme élevé sur les débris de cette loi. Mais les chrétiens, à force de subtiliser, ont voulu justifier le nouveau testament par l'ancien même; ainsi, ces deux religions se combattent avec les mêmes armes; elles appellent en témoignage les mêmes prophètes; elles attestent les mêmes prédictions.

Les siècles à venir qui auront vu passer ces siècles insensés, & qui peut-être, hélas! en reverront d'autres non moins indignes de Dieu & des hommes, pourront-ils croire que le judaïsme & le christianisme se soient appuyés sur de tels fondemens, sur ces prophéties? & quelles prophéties! Ecoutez: le prophète *Isaïe* est appelé par le roi *Achas*, roi de Juda, pour lui faire quelques prédictions, selon la coutume vaine & superstitieuse de tout l'Orient; car ces

prophètes étaient, comme vous savez, des gens qui se mêlaient de deviner pour gagner quelque chose, ainsi qu'il y en avait beaucoup en Europe dans le siècle passé, & surtout parmi le petit peuple. Le roi *Achas*, assiégé dans Jérusalem par *Salmanasar* qui avait pris Samarie, demanda donc au devin une prophétie & un signe; *Isaïe* lui dit: Voici le signe.

„ Une fille sera engrossée, elle enfantera un qui „ aura nom *Emmanuel;* il mangera du beurre & du „ miel jusqu'à ce qu'il sache rejeter le mal & choisir „ le bien; & avant que cet enfant soit en état, la „ terre que tu as en détestation sera abandonnée par „ ses deux rois: & l'Eternel soufflera aux mouches „ qui sont sur les bords des ruisseaux d'Egypte & „ d'Assur: & le Seigneur prendra un rasoir de „ louage, & fera la barbe au roi d'Assur; il lui „ rasera la tête & le poil des pieds. „

Après cette belle prédiction, rapportée dans *Isaïe*, & dont il n'est pas dit un mot dans le livre des Rois, le prophète lui commande d'abord d'écrire dans un grand rouleau qu'on se hâte de *butiner:* il hâte le pillage, puis en présence de témoins, il couche avec une fille & lui fait un enfant; mais, au lieu de l'appeller *Emmanuel*, il lui donne le nom de *Maher Salabas.* Voilà, mes frères, ce que les chrétiens ont détourné en faveur de leur Christ: voilà la prophétie qui établit le christianisme. La fille à qui le prophète fait un enfant, c'est incontestablement la *Vierge Marie: Maher Salabas* c'est JÉSUS-CHRIST; pour le beurre & le miel, je ne sais pas ce que c'est. Chaque devin prédit aux Juifs leur délivrance quand ils sont captifs, & cette délivrance, c'est, selon les chrétiens,

la Jérusalem céleste, & l'Eglise de nos jours. Tout est prédiction chez les Juifs ; mais chez les chrétiens tout est miracle, & toutes ces prédictions sont des figures de JESUS-CHRIST.

Voici, mes frères, une de ces belles & éclatantes prédictions : le grand prophète *Ezéchiel* voit un vent d'Aquilon, & quatre animaux, & des roues de chrysolite toutes pleines d'yeux ; & l'Eternel lui dit : *Lève-toi, mange un livre, & puis va-t-en ensuite.*

L'Eternel lui commande de dormir trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & ensuite quarante sur le côté droit. L'Eternel le lie avec des cordes ; ce prophète était assurément un homme à lier : nous ne sommes pas au bout. Puis-je répéter sans vomir ce que DIEU ordonne à *Ezéchiel* ? il le faut. DIEU lui ordonne de manger du pain d'orge cuit avec de la merde. Croirait-on que le plus sale faquin de nos jours pût imaginer de pareilles ordures ! oui, mes frères, le prophète mange son pain d'orge avec ses excrémens ; il se plaint que ce déjeûné lui répugne un peu, & DIEU, par accommodement, lui permet de ne plus mêler à son pain que de la fiente de vache. C'est donc là le type, une figure de l'Eglise de JESUS-CHRIST.

Après cet exemple, il est inutile d'en rapporter d'autres, & de perdre notre temps à combattre toutes les revêries dégoûtantes & abominables qui font le sujet des disputes entre les Juifs & les chrétiens : contentons-nous de déplorer l'aveuglement le plus à plaindre qui ait jamais offusqué la raison humaine ; espérons que cet aveuglement finira comme tant

d'autres ; & venons au nouveau teſtament, digne ſuite de ce que nous venons de dire.

Troiſième point.

C'eſt en vain que les Juifs furent un peu plus éclairés du temps d'*Auguſte* que dans les ſiècles barbares dont nous venons de parler : c'eſt en vain que les Juifs commencèrent à connaître l'immortalité de l'ame, dogme inconnu à *Moïſe;* & les récompenſes de DIEU après la mort des juſtes, comme les punitions (quelles qu'elles ſoient) pour les méchans, dogme non moins ignoré de *Moïſe.* La raiſon n'en perça pas davantage chez le miſérable peuple, dont eſt ſortie cette religion chrétienne qui a été la ſource de tant de diviſions, de guerres civiles & de crimes ; qui a fait couler tant de ſang, & qui eſt partagée en tant de ſectes dans les coins de la terre où elle règne.

Il y eut toujours chez les Juifs des gens de la lie du peuple qui firent les prophètes pour ſe diſtinguer de la populace ; voici celui qui a fait le plus de bruit, & dont on a fait un dieu : voici le précis de ſon hiſtoire, en peu de paroles, telle qu'elle eſt rapportée dans les livres qu'on nomme Evangiles. Ne cherchons point dans quel temps ces livres ont été écrits, quoiqu'il ſoit évident qu'ils l'ont été après la ruine de Jéruſalem. Vous ſavez avec quelle abſurdité les quatre auteurs ſe contrediſent, c'eſt une preuve démonſtrative de menſonge ; hélas ! nous n'avons pas beſoin de tant de preuves pour ruiner ce malheureux édifice ; contentons-nous d'un récit court & fidelle.

D'abord on fait JESUS defcendant d'*Abraham* & de *David*, & l'écrivain *Matthieu* compte quarante-deux générations en deux mille ans ; mais dans fon compte il ne s'en trouve que quarante & une, & dans cet arbre généalogique qu'il tire du livre des Rois, il fe trompe encore lourdement en donnant *Jofias* pour père à *Jéchonias*.

Luc donne auffi une généalogie, mais il met quarante-neuf générations depuis *Abraham*, & ce font des générations toutes différentes. Enfin, pour comble ; ces générations font celles de *Jofeph*, & les évangéliftes affurent que JESUS n'eft pas fils de *Jofeph*. En vérité, ferait-on reçu dans un chapitre d'Allemagne fur de telles preuves de nobleffe ? & c'eft du fils de DIEU dont il s'agit ; & c'eft DIEU lui-même qui eft l'auteur de ce livre !

Matthieu dit que quand JESUS roi des Juifs fut né dans un étable en la ville de Bethléem, trois mages, ou trois rois virent fon étoile en Orient, qu'ils fuivirent cette étoile, laquelle s'arrêta fur Bethléem, & que le roi *Hérode* ayant entendu ces chofes, fit maffacrer tous les petits enfans au-deffous de deux ans : y a-t-il une horreur plus ridicule ? *Matthieu* ajoute que le père & la mère amenèrent le petit enfant en Egypte, & y reftèrent jufqu'à la mort d'*Hérode*. *Luc* dit formellement le contraire : il remarque que *Jofeph* & *Marie* reftèrent paifiblement pendant fix femaines à Bethléem ; qu'ils allèrent à Jérufalem, de là à Nazareth, & que tous les ans ils allèrent à Jérufalem.

Les évangéliftes fe contredifent fur le temps de

la vie de JESUS, ſur les miracles, ſur le jour de la cène, ſur celui de ſa mort; en un mot, ſur preſque tous les faits. Il y avait quarante-neuf évangiles faits par les chrétiens des premiers ſiècles, qui ſe contrediſaient tous encore davantage; enfin l'on choiſit les quatre qui nous reſtent: mais quand même ils feraient tous d'accord, que d'inepties! grands dieux, que de miſères! que de choſes puériles & odieuſes!

La première aventure de JESUS, c'eſt-à-dire du fils de DIEU, c'eſt d'être enlevé par le diable; car le diable, qui n'a point paru dans le livre de *Moïſe*, joue un grand rôle dans l'Evangile. Le diable donc emporte DIEU ſur une montagne dans le déſert; il lui montre de là tous les royaumes de la terre. Quelle eſt cette montagne d'où l'on découvre tant de pays? nous n'en ſavons rien.

Jean rapporte que JESUS va à une noce, & qu'il y change l'eau en vin; qu'il chaſſe du parvis du temple ceux qui vendaient des animaux pour les ſacrifices ordonnés par la loi.

Toutes les maladies étaient alors des poſſeſſions du diable; & en effet JESUS donne pour miſſion à ſes apôtres de chaſſer les diables. Il délivre donc en paſſant un poſſédé qui avait une légion de démons, & il fait entrer ces démons dans un troupeau de cochons qui ſe précipitent dans la mer de Thibériade: on peut croire que les maîtres de ces cochons, qui apparemment n'étaient pas juifs, ne furent pas contens de cette farce. Il guérit un aveugle, & cet aveugle voit des hommes comme ſi c'étaient des arbres. Il veut manger des figues en hiver, il en

cherche

cherche ſur un figuier, & n'en trouvant point, il maudit l'arbre & le fait ſécher ; & le texte ne manque pas d'ajouter prudemment : *Car ce n'était pas le temps des figues.*

Il ſe transforme durant la nuit, il fait venir *Moïſe* & *Elie* . . . En vérité les contes de ſorciers approchent-ils de ces impertinences ? cet homme qui diſait continuellement des injures aux phariſiens, qui les appelait *races de vipères*, *ſépulcres blanchis*, eſt enfin traduit par eux à la juſtice & ſupplicié avec deux voleurs ; & les hiſtoriens ont le front de nous dire qu'à ſa mort la terre a été couverte de ténèbres en plein midi, & en pleine lune, comme ſi tous les écrivains de ce temps-là n'auraient pas parlé d'un ſi étrange miracle.

Après cela il ne coûte rien de ſe dire reſſuſcité, & de prédire la fin du monde, qui n'eſt pourtant pas arrivée.

La ſecte de ce JESUS ſubſiſte cachée, le fanatiſme l'augmente ; on n'oſe pas d'abord faire de cet homme un Dieu, mais bientôt on s'encourage : je ne ſais quelle métaphyſique de *Platon* s'amalgame avec la ſecte nazaréenne ; on fait de JESUS le *logos*, le verbe-Dieu, puis conſubſtantiel à DIEU ſon père. On imagine la Trinité, & pour la faire croire on falſifie les premiers évangiles.

On ajoute un paſſage touchant cette vérité, de même qu'on falſifie l'hiſtorien *Joſephe*, pour lui faire dire un mot de JESUS, quoique *Joſephe* ſoit un hiſtorien trop grave pour avoir fait mention d'un tel homme. On va juſqu'à ſuppoſer des ſibylles ; en un mot, point d'artifices, de fraudes, d'impoſtures que les

nazaréens ne mettent en œuvre. Au bout de trois cents ans, ils viennent à bout de faire reconnaître ce JESUS pour un dieu ; & non contens de ce blaſphème, ils pouſſent enſuite l'extravagance juſqu'à mettre ce dieu dans un morceau de pâte ; & tandis que leur dieu eſt mangé des ſouris, qu'on le digère, qu'on le rend avec les excrémens, ils ſoutiennent qu'il n'y a pas de pain dans leur hoſtie ; que c'eſt DIEU ſeul qui s'eſt mis à la place du pain, à la voix d'un homme. Toutes les ſuperſtitions viennent en foule inonder l'Egliſe ; la rapine y préſide ; on vend les indulgences ainſi que les bénéfices, & tout eſt à l'enchère.

Cette ſecte ſe partage en une multitude de ſectes : dans tous les temps on ſe bat, on s'égorge, on s'aſſaſſine. A chaque diſpute les rois, les princes ſont maſſacrés.

Tel eſt le fruit, mes très-chers frères, de l'arbre de la croix, de la potence qu'on a diviniſée.

Voilà donc pourquoi on oſe faire venir DIEU ſur la terre ! pour livrer l'Europe pendant des ſiècles au meurtre & au brigandage. Il eſt vrai que nos pères ont ſecoué une partie de ce joug affreux ; qu'ils ſe ſont défaits de quelques erreurs, de quelques ſuperſtitions : mais, bon Dieu, qu'ils ont laiſſé l'ouvrage imparfait ! Tout nous dit qu'il eſt temps d'achever & de détruire de fond en comble l'idole dont nous avons à peine briſé quelques doigts. Déjà une foule de théologiens embraſſe le ſocinianiſme, qui approche beaucoup de l'adoration d'un ſeul Dieu, dégagée de ſuperſtition. L'Angleterre, l'Allemagne, nos provinces ſont pleines de

docteurs sages qui ne demandent qu'à éclater ; il y en a aussi un grand nombre dans d'autres pays ; pourquoi s'obstiner à enseigner ce qu'on ne croit pas, & se rendre coupable envers DIEU de ce péché énorme?

On nous dit qu'il faut des mystères aux peuples, qu'il faut les tromper. Eh, mes frères, peut-on faire cet outrage au genre-humain ! nos pères n'ont-ils pas déjà ôté aux peuples la transubstantiation, la confession auriculaire, les indulgences, les exorcismes, les faux miracles & les images ridicules ? Ce peuple n'est-il pas accoutumé à la privation de ces alimens de superstition ? il faut avoir le courage de faire quelques pas ; le peuple n'est pas si imbécille qu'on le pense ; il recevra, sans peine, un culte sage & simple, d'un Dieu unique, tel qu'on nous dit qu'*Abraham* & *Noë* le professaient, tel que tous les sages de l'antiquité l'ont professé, tel qu'il est reçu à la Chine par tous les lettrés. Nous ne prétendons pas dépouiller les prêtres de ce que la libéralité des peuples leur a donné, mais nous voudrions que ces prêtres, qui se raillent presque tous secrétement des mensonges qu'ils débitent, se joignissent à nous pour prêcher la vérité. Qu'ils y prennent garde, ils offensent, ils déshonorent la Divinité, & alors ils la glorifieraient. Que de biens inestimables seraient produits par un si heureux changement ! les princes & les magistrats en seraient mieux obéis, les peuples plus tranquilles, l'esprit de division & de haine dissipé. On offrirait à DIEU, en paix, les prémices de ses travaux ; il y aurait certainement plus de probité sur la terre, car un grand nombre d'esprits

faibles qui entendent tous les jours parler avec mépris de cette ſuperſtition chrétienne, qui ſavent qu'elle eſt tournée en ridicule par tant de prêtres même, s'imaginent, ſans réfléchir, qu'il n'y a aucune religion, & ſur ce principe ils s'abandonnent à des excès. Mais lorſqu'ils connaîtront que la ſecte chrétienne n'eſt en effet que le pervertiſſement de la religion naturelle; lorſque la raiſon, libre de ſes fers, apprendra au peuple qu'il n'y a qu'un DIEU, que ce DIEU eſt le père commun de tous les hommes qui ſont frères, que ces frères doivent être, les uns envers les autres, bons & juſtes, qu'ils doivent exercer toutes les vertus; que DIEU étant bon & juſte, doit récompenſer les vertus & punir les crimes; certe, mes frères, les hommes ſeront plus gens de bien en étant moins ſuperſtitieux.

Nous commençons par donner cet exemple en ſecret, & nous eſpérons qu'il ſera ſuivi en public.

Puiſſe le grand DIEU qui m'écoute, & qui aſſurément ne peut être né d'une fille, ni être mort à une potence, ni être mangé dans un morceau de pâte, ni avoir inſpiré ce livre rempli de contradictions, de démence & d'horreur; puiſſe ce DIEU créateur de tous les mondes, avoir pitié de cette ſecte de chrétiens qui le blaſphèment. Puiſſe-t-il les ramener à la religion ſainte & naturelle, & répandre ſa bénédiction ſur les efforts que nous feſons pour le faire adorer. *Amen.*

SERMON

DU RABIN AKIB,

Prononcé à Smyrne le 20 novembre 1761.

TRADUIT DE L'HEBREU. (*)

MES CHERS FRERES,

NOUS avons appris le ſacrifice de quarante-deux victimes humaines, que les ſauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*Etanim*, (*a*) l'an 1691 depuis la ruine de Jéruſalem. Ces ſauvages appellent de telles exécutions des *actes de foi*. Mes frères, ce ne ſont pas des actes de charité. Elevons nos cœurs à l'Eternel. (*b*)

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie trois hommes brûlés, de ceux que les Européens appellent *moines*, & que nous nommons *kalenders ;* deux muſulmans & trente-ſept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos inquiſidores contra o padre Gabriel*

(*) On le croit de la même main que la *Défenſe du lord Bolingbroke*.

(*a*) C'eſt le mois d'Auguſte des Hébreux, nommé *Août* chez les Francs.

(*b*) C'eſt un refrein uſité dans les ſermons des rabins.

Malagrida jefuita. Le refte ne nous eft connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Efpagne.

Hélas ! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation DIEU abandonne tant de peuples de l'Europe. On accufait *Malagrida jefuita* d'avoir été le complice de l'affaffinat du roi de Portugal. Le confeil de juftice fuprême, établi par le roi, avait déclaré ce kalender atteint & convaincu d'avoir exhorté, au nom de DIEU, les affaffins à fe venger, par le meurtre de ce prince, d'une entreprife contre leur honneur ; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la confeffion, felon l'ufage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, & de leur avoir dit expreffément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur fouverain.

Dans quel pays de la terre un homme accufé d'un tel crime n'eût-il pas été folemnellement jugé par la juftice ordinaire du prince, confronté avec fes complices, & exécuté à mort felon les lois ?

Qui le croirait, mes frères ? le roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par fes juges un kalender accufé de parricide ! il faut qu'il en demande la permiffion à un rabin latin établi dans la ville de Rome ; & ce rabin latin la lui a refufée ! Ce roi a été obligé de remettre l'accufé à des kalenders portugais, qui ne jugent, difent-ils, que les crimes contre DIEU ; comme fi DIEU leur avait donné des patentes pour connaître fouverainement de ce qui l'offenfe ; & comme s'il y avait un plus grand crime contre DIEU même que d'affaffiner un fouverain, que nous regardons comme fon image.

Sachez, mes frères, que les kalenders n'ont pas feulement interrogé *Malagrida* fur la complicité du

parricide. C'eſt une petite faute mondaine, diſent-ils, laquelle eſt abſorbée dans l'immenſité des crimes contre la majeſté divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit *qu'une femme, nommée Annah, avait été autrefois ſanctifiée dans le ventre de ſa mère, que ſa fille lui parla avant de venir au monde, que Marie reçut pluſieurs viſions de l'ange-meſſager Gabriel, qu'il y aura trois ante-chriſts, dont le dernier naîtra à Milan d'un kalender & d'une kalendreſſe, & que pour lui Malagrida, il eſt un Jean-B.....* (*c*)

Voilà pourquoi ce pauvre jéſuite, âgé de ſoixante-quinze ans, a été brûlé publiquement à Lisbonne. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

S'il n'y avait eu que *Malagrida jeſuita* de condamné aux flammes, nous ne vous en parlerions pas dans cette ſainte ſynagogue. Peu nous importe que des kalenders aient ars un kalender jéſuite. Nous ſavons aſſez que ces thérapeutes d'Europe ont ſouvent mérité ce ſupplice; c'eſt un des malheurs attachés aux ſectes de ces barbares : leurs hiſtoires ſont remplies des crimes de leurs derviches; & nous ſavons aſſez combien leurs diſputes fanatiques ont enſanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des princes aſſaſſinés en Europe, la ſuperſtition de ces peuples a toujours aiguiſé le poignard. Le ſavant aumônier de monſieur le conſul de France à Smyrne, compte quatre-vingt-quatorze rois, ou empereurs, ou princes, mis à mort par les querelles de ces malheureux, ou par les propres mains des faquirs, ou par celles de leurs

(*c*) *Malagrida* s'eſt dit *Jean-Baptiſte*, comme pluſieurs convulſionnaires à Paris, & pluſieurs prophètes à Londres ſe ſont dits *Elie*.

pénitens. Pour le nombre de ſeigneurs & de citoyens que ces ſuperſtitions ont fait maſſacrer, il eſt immenſe; & de tant d'aſſaſſinats horribles, il n'en eſt aucun qui n'ait été médité, encouragé, ſanctifié dans le ſacrement qu'ils appellent de *Confeſſion*.

Vous ſavez, mes frères, que les premiers chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuſer devant DIEU de nos fautes, de nous confeſſer pécheurs dans notre temple. Six ſiècles après la deſtruction de ce ſaint temple, les archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs faquirs à ſe confeſſer à eux ſecrétement deux fois l'année. Quelques ſiècles après, on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez-vous quelle autorité dangereuſe cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuſer. Les ſecrets des familles furent entre leurs mains, les femmes furent ſouſtraites au pouvoir de leurs maris, les enfans à celui de leurs pères; le feu de la diſcorde fut allumé dans les guerres civiles par les confeſſeurs qui étaient d'un parti, & qui refuſaient l'abſolution à ceux du parti contraire.

Enfin, ils perſuadèrent à leurs pénitens que DIEU leur commandait d'aller tuer les princes qui mécontentaient leurs archimandrites. Hier, mes frères, l'aumônier de monſieur le conſul nous montra dans l'hiſtoire de la petite nation des Francs, qui vit dans un coin du monde, au bout de l'Occident, & qui n'eſt pas ſans mérite; il nous montra, dis-je, un faquir nommé *Clément*, qui reçut de ſon prieur, nommé *Bourgoin*, l'ordre exprès en confeſſion d'aller aſſaſſiner ſon roi légitime, qui s'appelait, je crois, *Henri III*. En vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même des nations

voiſines, j'ai cru lire celle des anthropophages. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Mes frères, outre le moine *Malagrida* que les ſauvages ont brûlé, il y a encore eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom & les péchés. DIEU veuille avoir leur ame !

Puis on a brûlé deux muſulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être ſaiſis d'horreur & de prier pour eux. Vous ſavez que quand les muſulmans eurent conquis toute l'Eſpagne par leurs cimeterres, ils ne moleſtèrent perſonne, ne contraignirent perſonne à changer de religion, & qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, auſſi-bien que nous autres Iſraëlites. Vos yeux ſont témoins avec quelle bonté les Turcs en uſent aujourd'hui avec les chrétiens grecs, les chrétiens neſtoriens, les chrétiens papiſtes, les diſciples de Jean, les anciens parſis ignicoles, & nous humbles ſerviteurs de *Moïſe*. Cet exemple d'humanité n'a pu attendrir les cœurs des ſauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux muſulmans ont été livrés aux tourmens les plus cruels, parce que leurs pères & leurs grands-pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais ; qu'ils ſe lavaient trois fois par jour, tandis que les Portugais ne ſe lavent qu'une fois par ſemaine ; qu'ils nomment *Allah* l'être éternel que les Portugais appellent *Dios*, & qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah ! mes frères, quelle raiſon pour brûler des hommes !

L'aumônier de monſieur le conſul m'a fait voir une pancarte d'un grand rabin du pays des Francs, dont

le nom finit en *ic*, (*) & qui réside en un bourg ou ville appelé *Soissons*. Ce bon rabin dit dans sa pancarte, intitulée *mandement*, qu'on doit regarder tous les hommes comme frères, & qu'un chrétien doit aimer un turc. Vive ce bon rabin !

Puissent tous les enfans d'*Adam*, blancs, rouges, noirs, gris, basanés, barbus ou sans barbe, entiers ou châtrés, penser à jamais comme lui ! & que les fanatiques, les superstitieux, les persécuteurs deviennent hommes ! Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Mes frères, il est temps de répandre des larmes sur nos trente-sept israëlites qu'on a assassinés dans l'acte de foi. Je ne dis pas qu'ils aient tous été brûlés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés jusqu'à la mort, & deux de renvoyés en prison. Reste à trente-deux consumés par les flammes dans ce sacrifice des sauvages.

Quel était leur crime ? point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la religion que leurs aïeux ont professée depuis quatre mille ans. Ils sont nés israëlites, ils ont célébré le phasé dans leurs caves ; & voilà l'unique raison pour laquelle les Portugais les ont brûlés. Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jetés dans le bûcher : mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras, & d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint & qui était très-appétissante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les inquisiteurs & les autres sauvages chantaient nos propres prières ? Le

(*) *Berwic de filtz-james.*

grand-inquisiteur entonna lui-même le makib de notre bon roi *David*, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi, ô mon* DIEU, *selon votre grande miséricorde !*

C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le DIEU de la clémence & de la bonté, le DIEU pardonneur, en commettant le crime le plus atroce & le plus barbare, exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'est ainsi que par une contradiction aussi absurde que leur fureur est abominable, ils offrent à DIEU nos makibs (nos pseaumes) ; ils empruntent notre religion même, en nous punissant d'être élevés dans notre religion. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Ce qui précède peut être regardé comme le premier point du sermon prononcé par le rabin Akib ; ce qui suit, comme le second.

O tigres dévots ! panthères fanatiques ! qui avez un si grand mépris pour votre secte, que vous pensez ne la pouvoir soutenir que par des bourreaux ! si vous étiez capables de raison je vous interrogerais, je vous demanderais pourquoi vous nous immolez, nous qui sommes les pères de vos pères ?

Que pourriez-vous répondre, si je vous disais : Votre Dieu était de notre religion ? Il naquit juif ; il fut circoncis comme tous les autres juifs, il reçut de votre aveu le baptême du juif *Jean*, lequel était une antique cérémonie juive, une ablution en usage ; une cérémonie à laquelle nous soumettons nos néophytes ; il accomplit tous les devoirs de notre antique

loi ; il vécut juif, il mourut juif, & vous nous brûlez parce que nous ſommes juifs.

J'en atteſte vos livres mêmes : JESUS a-t-il dit dans un ſeul endroit que la loi de *Moïſe* était mauvaiſe ou fauſſe ? l'a-t-il abrogée ? ſes premiers diſciples ne furent-ils pas circoncis ? *Pierre* ne s'abſtenait-il pas des viandes défendues par notre loi, lorſqu'il mangeait avec les Iſraëlites ? *Paul* étant apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques-uns de ſes diſciples ? Ce *Paul* n'alla-t-il pas ſacrifier dans notre temple, ſelon vos propres écrits ? Qu'étiez-vous autre choſe dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes, qui s'en eſt ſéparée avec le temps.

Enfans dénaturés, nous ſommes vos pères, nous ſommes les pères des muſulmans. Une mère reſpectable & malheureuſe a eu deux filles, & ces deux filles l'ont chaſſée de la maiſon ; & vous nous reprochez de ne plus habiter cette maiſon détruite ! Vous nous faites un crime de notre infortune, vous nous en puniſſez. Mais ces Parſis, ces mages plus anciens que nous, ces premiers Perſans qui furent autrefois nos vainqueurs & nos maîtres, & qui nous apprirent à lire & à écrire, ne ſont-ils pas diſperſés comme nous ſur la terre ? Les Banians, plus anciens que les Parſis, ne ſont-ils pas épars ſur les frontières des Indes, de la Perſe, de la Tartarie, ſans jamais ſe confondre avec aucune nation, ſans épouſer jamais de femmes étrangères ! Que dis-je ! vos chrétiens, gens vivans paiſiblement ſous le joug du grand padisha des Turcs, épouſent-ils jamais des muſulmanes ou des filles du rite latin ? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations ſans nous incorporer à elles ?

Votre démence va jufqu'à dire que nous ne fommes difperfés que parce que nos pères condamnèrent au fupplice celui que vous adorez. Ignorans que vous êtes ! pouvez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains? nous n'avions point alors le droit du glaive; nous étions gouvernés par *Quirinus*, par *Varus*, par *Pilatus;* car, Dieu merci, nous avons prefque toujours été efclaves. Le fupplice de la croix était inufité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos hiftoires un feul exemple d'un homme crucifié, ni la moindre trace de ce châtiment. Ceffez donc de perfécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être refponfable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que JESUS appelait publiquement nos pharifiens & nos prêtres, *races de vipères*, *fépulcres blanchis*. Si quelqu'un parmi nous allait continuellement par les rues de Rome appeler le pape & les cardinaux *vipères & fépulcres*, le fouffrirait-on ? Les pharifiens, il eft vrai, dénoncèrent JESUS au gouverneur romain, qui le fit périr du fupplice ufité chez les Romains. Eft-ce une raifon pour brûler des négocians juifs & leurs filles dans Lisbonne ?

Je fais que les barbares, pour colorer leur cruauté, nous accufent d'avoir pu connaître la divinité de JESUS-CHRIST, & de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux favans de l'Europe, car il y en a quelques-uns : JESUS dans leur évangile s'appelle quelquefois *fils de* DIEU, *fils de l'homme*, mais jamais DIEU ; jamais *Paul* ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme eft une expreffion très-ordinaire

dans notre langue. Fils de DIEU ſignifie *homme juſte*, comme *bélial* ſignifie *méchant*. Pendant trois cents ans JESUS fut bien reçu par les chrétiens comme médiateur envoyé de DIEU, comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au concile de Nicée que la majorité des évêques conſtata ſa divinité, malgré les oppoſitions des trois quarts de l'empire. Si donc les chrétiens eux-mêmes ont nié ſi long-temps ſa divinité, s'il y a même encore des ſociétés chrétiennes qui la nient, par quelle étrange renverſement d'eſprit peut-on nous punir de la méconnaître? Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Nous ne récriminons point ici contre pluſieurs ſectes de chrétiens : nous laiſſons les reproches qu'elles ſe font les unes aux autres d'avoir falſifié tant de livres & de paſſages, d'avoir ſuppoſé des oracles de ſibylles, des lettres de JÉSUS, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & d'avoir forgé tant de miracles : leurs ſectes ſe font ſur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une ſeule queſtion que je leur ferai. Si quelqu'un ſortant d'un *auto-da-fé* me dit qu'il eſt chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être? JESUS n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la confeſſion auriculaire; ſa pâque n'eſt certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'extrême-onction, l'ordre, &c. dans l'évangile? Il n'inſtitua ni cardinaux, ni pape, ni dominicains, ni promoteurs, ni inquiſiteurs ; il ne fit brûler perſonne; il ne recommanda que l'obſervation de la loi, l'amour de DIEU & du prochain, à l'exemple de nos prophètes. S'il

reparaiſſait aujourd'hui au monde, ſe reconnaîtrait-il dans un ſeul de ceux qui ſe nomment *chrétiens* ?

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Egyptiens, d'avoir égorgé pluſieurs petites nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infames uſuriers, d'avoir auſſi immolé des hommes, d'en avoir même mangé, comme dit *Ezéchiel*. Nous avons été un peuple barbare, ſuperſtitieux, ignorant, abſurde, je l'avoue: mais ſerait-il juſte d'aller aujourd'hui brûler le pape & tous les monſignori de Rome, parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines & dépouillèrent les Samnites ?

Que les prévaricateurs, qui dans leur propre loi ont beſoin de tant d'indulgence, ceſſent donc de perſécuter, d'exterminer ceux qui comme hommes ſont leurs frères, & qui comme juifs ſont leurs pères. Que chacun ſerve DIEU dans la religion où il eſt né, ſans vouloir arracher le cœur à ſon voiſin pour des diſputes où perſonne ne s'entend. Que chacun ſerve ſon prince & ſa patrie, ſans jamais employer le prétexte d'obéir à DIEU pour déſobéir aux lois. O! *Adonaï*, qui nous as créés tous, qui ne veux pas le malheur de tes créatures! DIEU, père commun, DIEU de miſéricorde, fais qu'il n'y ait plus ſur ce petit globe, ſur ce moindre de tes mondes, ni fanatiques, ni perſécuteurs. Elevons nos cœurs à l'Eternel! *Amen.*

HOMELIES

Prononcées à Londres en 1765, dans une assemblée particulière.

PREMIERE HOMELIE.

Sur l'athéisme.

MES FRERES,

PUISSENT mes paroles paſſer de mon cœur dans le vôtre! puiſſé-je écarter les vaines déclamations, & n'être point un comédien en chaire, qui cherche à faire applaudir ſa voix, ſes geſtes & ſa fauſſe éloquence! je n'ai pas l'inſolence de vous inſtruire; j'examine avec vous la vérité. Ce n'eſt ni l'eſpérance des richeſſes & des honneurs, ni l'attrait de la conſidération, ni la paſſion effrénée de dominer ſur les eſprits, qui anime ma faible voix. Choiſi par vous pour m'éclairer avec vous, & non pour parler en maître, voyons enſemble dans la ſincérité de nos cœurs ce que la raiſon, de concert avec l'intérêt du genre-humain, nous ordonne de croire & de pratiquer. Nous devons commencer par l'exiſtence d'un DIEU. Ce ſujet a été traité chez toutes les nations, il eſt épuiſé; c'eſt par cette raiſon-là même que je vous en parle, car vous préviendrez tout ce que je vous dirai; nous nous affermirons enſemble dans la connaiſſance

connaiſſance de notre premier devoir; nous ſommes ici des enfans aſſemblés pour nous entretenir de notre père.

C'eſt une belle démarche de l'eſprit humain, un élancement divin de notre raiſon, ſi j'oſe ainſi parler, que cet ancien argument : *J'exiſte; donc quelque choſe exiſte de toute éternité.* C'eſt embraſſer tous les temps du premier pas & du premier coup d'œil. Rien n'eſt plus grand, mais rien n'eſt plus ſimple : cette vérité eſt auſſi démontrée que les propoſitions les plus claires de l'arithmétique & de la géométrie; elle peut étonner un moment un eſprit inattentif, mais elle le ſubjugue invinciblement le moment d'après; enfin elle n'a été niée par perſonne; car à l'inſtant qu'on réfléchit, on voit évidemment que ſi rien n'exiſtait de toute éternité, tout ſerait produit par le néant; notre exiſtence n'aurait nulle cauſe; ce qui eſt une contradiction abſurde.

Nous ſommes intelligens, donc il y a une intelligence éternelle. L'univers ne nous atteſte-t-il pas qu'il eſt l'ouvrage de cette intelligence? Si une ſimple maiſon bâtie ſur la terre, ou un vaiſſeau qui fait ſur les mers le tour de notre petit globe, prouve invinciblement l'exiſtence d'un ouvrier, le cours des aſtres & toute la nature démontrent l'exiſtence de leur auteur.

Non, me répond un partiſan de *Straton* ou de *Zénon*, le mouvement eſt eſſentiel à la matière; toutes les combinaiſons ſont poſſibles avec le mouvement : donc dans un mouvement éternel il fallait abſolument que la combinaiſon de l'univers actuel eût ſa place. Jetez mille dés pendant l'éternité, il faudra

que la chance de mille ſurfaces ſemblables arrive, & on aſſigne même ce qu'on doit parier pour & contre.

Ce ſophiſme a ſouvent étonné des eſprits ſages & confondu les ſuperficiels. Mais voyons s'il n'eſt pas une illuſion trompeuſe.

Premièrement, il n'y a nulle preuve que le mouvement ſoit eſſentiel à la matière; au contraire, tous les ſages conviennent qu'elle eſt indifférente au mouvement & au repos, & un ſeul atome ne remuant pas de ſa place, détruit l'opinion de ce mouvement eſſentiel.

Secondement, quand même il ſerait néceſſaire que la matière fût en motion, comme il eſt néceſſaire qu'elle ſoit figurée, cela ne prouverait rien contre l'intelligence qui dirige ſon mouvement & qui modèle ſes diverſes figures.

Troiſièmement, l'exemple de mille dés qui amènent une chance eſt bien plus étranger à la queſtion qu'on ne croit. Il ne s'agit pas de ſavoir ſi le mouvement rangera différemment des cubes, il eſt ſans doute très-poſſible que mille dés amènent mille *ſix* ou mille *as;* quoique cela ſoit très-difficile. Ce n'eſt-là qu'un arrangement de matière ſans aucun deſſein, ſans organiſation, ſans utilité. Mais que le mouvement ſeul produiſe des êtres pourvus d'organes, dont le jeu eſt incompréhenſible; que ces organes ſoient toujours proportionnés les uns aux autres; que des efforts innombrables produiſent des effets innombrables dans une régularité qui ne ſe dément jamais; que tous les êtres vivans produiſent leurs ſemblables; que le ſentiment de la vue, qui au fond n'a rien de commun avec les yeux, s'exerce toujours quand les

yeux reçoivent les rayons qui partent des objets ; que le ſentiment de l'ouïe, qui eſt totalement étranger à l'oreille, nous faſſe à tous entendre les mêmes ſons quand l'oreille eſt frappée des vibrations de l'air ; c'eſt-là le véritable nœud de la queſtion ; c'eſt-là ce que nulle combinaiſon ne peut opérer ſans un artiſan. Il n'y a nul rapport des mouvemens de la matière au ſentiment, encore moins à la penſée. Une éternité de tous les mouvemens poſſibles ne donnera jamais ni une ſenſation ni une idée ; & qu'on me le pardonne, il faut avoir perdu le ſens ou la bonne foi, pour dire que le ſeul mouvement de la matière fait des êtres ſentans & penſans.

Auſſi *Spinoſa*, qui raiſonnait méthodiquement, avouait-il qu'il y a dans le monde une intelligence univerſelle.

Cette intelligence, dit-il avec pluſieurs philoſophes, exiſte néceſſairement avec la matière ; elle en eſt l'ame ; l'une ne peut être ſans l'autre. L'intelligence univerſelle brille dans les aſtres, nage dans les élémens, penſe dans les hommes, végète dans les plantes. *Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.*

Ils ſont donc forcés de reconnaître une intelligence ſuprême ; mais ils la font aveugle & purement mécanique ; ils ne la reconnaiſſent point comme un principe libre, indépendant, & puiſſant.

Il n'y a ſelon eux qu'une ſeule ſubſtance ; & une ſubſtance n'en peut produire une autre. Cette ſubſtance eſt l'univerſalité des choſes, qui eſt à la fois penſante, ſentante, étendue, figurée.

Mais raiſonnons de bonne foi : n'apercevons-nous pas un choix dans tout ce qui exiſte ? pourquoi

y a-t-il un certain nombre d'efpèces? ne pourrait-il pas évidemment en exifter moins? ne pourrait-il pas en exifter davantage? pourquoi, dit le judicieux *Clarke*, les planètes tournent-elles en un fens plutôt qu'en un autre? j'avoue que parmi d'autres argumens plus forts, celui-ci me frappe vivement : Il y a un choix ; donc il y a un maître qui agit par fa volonté.

Cet argument eft encore combattu par nos adverfaires. Vous les entendez dire tous les jours : Ce que vous voyez eft néceffaire, puifqu'il exifte. Hé bien, leur répondrai-je, tout ce qu'on pourra déduire de votre fuppofition, c'eft que pour former le monde il était néceffaire que l'intelligence fuprême fît un choix; ce choix eft fait; nous fentons, nous penfons en vertu des rapports que DIEU a mis entre nos perceptions & nos organes. Examinez d'un côté des nerfs & des fibres, de l'autre des penfées fublimes : & avouez qu'un être fuprême peut feul allier des chofes fi diffemblables.

Quel eft cet être? exifte-t-il dans l'immenfité? l'efpace eft-il un de fes attributs? eft-il dans un lieu, ou en tous lieux, ou hors d'un lieu? puiffe-t-il me préferver à jamais d'entrer dans ces fubtilités métaphyfiques! J'abuferais trop de ma faible raifon, fi je cherchais à comprendre pleinement l'être qui par fa nature & par la mienne doit m'être incompréhenfible. Je reffemblerais à un infenfé, qui fachant qu'une maifon a été bâtie par un architecte, croirait que cette feule notion fuffit pour connaître à fond fa perfonne.

Bornons donc notre infatiable & inutile curiofité; attachons-nous à notre véritable intérêt. L'artifan

fuprême qui a fait le monde & nous, eft-il notre maître ? eft-il bienfefant ? lui devons-nous de la reconnaiffance ?

Il eft notre maître fans doute : nous fentons à tous momens un pouvoir auffi invifible qu'irréfiftible. Il eft notre bienfaiteur, puifque nous vivons. Notre vie eft un bienfait, puifque nous aimons tous la vie, quelque miférable qu'elle puiffe devenir. Le foutien de cette vie nous a été donné par cet être fuprême & incompréhenfible, puifque nul de nous ne peut former la moindre des plantes, dont nous tirons la nourriture qu'il nous donne, & puifque même nul de nous ne fait comment ces végétaux fe forment.

L'ingrat peut dire qu'il fallait abfolument que DIEU nous fournît des alimens, s'il voulait que nous exiftaffions un certain temps. Il dira, nous fommes des machines qui fe fuccèdent les unes aux autres, & dont la plupart tombent brifées & fracaffées dès les premiers pas de leur carrière. Tous les élémens confpirent à nous détruire, & nous allons par les fouffrances à la mort. Tout cela n'eft que trop vrai. Mais auffi il faut convenir que s'il n'y avait qu'un feul homme qui eût reçu de la nature un corps fain & robufte, un fens droit, un cœur honnête, cet homme aurait de grandes grâces à rendre à fon auteur. Or certainement, il y a beaucoup d'hommes à qui la nature a fait ces dons : ceux-là du moins doivent regarder DIEU comme bienfefant.

A l'égard de ceux que le concours des lois éternelles, établies par l'être des êtres, a rendu miférables, que pouvons-nous faire, finon les fecourir ? Que

pouvons-nous dire, finon que nous ne favons pas pourquoi ils font miférables ?

Le mal inonde la terre. Qu'en inférerons-nous par nos faibles raifonnemens ? qu'il n'y a point de DIEU ? mais il nous a été démontré qu'il exifte. Dirons-nous que ce DIEU eft méchant ? mais cette idée eft abfurde, horrible, contradictoire. Soupçonnerons-nous que DIEU eft impuiffant, & que celui qui a fi bien organifé tous les aftres, n'a pu bien organifer tous les hommes ? cette fuppofition n'eft pas moins intolérable. Dirons-nous qu'il y a un mauvais principe qui altère les ouvrages d'un principe bienfefant, ou qui en produit d'exécrables ? mais pourquoi ce mauvais principe ne dérange-t-il pas le cours du refte de la nature ? pourquoi s'acharnerait-il à tourmenter quelques faibles animaux fur un globe fi chétif, pendant qu'il refpecterait les autres ouvrages de fon ennemi ? comment n'attaquerait-il pas DIEU dans ces millions de mondes qui roulent régulièrement dans l'efpace ? comment deux dieux, ennemis l'un de l'autre, feraient-ils chacun également l'être néceffaire ? comment fubfifteraient-ils enfemble ?

Prendrons-nous le parti de l'optimifme ? ce n'eft au fond que celui d'une fatalité défefpérante. Le lord *Shaftesbury*, l'un des plus hardis philofophes d'Angleterre, accrédita le premier ce trifte fyftème. *Les lois*, dit-il, *du pouvoir central & de la végétation ne feront point changées pour l'amour d'un chétif & faible animal, qui, tout protégé qu'il eft par ces mêmes lois, fera bientôt réduit par elles en pouffière.*

L'illuftre lord *Bolingbroke* eft allé beaucoup plus

loin ; & le célébre *Popè* a osé redire que le bien général est composé de tous les maux particuliers.

Le seul exposé de ce paradoxe en démontre la fausseté. Il serait aussi raisonnable de dire que la vie est le résultat d'un nombre infini de morts, que le plaisir est formé de toutes les douleurs, & que la vertu est la somme de tous les crimes.

Le mal physique & le mal moral sont l'effet de la constitution de ce monde, sans doute; & cela ne peut être autrement. Quand on dit que *tout est bien*, cela ne veut dire autre chose sinon, que tout est arrangé suivant des lois physiques; mais assurément tout n'est pas bien pour la foule innombrable des êtres qui souffrent, & de ceux qui font souffrir les autres. Tous les moralistes l'avouent dans leurs discours; tous les hommes le crient dans les maux dont ils sont les victimes.

Quel exécrable soulagement prétendez-vous donner à des malheureux persécutés & calomniés, expirans dans les tourmens, en leur disant : *Tout est bien; vous n'avez rien à espérer de mieux?* Ce serait un discours à tenir à ces êtres qu'on suppose éternellement coupables, & qu'on dit nécessairement condamnés avant le temps à des supplices éternels.

Le stoïcien qu'on prétend avoir dit dans un violent accès de goutte : *Non, la goutte n'est point un mal*, avait un orgueil moins absurde que ces prétendus philosophes, qui dans la pauvreté, dans la persécution, dans le mépris, dans toutes les horreurs de la vie la plus misérable, ont encore la vanité de crier : *Tout est bien*. Qu'ils aient de la résignation, à la bonne

heure, puiſqu'ils feignent de ne vouloir pas de compaſſion ; mais qu'en ſouffrant, & en voyant preſque toute la terre ſouffrir, ils diſent : *Tout eſt bien ſans aucune eſpérance de mieux*, c'eſt un délire déplorable.

Suppoſerons-nous enfin qu'un être ſuprême, néceſſairement bon, abandonne la terre à quelque être ſubalterne qui la ravage, à un géolier qui nous met à la torture? Mais c'eſt faire de DIEU un tyran lâche, qui n'oſant commettre le mal par lui-même, le fait continuellement commettre par ſes eſclaves.

Quel parti nous reſte-t-il donc à prendre? n'eſt-ce pas celui que tous les ſages de l'antiquité embraſſèrent dans les Indes, dans la Chaldée, dans l'Egypte, dans la Grèce, dans Rome? celui de croire que DIEU nous fera paſſer de cette malheureuſe vie à une meilleure, qui ſera le développement de notre nature? Car enfin il eſt clair que nous avons éprouvé déjà différentes ſortes d'exiſtence. Nous étions avant qu'un nouvel aſſemblage d'organes nous contînt dans la matrice ; notre être pendant neuf mois fut très-différent de ce qu'il était auparavant ; l'enfance ne reſſembla point à l'embryon ; l'âge mûr n'eut rien de l'enfance : la mort peut nous donner une manière différente d'exiſter.

Ce n'eſt-là qu'une eſpérance, me crient des infortunés qui ſentent & qui raiſonnent ; vous nous renvoyez à la boîte de *Pandore;* le mal eſt réel, & l'eſpérance peut n'être qu'une illuſion ; le malheur & le crime aſſiégent la vie que nous avons, & vous nous parlez d'une vie que nous n'avons pas, que nous n'aurons peut-être pas, & dont nous n'avons aucune idée. Il n'eſt aucun rapport de ce que nous

ſommes aujourd'hui, avec ce que nous étions dans le ſein de nos mères : quel rapport pourrions-nous avoir dans le ſépulcre avec notre exiſtence préſente ?

Les Juifs, que vous dites avoir été conduits par DIEU même, ne connurent jamais cette autre vie. Vous dites que DIEU leur donna des lois, & dans ces lois il ne ſe trouve pas un ſeul mot qui annonce les peines & les récompenſes après la mort. Ceſſez donc de préſenter une conſolation chimérique à des calamités trop véritables.

Mes frères, ne répondons point encore en chrétiens à ces objections douloureuſes ; il n'eſt pas encore temps. Commençons à les réfuter avec les ſages, avant de les confondre par le ſecours de ceux qui ſont au-deſſus des ſages mêmes.

Nous ignorons ce qui penſe en nous, & par conſéquent nous ne pouvons ſavoir ſi cet être inconnu ne ſurvivra pas à notre corps ; il ſe peut phyſiquement qu'il y ait en nous une monade indeſtructible, une flamme cachée, une particule du feu divin, qui ſubſiſte éternellement ſous des apparences diverſes. Je ne dirai pas que cela ſoit démontré ; mais ſans vouloir tromper les hommes, on peut dire que nous avons autant de raiſon de croire que de nier l'immortalité de l'être qui penſe. Si les Juifs ne l'ont point connue autrefois, ils l'admettent aujourd'hui. Toutes les nations policées ſont d'accord ſur ce point. Cette opinion ſi ancienne & ſi générale eſt la ſeule peut-être qui puiſſe juſtifier la Providence. Il faut reconnaître un Dieu rémunérateur & vengeur, ou n'en point reconnaître du tout. Il ne paraît pas qu'il y ait de milieu : ou il n'y a point de Dieu, ou DIEU eſt

juſte. Nous avons une idée de la juſtice, nous, dont l'intelligence eſt ſi bornée : comment cette juſtice ne ferait-elle pas dans l'intelligence ſuprême ? Nous ſentons combien il ſerait abſurde de dire que DIEU eſt ignorant, qu'il eſt faible, qu'il eſt menteur : oſerons-nous dire qu'il eſt cruel ? Il vaudrait mieux s'en tenir à la néceſſité fatale des choſes : il vaudrait mieux n'admettre qu'un deſtin invincible, que d'admettre un Dieu qui aurait fait une ſeule créature pour la rendre malheureuſe.

On me dit que la juſtice de DIEU n'eſt pas la nôtre. J'aimerais autant qu'on me dît que l'égalité de deux fois deux & quatre n'eſt pas la même pour DIEU & pour moi. Ce qui eſt vrai l'eſt à mes yeux comme aux ſiens. Toutes les propoſitions mathématiques ſont démontrées pour l'être fini comme pour l'être infini. Il n'y a pas en cela deux différentes ſortes de vrai. La ſeule différence eſt probablement, que l'intelligence ſuprême comprend toutes les vérités à la fois, & que nous nous traînons à pas lents vers quelques-unes. S'il n'y a pas deux ſortes de vérité dans la même propoſition, pourquoi y aurait-il deux ſortes de juſtice dans la même action ? Nous ne pouvons comprendre la juſtice de DIEU que par l'idée que nous avons de la juſtice. C'eſt en qualité d'êtres penſans que nous connaiſſons le juſte & l'injuſte. DIEU infiniment penſant doit être infiniment juſte.

Voyons du moins, mes frères, combien cette croyance eſt utile, combien nous ſommes intéreſſés à la graver dans tous les cœurs.

Nulle ſociété ne peut ſubſiſter ſans récompenſe &

sans châtiment. Cette vérité est si sensible & si reconnue, que des anciens juifs admettaient au moins des peines temporelles. *Si vous prévariquez*, dit leur loi, *le Seigneur vous enverra la faim & la pauvreté; de la poussière au lieu de pluie..... des démangeaisons incurables au fondement..... des ulcères malins dans les genoux & dans les jambes...... Vous épouserez une femme, afin qu'un autre couche avec elle &c.*

Ces malédictions pouvaient contenir un peuple grossier dans le devoir. Mais il pouvait arriver aussi, qu'un homme coupable des plus grands crimes n'eût point d'ulcères dans les jambes, & ne languît point dans la pauvreté & dans la famine. *Salomon* devint idolâtre, & il n'est point dit qu'il fut puni par aucun de ces fléaux. On sait assez que la terre est couverte de scélérats heureux, & d'innocens opprimés. Il fallut donc nécessairement recourir à la théologie des nations plus nombreuses & plus policées, qui long-temps auparavant avaient posé pour fondement de leur religion des peines & des récompenses, dans le développement de la nature humaine, qui est probablement une vie nouvelle.

Il semble que cette doctrine soit un cri de la nature, que tous les anciens peuples avaient écouté, & qui ne fut étouffé qu'un temps chez les Juifs, pour retentir ensuite dans toute sa force.

Il y a chez tous les peuples qui font usage de leur raison, des opinions universelles, qui paraissent empreintes par le maître de nos cœurs. Telle est la persuasion de l'existence d'un Dieu, & de sa justice miséricordieuse : tels sont les premiers principes de morale, communs aux Chinois, aux Indiens & aux

Romains, & qui n'ont jamais varié; tandis que notre globe a été bouleversé mille fois.

Ces principes sont nécessaires à la conservation de l'espèce humaine. Otez aux hommes l'opinion d'un DIEU vengeur & rémunérateur, *Sylla* & *Marius* se baignent alors avec délices dans le sang de leurs concitoyens. *Auguste*, *Antoine* & *Lépide* surpassent les fureurs de *Sylla*. *Néron* ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un DIEU vengeur était éteinte alors chez les Romains: l'athéisme dominait; & il ne serait pas difficile de prouver par l'histoire, que l'athéisme peut causer quelquefois autant de mal que les superstitions les plus barbares.

Pensez-vous en effet qu'*Alexandre VI* reconnût un DIEU, quand pour agrandir un fils incestueux, il employait tour à tour la trahison, la force ouverte, le stilet, la corde, le poison; & qu'insultant encore à la superstitieuse faiblesse de ceux qu'il assassinait, il leur donnait une absolution & des indulgences au milieu des convulsions de la mort? Certes il insultait la Divinité, dont il se moquait, en même temps qu'il exerçait sur les hommes ses épouvantables barbaries. Avouons tous, quand nous lisons l'histoire de ce monstre & de son abominable fils, que nous souhaitons qu'ils soient châtiés. L'idée d'un Dieu vengeur est donc nécessaire.

Il se peut, & il arrive trop souvent, que la persuasion de la justice divine n'est pas un frein à l'emportement d'une passion. On est alors dans l'ivresse: les remords ne viennent que quand la raison a repris ses droits, mais enfin ils tourmentent le coupable. L'athée peut

ſentir, au lieu de remords, cette horreur ſecrète & ſombre qui accompagne les grands crimes. La ſituation de ſon ame eſt importune & cruelle; un homme ſouillé de ſang n'eſt plus ſenſible aux douceurs de la ſociété; ſon ame devenue atroce eſt incapable de toutes les conſolations de la vie; il rugit en furieux, mais il ne ſe répent pas. Il ne craint point qu'on lui demande compte des proies qu'il a déchirées; il ſera toujours méchant, il s'endurcira dans ſes férocités. L'homme au contraire qui croit en DIEU, rentrera en lui-même. Le premier eſt un monſtre pour toute ſa vie, le ſecond n'aura été barbare qu'un moment. Pourquoi? c'eſt que l'un a un frein, l'autre n'a rien qui l'arrête.

Nous ne liſons point que l'archevêque *Troll*, qui fit égorger ſous ſes yeux tous les magiſtrats de Stockholm, ait jamais daigné ſeulement feindre d'expier ſon crime par la moindre pénitence. L'athée fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, ſanguinaire, raiſonne & agit conſéquemment, s'il eſt ſûr de l'impunité de la part des hommes. Car s'il n'y a point de Dieu, ce monſtre eſt ſon Dieu à lui-même; il s'immole tout ce qu'il déſire, ou tout ce qui lui fait obſtacle : les prières les plus tendres, les meilleurs raiſonnemens ne peuvent pas plus ſur lui que ſur un loup affamé de carnage.

Lorſque le pape *Sixte IV* feſait aſſaſſiner les deux *Médicis* dans l'égliſe de la Reparade, au moment où l'on élevait aux yeux du peuple le Dieu que ce peuple adorait, *Sixte IV* tranquille dans ſon palais n'avait rien à craindre, ſoit que la conjuration réuſſît, ſoit qu'elle échouât : il était ſûr que les Florentins

n'oferaient fe venger, qu'il les excommunierait en pleine liberté, & qu'ils lui demanderaient pardon à genoux d'avoir ofé fe plaindre.

Il eft très-vraifemblable que l'athéifme a été la philofophie de tous les hommes puiffans, qui ont paffé leur vie dans ce cercle de crimes que les imbécilles appellent *politique*, *coups d'état*, *art de gouverner*.

On ne me perfuadera jamais qu'un cardinal miniftre célèbre crût agir en la préfence de DIEU, lorfqu'il fefait condamner à mort un des grands de l'Etat, par douze meurtriers en robe, efclaves à fes gages, dans fa propre maifon de campagne, & pendant qu'il fe plongeait dans la diffolution avec fes courtifannes, à côté de l'appartement où fes valets, décorés du nom de *juges*, menaçaient de la torture un maréchal de France dont il favourait déjà la mort.

Quelques-uns de vous, mes frères, m'ont demandé fi un prince juif avait une véritable notion de la Divinité, quand à l'article de la mort au lieu de demander pardon à DIEU de fes adultères, de fes homicides, de fes cruautés fans nombre, il perfifte dans la foif du fang & dans la fureur atroce des vengeances; quand d'une bouche prête à fe fermer pour jamais, il recommande à fon fucceffeur de faire affaffiner le vieillard *Semei* fon miniftre, & fon général *Joab*?

J'avoue avec vous que cette action dont *St Ambroife* voulut en vain faire l'apologie, eft la plus horrible peut-être qu'on puiffe lire dans les annales des nations. Le moment de la mort eft pour tous les hommes le moment du repentir & de la clémence : vouloir fe venger en mourant & ne l'ofer, charger un autre par

ſes dernières paroles d'être un infame meurtrier, c'eſt le comble de la lâcheté & de la fureur réunies.

Je n'examinerai point ici ſi cette hiſtoire révoltante eſt vraie, ni en quel temps elle fut écrite. Je ne diſcuterai point avec vous s'il faut regarder les chroniques des Juifs du même œil dont on lit les commandemens de leur loi, ſi on a eu tort dans des temps d'ignorance & de ſuperſtition de confondre ce qui était ſacré chez les Juifs avec leurs livres profanes. Les lois de *Numa* furent ſacrées chez les Romains, & leurs hiſtoriens ne le furent pas. Mais ſi un juif a été barbare juſqu'à ſon dernier moment, que nous importe? ſommes-nous juifs? quel rapport les abſurdités & les horreurs de ce petit peuple ont-elles avec nous? On a conſacré des crimes chez preſque tous les peuples du monde: que devons-nous faire? les déteſter & adorer le Dieu qui les condamne.

Il eſt reconnu que les Juifs crurent DIEU corporel. Eſt-ce une raiſon pour que nous ayons cette idée de l'être ſuprême?

S'il eſt avéré qu'ils crurent DIEU corporel, il n'eſt pas moins clair qu'ils reconnaiſſaient un Dieu formateur de l'univers.

Long-temps avant qu'ils vinſſent dans la Paleſtine, les Phéniciens avaient leur Dieu unique *Jaho*, nom qui fut ſacré chez eux, & qui le fut enſuite chez les Egyptiens & chez les Hébreux. Ils donnaient à l'être ſuprême un nom plus commun, *El.* Ce nom était originairement chaldéen. C'eſt de-là que la ville appelée par nous *Babylone* fut nommée Babel, *la porte de* DIEU. C'eſt de-là que le peuple hébreu, quand il vint dans la ſuite des temps s'établir en Paleſtine, prit

le surnom d'Israël, qui signifie *voyant* DIEU, comme nous l'apprend *Philon* dans son traité des récompenses & des peines, & comme nous le dit l'historien *Josephe* dans sa réponse à *Appion*.

Les Egyptiens reconnurent un Dieu suprême malgré toutes leurs superstitions; ils le nommaient *Knef*, & ils le représentaient sous la forme d'un globe.

L'ancien *Zerdust* que nous nommons *Zoroastre* n'enseignait qu'un seul Dieu, auquel le mauvais principe était subordonné. Les Indiens, qui se vantent d'être la plus antique société de l'univers, ont encore leurs anciens livres qu'ils prétendent avoir été écrits il y a quatre mille huit cents soixante & six ans. L'ange *Brama* ou *Abrama*, disent-ils, l'envoyé de DIEU, le ministre de l'être suprême, dicta ce livre dans la langue du Hanscrit. Ce livre saint se nomme *Chastabad*, & il est beaucoup plus ancien que le Védam même qui est depuis si long-temps le livre sacré sur les bords du Gange.

Ces deux volumes qui sont la loi de toutes les sectes des brames, l'Ezour-Védam qui est le commentaire du Védam, ne parlent jamais que d'un Dieu unique.

Le ciel a voulu qu'un de nos compatriotes qui a résidé trente années à Bengale, & qui sait parfaitement la langue des anciens brames, nous ait donné un extrait de ce Chatabad, écrit mille années avant le Védam. Il est divisé en cinq chapitres. Le premier traite de DIEU & de ses attributs, & il commence ainsi. „ DIEU est un; il a formé tout ce qui est. „ Il est semblable à une sphère parfaite sans fin ni „ commencement. Il gouverne tout par une sagesse

„ générale.

» générale. Tu ne chercheras point ſon eſſence & ſa
» nature, cette entrepriſe ſerait vaine & criminelle.
» Qu'il te ſuffiſe d'admirer jour & nuit ſes ouvrages,
» ſa ſageſſe, ſa puiſſance, ſa bonté. Sois heureux en
» l'adorant. »

Le ſecond chapitre traite de la création des intelligences céleſtes.

Le troiſième, de la chute de ces dieux ſecondaires.

Le quatrième, de leur punition.

Le cinquième, de la clémence de DIEU.

Les Chinois, dont les hiſtoires & les rites atteſtent une antiquité ſi reculée, mais moins ancienne que celle des Indiens, ont toujours adoré le *Tien*, le *Chang-ti*, la *Vertu céleſte.* Tous leurs livres de morale, tous les édits des empereurs recommandent de ſe rendre agréable au *Tien*, au *Chang-ti*, & de mériter ſes bienfaits.

Confucius n'a point établi de religion chez les Chinois, comme les ignorans le prétendent. Longtemps avant lui les empereurs allaient au temple quatre fois par année préſenter au *Chang-ti* les fruits de la terre.

Ainſi vous voyez que tous les peuples policés, indiens, chinois, égyptiens, perſans, chaldéens, phéniciens, reconnurent un Dieu ſuprême. Je ne nierai pas que chez ces nations ſi antiques il n'y ait eu des athées; je ſais qu'il y en a beaucoup à la Chine; nous en voyons en Turquie; il y en a dans notre patrie & chez toutes les nations de l'Europe. Mais pourquoi leur erreur ébranlerait-elle notre croyance? les ſentimens erronés de tous les philoſophes ſur la lumière, nous empêcheront-ils de croire

fermement aux découvertes de *Newton* ſur cet élément incompréhenſible? la mauvaiſe phyſique des Grecs, & leurs ridicules ſophiſmes détruiront-ils dans nous la ſcience intuitive que nous donne la phyſique expérimentale?

Il y a eu des athées chez tous les peuples connus; mais je doute beaucoup que cet athéiſme ait été une perſuaſion pleine, une conviction lumineuſe, dans laquelle l'eſprit ſe repoſe ſans aucun doute, comme dans une démonſtration géométrique. N'était-ce pas plutôt une demi perſuaſion, fortifiée par la rage d'une paſſion violente & par l'orgueil qui tiennent lieu d'une conviction entière? Les *Phalaris*, les *Buſiris* (& il y en a dans toutes les conditions) ſe moquaient avec raiſon des fables de *Cerbère* & des *Euménides* : ils voyaient bien qu'il était ridicule d'imaginer que *Théſée* fût éternellement aſſis ſur une eſcabelle, & qu'un vautour déchirât toujours le foie renaiſſant de *Prométhée*. Ces extravagances, qui déshonoraient la Divinité, l'anéantiſſaient à leurs yeux. Ils diſaient confuſément dans leur cœur : On ne nous a jamais dit que des inepties ſur la Divinité; cette Divinité n'eſt donc qu'une chimère. Ils foulaient aux pieds une vérité conſolante & terrible, parce qu'elle était entourée de menſonges.

O malheureux théologiens de l'école, que cet exemple vous apprenne à ne pas annoncer DIEU ridiculement! C'eſt vous qui par vos platitudes répandez l'athéiſme que vous combattez; c'eſt vous qui faites les athées de cour, auxquels il ſuffit d'un argument ſpécieux pour juſtifier toutes leurs horreurs. Mais ſi le torrent des affaires, & celui de leur

passions funestes leur avaient laissé le temps de rentrer en eux-mêmes, ils auraient dit : Les mensonges des prêtres d'*Isis* & des prêtres de *Cibèle* ne doivent m'irriter que contr'eux, & non pas contre la Divinité qu'ils outragent. Si le Phlégéton & le Cocyte n'existent point, cela n'empêche pas que DIEU existe. Je veux mépriser les fables, & adorer la vérité. Si on m'a peint DIEU comme un tyran ridicule, je ne le croirai pas moins sage & moins juste. Je ne dirai pas avec *Orphée*, que les ombres des hommes vertueux se promènent dans les champs Elysées ; je n'admettrai point la métempsycose des pharisiens, encore moins l'anéantissement de l'ame avec les saducéens ; je reconnaîtrai une providence éternelle, sans oser deviner quels seront les moyens & les effets de sa miséricorde & de sa justice. Je n'abuserai point de la raison que DIEU m'a donnée, je croirai qu'il y a du vice & de la vertu, comme il y a de la santé & de la maladie ; & enfin, puisqu'un pouvoir invisible, dont je sens continuellement l'influence, m'a fait un être pensant & agissant, je conclurai que mes pensées & mes actions doivent être dignes de ce pouvoir qui m'a fait naître.

Ne nous dissimulons point ici qu'il y a eu des athées vertueux. La secte d'*Epicure* a produit de très-honnêtes gens : *Epicure* était lui-même un homme de bien, je l'avoue. L'instinct de la vertu, qui consiste dans un tempérament doux & éloigné de toute violence, peut très-bien subsister avec une philosophie erronée. Les épicuriens & les plus fameux athées de nos jours, occupés des agrémens de la société, de l'étude & du soin de posséder leur ame en paix, ont fortifié cet instinct qui les porte à ne jamais nuire,

en renonçant au tumulte des affaires qui bouleversent l'ame, & à l'ambition qui la pervertit. Il y a des lois dans la société qui sont plus rigoureusement observées que celles de l'Etat & de la religion. Quiconque a payé les services de ses amis par une noire ingratitude; quiconque a calomnié un honnête homme; quiconque aura mis dans sa conduite une indécence révoltante, ou qui sera connu par une avarice sordide & impitoyable, ne sera point puni par les lois, mais il le sera par la société des honnêtes gens, qui porteront contre lui un arrêt irrévocable de bannissement ; il ne sera jamais reçu parmi eux. Ainsi donc un athée de mœurs douces & agréables, retenu d'ailleurs par le frein que la société des hommes impose, peut très-bien mener une vie innocente, heureuse, honorée. On en a vu des exemples de siècle en siècle, depuis le célèbre *Atticus*, également ami de *César* & de *Cicéron*, jusqu'au fameux magistrat *Desbarreaux*, qui ayant fait attendre trop long-temps un plaideur dont il rapportait le procès, lui paya de son argent la somme dont il s'agissait.

On me citera encore, si l'on veut, le sophiste géométrique *Spinosa*, dont la modération, le désintéressement & la générosité ont été dignes d'*Epictète*. On me dira que le célèbre athée *la Métrie* était un homme doux & aimable dans la société, honoré pendant sa vie & après sa mort des bontés d'un grand roi, qui, sans faire attention à ses sentimens philosophiques, a récompensé en lui les vertus. Mais mettez ces doux & tranquilles athées dans des grandes places ; jetez-les dans les factions ; qu'ils aient à combattre un *César Borgia*, ou un *Cromwell*, ou même

un cardinal de *Retz*, pensez-vous qu'alors ils ne deviendront pas aussi méchans que leurs adversaires? Voyez dans quelle alternative vous les jetez ; ils seront des imbécilles s'ils ne sont pas des pervers. Leurs ennemis les attaquent par des crimes; il faut bien qu'ils se défendent avec les mêmes armes, ou qu'il périssent. Certainement leurs principes ne s'opposeront point aux assassinats, aux empoisonnemens qui leur paraîtront nécessaires.

Il est donc démontré que l'athéisme peut tout au plus laisser subsister les vertus sociales, dans la tranquille apathie de la vie privée; mais qu'il doit porter à tous les crimes dans les orages de la vie publique.

Une société particulière d'athées, qui ne se disputent rien & qui perdent doucement leurs jours dans les amusemens de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous l'empire immédiat de ces êtres infernaux qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes. En un mot, des athées qui ont en main le pouvoir, seraient aussi funestes au genre-humain que des superstitieux. Entre ces deux monstres la raison nous tend les bras: & ce sera l'objet de mon second discours.

SECONDE HOMÉLIE.

Sur la ſuperſtition.

MES FRERES,

VOUS ſavez aſſez que toutes les nations bien connues ont établi un culte public. Si les hommes s'aſſemblèrent de tout temps pour traiter de leurs intérêts, pour ſe communiquer leurs beſoins, il était bien naturel qu'ils commençaſſent ces aſſemblées par les témoignages de reſpect & d'amour qu'ils doivent à l'auteur de la vie. On a comparé ces hommages à ceux que des enfans préſentent à un père, & des ſujets à un ſouverain. Ce ſont des images trop faibles du culte de DIEU : les relations d'homme à homme n'ont aucune proportion avec la relation de la créature à l'être ſuprême : l'infini les ſépare. Ce ſerait même un blaſphême que de rendre hommage à DIEU ſous l'image d'un monarque. Un ſouverain de la terre entière, s'il en pouvait exiſter un, ſi tous les hommes étaient aſſez malheureux pour être ſubjugués par un homme, ne ſerait au fond qu'un ver de terre, commandant à d'autres vers de terre, & ſerait encore infiniment moins devant la Divinité. Et puis dans les républiques, qui ſont inconteſtablement antérieures à toute monarchie, comment aurait-on pu concevoir DIEU ſous l'image d'un roi ? S'il fallait

ſe faire de DIEU un image ſenſible, celle d'un père, toute défectueuſe qu'elle eſt, paraîtrait peut-être la plus convenable à notre faibleſſe.

Mais les emblèmes de la Divinité furent une des premières ſources de la ſuperſtition. Dès que nous eûmes fait DIEU à notre image, le culte divin fut perverti. Ayant oſé repréſenter DIEU ſous la figure d'un homme, notre miſerable imagination, qui ne s'arrête jamais, lui attribua tous les vices des hommes. Nous ne le regardâmes que comme un maître puiſſant, & nous le chargeâmes de tous les abus de la puiſſance, nous le célébrâmes comme fier, jaloux, colère, vindicatif, bienfaiteur, capricieux, deſtructeur impitoyable, dépouillant les uns pour enrichir les autres, ſans autre raiſon que ſa volonté. Nous n'avons d'idée que de proche en proche; nous ne concevons preſque rien que par ſimilitude; ainſi quand la terre fut couverte de tyrans, on fit DIEU le premier des tyrans. Ce fut bien pis quand la Divinité fut annoncée par des emblèmes tirés des animaux & des plantes. DIEU devint bœuf, ſerpent, crocodile, ſinge, chat & agneau, broutant, ſifflant, bêlant, dévorant & dévoré.

La ſuperſtition a été ſi horrible chez preſque toutes les nations, que s'il n'en exiſtait pas encore des monumens, il ne ſerait pas poſſible de croire ce qu'on nous en raconte. L'hiſtoire du monde eſt celle du fanatiſme.

Mais parmi les ſuperſtitions monſtrueuſes qui ont couvert la terre, y en a-t-il eu d'innocentes? ne pourrons-nous point diſtinguer entre des poiſons dont on a ſu faire des remèdes, & des poiſons qui ont

conſervé leur nature meurtrière? Cet examen mérite, ſi je ne me trompe, toute l'attention des eſprits raiſonnables.

Un homme fait du bien aux hommes ſes frères; celui-là détruit des animaux carnaſſiers; celui-ci invente des arts par la force de ſon génie. On les croit par conſéquent plus favoriſés de DIEU que le vulgaire; on imagine qu'ils ſont enfans de DIEU; on en fait des demi-dieux après leur mort, des dieux ſecondaires. On les propoſe non-ſeulement pour modèle au reſte des hommes, mais pour objet de leur culte. Celui qui adore *Hercule* & *Perſée* s'excite à les imiter. Des autels deviennent le prix du génie & du courage. Je ne vois-là qu'une erreur dont il réſulte du bien. Les hommes ne ſont trompés alors que pour leur avantage. Si les anciens Romains n'avaient mis au rang des dieux ſecondaires que des *Scipions*, des *Titus*, des *Trajans*, des *Marc-Aurèles*, qu'aurions-nous à leur reprocher?

Il y a l'infini entre DIEU & un homme; d'accord: mais ſi dans le ſyſtème des anciens on a regardé l'ame humaine comme une portion finie de l'intelligence infinie, qui ſe replonge dans le grand tout ſans l'augmenter; ſi on ſuppoſe que DIEU habita dans l'ame de *Marc-Aurèle*, ſi cette ame fut ſupérieure aux autres par la vertu pendant ſa vie; pourquoi ne pas ſuppoſer qu'elle eſt encore ſupérieure quand elle eſt dégagée de ſon corps mortel?

Nos frères les catholiques romains (car tous les hommes ſont nos frères) ont peuplé le ciel de demi-dieux, qu'il appellent *ſaints*. S'ils avaient toujours fait d'heureux choix, avouons ſans détour que leur

erreur eût été un ſervice rendu à la nature humaine. Nous leur prodiguons les injures & les mépris, quand ils fêtent un *Ignace*, chevalier de la Vierge, un *Dominique*, perſécuteur, un *François*, fanatique en démence, qui marche tout nu, qui parle aux bêtes, qui catéchiſe un loup, qui ſe fait une femme de neige. Nous ne pardonnons pas à *Jérôme*, traducteur ſavant, mais fautif, de livres juifs, d'avoir dans ſon hiſtoire des pères du déſert, exigé nos reſpects pour un ſaint *Pacôme*, qui allait faire ſes viſites monté ſur un crocodile. Nous ſommes ſurtout ſaiſis d'indignation en voyant qu'à Rome on a canoniſé *Grégoire VII*, l'incendiaire de l'Europe.

Mais il n'en eſt pas ainſi du culte qu'on rend en France au roi *Louis IX*, qui fut juſte & courageux. Et ſi c'eſt trop que l'invoquer, ce n'eſt pas trop de le révérer : c'eſt ſeulement dire aux autres princes: Imitez ſes vertus.

Je vais plus loin : je ſuppoſe qu'on ait placé dans une baſilique la ſtatue du roi *Henri IV*, qui conquit ſon royaume avec la valeur d'*Alexandre* & la clémence de *Titus*, qui fut bon & compatiſſant, qui ſut choiſir les meilleurs miniſtres, & fut ſon premier miniſtre lui-même: je ſuppoſe que malgré ſes faibleſſes, on lui paye des hommages au-deſſus des reſpects qu'on rend à la mémoire des grands-hommes, quel mal pourra-t-il en réſulter? Il vaudrait certainement mieux fléchir le genou devant lui, que devant cette multitude de ſaints inconnus, dont les noms même ſont devenus un ſujet d'opprobre & de ridicule. Ce ſerait une ſuperſtition, j'en conviens; mais une ſuperſtition qui ne pourrait nuire, un enthouſiaſme patriotique,

& non un fanatifme pernicieux. Si l'homme eft né pour l'erreur, fouhaitons-lui des erreurs vertueufes.

La fuperftition qu'il faut bannir de la terre, eft celle qui fefant de DIEU un tyran, invite les hommes à être tyrans. Celui qui dit le premier qu'on doit avoir les réprouvés en horreur, mit le poignard à la main de tous ceux qui oférent fe croire fidelles: celui qui le premier défendit toute communication avec ceux qui n'étaient pas de fon avis, fonna le tocfin des guerres civiles dans toute la terre.

Je crois ce qui paraît impoffible à la raifon; c'eft-à-dire, je crois ce que je ne crois pas: donc je dois haïr ceux qui fe vantent de croire une abfurdité contraire à la mienne. Telle eft la logique des fuperftitieux, ou plutôt telle eft leur exécrable démence. Adorer l'être fuprême, l'aimer, le fervir, être utile aux hommes, ce n'eft rien; c'eft même, felon quelques-uns, une fauffe vertu qu'ils appellent un *péché fplendide*. Ainfi depuis qu'on fe fit un devoir facré de difputer fur ce qu'on ne peut entendre, depuis qu'on plaça la vertu dans la prononciation de quelques paroles inexplicables, que chacun voulut expliquer, les pays chrétiens furent un théâtre de difcorde & de carnage.

Vous me direz qu'on doit imputer cette pefte univerfelle à la rage de l'ambition, plutôt qu'à celle du fanatifme. Je vous répondrai qu'on en eft redevable à l'une & à l'autre. La foif de la domination s'eft abreuvée du fang des imbécilles. Je n'afpire point à guérir les hommes puiffans de cette paffion furieufe d'afferir les efprits; c'eft une maladie incurable. Tout homme voudrait que les autres s'empreffaffent à le fervir, & pour être fervi mieux, il leur fera croire,

s'il peut, que leur devoir & leur bonheur consistent à être ses esclaves. Allez trouver un homme qui jouit de quinze à seize millions de revenu, & qui a dans l'Europe quatre ou cinq cents mille sujets dispersés, lesquels ne lui coûtent rien, sans compter ses gardes & sa milice; remontrez-lui que le CHRIST, dont il se dit le vicaire & l'imitateur, a vécu dans la pauvreté & dans l'humilité : il vous répond que les temps sont changés ; & pour vous le prouver, il vous condamne à périr dans les flammes. Vous n'avez corrigé ni cet homme, ni un *cardinal de Lorraine*, possesseur de sept évêchés à la fois. Que fait-on alors? on s'adresse aux peuples, on leur parle, & tout abrutis qu'ils sont, ils écoutent, ils ouvrent à demi les yeux; ils secouent une partie du joug le plus avilissant qu'on ait jamais porté; ils se défont de quelques erreurs, ils reprennent un peu de leur liberté, cet apanage ou plutôt cette essence de l'homme, dont on les avait dépouillés. Si on ne peut guérir les puissans de l'ambition, on peut donc guérir les peuples de la superstition; on peut donc en parlant, en écrivant, rendre les hommes plus éclairés & meilleurs.

Il est bien aisé de leur faire voir ce qu'ils ont souffert pendant quinze cents années. Peu de personnes lisent, mais toutes peuvent entendre. Ecoutez donc, mes chers frères, & voyez les calamités qui accablèrent les générations passées.

A peine les chrétiens, respirant en liberté sous *Constantin*, avaient trempé leurs mains dans le sang de la vertueuse *Valerie*, fille, femme & mère de cesars, & dans le sang du jeune *Candidien* son fils, l'espérance

de l'empire ; à peine avaient-ils (*a*) égorgé le fils de l'empereur *Maximin*, âgé de huit ans, & fa fille âgée de fept ; à peine ces hommes qu'on nous peint fi patiens, pendant deux fiècles, avaient ainfi fignalé leurs fureurs au commencement du quatrième, que la controverfe fit naître des difcordes civiles, qui fe fuccédant les unes aux autres fans aucun moment de relâche, agitent encore l'Europe. Quels font les fujets de ces querelles fanguinaires ? des fubtilités, mes frères, dont on ne trouve pas le moindre mot dans l'Evangile. On veut favoir fi le Fils eft engendré, ou fait ; s'il eft engendré dans le temps, ou avant le temps ; s'il eft confubftantiel, ou femblable au Père ; fi la *monade de* DIEU, comme dit *Athanafe*, eft trine en trois hypoftafes ; fi le S[t] Efprit eft engendré, ou procédant ; ou s'il procède du Père feul, ou du Père & du Fils ; fi JESUS eut deux volontés ou une, ou deux natures, une ou deux perfonnes.

Enfin, depuis la *confubftantialité* jufqu'à la *tranfubftantiation*, termes auffi difficiles à prononcer qu'à comprendre, tout a été fujet de difpute : & toute difpute a fait couler des torrens de fang.

Vous favez combien en fit verfer notre fuperftitieufe *Marie*, fille du tyran *Henri VIII*, & digne époufe du tyran efpagnol *Philippe II.* Le trône de *Charles I* fut changé en échafaud ; & ce roi périt par le dernier fupplice, après que plus de deux cents mille hommes eurent été égorgés pour une liturgie.

Vous connaiffez les guerres civiles de France. Une troupe de théologiens fanatiques, appelée *la forbonne*, déclare le roi *Henri III* déchu du trône, & foudain

(*a*) En 313.

un apprenti théologien l'assassine. Elle déclare le grand *Henri IV*, notre allié, incapable de régner, & vingt meurtriers se succèdent les uns aux autres, jusqu'à ce qu'enfin, sur la seule nouvelle que ce héros va protéger ses anciens alliés contre les adhérens du pape, un moine feuillant, un maître d'école plonge le couteau dans le cœur du plus vaillant des rois & du meilleur des hommes, au milieu de sa capitale, aux yeux de son peuple, & dans les bras de ses amis. Et par une contradiction inconcevable sa mémoire est à jamais adorée, & la troupe de sorbonne qui le proscrivit, qui l'excommunia, qui excommunia ses sujets fidelles, & qui n'a droit d'excommunier personne, subsiste encore à la honte de la France.

Ce ne sont pas les peuples, mes frères, ce ne sont pas les cultivateurs, les artisans ignorans & paisibles, qui ont élevé ces querelles ridicules & funestes, sources de tant d'horreurs & de tant de parricides. Il n'en est malheureusement aucune dont les théologiens n'aient été les auteurs. Des hommes nourris de vos travaux, dans une heureuse oisiveté, enrichis de vos sueurs & de votre misère, combattirent à qui aurait le plus de partisans & le plus d'esclaves, ils vous inspirèrent un fanatisme destructeur, pour être vos maîtres : ils vous rendirent superstitieux, non pas pour que vous craignissiez DIEU davantage, mais afin que vous les craignissiez.

L'Evangile n'a pas dit à *Jacques* & *Pierre*, à *Barthelemi*, nagez dans l'opulence; pavanez-vous dans les honneurs; marchez entourés de gardes. Il ne leur a pas dit non plus, troublez le monde par vos questions incompréhensibles. JESUS, mes frères, n'agita aucune

de ces queſtions. Voudrions-nous être plus théologiens que celui que vous reconnaiſſez pour votre unique maître? Quoi! il vous a dit : Tout conſiſte à aimer DIEU, & ſon prochain, & vous rechercheriez autre choſe ?

Y a-t-il quelqu'un parmi vous, dis-je, y a-t-il quelqu'un ſur la terre qui puiſſe penser que DIEU le jugera ſur des points de théologie, & non pas ſur ſes actions ?

Qu'eſt-ce qu'une opinion théologique ? c'eſt une idée qui peut être vraie ou fauſſe, ſans que la morale y ſoit intéreſſée. Il eſt bien évident que vous devez être vertueux, ſoit que le S[t] Eſprit procède du Père par ſpiration, ou qu'il procède du Père & du Fils. Il n'eſt pas moins évident que vous ne comprendrez jamais aucune propoſition de cette eſpèce. Vous n'aurez jamais la plus légère notion comment JESUS avait deux natures & deux volontés dans une perſonne. S'il avait voulu que vous en fuſſiez informés, il vous l'aurait dit. Je choiſis ces exemples entre cent autres, & je paſſe ſous ſilence d'autres diſputes, pour ne pas réveiller des plaies qui ſaignent encore.

DIEU vous a donné l'entendement; il ne peut vouloir que vous le pervertiſſiez. Comment une propoſition dont vous ne pouvez jamais avoir d'idée pourrait-elle vous être néceſſaire? Que DIEU, qui donne tout, ait donné à un homme plus de lumière, plus de talens qu'à un autre, cela ſe voit tous les jours. Qu'il ait choiſi un homme pour s'unir de plus près à lui qu'aux autres hommes, qu'il en ait fait le modèle de la raiſon & de la vertu, cela ne révolte point notre bon ſens. Perſonne ne doit nier qu'il ſoit

poſſible à DIEU de verſer ſes plus beaux dons ſur un de ſes ouvrages. On peut donc croire en JESUS, qui a enſeigné la vertu & qui l'a pratiquée; mais craignons qu'en voulant aller trop au-delà, nous ne renverſions tout l'édifice.

Le ſuperſtitie[illegible]e du poiſon ſur les alimens les plus ſalutaires, i[illegible]on propre ennemi & celui des hommes. Il ſe croira l'objet des vengeances éternelles, s'il a mangé de la viande un certain jour; il penſe qu'une longue robe griſe, avec un capuce pointu & une grande barbe, eſt beaucoup plus agréable à DIEU qu'un viſage raſé & une tête qui porte ſes cheveux; il s'imagine que ſon ſalut eſt attaché à des formules latines qu'il n'entend point; il a élevé ſa fille dans ces principes; elle s'enterre dans un cachot dès qu'elle eſt nubile; elle trahit la poſtérité pour plaire à DIEU; plus coupable envers le genre-humain, que l'indienne qui ſe précipite dans le bûcher de ſon mari après lui avoir donné des enfans.

Anachorètes des parties méridionales de l'Europe, condamnés par vous-mêmes à une vie auſſi abjecte qu'affreuſe, ne vous comparez pas aux pénitens du bord du Gange; vos auſtérités n'approchent pas de leurs ſupplices volontaires. Mais ne penſez pas que DIEU approuve dans vous ce que vous avouez qu'il condamne dans eux.

Le ſuperſtitieux eſt ſon propre bourreau: il eſt encore celui de quiconque ne penſe pas comme lui. La délation la plus infame, il l'appelle *correction fraternelle;* il accuſe la naïve innocence qui n'eſt pas ſur ſes gardes, & qui dans la ſimplicité de ſon cœur n'a pas mis le ſceau ſur ſes lèvres. Il la dénonce à ces tyrans

des ames, qui vient en même temps de l'accuſé & de l'accuſateur.

Enfin le ſuperſtitieux devient fanatique, & c'eſt alors que ſon zèle eſt capable de tous les crimes au nom du Seigneur.

Nous ne ſommes plus, il eſt [illegible] dans ces temps abominables où les parens & [illegible]is s'égorgeaient, où cent batailles rangées couvrai[illegible]la terre de cadavres pour quelques argumens de l'école : mais des cendres de ce vaſte incendie il renaît tous les jours quelques étincelles; les princes ne marchent plus aux combats à la voix d'un prêtre ou d'un moine; mais les citoyens ſe perſécutent encore dans le ſein des villes, & la vie privée eſt ſouvent empoiſonnée de la peſte de la ſuperſtition. Que diriez-vous d'une famille qui ſerait toujours prête à ſe battre, pour deviner de quelle manière il faut ſaluer ſon père? Eh! mes enfans, il s'agit de l'aimer : vous le ſaluerez comme vous pourrez. N'êtes-vous frères que pour être diviſés, & faudra-t-il que ce qui doit vous unir ſoit toujours ce qui vous ſépare?

Je ne connais pas une ſeule guerre civile entre les Turcs pour la religion. Que dis-je, une guerre civile? l'hiſtoire n'a remarqué aucune ſédition, aucun trouble parmi eux, excité par la controverſe. Eſt-ce parce qu'ils ont moins de prétextes de diſputes? Eſt-ce parce qu'ils ſont nés moins inquiets & plus ſages que nous? Ils ne s'informent pas de quelle ſecte vous êtes, pourvu que vous payiez exactement un tribut léger. Chrétiens latins, chrétiens grecs, jacobites, monothélites, cophtes, proteſtans, réformés, tout eſt bien venu chez eux, tandis qu'il n'y a pas trois nations chez les chrétiens qui exercent cette humanité.

Enfin,

Enfin, mes frères, JESUS ne fut point superstitieux, il ne fut point intolérant; il n'a pas proféré une seule parole contre le culte des Romains, dont sa patrie était environnée. Imitons son indulgence, & méritons qu'on en ait pour nous.

Ne nous effrayons pas de cet argument barbare si souvent répété. Le voici je crois dans toute sa force:

„ Vous croyez qu'un homme de bien peut trouver „ grâce devant l'être des êtres, devant le DIEU de „ justice & de miséricorde, dans quelque temps, dans „ quelque lieu, dans quelque religion qu'il ait consumé „ sa courte vie; & nous au contraire nous affirmons „ qu'on ne peut plaire à DIEU qu'en étant né parmi „ nous, ou ayant été enseigné par nous : il nous „ est démontré que nous sommes les seuls dans le „ monde qui ayons raison. Nous savons que DIEU „ étant venu sur la terre & étant mort du dernier „ supplice pour tous les hommes, il ne veut pourtant avoir pitié que de notre petite assemblée, & „ que même dans cette assemblée il n'y a que fort „ peu de personnes qui pourront échapper à des „ peines éternelles. Prenez donc le parti le plus sûr; „ entrez dans notre petite assemblée, & tâchez d'être „ élu chez nous. „

Remercions nos frères qui tiennent ce langage; félicitons-les d'être certains que tout l'univers est damné, hors un petit nombre d'entr'eux; & croyons que notre secte vaut mieux que la leur, par cela seul quelle est plus raisonnable & plus compatissante. Quiconque me dit : *Pense comme moi, ou* DIEU *te damnera*, me dira bientôt : *Pense comme moi, ou je t'assassinerai.* Prions DIEU qu'il adoucisse ces cœurs

atroces, & qu'il inſpire à tous ſes enfans des ſentimens de frères. Nous voilà dans notre île où la ſecte épiſcopale domine depuis Douvres juſqu'à la petite rivière de Twede. De là juſqu'à la dernière des Orcades le presbytérianiſme eſt en crédit, & ſous ces deux religions régnantes il y en a dix ou douze autres particulières. Allez en Italie, vous trouverez le deſpotiſme papiſte ſur le trône. Ce n'eſt plus la même choſe en France; elle eſt traitée à Rome de demi-hérétique. Paſſez en Suiſſe, en Allemagne, vous couchez aujourd'hui dans une ville calviniſte, demain dans une papiſte, après demain dans une luthérienne. Allez juſqu'en Ruſſie, vous ne voyez plus rien de tout cela. C'eſt une ſecte toute différente. La cour y eſt éclairée, à la vérité, par une impératrice philoſophe. L'auguſte *Catherine* a mis la raiſon ſur le trône, comme elle y a placé la magnificence & la générosité; mais le peuple de ſes provinces déteſte encore également & luthériens, & calviniſtes, & papiſtes. Il ne voudrait ni manger avec aucun d'eux, ni boire dans le même verre. Or je vous demande, mes frères, ce qui arriverait, ſi dans une aſſemblée de tous ces ſectaires chacun ſe croyait autoriſé par l'eſprit divin à faire triompher ſon opinion? Ne voyez-vous pas les épées tirées, les potences dreſſées, les bûchers allumés d'un bout de l'Europe à l'autre? Quel eſt donc celui qui a raiſon dans ce chaos de diſputes? le tolérant, le bienfeſant. Ne dites pas qu'en prêchant la tolérance nous prêchons l'indifférence. Non, mes frères; celui qui adore DIEU, & qui fait du bien aux hommes n'eſt point indifférent. Ce nom convient bien davantage au ſuperſtitieux qui penſe que DIEU lui ſaura gré d'avoir proféré des

formules inintelligibles, tandis qu'il eſt en effet très-indifférent ſur le ſort de ſon frère qu'il laiſſe périr ſans ſecours, ou qu'il abandonne dans la diſgrace, ou qu'il flatte dans la proſpérité, ou qu'il perſécute s'il eſt d'une autre ſecte, s'il eſt ſans appui & ſans protection. Plus le ſuperſtitieux ſe concentre dans des pratiques & dans des croyances abſurdes, plus il a d'indifférence pour les vrais devoirs de l'humanité. Souvenons-nous à jamais d'un de nos charitables compatriotes. Il fondait un hôpital pour les vieillards dans ſa province; on lui demandait ſi c'était pour des papiſtes, des luthériens, des presbytériens, des quakers, des ſociniens, des anabaptiſtes, des méthodiſtes, des memnoniſtes? Il répondit: Pour des hommes.

O mon DIEU! écarte de nous l'erreur de l'athéiſme qui nie ton exiſtence, & délivre-nous de la ſuperſtition qui outrage ton exiſtence, & qui rend la nôtre affreuſe.

TROISIEME HOMELIE.

Sur l'interprétation de l'ancien teſtament.

MES FRÈRES,

LES livres gouvernent le monde, ou du moins toutes les nations qui ont l'uſage de l'écriture; les autres ne méritent pas qu'on les compte. Le Zenda-Veſta, attribué au premier *Zoroaſtre*, fut la loi des Perſans. Le Védam & le Shatabad ſont encore celle des

brames. Les Egyptiens furent régis par les livres de *Thot*, qu'on appela *le premier Mercure*. L'Alcoran ou le Koran gouverne aujourd'hui l'Afrique, l'Egypte, l'Arabie, les Indes, une partie de la Tartarie, la Perſe entière, la Scythie dans la Cherſonèſe, l'Aſie mineure, la Syrie, la Thrace, la Theſſalie & toute la Grèce, juſqu'au détroit qui ſépare Naples de l'Epire. Le Pentateuque gouverne les Juifs; & par une ſingulière providence il eſt aujourd'hui notre règle. Notre devoir eſt de lire enſemble cet ouvrage divin, qui eſt le fondement de notre foi.

Au commencement DIEU *créa les cieux & la terre. Et la terre était ſans forme & vide; les ténèbres étaient ſur la face de l'abyme, & l'eſprit de* DIEU *ſe mouvait ſur le deſſus des eaux. Et* DIEU *dit : Que la lumière ſoit; & la lumière fut. Et* DIEU *vit que la lumière était bonne, &* DIEU *ſépara la lumière d'avec les ténèbres. Et* DIEU *nomma la lumière* jour; *& les ténèbres* nuit. *Ainſi fut le ſoir, ainſi fut le matin; ce fut le premier jour. Puis* DIEU *dit : Qu'il y ait une étendue entre les eaux, & qu'elle ſépare les eaux d'avec les eaux.* DIEU *donc fit l'étendue, & ſépara les eaux qui ſont au-deſſous de l'étendue, d'avec celles qui ſont au-deſſus de l'étendue; & il fut ainſi. Et* DIEU *nomma l'étendue* cieux. *Ainſi fut le ſoir, ainſi fut le matin, ce fut le ſecond jour. Puis* DIEU *dit : Que les eaux qui ſont au-deſſous des cieux ſoient raſſemblées en un lieu, & que le ſec paraiſſe; & il fut ainſi &c.*

Nous ſavons, mes frères, que DIEU en parlant ainſi aux Juifs daigna ſe proportionner à leur intelligence encore groſſière. Perſonne n'ignore que notre terre n'eſt qu'un point, en comparaiſon de l'eſpace que nous nommons improprement le *ciel*, dans lequel

brille cette prodigieuſe quantité de ſoleils, autour deſquels roulent des planètes très-ſupérieures à la nôtre. On ſait que la lumière n'a pas été faite avant le jour, & que notre lumière vient du ſoleil. On ſait que l'étendue ſolide entre les eaux ſupérieures & les inférieures, étendue qui à la lettre ſignifie *firmament*, eſt une erreur de l'ancienne phyſique adoptée par les Grecs. Mais puiſque DIEU parlait aux Juifs, il daignait s'abaiſſer à parler leur langage. Perſonne ne l'aurait certainement entendu dans le déſert d'Oreb, s'il avait dit : *J'ai mis le ſoleil au centre de votre monde; le petit globe de la terre roule avec les autres planètes autour de ce grand aſtre, par qui toutes les planètes ſont illuminées; & la lune tourne en un mois autour de la terre. Ces autres aſtres que vous voyez ſont autant de ſoleils qui préſident à d'autres mondes, &c.*

Si l'éternel géomètre s'était exprimé ainſi, il aurait parlé dignement, il eſt vrai, en maître qui connaît ſon ouvrage; mais nul juif n'aurait compris un mot à ces ſublimes vérités. Ce peuple était d'un col roide & dur d'entendement. Il fallut donner des alimens groſſiers à un peuple groſſier qui ne pouvait être nourri que par de tels alimens. Il ſemble que ce premier chapitre de la Genèſe fut une allégorie, propoſée par l'Eſprit Saint, pour être expliquée un jour par ceux que DIEU daignerait remplir de ſes lumières. C'eſt du moins l'idée qu'en eurent les principaux juifs; puiſqu'il fut défendu de lire ce livre avant vingt-cinq ans, afin que l'eſprit des jeunes gens, diſpoſé par les maîtres, pût lire l'ouvrage avec plus d'intelligence & de reſpect.

Les docteurs prétendaient donc qu'à la lettre, le

Nil, l'Euphrate, le Tigre & l'Araxe n'avaient pas en effet leurs fources dans le paradis terreftre; mais que ces quatre fleuves qui l'arrofaient, fignifiaient évidemment quatre vertus néceffaires à l'homme. Il était vifible, felon eux, que la femme formée de la côte de l'homme était l'allégorie la plus frappante de la concorde inaltérable qui doit régner dans le mariage, & que les ames des époux doivent être unies comme leurs corps. C'eft le fymbole de la paix & de la fidélité qui doivent régner dans leur fociété.

Le ferpent qui féduifit *Eve*, & qui était *le plus rufé de tous les animaux de la terre*, eft, fi nous en croyons *Philon* lui-même & plufieurs pères, une expreffion figurée qui peint fenfiblement nos défirs corrompus. L'ufage de la parole, que l'Ecriture lui prête, eft la voix de nos paffions qui parle à nos cœurs. DIEU emploie l'allégorie du ferpent, qui était très-commune dans tout l'Orient. Il paffait pour fubtil, parce qu'il fe dérobe avec vîteffe à ceux qui le pourfuivent, & qu'il s'élance avec adreffe fur ceux qui l'attaquent. Son changement de peau était le fymbole de l'immortalité. Les Egyptiens portaient un ferpent d'argent dans leurs proceffions. Les Phéniciens, voifins des déferts des Hébreux, avaient depuis long-temps la fable allégorique d'un ferpent qui avait fait la guerre à l'homme & à DIEU. Enfin, le ferpent qui tenta *Eve* a été reconnu pour le diable, qui veut toujours nous tenter & nous perdre.

Il eft vrai que la doctrine du diable, tombé du ciel & devenu l'ennemi du genre-humain, ne fut connue des Juifs que dans la fuite des fiècles; mais le divin auteur, qui favait bien que cette doctrine ferait un

jour répandue, daignait en jeter la femence dans les premiers chapitres de la Genèfe.

Nous ne connaiffons, à la vérité, l'hiftoire de la chute des mauvais anges, que par ce peu de mots de l'épître de *St Jude : Des étoiles errantes, à qui l'obfcurité des ténèbres eft réfervée éternellement, defquelles Enoch, feptième homme après Adam, a prophétifé.* On a cru que ces étoiles errantes étaient les anges transformés en démons malfefans ; & on fupplée aux prophéties d'*Enoch*, feptième homme après *Adam*, lefquelles nous n'avons plus. Mais dans quelque labyrinthe que fe perdent les favans, pour expliquer ces chofes incompréhenfibles, il en réfulte toujours que nous devons entendre dans un fens édifiant tout ce qui ne peut être entendu à la lettre.

Les anciens brachmanes avaient, comme nous l'avons dit, cette théologie plufieurs fiècles avant que la nation juive exiftât. Les anciens Perfans avaient donné des noms aux diables long-temps avant les Juifs. Et vous favez que dans le Pentateuque on ne trouve le nom d'aucun bon ou mauvais ange. On ne connut ni *Gabriel*, ni *Raphaël*, ni *Satan*, ni *Afmodée* dans les livres juifs, que très long-temps après, & lorfque ce petit peuple eut appris ces noms dans fon efclavage à Babylone. Tout cela prouve au moins que la doctrine des êtres céleftes & des êtres infernaux a été commune à de grandes nations. Vous la retrouverez dans le livre de *Job*, précieux monument de l'antiquité. *Job* eft un perfonnage arabe ; c'eft en arabe que cette allégorie fut écrite. Il refte encore dans la traduction hébraïque des phrafes entières arabes. Voilà donc les Indiens, les Perfans, les Arabes & les Juifs, qui

les uns après les autres admettent à peu près la même théologie. Elle est donc digne d'une grande attention.

Mais ce qui en eſt bien plus digne, c'eſt la morale qui doit réſulter de toute cette théologie antique. Les hommes qui ne ſont point nés pour être meurtriers, puiſque DIEU ne les a point armés contre les lions & les tigres ; qui ne ſont point nés pour l'impoſture, puiſqu'ils aiment tous néceſſairement la vérité ; qui ne ſont point nés pour être des brigands raviſſeurs, puiſque DIEU leur a donné également à tous les fruits de la terre & les toiſons des brebis, mais qui cependant ſont devenus raviſſeurs, parjures & homicides, ſont réellement les anges transformés en démons.

Cherchons toujours, mes frères, dans la ſainte écriture ce qui nous enſeigne la morale & non la phyſique.

Que l'ingénieux *Calmet* emploie ſa profonde ſagacité & ſa pénétrante dialectique à trouver la place du paradis terreſtre ; contentons-nous de mériter, ſi nous pouvons, le paradis céleſte, par la juſtice, par la tolérance, par la bienfeſance.

Et quant à l'arbre de la ſcience du bien & du mal, tu n'en mangeras point ; car le jour que tu en mangeras tu mourras de mort. (*b*)

Les interprètes avouent qu'on n'a jamais connu aucun arbre qui donnât de la ſcience. *Adam* ne mourut point de mort le jour qu'il en mangea ; il vécut encore neuf cents trente années, dit la ſainte écriture. Hélas ! que ſont neuf ſiecles entre deux éternités ! ce n'eſt pas même une minute dans le temps, & nos jours

(*b*) Gen. II, 17.

paſſent comme l'ombre. Mais cette allégorie ne nous dit-elle pas clairement que la ſcience mal entendue eſt capable de nous perdre ? L'arbre de la ſcience porte ſans doute des fruits bien amers, puiſque tant de ſavans théologiens ont été perſécuteurs ou perſécutés, & que pluſieurs ſont morts d'une mort épouvantable. Ah ! mes frères, l'Eſprit ſaint a voulu nous faire voir combien une fauſſe ſcience eſt dangereuſe, combien elle enfle le cœur, & à quel point un docteur eſt ſouvent abſurde.

C'eſt de ce paſſage que *St Auguſtin* conclut l'imputation faite à tous les hommes de la déſobéiſſance du premier. C'eſt lui qui développa la doctrine du péché originel, ſoit que la ſouillure de ce péché ait corrompu nos corps, ſoit que les ames qui entrent dans nos corps en ſoient abreuvées ; myſtère en tout point incompréhenſible, mais qui nous avertit du moins de ne point vivre dans le crime, ſi nous ſommes nés dans le crime.

Et l'Eternel mit une marque ſur Caïn, afin que quiconque le trouverait ne le tuât point. (*c*) C'eſt ici ſurtout, mes frères, que les pères ſont oppoſés les uns aux autres. La famille d'*Adam* n'était pas encore nombreuſe ; l'écriture ne lui donne d'autres enfans qu'*Abel* & *Caïn*, dans le temps que ce premier fut aſſaſſiné par ſon frère. Comment DIEU eſt-il obligé de donner une ſauvegarde à *Caïn* contre tous ceux qui pourront le punir ? Remarquons ſeulement que DIEU pardonne à *Caïn* un fratricide, après lui avoir donné ſans doute des remords. Profitons de cette leçon ; ne condamnons pas nos frères aux plus épouvantables ſupplices, pour

(*c*) Gen. IV.

des causes légères. Quand DIEU daigne avoir de l'indulgence pour un meurtre abominable, imitons le Dieu de miséricorde. On nous objecte que DIEU, en pardonnant à un cruel meurtrier, damne à jamais tous les hommes pour la transgression d'*Adam* qui n'était coupable que d'avoir mangé d'un fruit défendu. Il semble à notre faible raison que DIEU soit injuste en flétrissant éternellement tous les enfans de ce coupable, non pas pour expier un fratricide, mais pour une désobéissance qui semble excusable. C'est, dit-on, une contradiction intolérable qu'on ne peut admettre dans l'être infiniment bon; mais cette contradiction n'est qu'apparente. DIEU, en nous livrant, nous, nos pères & nos enfans aux flammes pour la désobéissance d'*Adam*, nous envoie, quatre mille ans après, JESUS-CHRIST pour nous délivrer, & il conserve la vie à *Caïn* pour peupler la terre; ainsi il est par-tout le Dieu de justice & de miséricorde. *St Augustin* appelle la faute d'*Adam* une faute heureuse; mais celle de *Caïn* fut plus heureuse encore, puisque DIEU prit soin de lui mettre lui-même un signe qui était une marque de sa protection.

Tu feras le comble de l'arche d'une coudée de hauteur &c. (*d*) Nous voici parvenus au plus grand des miracles, devant lequel il faut que la raison s'humilie, & que le cœur se brise. Nous savons assez avec quelle audace dédaigneuse les incrédules s'élèvent contre le prodige d'un déluge universel.

C'est en vain qu'ils objectent que, dans les années les plus pluvieuses, il ne tombe pas trente pouces d'eau sur la terre pendant une année; que même pendant

(*d*) Gen. VI, 16 &c.

cette année il y a autant de terrains qui n'ont point reçu la pluie, qu'il y en a d'inondés; que la loi de la gravitation empêche l'Océan de franchir ſes bornes; que s'il couvrait la terre il laiſſerait ſon lit à ſec; qu'en couvrant la terre il ne pourrait ſurpaſſer le ſommet des montagnes de quinze coudées; que les animaux qui entraient dans l'arche ne pouvaient venir d'Amérique ni des terres auſtrales; que ſept paires d'animaux purs, & deux paires d'animaux impurs pour chaque eſpèce, n'auraient pu être contenues ſeulement dans vingt arches; que ces vingt arches n'auraient pu contenir tout le fourrage qu'il leur fallait, non-ſeulement pendant dix mois, mais pendant l'année ſuivante, année pendant laquelle la terre trop abreuvée ne pouvait rien produire; que les animaux voraces, qui ſe nourriſſent de chair, feraient péris faute de nourriture; que huit perſonnes qui étaient dans l'arche n'auraient pu ſuffire à diſtribuer aux animaux leur pâture journalière. Enfin ils ne tariſſent point ſur les difficultés; mais on lève toutes ces difficultés en leur feſant voir que ce grand événement eſt un miracle : & dès-lors toute diſpute eſt finie.

Or çà, bâtiſſons une ville & une tour de laquelle le ſommet ſoit juſqu'aux cieux, & acquérons-nous de la réputation, de peur que nous ne ſoyons diſperſés par toute la terre. (*e*)

Les incrédules prétendent qu'on peut avoir de la réputation & être diſperſé. Ils demandent ſi les hommes ont pu jamais être aſſez inſenſés pour vouloir bâtir une tour qui s'élevât juſqu'au ciel. Ils diſent que cette tour ne s'élève que dans l'air; & que ſi par l'air on entend

(*e*) Gen. XI, 4.

le ciel, elle fera néceffairement dans le ciel, ne fût-elle haute que de vingt pieds : que fi tous les hommes alors parlaient la même langue, ce qu'ils pouvaient faire de plus fage était de fe réunir dans la même ville, & de prévenir la corruption de leur langage. Ils étaient apparemment tous dans leur patrie, puifqu'ils étaient tous d'accord pour y bâtir. Les chaffer de leur patrie eft tyrannique; leur faire parler de nouvelles langues tout d'un coup eft abfurde. Par conféquent, difent-ils, on ne peut regarder l'hiftoire de la tour de Babel que comme un conte oriental.

Je réponds à ce blafphème que ce miracle, étant écrit par un auteur qui a rapporté tant d'autres miracles, doit être cru comme les autres. Les œuvres de DIEU ne doivent reffembler en rien aux œuvres des hommes. Les fiècles des patriarches & des prophètes ne doivent tenir en rien des fiècles des hommes ordinaires. DIEU, qui ne defcend plus fur la terre, y defcendait alors fouvent pour voir lui-même fes ouvrages. C'eft la tradition de toutes les grandes nations anciennes. Les Grecs qui n'eurent aucune connaiffance des livres juifs que long-temps après la traduction faite dans Alexandrie par les juifs hellénistes, les Grecs avaient cru, avant *Homère* & *Héfiode*, que le grand *Zeus* & tous les autres dieux defcendaient de l'air pour vifiter la terre. Quel fruit pouvons-nous tirer de cette idée généralement établie? que nous fommes toujours en préfence de DIEU, & que nous ne devons nous livrer à aucune action, à aucune penfée qui ne foit conforme à fa juftice. En un mot, la tour de Babel n'eft pas plus extraordinaire que tout le refte. Le livre eft également authentique dans toutes fes parties : on

ne peut nier un fait ſans nier tous les autres : il faut ſoumettre ſa raiſon orgueilleuſe, ſoit qu'on liſe cette hiſtoire comme véridique, ſoit qu'on la regarde comme un emblème.

Et en ce jour, le Seigneur traita alliance avec Abraham, en diſant : J'ai donné à ta poſtérité ce pays, depuis le fleuve d'Egypte juſqu'à l'Euphrate. (*f*)

Les incrédules triomphent de voir que les Juifs n'ont jamais poſſédé qu'une partie de ce que DIEU leur a promis. Ils trouvent même injuſte que le Seigneur leur ait donné cette portion. Ils diſent que les Juifs n'y avaient pas le moindre droit ; qu'un voyage fait autrefois par un chaldéen, dans un pays barbare, ne pouvait être un prétexte légitime d'envahir ce petit pays ; qu'un homme qui ſe dirait aujourd'hui deſcendant de *St Patrick* ferait mal reçu à venir ſaccager l'Irlande, en diſant qu'il en a reçu l'ordre de DIEU. Mais conſidérons toujours combien les temps ſont changés ; reſpectons les livres juifs, en nous gardant d'imiter jamais ce peuple. DIEU ne commande plus ce qu'il commandait autrefois.

On demande quel eſt cet *Abraham*, & pourquoi on fait remonter le peuple juif à un chaldéen fils d'un potier idolâtre, qui n'avait aucun rapport avec les gens du pays de Canaan, & qui ne pouvait entendre leur idiome? Ce chaldéen va juſqu'à Memphis avec ſa femme courbée ſous le poids des ans, & cependant belle encore. Pourquoi de Memphis ce couple ſe tranſporte-t-il dans le déſert de Guerar? comment y a-t-il un roi dans cet horrible déſert? comment le roi

(*f*) Gen. XV, 18.

d'Egypte & le roi de Guerar ſont-ils tous deux amoureux de la vieille épouſe d'*Abraham*? ce ne ſont-là que des difficultés hiſtoriques; l'eſſentiel eſt d'obéir à DIEU. La ſainte écriture nous repréſente toujours *Abraham* comme ſoumis ſans réſerve aux volontés du Très-haut: ſongeons à l'imiter plutôt qu'à diſputer.

Or ſur le ſoir deux anges vinrent à Sodome, &c. (g) C'eſt ici une pierre de ſcandale pour les examinateurs qui n'écoutent que leur raiſon. Deux anges, c'eſt-à-dire deux créatures ſpirituelles, deux miniſtres céleſtes de DIEU, qui ont un corps terreſtre, qui inſpirent des déſirs infames à toute une ville, & même aux vieillards; un père de famille qui veut proſtituer ſes deux filles, pour ſauver l'honneur de ces deux anges; une ville changée en un lac par le feu; une femme métamorphoſée en une ſtatue de ſel; deux filles qui trompent & qui enivrent leur père pour commettre un inceſte avec lui, de peur, diſent-elles, que ſa race ne périſſe; tandis qu'elles ont tous les habitans de la ville de Thſoar, parmi leſquels elles peuvent choiſir! Tous ces événemens raſſemblés forment une image révoltante. Mais ſi nous ſommes raiſonnables, nous conviendrons avec *St Clément d'Alexandrie*, & avec tous les pères qui l'ont ſuivi, que tout eſt ici allégorique.

Souvenons-nous que c'était la manière d'écrire de tout l'Orient. Les paraboles furent ſi long-temps en uſage, que l'auteur de toute vérité, quand il vint ſur la terre, ne parla aux Juifs qu'en paraboles.

Les paraboles compoſent toute la théologie profane de l'antiquité. *Saturne* qui dévore ſes enfans eſt viſiblement le temps qui détruit ſes propres ouvrages.

(g) Gen. XIX tout entier.

Minerve eſt la ſageſſe ; elle eſt formée dans la tête du maître des Dieux. Les flèches de l'enfant *Cupidon* & ſon bandeau ne ſont que des figures trop ſenſibles. La chute de *Phaëton* eſt un emblème admirable des ambitieux. Tout n'eſt pas allégorie dans la théologie païenne ; tout ne l'eſt pas non plus dans l'hiſtoire ſacrée du peuple juif. Les pères diſtinguent ce qui eſt purement hiſtorique ou purement parabole, & ce qui eſt mêlé de l'un & de l'autre. Il eſt difficile, j'en conviens, de marcher dans ces chemins eſcarpés ; mais pourvu que nous apprenions à nous conduire dans le chemin de la vertu, qu'importe celui de la ſcience ?

Le crime que DIEU punit ici eſt horrible; que cela nous ſuffiſe. La femme de *Loth* eſt changée en ſtatue de ſel pour avoir regardé derrière elle. Modérons les emportemens de notre curioſité ; en un mot, que toutes les hiſtoires de l'Ecriture ſervent à nous rendre meilleurs, ſi elles ne nous rendent pas plus éclairés.

Il y a, ce me ſemble, mes frères, deux manières d'interpréter figurément & dans un ſens myſtique les ſaintes écritures. La première, qui eſt inconteſtablement la meilleure, eſt celle de tirer de tous les faits des inſtructions pour la conduite de la vie. Si *Jacob* fait une cruelle injuſtice à ſon frère *Eſaü*, s'il trompe ſon beau-père *Laban*, conſervons la paix dans nos familles, & agiſſons avec juſtice envers nos parens. Si le patriarche *Ruben* déshonore le lit de ſon père *Jacob*, ayons cet inceſte en horreur. Si le patriarche *Juda* commet un inceſte encore plus odieux avec *Thamar* ſa belle-fille, n'en ayons que plus d'averſion pour ces iniquités. Quand *David* ravit la femme d'*Uriah* &

qu'il aſſaſſine ſon mari ; quand *Salomon* aſſaſſine ſon frère ; quand preſque tous les petits rois juifs ſont des meurtriers barbares, adouciſſons nos mœurs en liſant cette ſuite affreuſe de crimes. Liſons enfin toute la Bible dans cet eſprit ; elle inquiète celui qui veut être ſavant, elle conſole celui qui ne veut être qu'homme de bien.

L'autre manière de développer le ſens caché des Ecritures eſt celle de regarder chaque événement comme un emblème hiſtorique & phyſique. C'eſt la méthode qu'ont employée *St Clément*, le grand *Origène*, le reſpectable *St Auguſtin*, & tant d'autres pères. Selon eux le morceau de drap rouge que la proſtituée *Rahab* pend à ſa fenêtre eſt le ſang de JESUS-CHRIST. *Moïſe* étendant les bras annonce le ſigne de la croix. *Juda* liant ſon ânon à la vigne figure l'entrée de JESUS-CHRIST dans Jéruſalem. *St Auguſtin* compare l'arche de *Noé* à JESUS. *St Ambroiſe*, dans ſon livre ſeptième *de Arca*, dit que la petite porte de dégagement pratiquée dans l'arche ſignifie l'ouverture par laquelle l'homme jette la partie groſſière des alimens. Quand même toutes ces explications ſeraient vraies, quel fruit en pourrions-nous retirer? les hommes en ſeront-ils plus juſtes, quand ils ſauront ce que ſignifie la petite porte de l'arche? Cette méthode d'expliquer l'écriture ſainte n'eſt qu'une ſubtilité de l'eſprit, & elle peut nuire à la ſimplicité du cœur.

Ecartons tous les ſujets de diſpute qui diviſent les nations, & pénétrons-nous des ſentimens qui les réuniſſent. La ſoumiſſion à DIEU, la réſignation, la juſtice, la bonté, la compaſſion, la tolérance, voilà les grands principes. Puiſſent tous les théologiens de

la

la terre vivre ensemble comme les commerçans qui, sans examiner dans quel pays ils sont nés, dans quelles pratiques ils ont été nourris, suivent entr'eux les règles inviolables de l'équité, de la fidélité, de la confiance réciproque : ils sont par ces principes les liens de toutes les nations. Mais ceux qui ne connaissent que leurs opinions, & qui condamnent toutes les autres ; ceux qui croient que la lumière ne luit que pour eux, & que les autres hommes marchent dans les ténèbres ; ceux qui se feraient un scrupule de communiquer avec les religions étrangères, ceux-là ne méritent-ils pas le titre d'ennemis du genre-humain ?

Je ne dissimulerai point que les plus savans hommes assurent que le Pentateuque n'est point de *Moïse*. *Newton*, le grand *Newton*, qui seul a découvert le premier principe de la nature, qui seul a connu la lumière, cet étonnant génie qui avait tant approfondi l'histoire ancienne, attribue le Pentateuque à *Samuel*. D'autres savans respectables croient qu'il fut fait du temps d'*Osias* par le scribe *Saphan ;* d'autres enfin prétendent qu'*Esdras* en fut l'auteur, au retour de la captivité. Tous s'accordent avec quelques juifs modernes à ne point croire que cet ouvrage soit de *Moïse*. Cette grande objection n'est pas si terrible qu'elle le paraît. Nous révérons certainement le Décalogue, par quelque main qu'il ait été écrit. Nous sommes en disputes sur la date de plusieurs lois que les uns attribuent à *Edouard III*, les autres à *Edouard II ;* mais nous n'en adoptons pas moins ces lois, parce que nous les trouvons justes & utiles. Si même dans le préambule il y a des faits qu'on révoque en doute, si

nos compatriotes rejettent ces faits, ils ne rejettent point la loi qui fubfifte.

Diftinguons toujours l'hiftoire du dogme, & le dogme de la morale, de cette morale éternelle que tous les légiflateurs ont enfeignée, & que tous les peuples ont reçue.

O morale fainte! ô mon Dieu qui en êtes le créateur, je ne vous enfermerai point dans les limites d'une province; vous régnez fur tous les êtres penfans & fenfibles. Vous êtes le Dieu de *Jacob*, mais vous êtes le Dieu de l'univers.

Je ne puis finir ce difcours, mes chers frères, fans vous parler des prophètes. C'eft un des grands objets fur lefquels nos ennemis penfent nous accabler : ils difent que dans l'antiquité tout peuple avait fes prophètes, fes devins, fes voyans. Mais fi les Egyptiens, par exemple, avaient anciennement de faux prophètes, s'enfuit-il que les Juifs ne puffent en avoir de véritables? On prétend qu'ils n'avaient aucune miffion, aucun grade, aucune autorifation légale; cela eft vrai, mais ne pourraient-ils pas être autorifés par DIEU même? Ils s'anathématifaient les uns les autres, ils fe traitaient réciproquement de fourbes & d'infenfés; & le prophète *Sedekia* ofe même donner un foufflet au prophète *Michée* en préfence du roi *Jofaphat* : nous n'en difconvenons pas. Les Paralipomènes rapportent ce fait. Mais un miniftère eft-il moins faint quand les miniftres le déshonorent? & nos prêtres n'ont-ils pas fait cent fois pis que de fe donner des foufflets?

DIEU ordonne à *Ezéchiel* de manger un livre de parchemin, de mettre des excrémens humains fur fon pain; de partager enfuite fes cheveux en trois

parties, & d'en jeter une dans le feu; de se faire lier, de coucher trois cents quatre-vingt-dix jours sur le côté gauche, & quarante sur le côté droit. DIEU commande expressément au prophète *Osée* de prendre une fille de fornication, & d'en avoir des enfans de fornication. DIEU veut ensuite qu'*Osée* couche avec une femme adultère pour quinze drachmes & un boisseau & demi d'orge. Tous ces commandemens de DIEU scandalisent les esprits qui se disent sages ; mais ne seront-ils pas plus sages s'ils voient que ce sont des allégories, des types, des paraboles conformes aux mœurs des Israëlites; qu'il ne faut ni demander compte à un peuple de ses usages, ni demander compte à DIEU des ordres qu'il a donnés en conséquence de ces usages reçus?

DIEU n'a pu ordonner sans doute à un prophète d'être débauché & adultère; mais il a voulu faire connaître qu'il réprouvait les crimes & les adultères de son peuple chéri. Si nous ne lisions pas la Bible dans cet esprit, hélas! nous serions révoltés & indignés à chaque page.

Edifions-nous de ce qui fait le scandale des autres; tirons une nourriture salutaire de ce qui leur sert de poison. Quand le sens propre & littéral d'un passage paraît conforme à notre raison, tenons-nous-en à ce sens naturel. Quand il paraît contraire à la vérité, aux bonnes mœurs, cherchons un sens caché dans lequel la vérité & les bonnes mœurs se concilient avec la sainte écriture. C'est ainsi qu'en ont usé tous les pères de l'Eglise; c'est ainsi que nous agissons tous les jours dans le commerce de la vie : nous interprétons toujours favorablement les discours de nos amis & de

nos partisans. Traiterons-nous avec plus de dureté les saints livres des Juifs qui sont l'objet de notre foi? Enfin, lisons les livres juifs pour être chrétiens; & s'ils ne nous rendent pas plus savans, qu'ils servent au moins à nous rendre meilleurs.

QUATRIEME HOMELIE.

Sur l'interprétation du nouveau testament.

MES FRERES,

IL est dans le nouveau testament, comme dans l'ancien, des profondeurs qu'on ne peut sonder, & des sublimités où la faible raison ne peut atteindre. Je ne prétends ici ni concilier les évangiles qui semblent quelquefois se contredire, ni expliquer des mystères qui, de cela même qu'ils sont mystères, doivent être inexplicables. Que des hommes plus savans que moi examinent si la Ste Famille se transporta en Egypte après le massacre des enfans de Bethléem selon *saint Matthieu*, ou si elle resta en Judée, selon *St Luc;* qu'ils recherchent si le père de *Joseph* s'appelait *Jacob*, son grand-père *Matham*, son bisaïeul *Eléasar;* ou bien si son bisaïeul était *Lévi*, son grand-père *Matat*, & son père *Héli :* qu'ils disposent selon leurs lumières de cet arbre généalogique; c'est une étude que je respecte. J'ignore si elle éclairera mon esprit; mais je sais bien qu'elle ne peut parler à mon cœur. La science n'est pas la vertu. *Paul* apôtre dit lui-même, dans sa première épître à *Timothée*, qu'il ne faut pas s'occuper des généalogies. Nous n'en serons pas plus gens de bien quand

nous saurons précisément quels étaient les aïeux de *Joseph ;* dans quelle année JESUS vint au monde, & si *Jacques* était son frère ou son cousin-germain. Que nous servira d'avoir consulté ce qui nous reste des annales romaines, pour voir si en effet *Auguste* ordonna qu'on fît un dénombrement des peuples de toute la terre, quand *Marie* était enceinte de JESUS, quand *Quirinus* était gouverneur de la Syrie, & qu'*Hérode* régnait encore en Judée. *Quirinus*, que *St Luc* appelle *Cirénius*, (disent les savans) ne fut gouverneur de Syrie que dix ans après ; ce n'était pas du temps d'*Hérode*, c'était du temps d'*Archelaüs*, & jamais *Auguste* n'ordonna un dénombrement de l'empire romain.

On nous crie que l'Epître aux Hébreux attribuée à *Paul* n'est point de *Paul ;* que ni l'Apocalypse ni l'Evangile de *Jean* ne sont de *Jean ;* que le premier chapitre de cet Evangile est évidemment d'un grec platonicien ; qu'il est impossible que ce livre soit d'un juif ; que jamais un juif n'aurait fait prononcer ces paroles à JESUS : *Je vous fais un commandement nouveau ; c'est que vous vous aimiez les uns les autres.* Certes, disent-ils, ce commandement n'était point nouveau. Il est énoncé expressément, & en termes plus énergiques, dans les lois du Lévitique : *Tu aimeras ton* DIEU *plus que toute autre chose, & ton prochain comme toi-même.* Un homme tel que JESUS-CHRIST, disent-ils ; un homme savant dans les écritures, & qui confondait les docteurs à l'âge de douze ans ; un homme qui parle toujours de la loi, ne pouvait ignorer la loi ; & son disciple bien-aimé ne peut lui avoir imputé une erreur si palpable.

Mes frères, ne nous troublons point, songeons que

JESUS parlait un idiome peu intelligible aux Grecs, composé du syriaque & du phénicien; que nous n'avons l'Evangile de *St Jean* qu'en grec; que cet Evangile fut écrit plus de cinquante ans après la mort de JESUS; que les copistes peuvent aisément avoir altéré le texte; qu'il est plus probable que le texte portait : *Je vous fais un commandement qui n'est pas nouveau*, qu'il n'est probable qu'il portât en effet ces mots : *Je vous fais un commandement nouveau.* Enfin, revenons à notre grand principe; le précepte est bon; c'est à nous à le suivre si nous pouvons; soit que *Zoroastre* l'ait annoncé le premier, soit que *Moïse* l'ait écrit, soit que JESUS l'ait renouvelé.

Irons-nous pénétrer dans les plus épaisses ténèbres de l'antiquité, pour voir si les ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de JESUS furent une éclipse de soleil dans la pleine lune; si un astronome nommé *Phlégon*, que nous n'avons plus, a parlé de ce phénomène, ou si quelqu'autre a jamais observé l'étoile des trois mages. Ces difficultés peuvent occuper un antiquaire; mais en consumant un temps précieux à débrouiller ce chaos, il ne l'aura pas employé en bonnes œuvres; il aura plus de doutes que de piété. Mes frères, celui qui partage son pain avec le pauvre vaut mieux que celui qui a comparé le texte hébreu avec le grec, & l'un & l'autre avec le samaritain.

Ce qui ne regarde que l'histoire fait naître mille disputes : ce qui concerne nos devoirs n'en souffre aucune. Vous ne comprendrez jamais comment le diable emporta DIEU dans le désert; comment il le tenta pendant quarante jours; comment il le transporta au haut d'une colline d'où l'on découvrait tous

les royaumes de la terre. Le diable qui offre à DIEU tous ces royaumes pourvu que DIEU l'adore, pourra révolter votre esprit; vous chercherez quel mystère est caché sous ces paraboles & sous tant d'autres; votre entendement se fatiguera en vain; chaque parole vous plongera dans l'incertitude & dans les angoisses d'une curiosité inquiète, qui ne peut se satisfaire. Mais si vous vous bornez à la morale, cet orage se dissipe, vous reposez dans le sein de la vertu.

J'ose me flatter, mes frères, que si les plus grands ennemis de la religion chrétienne nous entendaient dans ce temple écarté où l'amour de la vertu nous rassemble; si les lords *Herbert*, *Shaftesbury*, *Bolingbroke*; si les *Tindal*, les *Toland*, les *Collins*, les *Whiston*, les *Trenchard*, les *Gordon*, les *Swift*, étaient témoins de notre douce & innocente simplicité, ils auraient pour nous moins de mépris & d'horreur. Ils ne cessent de nous reprocher un fanatisme absurde. Nous ne sommes point fanatiques en étant de la religion de JESUS; il adorait un DIEU, & nous l'adorons. Il méprisait de vaines cérémonies, & nous les méprisons. Aucun Evangile n'a dit que sa mère fût mère de DIEU, aucun n'a dit qu'il fût consubstantiel à DIEU, ni qu'il eût deux natures & deux volontés dans une même personne, ni que le St Esprit procédât du Père & du Fils. Vous ne trouverez dans aucun Evangile que les disciples de JESUS doivent s'arroger le titre de *St Père*, de *milord*, de *monseigneur*; que douze mille pièces d'or doivent être le revenu d'un prêtre qui demeure à Lambeth, tandis que tant de cultivateurs utiles ont à peine de quoi ensemencer les trois ou quatre acres de terre qu'ils labourent & qu'ils arrosent

de pleurs. L'Evangile n'a point dit aux évêques de Rome : Forgez une donation de *Conſtantin*, pour vous emparer de la ville des *Scipions* & des *Céſars ;* pour oſer être ſuzerains du royaume de Naples. Evêques allemands, profitez d'un temps d'anarchie pour envahir la moitié de l'Allemagne. JESUS fut un pauvre qui prêcha des pauvres. Que dirions-nous des diſciples de *Pen* & de *Fox*, ennemis du faſte, ennemis des honneurs, amoureux de la paix, s'ils marchaient une mitre d'or en tête entourés de ſoldats ; s'ils raviſſaient la ſubſtance des peuples ; s'ils voulaient commander aux rois ; ſi leurs ſatellites, ſuivis de bourreaux, criaient à haute voix : Nations imbécilles, croyez à *Fox* & à *Pen*, ou vous allez expirer dans les ſupplices ?

Vous ſavez mieux que moi quel funeſte contraſte tous les ſiècles ont vu entre l'humilité de JESUS, & l'orgueil de ceux qui ſe ſont parés de ſon nom ; entre leur avarice, & ſa pauvreté ; entre leurs débauches, & ſa chaſteté ; entre ſa ſoumiſſion, & leur ſanguinaire tyrannie.

De toutes ſes paroles, mes frères, j'avoue que rien ne m'a fait plus d'impreſſion que ce qu'il répondit à ceux qui eurent la brutalité de le frapper, avant qu'on le conduiſît au ſupplice : *Si j'ai mal dit, rendez témoignage du mal ; & ſi j'ai bien dit, pourquoi me frappez-vous ?* Voilà ce qu'on a dû dire à tous les perſécuteurs. Si j'ai une opinion différente de la vôtre, ſur des choſes qu'il eſt impoſſible d'entendre ; ſi je vois la miſéricorde de DIEU là où vous ne voulez voir que ſa puiſſance ; ſi j'ai dit que tous les diſciples de JESUS étaient égaux, quand vous avez cru les devoir fouler à vos pieds ; ſi je n'ai adoré que DIEU ſeul,

quand vous lui avez donné des associés; enfin si j'ai mal dit en n'étant pas de votre avis, rendez témoignage du mal; & si j'ai bien dit, pourquoi m'accablez-vous d'injures & d'opprobre? pourquoi me poursuivez-vous, me jetez-vous dans les fers, me livrez-vous aux tortures, aux flammes, m'insultez-vous encore après ma mort? Hélas! si j'avais mal dit, vous ne deviez que me plaindre & m'instruire. Vous êtes sûrs que vous êtes infaillibles; que votre opinion est divine; que les portes de l'enfer ne pourront jamais prévaloir contr'elle; que toute la terre embrassera un jour votre opinion; que le monde vous sera soumis; que vous règnerez du mont Atlas aux îles du Japon. En quoi mon opinion peut-elle donc vous nuire? Vous ne me craignez pas, & vous me persécutez! Vous me méprisez, & vous me faites périr!

Que répondre, mes frères, à ces modestes & puissans reproches? ce que répond le loup à l'agneau : *Tu as troublé l'eau que je bois*. C'est ainsi que les hommes se sont traités les uns les autres, l'Evangile & le fer à la main; prêchant le désintéressement, & accumulant des trésors; annonçant l'humilité, & marchant sur les têtes des princes prosternés; recommandant la miséricorde, & fesant couler le sang humain.

Si ces barbares trouvent dans l'Evangile quelque parabole dont le sens puisse être détourné en leur faveur, par quelque interprétation frauduleuse, ils s'en saisissent comme d'une enclume sur laquelle ils forgent leurs armes meurtrières.

Est-il parlé de deux glaives suspendus à un plafond? ils s'arment de cent glaives pour frapper. S'il est dit qu'un roi a tué ses bêtes engraissées, a forcé des

aveugles, des estropiés de venir à son festin, & a jeté celui qui n'avait pas sa robe nuptiale dans les ténèbres extérieures; est-ce une raison, mes frères, qui les mette en droit de vous enfermer dans des cachots comme ce convive, de vous disloquer les membres dans les tortures, de vous arracher les yeux pour vous rendre aveugles comme ceux qui ont été traînés à ce festin; de vous tuer, comme ce roi a tué ses bêtes engraissées? C'est pourtant sur de telles équivoques que l'on s'est fondé si souvent pour désoler une grande partie de la terre.

Ces terribles paroles: *Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive*, ont fait périr plus de chrétiens, que la seule ambition n'en a jamais immolés.

Les Juifs dispersés & malheureux se consolent de leur abjection, quand ils nous voient toujours opposés les uns aux autres, depuis les premiers jours du christianisme, toujours en guerre ou publique ou secrète, persécutés & persécuteurs, oppresseurs & opprimés; ils sont unis entr'eux, & ils rient de nos querelles éternelles. Il semble que nous n'ayons été occupés que du soin de les venger.

Misérables que nous sommes, nous insultons les païens, & ils n'ont jamais connu nos querelles théologiques; ils n'ont jamais versé une goutte de sang pour expliquer un dogme; & nous en avons inondé la terre. Je vous dirai surtout dans l'amertume de mon cœur: JESUS a été persécuté, quiconque pensera comme lui, sera persécuté comme lui. Car enfin, qu'était JESUS aux yeux des hommes, qui ne pouvaient certainement soupçonner sa divinité? C'était un homme de bien, qui, né dans la pauvreté, parlait aux pauvres contre les superstitions des riches

phàrifiens & des prêtres infolens ; c'était le *Socrate* de la Galilée. Vous favez qu'il dit à ces pharifiens : *Malheur à vous, guides aveugles, qui coulez le moucheron & qui avalez le chameau ! Malheur à vous, parce que vous nettoyez les déhors de la coupe & du plat, & que vous êtes au dedans pleins de rapines & d'impuretés !* (*h*)

Il les appelle fouvent, *Sépulcres blanchis*, *races de vipères*. Ils étaient pourtant des hommes conftitués en dignité. Ils fe vengèrent par le dernier fupplice. *Arnaud de Brefcia*, *Jean Hus*, *Jérôme de Prague* en dirent beaucoup moins des pontifes de leurs jours, & ils furent fuppliciés de même. Ne choquez jamais la fuperftition dominante, fi vous n'êtes affez puiffans pour lui réfifter, ou affez habiles pour échapper à fa pourfuite. La fable de *Notre-Dame de Lorette* eft plus extravagante que toutes les métamorphofes d'*Ovide*, il eft vrai : le miracle de *San-Gennaro* à Naples eft plus ridicule que celui d'*Egnatia* dont parle *Horace*; j'en conviens ; mais dites hautement à Naples, à Lorette ce que vous penfez de ces abfurdités, il vous en coûtera la vie. Il n'en eft pas ainfi chez quelques nations plus éclairées : le peuple y a fes erreurs, mais moins groffières ; & le peuple le moins fuperftitieux eft toujours le plus tolérant.

Rejetons donc toute fuperftition, afin de devenir plus humains ; mais en parlant contre le fanatifme, n'irritons point les fanatiques ; ce font des malades en délire qui veulent battre leurs médecins. Adouciffons leurs maux, ne les aigriffons jamais ; & fefons couler goutte à goutte dans leur ame ce baume divin de la tolérance, qu'ils rejetteraient avec horreur, fi on le leur préfentait à pleine coupe.

(*h*) *Matthieu* XXIII.

CINQUIEME HOMELIE, SUR LA COMMUNION,

Prononcée le jour de Pâques.

NOUS voici assemblés, mes frères, pour la plus auguste & la plus sainte cérémonie de l'année, pour la communion.

Qu'est-ce que la communion? c'est mettre en commun ses devoirs; c'est se communiquer l'esprit fraternel qui doit animer les hommes. Nous fesons ici la commémoration d'une cène que fit avec ses disciples le CHRIST que nous reconnaissons pour notre législateur. Il ordonna *qu'on fît ces choses en mémoire de lui;* nous obéissons. Il est vrai que nous ne mangeons pas un agneau cuit avec des laitues, ainsi qu'il le mangea, selon les rites de la loi juive qu'il observa depuis sa naissance jusqu'au dernier moment de sa vie; il est vrai que notre léger repas n'est plus une cène comme il l'était autrefois; il est vrai que nous n'envoyons point chez un inconnu pour lui dire, comme dans St Matthieu: *Le maître vous envoie dire, je viens faire la pâque chez vous avec mes disciples:* nous nous assemblons le matin avec recueillement, nous mangeons le même pain consacré, nous buvons le même vin.

Mais à quoi nous servirait cette communauté de nourriture, si nous n'avions une communauté de charité, de bienfesance, de tolérance, de toutes les vertus sociales?

Je ne vous parlerai point ici de la manducation ſpirituelle, différente de la réelle ; je n'entrerai dans aucune des diſtinctions de l'école, elles ſont trop au-deſſus de notre heureuſe ſimplicité. Que le pape *Innocent III*, dans ſon quatrième livre des myſtères, épuiſe ſon grand génie pour deviner ce que deviendrait le corps myſtique ou réel de JESUS, s'il prenait un flux de ventre à un communiant, & de quelle matière feraient ſes excrémens ; ces matières ſont trop relevées pour moi.

Que *Durand*, dans ſon Rational, (*a*) décide que ces matières ne feraient engendrées que par les accidens ; que *Tolet*, (*b*) dans ſon inſtruction ſacerdotale, affirme qu'un prêtre pourrait conſacrer & tranſſubſtantier tout le pain d'un boulanger & tout le vin d'un cabaretier ; que le concile de Trente ajoute que ce changement ne ſe fait point, à moins que le prêtre n'en ait l'intention expreſſe ; que pluſieurs docteurs diſent que dans l'euchariſtie il y a quantité ſans *quantum*, & accident ſans ſubſtance ; qu'ils déclarent qu'on peut être camus ſans avoir de nez, & boiteux ſans avoir de jambes, *ſimitas ſine naſo, claudicatio ſine crure* : je ne vois pas que la connaiſſance de ces queſtions ſublimes ſerve beaucoup à rendre les hommes meilleurs, & qu'on acquière une vertu de plus pour avoir approfondi comment on peut être camus ſans nez.

Ce qu'il y a de déplorable, Meſſieurs, ce qu'il y a d'horrible, c'eſt que le ſang a coulé pendant deux ſiècles pour ces queſtions théologiques, & que notre reine *Marie*, fille de *Henri VIII*, a fait brûler plus de

(*a*) Liv. IV, chap. 41.
(*b*) *Tolet, de inſtructione ſacerdotali*, liv. II, chap. 25.

huit cents citoyens qui ne voulaient pas convenir que la rondeur exiſtât ſans un corps rond, & qu'il y eût de la blancheur ſans un corps blanc. Nous ne pouvons que tremper de nos larmes le peu de pain que nous allons manger enſemble, en nous rappelant la mémoire des calamités & des horreurs qui ont inondé preſque toute l'Europe pour des choſes dont les Cafres, les Hottentots rougiraient & concevraient pour nous autant d'indignation que de mépris.

On appelle la ſainte cérémonie que nous allons faire un *ſacrement;* à la bonne heure : je ne viens pas ici pour diſputer ſur des mots. Nous ne ſavons ni vous ni moi ce que c'eſt qu'un ſacrement ; c'eſt un mot latin qui ſignifiait *ſerment* chez les Romains : je ne vois pas que nous faſſions ici aucun ſerment. On nous dit aujourd'hui que ſacrement veut dire *myſtère;* j'y conſens encore, ſans ſavoir le moins du monde ce que c'eſt qu'un myſtère : ce mot ſignifiait chez les Grecs une choſe cachée. Mais pourquoi faut-il qu'il y ait des choſes cachées dans la religion? tout ne doit-il pas être public, tout ne doit-il pas être commun à tous les hommes que le même Dieu a fait naître, & que le même ſoleil éclaire?

Si on venait nous dire que l'adoration de DIEU, l'amour du prochain, la juſtice, la modeſtie, la compaſſion, l'aumône ſont des myſtères, nul de nous ne pourrait le croire. Les hommes ne cachent jamais leurs projets, leurs ſentimens, leur conduite, que dans l'idée de mal faire, & dans la crainte d'être reconnus. Pourquoi donc mettrions-nous dans la religion ce que nous abhorrons dans la vie civile? Que dirions-nous d'une loi cachée, d'une loi qui ne pourrait à

peine être entendue que d'un très-petit nombre de jurisconsultes? comment pourrions-nous suivre cette loi, surtout si ses interprètes ne s'étaient jamais accordés. Toute loi qui n'est pas claire, précise, intelligible à tous les esprits, n'est qu'un piége tendu par la fourberie à la simplicité. Une ordonnance mystérieuse d'un souverain serait même quelque chose de si absurde & de si intolérable, que je ne crois pas qu'il y en ait un seul exemple sur la terre. Accuserons-nous DIEU d'avoir fait ce que les tyrans les plus insensés n'ont jamais eu la démence de faire? DIEU n'aurait-il parlé qu'en énigmes au genre-humain? que dis-je? à la plus petite partie du genre-humain, pour se cacher entièrement à tout le reste, & pour ne se montrer qu'à demi à ce petit nombre de favoris qui se sont disputé par tant de crimes les bonnes grâces de leur maître? *Mersit-ne hoc pulvere verum ut caneret paucis?*

DIEU a dit à tous les hommes: Aimez-moi & soyez justes. Voilà une loi claire, & sur laquelle il est impossible de disputer. Lorsque nous trouvons dans nos codes des passages équivoques, ce qui est un grand fléau du genre-humain, nous tâchons de les ramener au sens le plus raisonnable; nous nous en tenons à la partie de la loi qui est la plus clairement énoncée. Or qu'y a-t-il, je vous prie, de plus raisonnable & de plus lumineux que ces mots: *Faites ceci en mémoire de moi?* C'est donc en vertu de ces paroles que nous sommes assemblés. Nous nous acquittons d'une cérémonie que nous croyons nécessaire, parce qu'elle est ordonnée, parce qu'elle nous inspire la concorde, parce qu'elle nous rend plus chers les uns aux autres.

Mais en nous unissant plus étroitement, nous ne

regardons pas comme nos ennemis ces chrétiens appelés quakers, ou anabaptiſtes, ou memnoniſtes, qui ne communient point ; les presbytériens qui communient en mangeant ſpirituellement JESUS-CHRIST ; les luthériens & les anglicans qui mangent à la fois le corps & le pain, & boivent à la fois le ſang & le vin ; & les papiſtes même qui prétendent manger le corps & boire le ſang, en ne touchant ni au pain ni au vin. Nous ne comprenons rien aux idées ou plutôt aux paroles des uns & des autres, mais nous les regardons comme des frères dont nous n'entendons pas le langage. Nous prions pour eux ſans les comprendre ; nous nous uniſſons à eux malgré eux-mêmes dans cet eſprit de charité qui fait du monde entier une grande famille diſperſée : *caritas humani generis*, dit *Cicéron*, s'il m'eſt permis de citer ici un profane qui était un homme de bien.

Malheur à toute ſecte qui dit : Je ſuis ſeule ſur la terre ; la lumière ne luit que pour moi ; une profonde nuit couvre les yeux de tous les autres hommes ; ce n'eſt que pour moi que les vaſtes cieux ont été créés ; c'eſt-là ma demeure, tout le reſte eſt condamné à un ſéjour d'horreur & de déſolation éternelle.

Ce cruel langage eſt bien moins celui d'un cœur reconnaiſſant qui remercie DIEU de l'avoir diſtingué de la foule des êtres, que l'expreſſion d'un orgueil inſenſé qui ſe complaît dans ſes illuſions téméraires. La dureté accompagne néceſſairement un tel orgueil. Comment un homme malheureuſement pénétré d'une ſi abominable croyance, aurait-il des entrailles de pitié pour ceux qu'il penſe être en horreur à DIEU de toute

éternité,

éternité, & pour toute l'éternité ? Il ne les peut envifager que du même œil dont il croit voir les démons qu'on lui a peints comme fes ennemis fous des formes différentes. Si quelquefois il leur témoigne un peu d'humanité, c'eft que la nature, plus forte en lui que fes préjugés, amollit malgré lui fon cœur que fa fecte endurciffait; & la vertu naturelle que DIEU lui a donnée l'emporte fur la religion qu'il a reçue des hommes.

Sachez, Meffieurs, que le chef de la fecte papifte n'eft pas le feul qui fe dife infaillible ; fachez que tous ceux qui font de fa fecte intolérante penfent être infaillibles comme lui, & cela ne peut être autrement ; ils ont adopté tous fes dogmes. Ce chef, felon eux, ne peut être dans l'erreur, donc ils ne peuvent errer en croyant tout ce que leur maître enfeigne, en fefant tout ce qu'il ordonne. Cet excès de démence s'eft perpétué furtout dans les cloîtres. C'eft là que dominent la perfuafion ennemie de l'examen, & le fanatifme enfant furieux de cette perfuafion ; c'eft là que rampe l'aveugle obéiffance, brûlant du défir de commander aux autres ; c'eft là que fe forgent les fers qui ont enchaîné de proche en proche tant de nations. Le petit nombre qui a découvert la fraude, & qui en gémit en fecret, n'en eft fouvent que plus ardent à la répandre ; il jouit du plaifir infame de faire croire ce qu'il ne croit pas, & fon hypocrifie eft quelquefois plus perfécutive que le fanatifme lui-même.

Voilà le joug fous lequel une partie de l'Europe baiffe encore la tête, le joug que nous déteftons, mais que nous-mêmes nous avons long-temps porté, lorfqu'un légat venait dans notre île ouvrir & fermer le ciel

à prix d'or ; vendre des indulgences, & recueillir des décimes ; effrayer les peuples, ou les exciter à des guerres qu'il appelait ſaintes. Ces temps ne reviendront plus, je le crois, mes frères ; mais c'eſt afin qu'ils ne reviennent plus, qu'il faut en rappeler ſouvent la mémoire.

Profitons de cette cérémonie ſacrée qui nous inſpire la charité, pour ne ſouffrir jamais que la religion nous inſpire la tyrannie & la diſcorde. Ici nous ſommes tous égaux ; ici nous participons tous au même pain & au même vin; ici nous rendons à l'être des êtres les mêmes actions de grâce. Ne ſouffrons donc jamais que des étrangers aient l'inſolence de nous preſcrire en maîtres, ni la manière dont nous devons adorer le maître univerſel, ni celle dont nous devons nous conduire, ni celle dont nous devons penſer. Un étranger n'a pas plus de droit ſur nos conſciences que ſur nos bourſes. Il eſt cependant un de nos trois royaumes dans lequel cet étranger domine encore ſecrétement. Il y envoie des miniſtres inconnus qui ſont les eſpions des conſciences. Ce ſont-là en effet des myſtères, c'eſt-là une religion cachée. Elle inſinue tout bas la diſcorde, tandis que nous annonçons hautement la paix ; ſa communion n'eſt que la réjection des autres hommes; tout eſt à ſes yeux ou hérétique ou infidelle. Depuis qu'elle a uſurpé le trône des *Céſars*, elle n'a point changé de maximes ; & quoique les yeux de preſque toutes les nations ſe ſoient enfin ouverts ſur ſes prétentions abſurdes & ſur ſes déprédations, elle conſerve dans ſa décadence le même orgueil qui la poſſédait quand elle voyait tant de rois à ſes genoux. C'eſt en vain que notre premier légiſlateur a dit : *Il*

n'y aura parmi vous ni premier ni dernier. L'évêque de Rome ſe dit toujours le premier des hommes, parce qu'il ſiége dans une ville qui fut autrefois la première de l'Occident.

Que penſeriez-vous, mes chers frères, d'un géomètre de Londres qui ſe croirait le ſouverain de tous les géomètres de nos provinces, ſous prétexte qu'il exercerait l'arpentage dans la capitale? Ne le ferait-on pas enfermer comme un fou, s'il s'aviſait d'ordonner qu'on ne crût à aucune propriété des triangles, ſans un édit émané de ſon porte-feuille? C'eſt-là cependant ce qu'a fait l'Egliſe romaine, à cela près que les opinions qu'elle enſeigne ne ſont pas tout-à-fait des vérités géométriques.

Cependant nous prions ici pour elle, pourvu qu'elle ne ſoit point perſécutante, & nous regardons les papiſtes comme nos frères, quoiqu'ils ne veuillent point être nos frères. Jugez qui de nous approche le plus de la grande loi de la nature. Ils nous diſent : Vous êtes dans l'erreur, & nous vous réprouvons. Nous leur répondons : Vous nous paraiſſez être dans l'eſclavage, dans l'ignorance, dans la démence; nous vous plaignons & nous vous chériſſons.

Que le fruit de notre communion ſoit donc toujours, mes frères, de voir les faibleſſes & les miſères humaines ſans averſion & ſans colère, & d'aimer, s'il ſe peut, ceux que nous jugeons déraiſonnables, autant que ceux qui nous ſemblent être dans le chemin de la vérité quand ils penſent comme nous.

Après nous être affermis dans ce premier devoir de tous les hommes, de quelque religion qu'ils puiſſent être, d'adorer DIEU & d'aimer ſon prochain, que nous

ſervirait d'examiner quel jour JESUS fit le ſouper de la pâque ; & s'il était couché ſur un lit en mangeant comme les ſeigneurs romains, ou s'il mangea debout un bâton à la main, comme l'ordonnait la loi des Juifs? La morale qui doit diriger toutes nos actions en ſera-t-elle plus pure lorſque nous aurons diſcuté ſi JESUS fut crucifié la veille ou l'avant-veille de la pâque juive? Si cela n'eſt pas clair dans les Evangiles, il eſt très-clair que nous devons être gens de bien tous les jours de l'année qui précèdent & qui ſuivent cette cérémonie.

Pluſieurs ſavans s'inquiètent que l'Evangile de *St Jean* ne diſe pas un ſeul mot de l'inſtitution de l'euchariſtie, de la bénédiction du pain, & de ces paroles myſtérieuſes qui ont cauſé tant de malheurs: *Ceci eſt mon corps, ceci eſt le calice de mon ſang.* Ils s'étonnent que le diſciple bien-aimé garde le ſilence ſur le principal point de la miſſion de ſon maître.

On diſpute ſur l'heure de ſa mort, ſur les femmes qui aſſiſtèrent à ſon ſupplice ; *St Matthieu* diſant qu'elles étaient loin, & *St Jean* affirmant au contraire qu'elles étaient auprès de la croix, & que JESUS leur parla.

On diſpute ſur ſa réſurrection, ſur ſes apparitions, ſur ſon aſcenſion dans les airs. Ces paroles même qu'on trouve dans *St Jean : Je vais à mon père qui eſt votre père, à mon Dieu qui eſt votre Dieu*, ont fourni à l'Egliſe de ceux qu'on appelle ſociniens un prétexte qu'ils ont cru plauſible, de ſoutenir que JESUS n'était pas Dieu, mais ſeulement envoyé de DIEU.

On ne s'accorde pas ſur le lieu duquel il monta au ciel. *St Luc* dit que ce fut en Béthanie, *St Marc* ne dit

pas en quel endroit, *St Matthieu*, *St Jean* n'en parlent pas. *St Luc* même, dans son évangile, nous fait entendre que Jesus monta au ciel le lendemain de sa résurrection ; & dans les Actes des apôtres, il dit que ce fut après quarante jours. Toutes ces contradictions exercent l'esprit des savans, mais elles ne les rendent ni plus modestes, ni plus doux, ni plus compatissans.

La naissance, la vie & la mort de Jesus sont l'éternel sujet de disputes interminables. *St Luc* nous dit qu'*Auguste* ordonna un dénombrement de toute la terre, & que *Joseph* & *Marie* vinrent se faire dénombrer à Bethléem, quoique *Joseph* ne fût pas natif de Bethléem, mais de la Galilée. Cependant ni aucun auteur romain, ni *Flavien Josephe* lui-même ne parlent de ce dénombrement. *Luc* dit que *Joseph* & *Marie* furent dénombrés sous *Cirinius* ou *Quirinius* gouverneur de Syrie, mais il est avéré par *Tacite* que ce *Cirinius* ou *Quirinius* ne gouverna la Syrie que dix ans après, & que c'était alors *Quintilius Varus* qui était gouverneur. *Luc* donne pour grand-père à Jesus *Héli* père de *Joseph ; Matthieu* donne à *Joseph*, *Jacob* pour père ; & tous deux, en donnant chacun à *Joseph* une généalogie absolument différente, disent que Jesus n'était pas son fils. *Luc* assure que *Joseph* & *Marie* emmenèrent Jesus en Galilée, *Matthieu* dit qu'ils l'emmenèrent en Egypte.

Quand un ange, mes frères, descendrait de la voie lactée pour venir concilier ces contrariétés, quand il nous apprendrait le véritable nom du père de *Joseph*, que nous en reviendrait-il ? quel fruit en retirerions-nous ? en serions-nous plus gens de bien ? n'est-il pas évident que nous devons être bons pères, bons maris,

bons fils, bons citoyens, soit que le père de *Joseph* s'appelât *Héli* ou *Jacob*, soit qu'on ait emmené l'enfant JESUS en Galilée ou en Egypte? Que *Luc* s'accorde ou ne s'accorde pas avec *Matthieu*, les gros bénéficiers d'Allemagne n'en seront pas moins riches, & nous ne leur envierons pas leurs richesses.

Il n'y a pas une page dans l'Ecriture qui n'ait été un sujet de contestation, & par conséquent de haine. Que faut-il donc faire, mes très-chers frères, dans les ténèbres où nous marchons? Je vous l'ai déjà dit, & vous le pensez comme moi. Nous devons rechercher la justice plus que la lumière, & tolérer tout le monde, afin que nous soyons tolérés.

SERMON

PRECHÉ A BASLE,

LE PREMIER JOUR DE L'AN 1768,

Par JOSIAS ROSSETTE.

COMMENÇONS l'année, Messieurs, par rendre grâces à DIEU du plus grand événement qui ait signalé le siècle où nous vivons; ce n'est pas une bataille gagnée par les meurtriers aux gages d'un roi qui demeure vers la Sprée, contre les meurtriers aux gages des souverains qui habitent les bords du Danube, ou contre ceux qui sortent des bords de la Garonne, de la Loire & du Rhône, pour aller en grand nombre

porter la dévaſtation en Germanie, & pour revenir en très-petit nombre dans leurs foyers.

Je n'ai point à vous entretenir de ces fureurs qui ont uſurpé le nom de gloire, & qui ſont plus déteſtées par les ſages qu'elles ne ſont vantées par les inſenſés. S'il eſt une conquête dans l'auguſte entrepriſe que nous célébrons, c'eſt une conquête ſur le fanatiſme; c'eſt la victoire de l'eſprit pacificateur ſur l'eſprit de perſécution; c'eſt le genre-humain rétabli dans ſes droits, des bords de la Viſtule aux rivages de la mer Glaciale & aux montagnes du Caucaſe, dans une étendue de terre deux fois plus grande que le reſte de l'Europe.

Deux têtes couronnées ſe ſont unies pour rendre aux hommes ce bien précieux que la nature leur a donné, la liberté de conſcience. Il ſemble que dans ce ſiècle DIEU ait voulu qu'on expiât le crime de quatorze cents ans de perſécutions chrétiennes, exercées preſque ſans interruption, pour noyer dans le ſang humain la liberté naturelle. L'impératrice de Ruſſie non-ſeulement établit la tolérance univerſelle dans ſes vaſtes Etats, mais elle envoie une armée en Pologne, la première de cette eſpèce depuis que la terre exiſte, une armée de paix qui ne ſert qu'à protéger les droits des citoyens, & à faire trembler les perſécuteurs. O roi ſage & juſte, qui avez préſidé à cette conciliation fortunée! ô primat éclairé, prince ſans orgueil, & prêtre ſans ſuperſtition, ſoyez bénis & imités dans tous les ſiècles!

C'était beaucoup, mes frères, pour la conſolation du genre-humain, que les jéſuites, ces grands prédicateurs de l'intolérance, euſſent été chaſſés de la Chine

& des Indes, du Portugal & de l'Efpagne, de Naples & du Mexique, & furtout de la France qu'ils avaient fi long-temps troublée; mais enfin, ce ne font que des victimes facrifiées à la haine publique. Elles ne l'ont point été à la raifon univerfelle. Tant de princes chrétiens n'ont point dit : Chaffons les jéfuites, afin que nos peuples foient délivrés du joug monacal, afin qu'on rende à l'Etat les biens immenfes engloutis dans tant de monaftères, & à la fociété tant d'efclaves inutiles ou dangereux. Les jéfuites font exterminés; mais leurs rivaux fubfiftent. Il femble même que ce foit à leurs rivaux qu'on les immole. Les difciples de l'infenfé *Ignace*, de ce chevalier errant de la Vierge, eux-mêmes chevaliers errans de l'évêque de Rome, difparaiffent fur la terre; mais les difciples d'un fou beaucoup plus dangereux, d'un *François d'Affife*, couvrent une partie de l'Europe; les enfans du perfécuteur *Dominique* triomphent. On n'a dit encore ni en France, ni en Efpagne, ni en Portugal, ni à Naples: Citoyens qui ne reconnaiffez pas l'évêque de Rome pour le maître du monde, fujets qui n'êtes foumis qu'à votre roi, chrétiens qui ne croyez qu'à l'évangile, vivez en paix; que vos mariages confirmés par les lois, repeuplent nos provinces dévaftées par tant de malheureufes guerres; occupez dans nos villes les charges municipales; hommes, jouiffez des droits des hommes. On a fait le premier pas dans quelques royaumes, & on tremble au fecond; la raifon eft plus timide que la vengeance.

C'était autrefois, mes frères, une opinion établie chez les Grecs, que la fageffe viendrait d'Orient, tandis que fur les bords de l'Euphrate & de l'Indus

on difait qu'elle viendrait d'Occident. On l'a toujours attendue. Enfin elle arrive du Nord. Elle vient nous éclairer; elle tient le fanatifme enchaîné; elle s'appuie fur la tolérance qui marche toujours auprès d'elle, fuivie de la paix confolatrice du genre-humain.

Il faut que vous fachiez que l'impératrice du Nord a raffemblé dans la grande falle du kremelin à Mofcou, fix cents quarante députés de fes vaftes Etats d'Europe & d'Afie pour établir une nouvelle légiflation qui foit également avantageufe à toutes fes provinces. C'eft là que le mufulman opine à côté du grec, le païen auprès du papifte, & que l'anabaptifte confère avec l'évangélique & le réformé, tous en paix, tous unis par l'humanité, quoique la religion les fépare.

Enfin donc, grâces au ciel, il s'eft trouvé un génie fupérieur, qui au bout de près de dix-huit fiècles s'eft fouvenu que tous les hommes font frères. Déjà un anglais en France, un *Berwick*, évêque de Soiffons, avait ofé dire dans fon célèbre mandement de 1757, que les Turcs font nos frères, ce que ni *Boffuet*, ni *Maffillon* n'avaient jamais eu le courage de dire. Déjà cent mille voix s'élevaient de tous côtés dans l'Europe en faveur de la tolérance univerfelle; mais aucun fouverain ne s'était encore déclaré fi ouvertement; aucun n'avait pofé cette loi bienfefante pour la bafe des lois de l'Etat; aucun n'avait dit à la tolérance en préfence des nations : Affeyez-vous fur mon trône.

Elevons nos voix pour célébrer ce grand exemple, mais élevons nos cœurs pour en profiter. Vous tous qui m'écoutez, fouvenez-vous que vous êtes hommes avant d'être citoyens d'une certaine ville, membres d'une certaine fociété, profeffant une certaine religion.

Le temps eſt venu d'agrandir la ſphère de nos idées & d'être citoyens du monde. Que de petites nations apprennent donc leur devoir des grandes.

Nous ſommes tous de la même religion ſans le ſavoir. Tous les peuples adorent un DIEU des extrémités du Japon aux rochers du mont Atlas; ce ſont des enfans qui crient à leur père en différens langages. Cela eſt ſi vrai & ſi avéré, que les Chinois, en ſignant la paix avec les Ruſſes le 8 ſeptembre 1689, la ſignèrent au nom du même DIEU. Le marbre qui ſert de bornes aux deux empires, montre encore aux voyageurs ces paroles gravées dans les deux langues: *Nous prions le* DIEU, *ſeigneur de toutes choſes, qui connaît les cœurs, de punir les traîtres qui rompraient cette paix ſacrée.*

Malheur à un habitant de Lucerne ou de Fribourg, qui dirait à un réformé de Berne ou de Genève: Je ne vous connais pas: j'invoque des ſaints, & vous n'invoquez que DIEU: je crois au concile de Trente, & vous à l'évangile: aucune correſpondance ne peut ſubſiſter entre nous; votre fils ne peut épouſer ma fille, vous ne pouvez poſſéder une maiſon dans notre cité: *vous n'avez point écouté mon aſſemblée, vous êtes pour moi comme un païen & comme un receveur des deniers de l'Etat.*

Voilà pourtant les termes dans leſquels nous ſommes, nous qui accuſons ſans ceſſe d'intolérance des nations plus hoſpitalières. Nous ſommes treize républiques confédérées, & nous ne ſommes pas compatriotes. La liberté nous a unis, & la religion nous diviſe. Qu'aurait-on dit dans l'antiquité ſi un grec de Thèbes ou de Corinthe avait été banni de la communion d'Athènes & de Sparte? en quelque endroit de la Grèce qu'ils

allaſſent, ils ſe trouvaient chez eux; celui dont la cité était ſous la protection d'*Hercule* allait ſacrifier dans Athènes à *Minerve ;* on les voyait aſſociés aux mêmes myſtères comme aux mêmes jeux. Le droit le plus ſacré, le plus beau lien qui ait jamais joint les hommes, l'hoſpitalité, rendait au moins pour quelque temps le ſcythe concitoyen de l'athénien. Jamais il n'y eut entre ces peuples aucune querelle de religion. La république romaine ne connut jamais cette fureur abſurde. On ne vit pas depuis *Romulus* un ſeul citoyen romain inquiété pour ſa manière de penſer; & tous les jours le ſtoïcien, l'académicien, le platonicien, l'épicurien, l'éclectique, goûtaient enſemble les douceurs de la ſociété; leurs diſputes n'étaient qu'inſtructives. Ils penſaient, ils parlaient, ils écrivaient dans une ſécurité parfaite.

On l'a dit cent fois à notre confuſion; nous n'avons qu'à rougir, nous qui étant frères par nos traités, ſommes encore ſi étrangers les uns aux autres par nos dogmes ; nous qui, après avoir eu la gloire de chaſſer nos tyrans, avons eu l'horreur & la honte de nous déchirer par des guerres civiles pour des chimères ſcolaſtiques.

Je ſais bien que nous ne voyons plus renaître ces jours déplorables où cinq cantons, enivrés du fanatiſme qui empoiſonnait alors l'Europe entière, s'armèrent contre le canton de Zurich, parce qu'ils étaient de la religion romaine, & Zurich de la religion réformée. S'ils verſèrent le ſang de leurs compatriotes après avoir récité cinq *Pater* & cinq *Ave Maria* dans un latin qu'ils n'entendaient pas; s'ils firent après la bataille de Capel écarteler par le bourreau de Lucerne le corps mort du célèbre paſteur *Zuingle ;* s'ils firent en priant

DIEU, jeter ſes membres dans les flammes, ces abominations ne ſe renouvellent plus. Mais il reſte toujours entre le romain & le proteſtant, un levain de haine que la raiſon & l'humanité n'ont pu encore détruire.

Nous n'imitons pas, il eſt vrai, les perſécutions excitées en Hongrie, à Saltzbourg, en France; mais nous avons vu depuis peu dans une ville étroitement alliée à la Suiſſe un paſteur doux & charitable, forcé de renoncer à ſa patrie pour avoir ſoutenu que l'être créateur eſt bon, & qu'il eſt le DIEU de miſéricorde encore plus que le DIEU des vengeances. Qu'un homme ſavant & modéré avance parmi nous que JESUS-CHRIST n'a jamais pris le nom de DIEU, qu'il n'a jamais dit qu'il eût deux natures & deux volontés, que ces dogmes n'ont été connus que long-temps après lui; n'entendez-vous pas auſſitôt cent ignorans crier au blaſphème & demander ſon châtiment? nous voulons paſſer pour tolérans; que nous ſommes encore loin, mes chers frères, de mériter ce beau titre!

A notre honte, ce ſont les anabaptiſtes qui ſont aujourd'hui les vrais tolérans, après avoir été au ſeizième ſiècle auſſi barbares que les autres chrétiens. Ce ſont ces primitifs appelés *quakers* qui ſont tolérans, eux qui au nombre de plus de quatre-vingts mille dans la Penſilvanie, admettent parmi eux toutes les religions du monde, eux qui ſeuls de tous les peuples tranſplantés en Amérique, n'ont jamais ni trompé ni égorgé les naturels du pays ſi indignement appelés *ſauvages*. C'était le grand philoſophe *Locke* qui était tolérant, lui qui, dans le code des lois qu'il donna à la Caroline, poſa pour fondement de la légiſlation

que ſept pères de famille, fuſſent-ils turcs ou juifs, ſuffiraient pour établir une religion dont tous les adhérens pourraient parvenir aux charges de l'Etat.

Que dis-je! l'eſprit de tolérance commence enfin à s'introduire chez les Français, qui ont paſſé long-temps pour auſſi volages que cruels. Ils ont leur St Barthelemi en horreur; ils rougiſſent de l'outrage fait au grand *Henri IV*, par la révocation de l'édit de Nantes: on venge la cendre de *Calas;* on adoucit l'affreuſe deſtinée de la famille *Sirven*. On ne l'eût pas fait ſous le miniſtère du cardinal de *Fleuri*. On chaſſe les jéſuites, les plus intolérans des hommes: on réprime doucement la brutale animoſité des janſéniſtes. On impoſe ſilence à la ſorbonne ſur l'article de la tolérance, lorſqu'en oſant cenſurer les maximes humaines de *Béliſaire*, elle a le malheur de s'attirer l'indignation de toutes les nations de l'Europe. Enfin, la haute prudence de *Louis XV* a plongé dans un oubli général cette ſcandaleuſe bulle *Unigenitus*, & ces billets de confeſſion plus ſcandaleux encore. Le gouvernement devenu plus éclairé apaiſe avec le temps toutes les querelles dangereuſes qui étaient le fruit de cet exécrable intolérantiſme.

Quand ſerons-nous donc véritablement tolérans à notre tour; nous qui demandons, qui crions ſans ceſſe qu'on le ſoit ailleurs pour les proteſtans nos frères?

Diſons aux nations, mais diſons ſurtout à nous-mêmes: JESUS-CHRIST a daigné converſer également avec la courtiſanne de Jéruſalem, & avec la courtiſanne de Samarie; il s'eſt fait parfumer les pieds par l'une parce qu'elle l'avait beaucoup aimé, il s'eſt arrêté long-temps avec l'autre ſur le bord d'un puits.

S'il a dit anathème aux receveurs des deniers publics, il a ſoupé chez eux, il a appelé l'un d'eux à l'apoſtolat. S'il a ſéché un figuier pour n'avoir pas porté du fruit quand ce n'était pas le temps des figues, il a changé l'eau en vin à des noces, où les convives, déjà trop échauffés, ſemblaient le mettre en droit de ne pas exercer cette condeſcendance. S'il rebute d'abord ſa mère avec des paroles dures, il fait incontinent le miracle qu'elle demande. S'il fait jeter en priſon le ſerviteur qui n'a pas fait profiter l'argent de ſon maître à cent pour cent chez les changeurs, il fait payer l'ouvrier de la vigne, venu à la dernière heure, comme ceux qui ont travaillé dès la première. S'il dit en un endroit qu'il eſt venu apporter le glaive & la diſſention dans les familles, il dit dans un autre, avec tous les anciens légiſlateurs, qu'il faut aimer ſon prochain. Ainſi, tempérant toujours la ſévérité par l'indulgence, il nous apprend à tout ſupporter. Si toutes les nations ont péché en *Adam*, ô myſtère incompréhenſible! JESUS quatre mille ans après a ſubi le dernier ſupplice en Paleſtine pour racheter toutes les nations; ô myſtère plus incompréhenſible encore! S'il a dit en un endroit qu'il n'était venu que pour les Juifs, pour les enfans de la maiſon, il dit ailleurs qu'il était venu pour les étrangers. Il appelle à lui toutes les nations, quoique l'Europe ſeule ſemble être aujourd'hui ſon partage. Il n'y a donc point d'étranger pour un véritable diſciple de JESUS-CHRIST; il doit être concitoyen de tous les hommes.

Pourquoi nous reſſerrer dans le cercle étroit d'une petite ſociété iſolée, quand notre ſociété doit être celle de l'univers? Quoi! le citoyen de Berne ne

pourra être le citoyen de Lucerne? Quoi! un Français, parce qu'il eſt de la communion romaine & qu'il ne communie qu'avec du pain azyme, ne pourra acheter chez nous un domaine, tandis que tout ſuiſſe, de quelque ſecte qu'il puiſſe être, peut acheter en France la terre la plus ſeigneuriale?

Avouons que malgré la révocation de l'édit de Nantes, malgré le funeſte édit de 1724, que la haine languedocienne arracha au cardinal de *Fleuri* contre les paſteurs évangéliques; c'eſt pourtant en France, c'eſt dans la ſociété françaiſe, dans les mœurs françaiſes, dans la politeſſe françaiſe qu'eſt la vraie liberté de la vie ſociale; nous n'en avons que l'ombre.

Mes frères, il faut vous le dire; vous êtes chrétiens & vous aimez votre intérêt; mais entendez-vous votre intérêt & le chriſtianiſme? Ce chriſtianiſme vous ordonne l'hoſpitalité, & rien n'eſt moins hoſpitalier que vous. Votre intérêt eſt que l'étranger s'établiſſe dans votre patrie. Car aſſurément il n'y viendra pas chercher les honneurs & la fortune, comme vous les allez chercher ailleurs. Un étranger ne pourrait acheter dans votre territoire un domaine que pour partager avec vous ſes revenus. Le bonheur ineſtimable de vivre ſans maître, de ne jamais dépendre du caprice d'un ſeul homme, de n'être ſoumis qu'aux lois, attirerait dans vos cantons, comme en Hollande, cent riches étrangers dégoûtés des dangers des cours, plus funeſtes encore à l'innocence qu'à la fortune. Mais vous écartez ceux à qui vous devez tendre les bras; vous les rebutez par des uſages que l'inimitié & la crainte établirent autrefois, & qui ne doivent plus ſubſiſter aujourd'hui. Ce qui n'a été inventé que dans

des temps de trouble & de terreur, doit être aboli dans les jours de paix & de fécurité.

Le proteftant a craint autrefois que le catholique n'apportât la tranffubftantiation, les reliques, les taxes romaines & l'efclavage dans fa ville. Le catholique a craint que le proteftant ne vînt attrifter la fienne par fa manière d'expliquer l'Evangile, & par le pédantifme reproché aux confiftoires. Pour avoir la paix il fallut renoncer à l'humanité. Mais les temps font changés; la controverfe, les difputes de l'école qui ont fi long-temps allumé par-tout la difcorde, font aujourd'hui l'objet du mépris de tous les honnêtes gens de l'Europe.

S'il eft encore des fanatiques, il n'eft point de bourgeois, de cultivateur, d'artifan qui les écoute. La lumière fe répand de proche en proche, & la religion ne fait prefque plus de mal.

Qui eft celui d'entre vous qui n'affermera pas fon champ & fa vigne à un anabaptifte, à un quaker, à un focinien, à un memnonifte, à un piétifte, à un morave, à un papifte, s'il eft fûr qu'il fera un meilleur marché avec cet étranger qu'avec un homme de votre ville, fermement attaché au fyftème de *Zuingle*? Les terres de Genève ne font cultivées que par des papiftes favoyards : ce font des papiftes lombards qui labourent les champs des cantons que nous poffédons dans le Milanais; & plus d'un proteftant fabrique des toiles, dont la vente enfle le tréfor de l'abbé de St Gall.

Or, fi la malheureufe divifion que les différentes fectes du chriftianifme ont mife entre les hommes, n'empêchent pas qu'ils ne travaillent les uns pour les autres, dans le feul but de gagner quelque argent,

pourquoi

pourquoi empêchera-t-elle qu'ils ne fraternisent ensemble, pour jouir des charmes de la vie civile? N'est-il pas absurde que vous puissiez avoir un fermier catholique, & que vous ne puissiez pas avoir un concitoyen catholique?

Je ne vous propose pas de recevoir parmi vous des prêtres romains, des moines romains; ils se sont fait un devoir cruel d'être nos ennemis; ils ne vivent que de la guerre spirituelle qu'ils nous font, & ils nous en feraient bientôt une réelle: ce sont les janissaires du sultan de Rome.

Je vous propose d'augmenter vos richesses & votre liberté, en admettant parmi vous tout séculier à son aise, que l'amour de cette liberté appellerait dans vos contrées. J'ose assurer qu'il y a même en Italie plus d'un père de famille qui aimerait mieux vivre avec vous dans l'égalité, à l'ombre de vos lois, que d'être l'esclave d'un prêtre souverain. Non, il n'y a pas un seul séculier italien, il n'y a pas dans Rome un seul romain (j'excepte toujours la populace) qui ne frémisse dans le fond de son cœur de ne pouvoir lire l'Evangile en sa langue maternelle; de ne pouvoir acheter un seul livre sans la permission d'un jacobin; de se voir à la fois compatriote des *Scipions* & esclave d'un successeur de *Simon-Pierre*. Soyez sûrs que ce contraste bizarre & odieux d'un filet de pêcheur & d'une triple couronne révolte tous les esprits. Soyez certains qu'il n'y a pas un seul seigneur romain, qui, en voyant JESUS monté sur un âne, & le pape porté sur les épaules des hommes; en voyant d'un côté JESUS qui n'a pas seulement de quoi payer une demi-dragme pour le korban qu'il devait au temple des Juifs; & de l'autre la chambre

de la daterie, occupée ſans ceſſe à compter l'argent des nations, ne conçoive une indignation d'autant plus forte qu'il en faut diſſimuler toutes les apparences. Il la cache à ſes maîtres; il la manifeſte dans le ſecret de l'amitié.

Je vais plus loin, mes frères, je ſoutiens que dans toute la chrétienté il n'y a pas aujourd'hui un ſeul homme un peu inſtruit qui ſoit véritablement papiſte; non, le pape ne l'eſt pas lui-même; non, il n'eſt pas poſſible qu'un faible mortel ſe croie infaillible, & revêtu d'un pouvoir divin.

Je n'entre point ici dans l'examen des dogmes qui ſéparent la communion romaine & la nôtre; je prêche la charité & non la controverſe; j'annonce l'amour du genre-humain & non la haine; je parle de ce qui réunit tous les hommes & non de ce qui les rend ennemis.

Aujourd'hui, malgré les cris de l'Egliſe romaine, aucune puiſſance n'attente à la liberté de conſcience établie chez ſes voiſins. Vous avez vu dans la dernière guerre ſix cents mille hommes en armes, ſans qu'un ſeul ſoldat ait été envoyé pour faire changer un ſeul homme de croyance. L'Eſpagne même, l'Eſpagne appelle dans ſes provinces une foule d'artiſans proteſtans pour ranimer ſa vie, que la barbarie inſenſée de l'inquiſition feſait languir dans la miſère; un ſage miniſtre brave le monſtre de l'inquiſition pour l'intérêt de ſa patrie.

Ne craignez donc point que le joug papiſte, impoſé dans des temps d'ignorance, puiſſe jamais s'appeſantir ſur vous. Ne craignez point qu'on vous remette au gland, lorſque vous avez connu l'agriculture. La tyrannie peut bien empêcher la raiſon, pendant quelques

ſiècles, de pénétrer chez les hommes; mais quand elle y eſt parvenue, nul pouvoir ne peut l'en bannir.

Etres penſans, ne redoutez plus rien de la ſuperſtition. Vous voyez tous les jours les conſeils éclairés des princes catholiques, mutiler eux-mêmes petit-à-petit ce coloſſe, autrefois adoré. On le réduira enfin à la taille ordinaire. Tous les gouvernemens ſentiront que l'Egliſe eſt dans l'Etat, & non l'Etat dans l'Egliſe. Le ſacerdoce à la longue, mis à ſa véritable place, ſera gloire enfin comme nous d'obéir à la magiſtrature. En attendant, conſervons les deux biens qui appartiennent eſſentiellement à l'homme, la liberté & l'humanité. Que les cantons catholiques s'éclairent, & que les cantons proteſtans ne réſiſtent point par préjugé à leur raiſon éclairée; vivons en frères avec quiconque voudra être notre frère. Cultivons également notre eſprit & nos campagnes. Souvenons-nous toujours que nous ſommes une république, non pas en vertu de quelques argumens de théologie, non pas comme zuingliens ou comme œcolampadiens, mais en qualité d'hommes. Si la religion n'a ſervi qu'à nous diviſer, que la nature humaine nous réuniſſe. C'eſt aux cantons proteſtans à donner l'exemple, puiſqu'ils ſont plus floriſſans que les autres, plus peuplés, plus inſtruits dans les arts & dans les ſciences. N'emploierons-nous nos talens que pour les concentrer dans notre petite ſphère? L'homme iſolé eſt un ſauvage, un être informe qui n'a pas encore reçu la perfection de ſa nature. Une cité iſolée, inhoſpitalière, eſt parmi les ſociétés ce que le ſauvage eſt à l'égard des autres hommes. Enfin, en adorant le Dieu qui a créé tous les mortels, qu'aucun mortel ne ſoit étranger parmi nous.

TRADUCTION

DE L'HOMELIE DU PASTEUR BOURN,

Prêchée à Londres le jour de la pentecôte 1768.

VOICI le premier jour, mes frères, où la doctrine & la morale de JESUS fut manifestée par ses disciples. Vous n'attendez pas de moi que je vous explique comment le St Esprit descendit sur eux en langues de feu. Tant de miracles ont précédé ce prodige qu'on ne peut en nier un seul sans les nier tous. Que d'autres consument leur temps à rechercher pourquoi *Pierre*, en parlant tout d'un coup toutes les langues de l'univers à la fois, était cependant dans la nécessité d'avoir *Marc* pour son interprète; qu'ils se fatiguent à trouver la raison pour laquelle ce miracle de la pentecôte, celui de la résurrection, tous enfin furent ignorés de toutes les nations qui étaient alors à Jérusalem; pourquoi aucun auteur profane, ni grec, ni romain, ni juif, n'a jamais parlé de ces événemens si prodigieux & si publics, qui devaient long-temps occuper l'attention de la terre étonnée? En effet, dit-on, c'est un miracle incompréhensible que JESUS ressuscité montât lentement au ciel dans une nuée à la vue de tous les Romains qui étaient sur l'horizon de Jérusalem, sans que jamais aucun Romain ait fait la moindre mention de cette ascension, qui aurait dû faire plus de bruit que la mort de *César*, les batailles de Pharsale &

d'Actium, la mort d'*Antoine* & de *Cléopâtre*. Par quelle providence DIEU ferma-t-il les yeux à tous les hommes qui ne virent rien de ce qui devait être vu d'un million de spectateurs? Comment DIEU a-t-il permis que les récits des chrétiens fussent obscurs, inconnus pendant plus de deux cents années, tandis que ces prodiges, dont eux seuls parlent, avaient été si publics? Pourquoi le nom même d'*évangile* n'a-t-il été connu d'aucun auteur grec ou romain? Toutes ces questions, qui ont enfanté tant de volumes, nous détourneraient de notre but unique, celui de connaître la doctrine & la morale de JESUS, qui doit être la nôtre.

Quelle est la doctrine prêchée le jour de la pentecôte?

Que DIEU a rendu JESUS célébre & lui a donné son approbation. (*a*)

Qu'il a été supplicié. (*b*)

Que DIEU l'a ressuscité & l'a tiré de l'enfer; c'est-à-dire, si l'on veut, de la fosse. (*c*)

Qu'il a été élevé par la puissance de DIEU, & que DIEU a envoyé ensuite son St Esprit. (*d*)

C'est ainsi que *Pierre* s'explique à cent mille juifs obstinés, & il en convertit huit mille en deux sermons; tandis que nous autres nous n'en pouvons pas convertir huit en mille années.

Il est donc incontestable, mes frères, que la première fois que les apôtres parlent de JESUS, ils en parlent comme de l'envoyé de DIEU, supplicié par les hommes, élevé en grâce devant DIEU, glorifié par DIEU même. *St Paul* n'en parle jamais autrement. Voilà, sans contredit, le christianisme primitif, le

(*a*) *Actes* ch. XXIX, vers. 22.
(*b*) Vers. 23.
(*c*) Vers. 24.
(*d*) Vers. 33.

christianisme véritable. Vous ne verrez, comme je vous l'ai déjà dit dans mes autres discours, ni dans aucun Evangile, ni dans les Actes des apôtres, que JESUS eût deux natures & deux volontés; que *Marie* fût mère de DIEU; que le S[t] Esprit procède du Père & du Fils; qu'il établit sept sacremens; qu'il ordonna qu'on adorât des reliques & des images. Tout ce vaste amas de controverses était entièrement ignoré. Il est constant que les premiers chrétiens se bornaient à adorer DIEU par JESUS, à exorciser les possédés par JESUS, à chasser les diables par JESUS, à guérir les malades par JESUS.

Nous ne chassons plus les diables, mes frères; nous ne guérissons pas plus les maladies mortelles que ne font les médecins; nous ne rendons pas plus la vue aux aveugles que le chevalier *Tailor*. Mais nous adorons DIEU; nous le bénissons; nous suivons la loi qu'il nous a donnée lui-même par la bouche de JESUS en Galilée. Cette loi est simple parce qu'elle est divine: *Tu aimeras* DIEU *& ton prochain*. JESUS n'a jamais recommandé autre chose. Ce peu de paroles comprend tout. Elles sont si divines que toutes les nations les entendirent dans tous les temps, & qu'elles furent gravées dans tous les cœurs. Les passions les plus funestes ne purent jamais les effacer. *Zoroastre* chez les Persans, *Thaut* chez les Egyptiens, *Brama* chez les Indiens, *Orphée* chez les Grecs, criaient aux hommes: *Aimez* DIEU *& le prochain*. Cette loi observée eût fait le bonheur de la terre entière.

JESUS ne vous a pas dit: *Le diable chassé du ciel, & plongé dans l'enfer, en sortit malgré* DIEU, *pour se déguiser en serpent, & pour venir persuader une femme de manger*

du fruit de l'arbre de la ſcience. Les enfans de cette femme ont été en conſéquence coupables en naiſſant du plus horrible crime, & punis à jamais dans des flammes éternelles, tandis que leurs corps ſont pourris ſur la terre. Je ſuis venu pour racheter des flammes ceux qui naîtront après moi; & cependant je ne racheterai que ceux à qui j'aurai donné une grâce efficace qui peut n'être point efficace. Cet épouvantable galimatias, mes frères, ne ſe trouve heureuſement dans aucun évangile; mais vous y trouvez qu'il faut *aimer* DIEU *& ſon prochain.*

Quand toutes les langues de feu qui deſcendirent ſur le galetas où étaient les diſciples, auraient parlé, quand elles deſcendraient pour parler encore, elles ne pourraient annoncer une doctrine plus humaine à la fois & plus céleſte.

JESUS adorait DIEU & aimait ſon prochain en Galilée; adorons DIEU & aimons notre prochain à Londres.

Les Juifs nous diſent : JESUS était juif; il fut préſenté au temple comme juif; circoncis comme juif; baptiſé comme juif par le juif *Jean*, qui baptiſait les Juifs ſelon l'ancien rit juif; & par une œuvre de ſurérogation juive, il payait le korban juif; il allait au temple juif; il judaïſa toujours; il accomplit toutes les cérémonies juives. S'il accabla les prêtres juifs d'injures, parce qu'ils étaient des prévaricateurs ſcélérats pétris d'orgueil & d'avarice, il n'en fut que meilleur juif. Si la vengeance des prêtres le fit mourir, il mourut juif. O chrétiens! ſoyez donc juifs.

Je réponds aux Juifs : Mes amis, (car toutes les nations ſont mes amis) JESUS fut plus que Juif; il fut homme, il embraſſa tous les hommes dans ſa

charité. Votre loi mosaïque ne connaissait d'autre prochain pour un juif qu'un autre juif. Il ne vous était pas permis seulement de vous servir des ustensiles d'un étranger. Vous étiez immondes, si vous aviez fait cuire une longe de veau dans une marmite romaine. Vous ne pouviez vous servir d'une fourchette & d'une cuiller qui eût appartenu à un citoyen romain; & supposé que vous vous soyez jamais servi d'une fourchette à table, ce dont je ne trouve aucun exemple dans vos histoires, il fallait que cette fourchette fût juive. Il est bien vrai, du moins selon vous, que vous volâtes les assiettes, les fourchettes & les cuillers des Egyptiens, quand vous vous enfuites d'Egypte comme des coquins, mais votre loi ne vous avait pas encore été donnée. Dès que vous eûtes une loi, elle vous ordonna d'exterminer toutes les nations, & de ne réserver que les petites filles pour votre usage. Vous fesiez tomber les murs au bruit des trompettes, vous fesiez arrêter le soleil & la lune; mais c'était pour tout égorger. Voilà comme vous aimiez alors votre prochain.

Ce n'était pas ainsi que JESUS recommandait cet amour. Voyez la belle parabole du samaritain. Un juif est volé & blessé par d'autres voleurs juifs. Il est laissé dans le chemin dépouillé, sanglant & demi-mort. Un prêtre orthodoxe passe, le considère & poursuit sa route sans lui donner aucun secours. Un autre prêtre orthodoxe passe & témoigne la même dureté. Vient un pauvre laïque samaritain, un hérétique; il panse les plaies du blessé; il le fait transporter, il le fait soigner à ses dépens. Les deux prêtres sont des barbares. Le laïque hérétique & charitable est l'homme

de DIEU. Voilà la doctrine, voilà la morale de JESUS, voilà sa religion.

Nos adversaires nous disent que *Luc* qui était un laïque, & qui a écrit le dernier de tous les évangélistes, est le seul qui ait rapporté cette parabole, qu'aucun des autres n'en parle; qu'au contraire, *St Matthieu* dit que JESUS (*e*) recommanda expressément de ne rien enseigner aux Samaritains & aux Gentils; qu'ainsi son amour pour le prochain ne s'étendait que sur la tribu de *Juda*, sur celle de *Lévi* & la moitié de *Benjamin*, & qu'il n'aimait point le reste des hommes. S'il eût aimé son prochain, ajoutent-ils, il n'eût point dit qu'il est venu apporter le glaive & non la paix; qu'il est venu pour diviser le père & le fils, le mari & la femme, & pour mettre la discorde dans les familles. Il n'aurait point prononcé le funeste *contrains-les d'entrer*, dont on a tant abusé; il n'aurait point privé un marchand forain du prix de deux mille cochons, qui était une somme considérable, & n'aurait pas envoyé le diable dans le corps de ces cochons pour les noyer dans le lac de Génézareth; il n'aurait pas séché le figuier d'un pauvre homme, pour n'avoir pas porté de figues quand *ce n'était pas le temps des figues;* il n'aurait pas dans ses paraboles enseigné qu'un maître agit justement quand il charge de fers son esclave, pour n'avoir pas fait profiter son argent à l'usure de cinq cents pour cent.

Nos ennemis continuent leurs objections effrayantes en disant que les apôtres ont été plus impitoyables que leur maître; que leur première opération fut de se faire apporter tout l'argent des frères, & que *Pierre*

(*e*) *Matth.* chap. X, vers. 5.

fit mourir *Ananiah* & sa femme pour n'avoir pas tout apporté. Si *Pierre*, disent-ils, les fit mourir de son autorité privée, parce qu'il n'avait pu avoir tout leur argent, il méritait d'être roué en place publique : si *Pierre* pria DIEU de les faire mourir, il méritait que DIEU le punît : si DIEU seul ordonna leur mort, heureusement il prononce très-rarement de ces jugemens terribles qui dégoûteraient de faire l'aumône.

Je passe sous silence toutes les objections des incrédules, tant sur la morale & la doctrine de JESUS, que sur tous les événemens de sa vie diversement rapportés. Il faudrait vingt volumes pour réfuter tout ce qu'on nous objecte ; & une religion qui aurait besoin d'une si longue apologie ne pourrait être la vraie religion. Elle doit entrer dans le cœur de tous les hommes comme la lumière dans les yeux, sans effort, sans peine, sans pouvoir laisser le moindre doute sur la clarté de cette lumière. Je ne suis pas venu ici pour disputer, je suis venu pour m'édifier avec vous.

Que d'autres saisissent tout ce qu'ils ont pu trouver dans les Evangiles, dans les Actes des apôtres, dans les Epîtres de *Paul*, de contraire aux notions communes, aux clartés de la raison, aux règles ordinaires du sens commun ; je les laisserai triompher sur des miracles qui ne paraissent pas nécessaires à leur faible entendement, comme celui de l'eau changée en vin à des noces en faveur de convives déjà ivres, celui de la transfiguration, celui du diable qui emporte le fils de DIEU sur une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre, celui du figuier, celui de deux mille cochons. Je les laisserai exercer leur critique sur les paraboles qui les scandalisent, sur la

prédiction faite par JESUS même au chapitre XXI de *Luc*, qu'il viendrait dans les nuées avec une grande puissance & une grande majesté, avant que la génération devant laquelle il parlait fût passée. Il n'y a point de page qui n'ait produit des disputes. Je m'en tiens donc à ce qui n'a jamais été disputé, à ce qui a toujours emporté le consentement de tous les hommes, avant JESUS & après JESUS; à ce qu'il a confirmé de sa bouche, & qui ne peut être nié par personne. *Il faut aimer* DIEU *& son prochain.*

Si l'Ecriture offre quelquefois à l'ame une nourriture que la plupart des hommes ne peuvent digérer, nourrissons-nous des alimens salubres qu'elle présente à tout le monde; *Aimons* DIEU *& les hommes*, fuyons toutes les disputes. Les premiers chapitres de la Genèse effarouchaient les esprits des Hébreux, il fut défendu de les lire avant vingt-cinq ans; les prophéties d'*Ezéchiel* scandalisaient, on en défendit de même la lecture; le Cantique des cantiques pouvait porter les jeunes hommes & les jeunes filles à l'impureté. *Théodore* de Mopsuète, les rabins, *Grotius*, *Châtillon* & tant d'autres nous apprennent qu'il n'était permis de lire ce cantique qu'à ceux qui étaient sur le point de se marier.

Enfin, mes frères, combien d'actions rapportées dans les livres hébreux qu'il serait abominable d'imiter! Où serait aujourd'hui la femme qui voudrait agir comme *Jahel*, laquelle trahit *Sizara* pour lui enfoncer un clou dans la tête, comme *Judith* qui se prostitua à *Holoferne* pour l'assassiner, comme *Esther* qui, après avoir obtenu de son mari que les Juifs massacrassent cinq cents persans dans Suze, lui en demanda encore

trois cents, outre les foixante & quinze mille égorgés dans les provinces ? Quelle fille voudrait imiter les filles de *Loth* qui couchèrent avec leur père ? Quel père de famille fe conduirait comme le patriarche *Juda* qui coucha avec fa belle-fille, & *Ruben* qui coucha avec fa belle-mère ? Quel vaivode imitera *David* qui s'affocia quatre cents brigands perdus, dit l'Ecriture, de débauches & de dettes, avec lefquels il maffacrait tous les fujets de fon allié *Achis* jufqu'aux enfans à la mamelle, & qui enfin, ayant dix-huit femmes, ravit *Betzabée* & fit tuer fon mari ?

Il y a dans l'Ecriture, je l'avoue, mille traits pareils, contre lefquels la nature fe foulève. Tout ne nous a pas été donné pour une règle de mœurs. Tenons-nous-en donc à cette loi inconteftable, univerfelle, éternelle, de laquelle feule dépend la pureté des mœurs dans toute nation : *Aimons* DIEU *& le prochain.*

S'il m'était permis de parler de l'Alcoran dans une affemblée de chrétiens, je vous dirais que les fonnites repréfentent ce livre comme un chérubin qui a deux vifages, une face d'ange & une face de bête. Les chofes qui fcandalifent les faibles, difent-ils, font le vifage de bête, & celles qui édifient font la face d'ange.

Edifions-nous & laiffons à part tout ce qui nous fcandalife : car enfin, mes frères, que DIEU demande-t-il de nous ? que nous confrontions *Matthieu* avec *Luc*, que nous concilions deux généalogies qui fe contredifent, que nous difcutions quelques paffages ? Non, il demande que nous l'aimions & que nous foyons juftes.

Si nos pères l'avaient été, les difputes fur la liturgie anglicane n'auraient pas porté la tête de *Charles I* fur

un échafaud, on n'aurait pas osé tramer la conspiration des poudres, quarante mille familles n'auraient pas été massacrées en Irlande, le sang n'aurait pas ruisselé, les bûchers n'auraient pas été allumés sous le règne de la reine *Marie*. Que n'est-il pas arrivé aux autres nations pour avoir argumenté en théologie ? Dans quels gouffres épouvantables de crimes & de calamités les disputes chrétiennes n'ont-elles pas plongé l'Europe pendant des siècles ? la liste en serait beaucoup plus longue que mon sermon. Les moines disent que la vérité y a beaucoup gagné, qu'on ne peut l'acheter trop cher, que c'est ce qui a valu à leur saint père tant d'annates & tant de pays; que si l'on s'était contenté d'aimer DIEU & son prochain, le pape ne se serait pas emparé du duché d'Urbin, de Ferrare, de Castro, de Bologne, de Rome même, & qu'il ne se dirait pas seigneur suzerain de Naples ; qu'une Eglise qui répand tant de bien sur la tête d'un seul homme est sans doute la véritable Eglise ; que nous avons tort puisque nous sommes pauvres & que DIEU nous abandonne visiblement. Mes frères, il est peut-être difficile d'aimer des gens qui tiennent ce langage ; cependant *aimons* DIEU *& notre prochain*. Mais comment aimerons-nous les hauts bénéficiers qui, du sein de l'orgueil, de l'avarice & de la volupté, écrasent ceux qui portent le poids du jour & de la chaleur, & ceux qui, parlant avec absurdité, persécutent avec insolence ? Mes frères, c'est les aimer sans doute que de prier DIEU qu'il les convertisse.

DISCOURS

DE

M^E BELLEGUIER,

ANCIEN AVOCAT,

Sur le texte proposé par l'université de la ville de Paris, pour le sujet du prix de l'année 1773.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

L'UNIVERSITÉ de Paris eſt dans l'uſage de propoſer chaque année un prix pour un diſcours latin. La langue françaiſe qu'on y appelle poliment *lingua vernacula* (la langue des laquais) ne paraît point à nos maîtres d'éloquence valoir la peine d'être encouragée. Il eſt évident que nos colonels, nos magiſtrats, nos évêques ne parlant jamais que français, on ne peut ſe diſpenſer d'employer les trois quarts du temps de leur éducation à leur apprendre à faire des phraſes en latin; ſans cette précaution, ils ne parleraient cette langue de leur vie.

Le prix ne peut être diſputé que par des maîtres-ès-arts : il fut fondé dans un temps où les jéſuites exiſtaient encore, & on ſait quel ſcandale ſe ferait élevé dans l'univerſité, ſi, par mégarde, elle avait couronné le latin du collége de Clermont.

Cependant M. *Cogé*, profeſſeur de rhétorique au collége Mazarin, s'aviſa, vers 1768, de faire un livre contre le XVe chapitre de Béliſaire, où il prouva doctement que pour

éviter

éviter d'être brûlé pendant toute l'éternité, il faut croire que *Trajan*, *Marc-Aurèle* & *Titus* sont dans l'enfer pour jamais, & de plus contribuer de toutes ses forces à faire brûler de leur vivant ceux qui pensent comme ces hommes abominables, soit en portant des fagots à leur bûcher comme le roi d'Espagne *St Ferdinand*, soit en écrivant contr'eux des libelles comme monsieur le professeur. Des philosophes prirent la peine de se moquer des libelles & de *Cogé*, qui se trouvant, quelques années après, recteur de l'université, imagina pour se venger de faire proposer pour sujet du prix, la question suivante :

Non magis DEO *quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

Il voulait dire que la philosophie n'est pas *moins* ennemie des rois que de DIEU : & il disait au contraire, qu'elle n'est pas *plus* ennemie de DIEU que des rois.

C'était précisément la même aventure que celle qui arriva jadis au prophète *Balaam*, lorsqu'il dit la vérité malgré lui.

On rit beaucoup, même dans l'université, du programme de *Cogé*. De tous les discours composés alors, celui de Me *Belleguier* est le seul dont on ait jamais parlé, quoiqu'il fût écrit en

français, & que l'auteur eût étudié chez les jésuites.

L'archevêque de Paris *Beaumont*, s'étant fait expliquer le latin de *Cogé* par son secrétaire, qui ne manqua pas de traduire *magis* par *moins*, promit au savant recteur la place de grand inquisiteur pour la foi qu'il avait résolu de faire créer aussitôt que les prophéties qui annonçaient le rétablissement des jésuites seraient accomplies.

DISCOURS

DE

M[E] BELLEGUIER.

Non magis DEO *quàm regibus infensa est ista quæ vocatur hodiè philosophia.*

Cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, n'est pas plus ennemie de DIEU que des rois.

JE ne compose pas pour les prix de l'université : je n'ai pas tant d'ambition ; mais ce sujet me paraît si beau & si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non sans doute, la philosophie n'est & ne peut être l'ennemie de DIEU ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'être éternel & suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse ; & ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de DIEU qui nous donne l'existence, & des rois qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse, ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de DIEU, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

De DIEU.

Socrate fut le martyr de la Divinité, & *Platon* en fut l'apôtre. *Zaleucus*, *Carondas*, *Pythagore*, *Solon* & *Locke*,

tous philofophes & légiflateurs, ont recommandé dans leurs lois l'amour de DIEU & du gouvernement fous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable *Orphée*, que nous trouvons épars dans *Clément* d'Alexandrie, parlent de la grandeur de DIEU avec fublimité. *Zoroaftre* l'annonçait à la Perfe, & *Confutzée* à la Chine. Quoi qu'en ait dit l'ignorance appuyée de la malignité, la philofophie fut dans tous les temps la mère de la religion pure & des lois fages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop fubtils, & chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels & fourbes, aux prêtres de l'antiquité l'excès monftrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la Divinité, parce que les facrificateurs la rendaient odieufe, & que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on fefait jouer aux Dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas fe mêler des miférables occupations des hommes. Le char de la fortune allait fi mal, qu'il parut impoffible que des êtres bienfefans en tinffent les rènes. *Epicure* & fes difciples, d'ailleurs aimables & honnêtes gens, étaient fi mauvais phyficiens qu'ils avouaient fans difficulté qu'il y a un dieu dans le foleil & dans chaque planète ; mais ils croyaient que ces dieux paffaient tout leur temps à boire, à fe réjouir & à ne rien faire. Ils en fefaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philofophes ne penfaient pas ainfi. Les *Antonins* fi grands fur le trône du monde alors connu, *Epictète* dans les fers, reconnaiffaient, adoraient un Dieu tout-puiffant & jufte ; ils tâchaient d'être juftes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Syſtème de la nature*, que le jéſuite *Néedham* avait créé des anguilles, & que DIEU n'avait pas pu créer l'homme. *Néedham* ne leur eût pas paru philoſophe, & l'auteur du *Syſtème de la nature* n'eût été regardé que comme un diſcoureur par l'empereur *Marc-Antonin*.

L'aſtronome qui voit le cours des aſtres établi ſelon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le phyſicien qui obſerve un grain de blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artiſan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être auſſi juſte que ſuprême. Ainſi DIEU eſt néceſſaire au monde en tout ſens, & l'on peut dire avec l'auteur de l'épître au griffonneur du plat livre des *Trois impoſteurs :*

Si DIEU n'exiſtait pas, il faudrait l'inventer.

Je conclus de-là que *iſta quæ vocatur hodiè philoſophia*, cette qu'on nomme aujourd'hui philoſophie, eſt le plus digne ſoutien de la Divinité, ſi quelque choſe peut en être digne ſur la terre. Le ciel me préſerve de faire des phraſes pour énerver une vérité ſi importante.

Du gouvernement.

LES philoſophes qui ont reconnu un DIEU, & les ſophiſtes qui l'ont nié, ont tous, ſans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être ſoumis aux lois de ſa patrie ; qu'il faut être bon républicain à Veniſe & en Hollande, bon ſujet à Paris & à Madrid ; ſans quoi

ce monde ſerait un coupe-gorge, comme il l'a été trop ſouvent, grâces à ceux qui n'étaient pas philoſophes.

Lorſque l'ancien parlement de Paris & l'univerſité de Paris vinrent reconnaître à genoux l'anglais *Henri V* pour roi de France, qui fut fidelle à ſon roi légitime?..... *Gerſon*, le philoſophe *Gerſon*, l'honneur éternel de l'univerſité; cet homme qui oſait s'oppoſer d'une main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, & préſenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renverſé de ſon maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux ſages, tandis que ſes confrères les théologiens, arrachés à leur ſaint miniſtère par la rage des guerres civiles, feſaient leur cour aux Anglais, & n'en recevaient que des mépris, des outrages & des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde & des lois de la gravitation, celui qui juſtifia, qui canoniſa publiquement le meurtre abominable du duc d'*Orléans*, frère de *Charles VI le bien-aimé*? C'était un docteur en théologie: c'était *Jean Petit*, très-dévot à la Vierge pour laquelle il avait compoſé une prière dans le goût de l'oraiſon des trente jours. Etaient-ils platoniciens ou académiciens, ou ſtratoniciens ceux qui, ſous le même règne, firent rejaillir ſur le dauphin le ſang de deux maréchaux de France, & qui maſſacrèrent dans les rues de Paris trois mille cinq cents gentilshommes? On les nommait les *Maillotins*, les *Cabochiens*. Ce n'eſt pas là une ſecte de philoſophie.

Si lorſqu'on brûla vive dans Rouen l'héroïne champêtre qui ſauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philoſophe, il n'eût pas ſouffert

que cette fille, à qui l'antiquité eût dressé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé sur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que son corps jeté nu dans les flammes pût être contemplé du bas en haut par les dévots spectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée sur une requête de la sacrée faculté, par sentence de *Cauchon* évêque de Beauvais, de frère *Martin* vicaire-général de l'inquisition, de neuf docteurs de sorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abusé du sacrement de la confession pour condamner la guerrière vengeresse du trône au plus affreux des supplices. Ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confessional pour entendre ses péchés, & pour en former contr'elle une accusation; ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été sacriléges pour être assassins.

Ce crime si horrible & si lâche ne fut point commis par les Anglais, il le fut uniquement par des théolologiens de France payés par le duc de *Bedfort*. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même supplice, quand *Charles VII* fut victorieux; mais la plus belle expiation de la sorbonne fut son repentir & sa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je passe à regret aux horreurs de la ligue contre *Henri III* & le grand *Henri IV*. Ces temps, depuis *François II*, furent abominables; mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe *Montagne*, le philosophe *Charon*, le philosophe chancelier de l'*Hospital*, le philosophe de *Thou*, le philosophe *Ramus* ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grâce pour leur siècle.

La journée de la S[t] Barthelemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur ſera jamais imputée.

J'avouerai encore, ſi l'on veut, aux jéſuites, éternels & déplorables ennemis du parlement & de l'univerſité, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philoſophe, commença un procès criminel contre *Henri III* ſon roi, & nomma pour informer les conſeillers *Courtin* & *Michon*, qui n'étaient pas philoſophes non plus.

Je ne diſſimulerai point que le docteur *Roſe*, le docteur *Guinceſtre*, le docteur *Boucher*, le docteur *Aubri*, le docteur *Pelletier*, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre & du carnage. On a ſouvent dit que le docteur *Bourgoin* fit deſcendre une ſtatue de la S[te] Vierge, pour encourager frère *Jacques Clément* au parricide; je l'accorde en gémiſſant. On me répète que ſoixante & dix docteurs de ſorbonne déclarèrent, au nom du S[t] Eſprit, tous les ſujets déliés de leur ſerment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le temps où *Henri IV* préparait ſon abjuration, & lorſque les citoyens préſentèrent requête pour faire quelque accommodement avec ce grand-homme, ce bon roi, ce conquérant & ce père de la France, toute la faculté de théologie aſſemblée, condamna la requête comme *inepte*, *ſéditieuſe*, *impie*, *abſurde*, *inutile*, *attendu qu'on connaît l'obſtination de Henri le relaps*. La faculté déclare expreſſément tous ceux qui parlent d'engager le roi à profeſſer la religion catholique, *parjures*, *ſéditieux*, *perturbateurs du royaume*, *hérétiques*, *fauteurs d'hérétiques*, *ſuſpects d'héréſie*, *ſentant l'héréſie; & qu'ils doivent être chaſſés de la ville, de peur que ces bêtes peſtiférées n'infectent tout le troupeau.*

Ce décret du premier novembre 1592, eſt tout au long dans le journal de *Henri IV*, page 260. Le reſpectable de *Thou* rapporte des décrets encore plus horribles, & qui font dreſſer les cheveux.

Béniſſons les philoſophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ſes biens & ſa vie pour ſon roi, fût-il de la religion de *Mahomet*, de *Confucius*, de *Brama*, ou de *Zoroaſtre*.

Mais je répondrai toujours que la ſorbonne s'eſt repentie de ces écarts, & qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer; elle eſt compoſée d'hommes : mais auſſi ces hommes réparent leurs fautes. La raiſon, la ſaine doctrine, la modeſtie, la défiance de ſoi-même reviennent ſe mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence & de la fureur. On n'oſe plus condamner perſonne après avoir été ſi condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On eſt l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur & le ſcandale.

Les jéſuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes : mais l'univerſité de ſon côté a reproché aux frères jéſuites d'avoir mis le couteau à la main de *Jean Châtel*, d'avoir forcé le grand *Henri IV* à dire au duc de *Sulli* qu'il aimait mieux les rappeler & s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard & le poiſon. Elle les a peints dans tous ſes procès contr'eux comme des ſoldats en robe, d'une puiſſance dangereuſe, comme des eſpions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur *Arnaud*, le docteur *Boileau*, le docteur *Petit-pied*, & tant d'autres docteurs,

n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant jésuites, la banqueroute de Séville, qui précéda d'un siècle la banqueroute de frère *la Valette;* leurs calomnies contre le bienheureux dom *Juan de Palafox*, & après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis sous les yeux la conspiration des poudres, & trois jésuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les jésuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écrasés qu'ils sont, il leur reste trois doigts dont ils se servent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de sorbonne sont des ignorans insolens, & pour répéter en plagiaires ce que M. *Deslandes*, de l'académie des sciences, a mis en note dans son troisième tome, (*) page 299 : *Que la sorbonne est aujourd'hui le corps le plus méprisable du royaume.*

Ces outrages, ces injures réciproques n'ont rien de philosophique. Je dirai plus; elles n'ont rien de chrétien.

J'observerai avec la satisfaction d'un bon sujet que dans les troubles de la fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni *Descartes* ni *Gassendi*, ni *Pascal*, ni *Fermat*, ni *Roberval*, ni *Méziriac*, ni *Rohaut*, ni *Chapelle*, ni *Bernier*, ni *St Evremond*, ni aucun autre philosophe, qui mit à prix la tête du cardinal premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força *Louis XIV* & sa mère de s'enfuir du louvre, & d'aller coucher sur la paille à St Germain; nul ne fit la guerre à son roi, & ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, & le régiment de Corinthe, &c. &c.

(*) *Histoire critique de la philosophie.* Edit de 1737.

Je conviendrai avec le jésuite auteur du petit livre : *Tout se dira*, ›› que ces petites fautes commises à ›› bonne intention, l'étaient par maître *Quatre hommes*, ›› maître *Quatre sous*, maître *Bitaud*, maître *Pitaut*, ›› maîtres *Boissau*, *Gratau*, *Martinau*, *Boux*, *Crépin*, ›› *Cullet*, &c.... &c.... ›› tous tuteurs des rois, & qui avaient acheté la tutelle : ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite auteur de *Tout se dira*, & de l'*Appel à la raison*. Je ne sais s'il est plus philosophe que MM. *Cullet* & *Crépin*. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que *Gondi-Rets* fut archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen; il fut juste.

Je répondrai surtout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université; je dirai : Il se répentit; il fut fidelle à *Louis XIV*.

On a prétendu que *Malagrida*, & l'assassin du roi de Pologne, & ceux de deux autres grands princes, avaient une teinture de philosophie; mais à l'examen cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin, si nous remontons du temps présent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de *Farnèse*, duc de Parme, bâtard du pape *Paul III*; de l'assassinat de *Galeas Sforze* dans une église ; de l'assassinat des *Médicis* dans une autre église, pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple, prosterné, ne vît pas le crime, & que DIEU seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats & des empoisonnemens nombreux, commis par le pape *Alexandre VI*, & par son bâtard *César Borgia.* Allez jusqu'au pape *Sergius III;* je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble, pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les Etats d'Italie, appartenans au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui moyennant deux réaux de plate, sauve une ame du feu éternel de l'enfer, & permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende, qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout à tout prix. Les *Phrinés* & les *Gitons* triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe; & les bénéficiers employaient le stylet & la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs *Gitons* & leurs *Phrinés*. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacriléges de certains moines. Cependant *Galilée*, le restaurateur de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre & des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde & tournant sur lui-même.

Oh l'homme dangereux! oh l'ennemi de tous les rois & du grand-duc de Toscane & de la sainte Eglise! s'écrièrent les universités; le monstre! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant

Josué assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, & la lune sur Aïalon en plein midi!

Galilée ne fut pas brûlé; le grand-duc le protégeait. Le saint office se contenta de le déclarer absurde & hérétique, sentant l'hérésie : il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire, ce grand *Galilée! Iste qui vocabatur philosophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuse, long-temps plus sauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance & le fanatisme, couverte comme la France du sang de ses citoyens; demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de *Fairfax*, de *Cromwell* & d'*Ireton*? comment à ces guerres aussi abominables que religieuses, qui firent tomber la tête d'un roi sur un échafaud, a succédé une paix intérieure qui n'est troublée que par des querelles au sujet de l'élection de milord Maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45? L'Angleterre vous répondra : Grâces en soient rendues à *Locke*, à *Newton*, à *Shaftesbury*, à *Collins*, à *Trenchard*, à *Gordon*, à une foule de sages qui ont changé l'esprit de la nation, & qui l'ont détourné des disputes absurdes & fatales de l'école, pour le diriger vers les sciences solides.

Cromwell, à la tête de son régiment des frères rouges, portait la Bible à l'arçon de sa selle, & leur montrait les passages où il est dit : *Heureux ceux qui éventreront les femmes grosses, & qui écraseront les enfans sur la pierre! Locke* & ses pareils ne voulaient point qu'on traitât ainsi les femmes & les enfans. Ils ont adouci les mœurs des peuples sans énerver leur courage.

La philoſophie eſt ſimple, elle eſt tranquille, ſans envie, ſans ambition; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte & des intrigues du monde; elle eſt indulgente; elle eſt compatiſſante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes; elle ne s'en eſt jamais ſervi pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix eſt faible, mais elle ſe fait entendre; elle dit, elle répète : *Adorez* DIEU, *ſervez les rois; aimez les hommes.* Les hommes la calomnient; elle ſe conſole en diſant : Ils me rendront juſtice un jour : elle ſe conſole même ſouvent ſans eſpérer de juſtice.

Ainſi la partie de l'univerſité de Paris, conſacrée aux beaux arts, à l'éloquence & à la vérité, ne pouvait choiſir un ſujet plus digne d'elle que ces belles paroles : *Non magis* DEO *quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.*

O toi, qui ſeras toujours compté parmi les rois les plus illuſtres; toi qui vis naître le long ſiècle des héros & des beaux arts, & qui les conduiſis tous dans les divers ſentiers de la gloire; toi que la nature avait fait pour régner, *Louis quatorze*, petit-fils de *Henri quatre*, plût au ciel que ta belle ame eût été aſſez éclairée par la philoſophie, pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père! tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts & l'induſtrie de la France : tu n'aurais point vu des français combattre ſous les étendards de *Guillaume III*, contre des français, & leur diſputer long-temps la victoire : tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régimens de français proteſtans : tu aurais

ſagement prévenu le fanatiſme barbare des Cévènes, & le châtiment non moins barbare que le crime : tu le pouvais ; tout t'était ſoumis ; les deux religions t'aimaient, te révéraient également : tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations, chez qui les cultes différens n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aiſé que de ſoutenir & de contenir tous tes ſujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir ſix régimens de plus de français proteſtans, que de ménager encore *Odeſcalki*, *Innocent XI*, qui prit ſi hautement contre toi le parti du prince d'*Orange*, huguenot. Il eût mieux valu te priver des jéſuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grâce ſuffiſante, le congruiſme & les lettres de cachet, que te priver de plus de quinze cents mille bras qui enrichiſſaient ton beau royaume, & qui combattaient pour ſa défenſe.

Ah ! *Louis quatorze*, *Louis quatorze*, que n'étais-tu philoſophe ! Ton ſiècle a été grand ; mais tous les ſiècles te reprocheront tant de citoyens expatriés, & *Arnaud* ſans ſépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendreſſe reſpectueuſe, aſſis ſur le trône de *Henri IV* & de *Louis XIV*, dont le ſang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocoux, à Fribourg, & pacificateur dans Verſailles, écoute toujours la voix de la philoſophie, c'eſt-à-dire de la ſageſſe.

C'eſt par elle que tu as aſſoupi pour jamais ces diſputes du janſéniſme & du moliniſme, qui nous rendaient à la fois malheureux & ridicules. C'eſt elle qui t'inſpira quand tu donnas la paix aux vivans &

aux mourans, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, & du ſcandale des ſacremens conférés la baïonnette au bout du fuſil. Tu es un vrai philoſophe, lorſque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits menſongers qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui ſe gliſſent avec tant d'artifice. L'empereur *Marc-Aurèle* dit que les hommes ne feront heureux que quand les rois feront philoſophes. Penſe, agis toujours comme *Marc-Aurèle*, & que ta vie ſoit plus longue que celle de ce monarque le modèle des hommes.

Fin du tome premier.

TABLE

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du Tome premier.